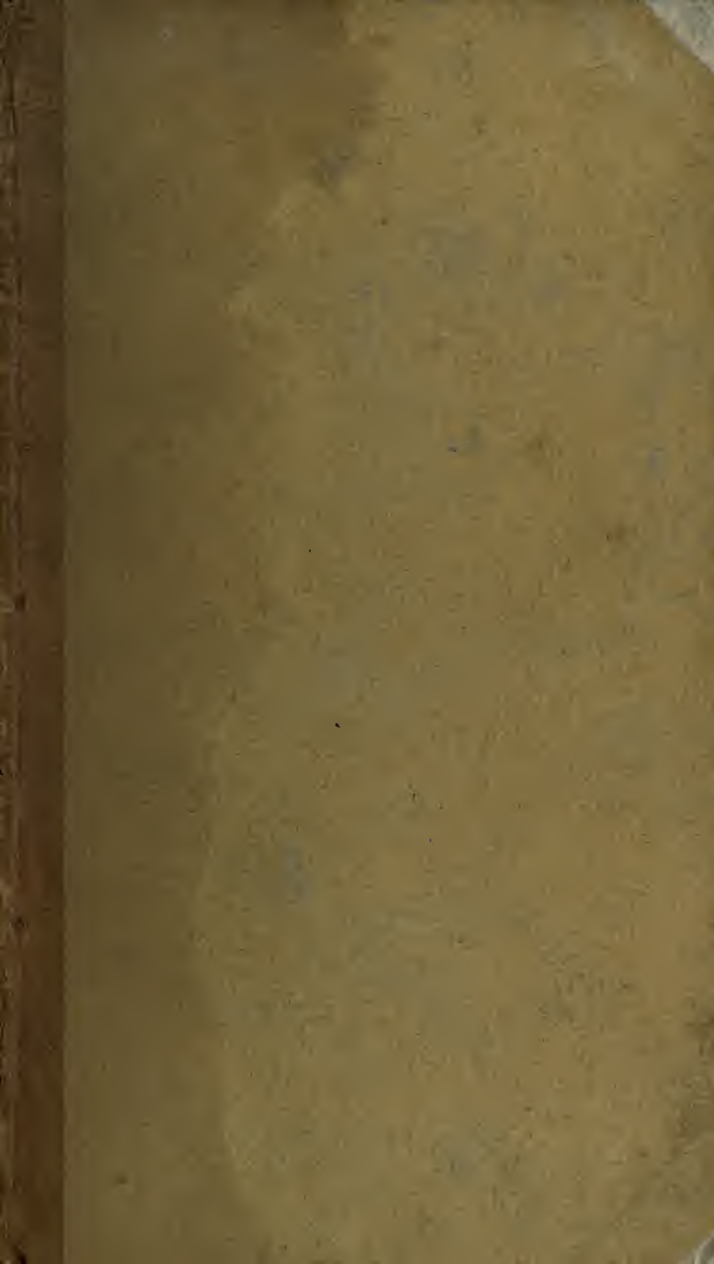
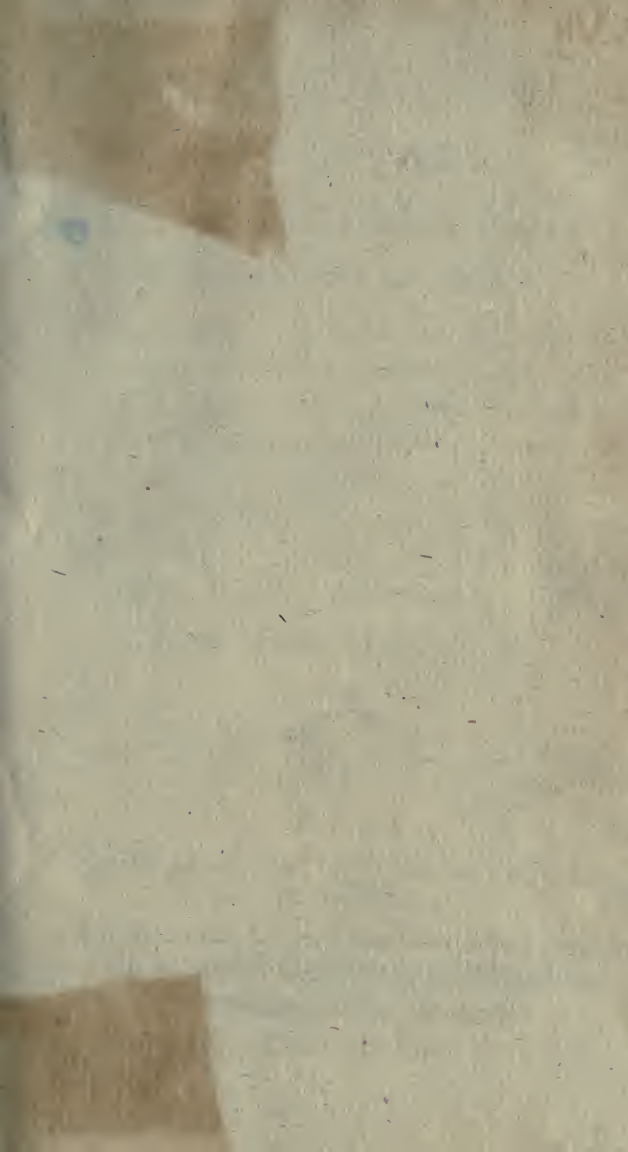




B-VII

2





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les
Mœurs, les Usages du temps, les circonstances
particulières & relatives, & les Personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

JANVIER 1783, 1^{er} Vol.



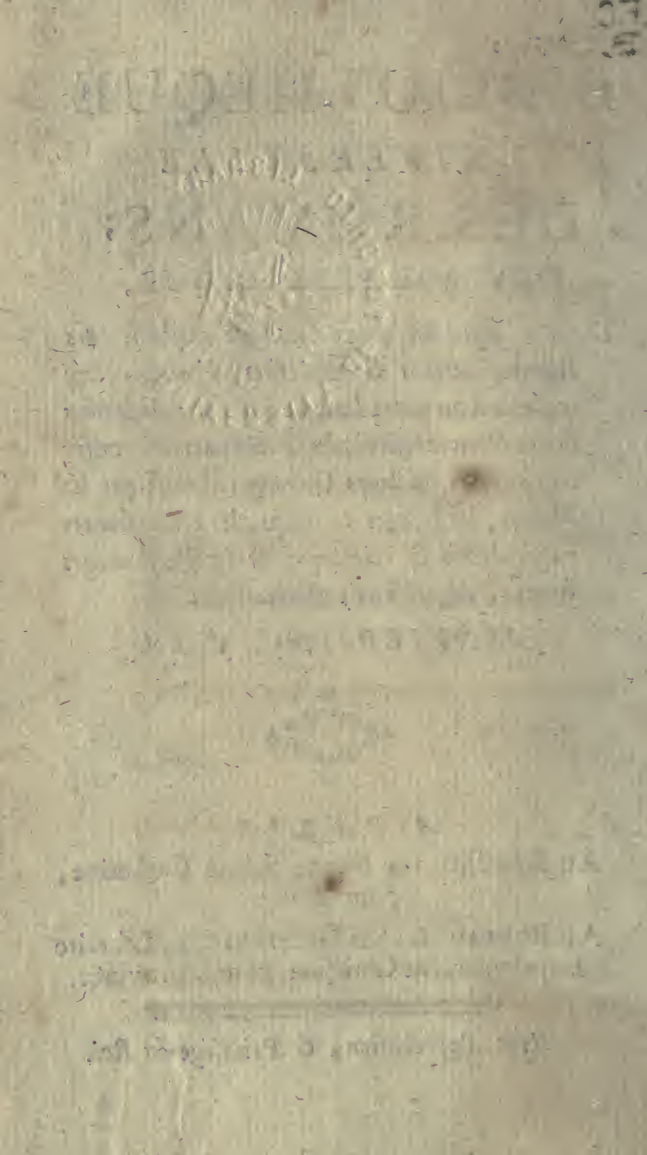
209727
3. 27
4.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire
Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JANVIER 1783 , 1^{re} Vol.

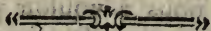
PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

MONTROSE

ET AMÉLIE,

ANECDOTE ANGLOISE.



L'EXTRAIT que nous donnons
ici présente un des sujets les plus inté-

A ij

ressans que nous offrent les dernières révolutions de l'Angleterre : les Allemands ont su se l'approprier & le transporter sur leur Théâtre; & l'on ne doute pas que le nôtre, tôt ou tard, ne s'en enrichisse. En effet, Montrose est assuré de faire couler des larmes de tous les yeux; & en France, comme en Angleterre & en Allemagne, il trouvera des cœurs sensibles qui s'attendriront sur ses malheurs.

Il étoit dans l'ordre des événemens humains que la destinée de Cromwel subjuguât, en quelque sorte, celle de l'infortuné Charles Premier. Qu'on interroge les fastes de l'Histoire, qu'on étende la vue sur toute la face de la terre, de quelque côté qu'on porte ses regards, on ne contemple que le vaste tableau de la vertu & du bon droit, tendant la gorge au fer du crime & de l'injustice. Pourquoi ce désordre presque universel, & si décourageant, si affligeant pour l'homme de bien? Ce n'est pas à nous à vouloir pénétrer le ressort de ce mécanisme invisible dont la Providence seule a le secret. Quoi qu'il en soit, l'honnêteté, la vérité n'en

seront pas moins chères aux ames que dirigent la raison & la Religion; &, comme dit avec beaucoup d'énergie le célèbre Pope, Cromwel fera *condamné* à une exécution éternelle, tandis que Charles Premier aura toujours nos regrets & nos larmes.

Son meurtrier jouissoit donc de l'impunité, & inondoit de sang les échafauds. Tous ceux qui avoient été attachés à leur Maître légitime, payoient de leur tête une fidélité héroïque. Montrose étoit un des premiers parmi ces illustres victimes; il avoit eu la consolation, en mourant pour son Roi, de laisser un fils, qui héritoit de ses nobles sentimens & de son courage: c'est de celui-ci que nous exposons les disgraces. Il avoit choisi pour sa retraite cette heureuse contrée où l'innocence semble se respirer avec un air pur & dégagé de ces vapeurs mal-faisantes qui obscurcissent le ciel de l'Angleterre. Les fécondes vallées de la Suisse offrirent leurs paysages agréables aux yeux de Montrose; mais toutes ces images du bonheur n'existoient point pour un homme qui avoit le cœur déchiré de la plus vive & de

la plus funeste des passions. Le souvenir d'Amélie le poursuivoit dans cet asyle de la félicité terrestre. Montrose avoit l'ame remplie de la fille du Lord Suffolck ; ce Seigneur, avant les troubles, l'avoit en quelque sorte annoncé pour son gendre. Ces deux jeunes Amans n'attendoient plus que l'instant d'être unis. La dissention s'étoit élevée entre leurs familles : les Montrose s'étoient déclarés pour leur Souverain (1), & Suffolck avoit embrassé le parti du Protecteur.

(1) Le Marquis de Montrose fut pris en Ecoffe dans une espèce de rencontre : étant Chevalier de la Jarretière, il avoit jetté son Cordon & changé ses habits avec ceux d'un Payfan ; il se sauva chez un Gentilhomme, qui le trahit & le livra à David Lesley, un des Généraux de Cromwel. Montrose essuya toutes les indignités de la part de son vainqueur ; il y répondit avec une fermeté inébranlable. On le lia par le corps & par les épaules avec une corde attachée à une charrette qui le transportoit à Edimbourg. Le Bourreau marchoit devant lui. Il fut conduit de

Amélie (on n'en fera point étonné) détestoit tout ce qui pouvoit l'entretenir de Cromwel ; quand il n'auroit commis d'autre crime que celui de l'éloigner de Montrose, cela seul suffisoit

cette façon au Parlement. Il leur parla comme s'il eût été leur Juge, & qu'ils eussent été les coupables dévoués au supplice. On ne tarda pas à lui faire subir sa sentence. Il fut traîné à la Croix d'Edimbourg à un gibet de trente pieds de haut. Arrivé-là, il répondit aux insultes des Ministres Presbytériens, qui l'assuroient que le jugement qu'il alloit souffrir n'étoit qu'un prélude de celui qu'il souffriroit après. Il leur répondit « qu'ils étoient des misérables, séduits & » séduisant le Peuple ; qu'il étoit bien plus glorieux de savoir que sa tête seroit mise au lieu » qu'on lui avoit destiné, que si l'on avoit placé » son portrait dans la chambre du lit du Roi ; » qu'il se soucioit si peu que ses quatre membres » fussent pendus en quatre Villes du Royaume, » qu'il souhaiteroit de bon cœur avoir assez de » chair pour en envoyer dans toutes les Villes » de la Chrétienté, comme un témoignage de la

pour exciter toute l'aversion de la jeune Mifs. — Edouard m'auroit-il oubliée ? disoit-elle à Sufanne , qui l'avoit élevée, & qui effuyoit ses larmes : hélas ! ses malheurs n'ont servi qu'à me le rendre plus cher ; ma vertu même se joint à cet amour sans expérance. Non , Sufanne , il ne m'est pas permis de rejeter

» cause pour laquelle il souffroit ». Il loua la vertu , le courage & la Religion de Charles Premier. Au moment qu'il présentoit sa tête , le Bourreau lui attacha au cou un petit livre qui contenoit le récit de quelques actions louables que le Marquis avoit faites en Ecosse. Il sourit à cette nouvelle preuve de méchanceté de ses ennemis , & les en remercia , en disant « qu'il » étoit fort aise que ce livre fût-là , & qu'il étoit » plus glorieux de le porter , qu'il ne l'avoit ja- » mais été de porter l'Ordre de la Jarretière ». Ensuite il renouvela quelques prières , & mourut avec la tranquillité d'un Héros Chrétien. Ses cuisses & ses bras furent pendus dans les places publiques de plusieurs Villes , & l'on brûla son corps au lieu même de l'exécution.

un penchant que nos parens approuvèrent. Tout est changé; mon père, mon père . . . Ce n'est pas à moi de l'accuser : mais il a suivi les drapeaux d'un Usurpateur; il a perdu le fruit de cette noblesse d'ame qui a distingué mes ancêtres. Susanne, quel mot va m'échapper ! je suis la fille d'un Partisan de Cromwel , & j'adore le fils d'un homme qui a sacrifié ses biens , sa vie au malheureux Charles. Susanne , mon cœur peut-il être d'un autre parti que celui de Montrose ? en quels lieux s'est-il retiré ? comment m'abandonne-t-il à ma douleur ? Du moins , si j'espérois ! A chaque Sujet fidèle qu'on m'annonce traîné à l'échafaud , je tremble ; je crois voir Montrose arrosé du sang de son père , prêt à répandre le sien . . . Il n'a jamais su à quel point il est aimé =.

Suffolck , sur ces entrefaites , entre chez Amélie. = Il faut écarter Susanne , ma fille : un sujet important m'amène à vos yeux ; il s'agit de votre bonheur , du mien. Je commencerai par vous prévenir qu'il faut rejeter entièrement jusqu'au souvenir de Montrose : l'exemple de son père expirant sur l'échafaud

auroit dû l'éclairer sur son devoir. = Son devoir, mon père ! ce n'est pas Montrose qui se reprochera d'y avoir manqué : hélas ! il ne l'a que trop rempli ! Fugitif, banni, dépouillé de sa fortune... = Amélie, je vous l'ai dit, cette image ne doit plus vous occuper. Montrose peut servir les Tyrans, leur immoler sa Patrie ; j'ai défendu la cause de la liberté ; j'ai marché sur les pas de son foutien, de son vengeur. Un Anglois ne doit recevoir des loix que de Cromwel : lui seul est digne de nous commander. Nous avons renoncé aux Stuart, comme les Romains avoient rompu tous les nœuds qui les attachoient aux Tarquin. Point de grace à de vils Courtisans, à ces Esclaves des Rois. Le père de Montrose a subi la peine qu'il méritoit ; & le fils Amélie, le verriez -- vous encore comme un époux que moi - même je vous avois donné ? Ma fille, j'attends de vous d'autres sentimens plus conformes aux miens, à l'obéissance que vous me devez. Je venois vous annoncer que j'ai disposé de votre main. = De ma main, mon père ! = Oui, tout est conclu, tout est prêt ; ma parole est

engagée : mon gendre est d'une des grandes Maisons d'Angleterre ; il a des richesses , des honneurs , & il saura te plaire. = J'embrasse vos genoux , Milord : je les baigne de mes larmes. Permettez-moi de rester dans cette situation ; puisse-t-elle vous toucher ! Mon père , je ne prétends point me soustraire à votre autorité ; je connois toute l'étendue de votre pouvoir , & je le respecte : mais souffrez du moins , puisque je ne puis être à Montrose , à cet époux qui étoit de votre choix , souffrez que je ne vive que pour vous seul ; épargnez-moi toute idée d'engagement ; il n'en est point qui ne doive m'être odieux. Que je ne sois à personne , qu'on me laisse , si vous l'ordonnez , dans une profonde retraite ; j'aurai la consolation de répandre mes pleurs en liberté : on ne m'en fera point un crime ; & , si vous me contraignez . . . , je me souillerois d'un parjure ; ma bouche prononceroit des vœux que tout mon cœur démentiroit... Voudriez-vous , mon père , que votre fille se rendît coupable ? ... = Je veux qu'elle soit soumise aveuglément à mes volontés ; qu'elle accepte , sans

hésiter, le mari que je lui destine; &, dès demain..., je te conduis à l'autel. = Eh bien, mon père, vous m'y traînerez mourante... Ah! plutôt préparez mon cercueil; c'est-là, Milord, qu'il faut ensevelir tous mes tourmens. Je ne vous demandois pour toute grace que de pouvoir vivre & mourir à vos côtés; & vous exigez que je devienne une épouse criminelle, que je nourrisse dans mon cœur!... M'est il possible d'éteindre ce feu que vous-même avez allumé? Je le dirai au Tyran auquel vous voulez m'affervir, à l'Angleterre entière: tout l'Univers saura que j'aime..., que je mourrai pour Montrose. = Oui, tu mourras, fille indigne de moi, & ce fera de ma main; tu mourras chargée de ma haine, de ma vengeance, de ma malédiction... = Mon père!... Milord!... = Je ne t'écoute plus; apprête-toi à recevoir l'époux que je te destine, ou crains le ressentiment le plus violent & le plus juste =.

Suffolck, transporté de fureur, sort sans daigner jeter un regard sur Amélie, qui étoit tombée, sans connoissance, dans les bras de sa Gouvernante.

Elle ouvre les yeux. = Susanne ! Susanne ! envisages - tu bien tout l'excès de mes malheurs ? Ah ! je n'ai plus de mère ! je n'ai plus de mère ! je l'éprouve trop : une mère ne seroit pas aussi impitoyable , aussi barbare ... Que j'oublie Montrose ! Susanne , eh ! quand je le voudrois , me seroit-il possible , ce sacrifice affreux dont j'aurois tant à rougir ! Encore si Montrose jouissoit de la situation où le Ciel l'a fait naître ; qu'il fût dans le sein des honneurs ; qu'il possédât une fortune éclatante , ces dignités dont nous sommes presque toujours éblouis , je pourrois croire qu'il n'auroit pas besoin de ma tendresse : mais peut-être , en ce moment , n'y a - t - il que cette idée qui lui fasse supporter l'existence. Un Amant malheureux , Susanne , qu'il a de pouvoir ! que son empire s'étend sur une ame sensible ! C'est alors que la vertu vient prêter des forces à l'Amour ; & , jusqu'au dernier soupir , voilà ce qui m'animera , ce qui m'enflammera. Ce ne seroit pas assez d'être coupable : je serois la plus vile , la plus lâche des femmes. Non , je ne trahirai point Montrose ; je braverai pour lui

le courroux de mon père... Qu'ai-je à craindre ? de perdre la vie ! Susanne , il y a long-temps que ce fardeau m'accable ; je brûle de le rejeter ; & , s'il m'étoit permis . . . , si l'existence étoit notre bien , que ce ne fût pas un dépôt que l'Etre - Suprême nous a confié , penses-tu que j'hésiterois un instant sur le parti que j'aurois à prendre = ?

Amélie se relève du sein de sa Gouvernante pour aller pleurer sur un portrait de Montrose , qu'elle avoit su dérober aux recherches de Suffolck. On ne parloit que des violences du Parlement , que l'adroit Cromwel savoit faire mouvoir à son gré. Clarendon dit expressément (*dans ses Mémoires des Guerres Civiles*) : « Le courage de tout ce qu'il » y avoit de fidèles Sujets en Angle- » terre étoit tellement abattu , qu'à » peine pouvoient-ils respirer sous les » fardeaux insupportables dont on les » accabloit : leurs personnes étoient » exposées à l'emprisonnement , lorsqu'il s'élevoit quelque faux bruit d'un » complot ou d'une conspiration contre » le Protecteur. Le Parlement n'étoit » composé que des Membres qui avoient

« assisté au jugement & à l'horrible par-
« ricide commis en la personne du Roi ». Que de sujets d'alarmes pour la malheureuse Amélie ! c'étoit Montrose en danger d'être découvert, prêt à périr, dans tout ce qu'elle voyoit, dans tout ce qu'elle apprenoit.

Une maladie considérable avoit succédé au coup dont son père venoit de la frapper. Malgré sa dureté apparente, ce père aimoit extrêmement sa fille ; c'étoit le seul enfant qui lui restoit d'une famille nombreuse : il se flattoit que le temps effaceroit Montrose de sa mémoire, & la rendroit plus docile à ses volontés.

Montrose ne perdoit point l'espérance que son fort recevrait quelque adoucissement ; il imaginoit que les Ecoffois, entre les mains desquels le Roi s'étoit remis, viendroient à bout de le rétablir sur le Trône : alors, l'Amant d'Amélie auroit quitté les montagnes de la Suisse, & seroit accouru se ranger sous les étendards de Charles II. Cromwel livre bataille aux Ecoffois : la victoire se déclare en faveur de l'injustice ; selon l'ordre commun des événemens, le mal-

heureux Stuart effuie une défaite totale. L'Usurpateur marche droit à Edimbourg. Cependant le Roi est couronné à Worcester ; c'étoit parer une victime qui marchoit au supplice. Il étoit décidé que l'ascendant de Cromwel l'emporteroit toujours. Charles, près de ce même Worcester, où il venoit d'être proclamé Souverain des trois Royaumes, succombe dans une nouvelle bataille, une des plus sanglantes qui se soient données dans ces contrées : plus de six mille Ecoffois restèrent sur la place. Charles est obligé de fuir ; & tout le monde est instruit des particularités de sa fuite, qui tient du prodige. L'Anecdote du Chêne approche du merveilleux. Enfin, à travers mille périls renaissans, toujours prêt à tomber dans les mains de ses ennemis, il trouve le moyen, à l'aide d'une barque, de se réfugier en Normandie.

Le Parti royal est donc entièrement abattu. Amélie & Montrose sont également frappés de cette catastrophe ; ils voient le crime triomphant : ils n'ont plus lieu d'espérer que les affaires du Roi se rétabliront. Amélie étoit sortie

des bras de la mort ; elle traînoit une vie languissante. Suffolck n'osoit encore lui reparler de ce mariage qu'il avoit arrêté ; mais elle ne pouvoit se dissimuler que tôt ou tard son père exigeroit ce sacrifice de sa soumission. Cette image ne contribuoit pas à lui rendre la santé. Elle s'entretenoit sans cesse de son Amant avec sa fidelle Susanne, qui cherchoit pourtant à l'arracher à cette funeste passion ; elle lui en remontoit les suites cruelles , l'impossibilité d'être jamais l'épouse de Montrose ; & elle ajoutoit , en soupirant , que peut-être même il n'existoit plus. = Eh ! Susanne , quand il auroit perdu la vie , quand Montrose seroit renfermé dans le tombeau , dois-je trahir sa mémoire , l'oublier , former des nœuds qui n'enchaîneroient point mon cœur ? Mon cœur seroit tout entier à Montrose ; il ne pourroit jamais être à un autre. Que du moins mon père me laisse , en liberté , exhaler mes chagrins : mes plaintes n'importunent nécessairement personne ; & , si j'étois sous le joug d'un hyménée , quel seroit mon supplice ! combien aurois-je de reproches à me faire ! Susanne , qu'il est

affreux d'aimer la vertu, & de la blesser à chaque instant ! un seul sentiment qu'on ôte à un époux est un parjure, une infidélité. Non, qu'on ne me parle plus, qu'on ne me parle plus de donner ma main à un autre qu'à Montrose. Susanne, je veux mourir, & Montrose aura mon dernier soupir. Hélas ! si l'ame nous survit, comme la Religion même l'apprend, je serai encore attachée à un objet . . . C'est le premier qui m'a inspiré un malheureux sentiment de tendresse qu'on m'ordonne d'étouffer == !

Amélie se promenoit dans l'allée solitaire d'un Parc qui bordoit la Tamise, & dont une issue conduisoit à ce fleuve : on commençoit à ne plus distinguer les objets. Elle entrevoit un homme seul, qui sortoit d'un bateau, qui prenoit son chemin vers le Parc ; il accouroit à grands pas, comme s'il eût appréhendé d'être découvert : il détournoit la tête, & sembloit examiner s'il n'étoit pas suivi. == Ciel ! se dit la fille de Suffolck, ce sera quelque infortuné qui cherche à se soustraire aux fureurs du Tyran ; & dans quel asyle vient-il se réfugier ! chez mon père, chez mon père, qui est entiè-

rement livré à Cromwel. Le malheureux ! il se dévoue à la mort ; quel moyen aurois-je de le sauver == ?

L'Etranger approchoit toujours , paroissant inquiet , & dans la crainte d'être poursuivi. Amélie croit avoir saisi quelque rapport ; elle a dévoilé ses traits : elle ne fait si elle en doit croire ses yeux ; elle imagine enfin avoir reconnu. Elle s'écrie : == Ce seroit vous , Montrose ? == Amélie ! dit à son tour l'Etranger ; Amélie == ! Et aussi - tôt il vole vers la jeune personne , qui avoit perdu presque l'usage de ses sens , & qui étoit penchée vers un arbre , que le hasard lui avoit offert. == Oui , chère Amélie , c'est Montrose , toujours plus tendre , plus infortuné , qui n'a pu résister à son penchant ; j'accours expirer à vos pieds ==. Amélie rouvre les yeux. == O Ciel ! je vous revois , Montrose , & dans quel temps , en quels lieux ! savez-vous à quels périls vous êtes exposé ? que mon père est mon bourreau ; qu'il est l'ennemi de votre Maison ; qu'il a embrassé le parti de Cromwel ? Montrose , la mort vous environne , vous presse de toutes parts : eh ! que venez-

vous chercher? = Cette mort, dont je ne prétends point me garantir, si je ne puis être à vous. = M'épouser, Montrose! dites plutôt que vous mourrez avec moi. Apprenez toutes les horreurs de ma situation. Ce n'étoit pas assez que Milord fût l'ami de l'Usurpateur, l'ennemi de son Roi & de Montrose; que tous les nœuds qui nous alloient être chers, fussent rompus: il veut encore ajouter à mon supplice, me traîner aux autels, m'enchaîner... Montrose, vous ne serez point mon époux; mais ne craignez point qu'un autre le soit, quoique l'on s'apprête à m'y contraindre. Je vous le répète ici, à la face du Ciel qui nous entend; ne pouvant vivre pour Montrose, je mourrai pour lui, & j'y suis préparée=.

Montrose étoit aux pieds de son Amante, les baignoit de ses pleurs; il lui fait part de tous les dangers auxquels il s'étoit exposé pour pénétrer jusqu'en ces lieux. = Teint du sang de mon père, pour obéir à ses dernières volontés, je m'étois exilé d'Angleterre: l'Espérance me suiyoit; elle soutenoit mes tristes jours dans les vallons de la

Suisse, que j'avois choisie pour ma retraite; ou plutôt votre image, qui ne m'avoit point quitté, me faisoit supporter une existence à laquelle le desir de vous revoir pouvoit seul m'attacher. J'apprends que les Ecoffois ont été vaincus; que Cromwel triomphe; que Charles enfin, mon Maître, s'est sauvé en France: alors toutes ces illusions flatteuses, qui me trompèrent sur l'avenir, se sont évanouies. J'ai vu, j'ai mesuré la profondeur de l'abyme où mon sort, où mon sort cruel m'avoit précipité. J'errois sur ces monts dont la cîme est voisine des Cieux; dans ces gouffres qui semblent conduire au centre de la terre; &, pour ajouter à ces horreurs, je voyois Amélie qui m'étoit enlevée pour jamais, que je ne reverrois plus, qui ne m'entendrait plus lui répéter mes sermens de l'aimer toujours. Il ne me restoit enfin d'autre espoir que la mort. La mort, loin des yeux d'Amélie! Je n'ai pu résister à ce trait qui me déchiroit; j'ai affronté tous les périls: je suis venu dans cette même Patrie, où règne le parricide; j'ai traversé la France, une barque m'a amené jusqu'en ces lieux...

Je vous ai vue, divine Amélie ! vous daignez donc ne pas m'oublier, vous ressouvenir d'un infortuné... , qui goûte le bonheur suprême, puisqu'il peut encore embrasser vos genoux ! = Malheureux Montrose ! s'écrie Amélie, saisie de frayeur ; sauvez-vous, j'entends du bruit. Adieu ; laissez-moi mourir seule, & vivez pour aimer encore une femme qui n'a jamais aimé que vous. Vous êtes perdu ; quelqu'un approche, fuyez =.

Les alarmes d'Amélie se calmèrent : elle reconnut sa Gouvernante... = Susanne ! ... Susanne ! ... tu vois l'infortuné Montrose, celui que j'aimerai toute ma vie =. La Gouvernante est épouvantée de tous les risques où s'expose sa pupille. = Vous n'envisagez donc pas, Miss, l'abîme de maux où l'un & l'autre vous allez vous jeter ! Si quelqu'un vous appercevoit... , si Milord avoit un soupçon... Tremblez, ma chère Amélie ; Montrose vous est cher, il seroit perdu sans retour. = Ah ! Susanne, interrompit Montrose, ce moment de bonheur ne seroit pas trop acheté =.

Les deux Amans enfin se séparent.

Ils ont promis de se revoir ; Montrose sera instruit par Susanne du moment favorable. Il va se cacher dans quelque réduit où il pourra demeurer inconnu , & échapper aux recherches vigilantes de Cromwel.

A peine a-t-il quitté Amélie , que Susanne reprend la parole. = Miss , quel est donc votre dessein ? où vous conduira cette entrevue ? Vous devriez vous servir du pouvoir que vous avez sur l'esprit de Montrose , pour l'engager à fuir promptement de l'Angleterre. Qu'espère-t-il ? qu'espérez-vous ? & s'il est découvert , qu'on le traîne à l'échafaud , qui serez-vous en droit d'accuser d'une fin si malheureuse = ?

Amélie écoutoit attentivement Susanne. = Tu as raison , ma chère Susanne , c'est moi qui serois l'auteur & la cause de sa mort : oui , tes conseils sont dictés par la sagesse. Susanne , je me surmonterai ; je m'efforcerai à me vaincre ; j'éloignerai Montrose de ma vue , & pour jamais : mon cœur en frémit , mais ma raison s'y engage : du moins il m'aimera toujours... Quel plaisir j'ai goûté à le revoir !... Il faut donc que

nous nous séparions! que ce soit moi, moi qui le presse de me quitter, d'abandonner l'Angleterre! Ne plus nous voir! Susanne.... Il n'importe, j'aurai la force de consommer le sacrifice, de lui prescrire moi-même cette loi barbare. = Vous l'aimez, & il vous adore, dit Susanne pour fortifier son courage; comment pourroit-il se dérober toujours aux regards de ses ennemis? Tant qu'il restera en ces climats, il sera chaque instant menacé d'être surpris; &, s'il alloit être découvert, jetez les yeux sur le sort qui l'attend; voyez l'échafaud... = Arrête, ma chère Susanne; il partira, il fuira, fois-en sûre: nous ne nous reverrons jamais. Ah! que ses jours soient à l'abri des recherches d'un Barbare; qu'il vive, qu'il m'oublie, s'il le faut. Susanne, qu'il m'oublie, & qu'il ne subisse point la destinée de son malheureux père. Susanne, c'est à moi de finir une vie qui ne peut qu'être empoisonnée de toutes les amertumes: mais, en descendant au tombeau, que j'aie la consolation de savoir que Montrose me survit; qu'il soit heureux, s'il peut l'être, privé d'Amélie. Hélas! est-il quelque

quelque bonheur pour quiconque a perdu ce qu'il aimoit =.

Montrose n'ignoroit point que l'infortune laisse peu d'amis; cependant il comptoit encore sur la fidélité du Lord Surrey. Ce Seigneur avoit été lié intimement avec son père; il avoit reçu même de la famille des Montrose des services signalés. C'est dans sa maison que l'Amant d'Amélie croit devoir se réfugier. Surrey reste immobile à la vue de son ami; il se jette ensuite dans ses bras : = Eh ! mon cher Montrose, quelle fatalité t'amène en ce séjour du trouble & de la guerre ? Entends - tu les cris du Peuple ? regarde de cette fenêtre ; envisage toute l'horreur de notre situation : à chaque instant de nouvelles victimes expirantes sous la main des Bourreaux ! Montrose, si tu descendois dans cette place, tu y retrouverois encore l'empreinte du sang de ton père; & le tien, imprudent ami, le tien peut-être y coulera demain. Encore une fois, qu'es - tu venu faire à Londres ? = L'Amour, Milord, l'Amour me fait braver tous les dangers. = Quoi ! tu peux t'occuper encore de

Janvier 1783, 1^{er} Vol. B

Mifs Amélie ? espères - tu être jamais son époux ? ignores - tu que Suffolck est entièrement livré à Cromwel , qu'il a promis la main de sa fille ? = Et elle la donneroit ? = Je dois en douter ; mais l'autorité paternelle n'est-elle pas toute-puissante ? D'ailleurs , que t'importe ce mariage , puisque tu ne peux lier ton sort à celui d'Amélie , puisqu'il faut que tu renonces à revenir dans ta Patrie ? Crois-moi , qu'une prompte fuite te dérobe aux perquisitions du *Protecteur* ; profite des ombres de la nuit. = Surréy , je veux voir Amélie. = Et quel sera le fruit de cette entrevue ? = Dussé - je ne la voir qu'un instant , & mourir après , je donnerois ma vie pour un moment si précieux =.

On ne pénètre point par quel motif Montrose cachoit à Surrey qu'il avoit vu Amélie ; mais ce dernier parut avoir , aux yeux de son ami , un air déconcerté. Au milieu des témoignages de sensibilité qu'il lui prodiguoit , il perçoit un trouble que Montrose ne pouvoit expliquer. Le Lord revenoit sans cesse sur la nécessité de fuir promptement de la Grande-Bretagne , & sur-tout de ne

point chercher à voir la fille de Suffolk : quelle devoit être , selon lui , la suite de cette entrevue ? Les Satellites de Cromwel étoient répandus de toutes parts ; on épioit jusqu'aux actions les plus indifférentes : Surrey lui-même ne s'étoit mis à l'abri des cruautés qu'on exerçoit sur les Royalistes , qu'en affectant de ne prendre aucun parti ; & il craignoit qu'on ne parvînt à découvrir Montrose dans sa maison : alors , tous deux seroient perdus sans ressource.

Levons le voile qui couvroit une conduite si étrange de la part du Lord Surrey. Il connoissoit assurément tous les devoirs de l'amitié , & il n'avoit jamais prétendu s'en écarter. Montrose lui étoit encore d'autant plus cher , que l'infortune l'enveloppoit. Mais pendant l'exil de son ami , qu'il regardoit comme exilé patrié pour toute sa vie , Surrey avoit conçu un violent amour pour Amélie. Cependant il s'étoit rendu maître de ses transports , au point que la fille de Suffolk ignoroit entièrement son projet - il ne l'avoit confié qu'au père , en lui recommandant le secret. Il demandoit

donc la main d'Amélie, & il alloit l'obtenir au moment que Montrose repairoissoit à Londres. Surrey avoit l'ame déchirée d'une si cruelle situation ; il avoit des vertus, des sentimens généreux ; il étoit attaché à Montrose : mais il aimoit éperdument Amélie, & il craignoit d'ouvrir son cœur à un rival dont il auroit augmenté le chagrin.

Montrose a une seconde entrevue avec Amélie ; elle se trouve dans ce même Parc où elle avoit la première fois rencontré son Amant. Susanne avoit pris toutes les précautions nécessaires. Elle accompagnoit sa pupille ; c'étoit au milieu de la nuit. Où conduisent les passions ! quelle démarche pour une jeune personne élevée dans le sein de l'innocence & de l'honnêteté ! comme l'Amour enhardit ce sexe, à qui sa timidité peut-être prête de nouveaux charmes !

Enfin, la fille de Suffolck marche au milieu des larmes : = Je ne fais, Montrose, pourquoi nous avons cherché à nous revoir ? notre malheur n'est-il pas décidé ? Milord vient de me porter de

nouveaux coups : il veut m'unir à un autre ; c'est un père... Montrose , vous me voyez livrée au plus violent désespoir ! Que résoudre ? que faire ? = Que faire , Madame ? me plonger un poignard dans le sein ... Je ne fors pas d'ici... ; c'est à vous , ingrate Amélie , à mettre fin à une si cruelle situation ... Vous dans les bras d'un autre ! ah ! la mort , la mort me paroît mille fois moins horrible. Au moment où vous irez à l'autel , je cours , je vole à Cromwel ; je lui porte ma tête : qu'elle tombe sous le fer des Bourreaux le jour où ces nœuds détestables seront formés. Adieu , Madame ... = Amélie voit déjà son Amant dans les mains des Satellites du Tyran. = Où allez-vous , Montrose ? écoutez-moi , écoutez-moi... C'est vous , cruel , c'est vous qui n'avez jamais aimé ! c'est vous qui vous plaisez à tyranniser , à déchirer un cœur qui n'est que trop rempli de sa malheureuse tendresse ... Parlez , Montrose ; dictez-moi ce qu'il faut que je fasse ? Représentez-vous une foible infortunée soumise à l'autorité paternelle , une esclave toujours baignée de ses larmes. Hélas ! à

peine ai-je la liberté d'en répandre !
Vous ne vous mettez point à ma place ;
vous n'envisagez pas l'étendue de mes
devoirs, l'affreuse nécessité où je suis...
= N'achevez pas, barbare Amélie... :
quoi ! ce n'est pas assez que des liens
formés dès notre enfance soient rom-
pus ; vous vivrez pour un autre que
Montrose !... C'est vous qui ne sentez
pas tous les coups dont je suis frappé
à-la-fois ! Errant, fugitif, tremblant à
chaque instant d'être découvert comme
un criminel qui s'efforce de se dérober
au supplice, sans dignités, sans for-
tune, sans amis, Amélie étoit la seule
sur la terre de qui je pusse recevoir
quelques consolations : son amour, son
amour me faisoit tout oublier ; il me
tenoit lieu de tout, & elle me sacrifie-
roit !... Cromwel feroit - il plus cruel
dans les tourmens qu'il me feroit souf-
frir ? Je vous l'ai dit, femme insensible,
il est un moyen de vous délivrer d'un
malheureux ..., qui brûle de se débar-
rasser d'une existence odieuse. Arrachez-
moi la vie : du moins j'aurai reçu de vos
mains le coup mortel ; j'expirerai pour
celle qui devoit être mon épouse=.

On entend du bruit ; les deux Amans sont forcés de se séparer : tous deux sont abandonnés à la plus vive douleur. Incertains , irrésolus sur le parti qu'ils doivent prendre , ils n'envisagent qu'un profond abyme.

Quelle étoit la cause de cette rumeur soudaine ? Milord Suffolck avoit peut-être saisi quelque indice du trouble qui agitoit sa fille. L'Amour a tant de peine à se cacher ; & d'ailleurs , Amélie étoit dans cet âge qui ignore l'Art de la dissimulation : la candeur d'une jeune fille sans expérience , ne connoît point le déguisement. Le Lord s'étant donc aperçu de quelque embarras de la part de la jeune personne , avoit eu de la peine à se livrer au sommeil. Tourmenté par les soupçons , il s'étoit relevé , avoit cédé à l'inquiétude , & couru à l'appartement de sa fille. Il ne la trouve point. Quels furent son étonnement , sa fureur ? Il parcourt la maison , & descend dans le Parc. Enfin , il l'aperçut au moment qu'elle venoit de quitter Montrose. Le courroux du Lord éclate ; il demande avec emportement quel sujet a pu conduire Amélie dans

ces lieux? L'aspect de son père l'avoit glacée d'effroi. Susanne répond pour elle à Milord, qu'accablée de chagrin, ne pouvant goûter les douceurs du sommeil, elle étoit venue respirer le frais. = Ce prétexte, dit Suffolck, ne me satisfait point; on cherche à lasser ma bonté. Eh bien! fille indigne de ma tendresse, tremble que ma malédiction ne tombe sur ta tête. Je le vois, je le vois, Montrose règne encore dans ton ame; mais je saurai l'en effacer. Pourquoi le Ciel ne l'amène-t-il pas en ces lieux! l'échafaud bientôt... = Eh bien, mon père, dit Amélie, résolue & désespérée, commencez par moi-même; immolez votre fille ... = Plus de retardement, reprit Suffolck; l'époux que je te destine va s'offrir à tes yeux: prépare-toi à le suivre à l'autel; je t'y traînerai moi même, la mort dût-elle le frapper dans tes bras; &, jusqu'à cet instant, je t'interdis toute société. Nous verrons si Montrose le disputera encore à l'autorité paternelle =.

Amélie est, en quelque sorte, prisonnière dans son appartement: la seule Susanne tentoit de la consoler. = Su-

fanne..., ah ! s'il alloit découvrir Montrose ! : : : : . Que de craintes m'agitent ! je ne m'alarme que pour des jours : hélas ! ce sont les miens , ce sont les miens ; Montrose m'est mille fois plus cher que moi-même. Sufanne , il apprendra qu'il est en ces lieux. Ah ! je vois les cruels , l'échafaud : son sang . . . , son sang rejaillit jusqu'à moi Je n'y puis résister . . . ; la mort est dans mon cœur : elle peut seule m'affranchir de tant d'horreurs. Mais laisser Montrose en proie au sort qui le menace ! Sufanne, comment le voir ? comment l'instruire des dangers qui l'environnent = ?

La Confidente promet tous ses soins ; elle doit parcourir le Parc , épier l'occasion de revoir Montrose. Amélie enfin la charge de cette lettre.

« Il est inutile , cher Montrose , de
» vouloir combattre notre destinée ; il
» faut céder. Je viens d'avoir avec Mi-
» lord (car j'ai de la peine à le nom-
» mer mon père) un entretien qui achève
» de me rendre la plus malheureuse des
» femmes. Oui, Montrose, lorsque je
» vous aime , lorsque vous m'êtes plus

» cher que tout le monde, il faut que
» je me sacrifie, que je me donne à un
» autre. Vous ne ferez point mon époux;
» croyez que je sens toute l'horreur de
» ma situation : elle ne sauroit s'expri-
» mer. Vous dire que ma mort ne tar-
» dera pas à suivre ces aveux cruels, &
» auxquels toute mon ame se refuse,
» c'est vous préparer au sort inévitable
» qui m'attend. Il me reste cepen-
» dant un motif de consolation, qui
» dépend de votre tendresse. Vous me
» la prouverez, Montrose, en fuyant
» promptement de ces lieux; quittez,
» quittez pour jamais une ingrate Pa-
» trie : les heures, les momens sont
» chers. Si mon père; Montrose,
» souffrez que je n'achève point; épar-
» gnez à la triste Amélie la cruelle né-
» cessité de vous faire soupçonner à vo-
» tre-égard la conduite de Milord Suf-
» folk. Je ne vous dirai qu'un mot. Il
» y a tout à craindre de son ressentiment :
» au nom de notre amour, précipitez
» votre fuite; &, s'il le faut, Montrose,
» oubliez-moi ». = Que je l'oublie, s'écrie
Montrose, s'adressant à Susanne, qui étoit
parvenue à lui

rendre la lettre : eh quoi ! votre Maîtresse ?... Susanne , elle céderoit à des volontés ... ; c'est moi , Susanne , qui instruirai le cruel Suffolck de mon arrivée en Angleterre. Non , je ne quitte point ces lieux : je reste près d'Amélie ; & à l'instant qu'elle ira à l'autel , je marche au supplice. Je fais que l'échafaud , teint du sang de mon père , est prêt à se relever pour son fils : Amélie , peut-être , avant qu'elle soit unie à un autre , m'y verra expirer. Puisse mon sang couvrir ses habits de noces , lui reprocher !... Susanne , que j'aie encore un entretien avec elle ! c'est la troisième fois que je la verrai ; que nos larmes arrosent son parjure ==.

Enfin , Susanne a promis à Montrose d'employer tous les moyens de lui procurer cette entrevue. Elle lui apprend les obstacles que Milord vient d'opposer à sa fille. Il faudroit un miracle pour les surmonter ; mais l'espérance abandonne-t-elle jamais l'Amour ? Montrose doit revenir , à la faveur de la nuit , épier le moment où Susanne lui donnera des nouvelles d'Amélie , & l'inf-

truire du moment favorable qui les rapprochera.

A quels combats Surrey étoit-il livré? Il aimoit éperdument Amélie; il touchoit au moment qui la mettroit dans ses bras, & l'arrivée inattendue d'un rival détruisoit ses projets: il étoit l'ami de ce rival qui accouroit se jeter dans sa maison comme dans le sanctuaire même de l'humanité & de l'amitié. A quelle épreuve étoit-il exposé? il n'avoit qu'à laisser échapper un mot, une prompte mort le défaisoit de Montrose: mais son ame, si l'on peut le dire, frémissait d'en venir à cette idée. Trahir la confiance d'un infortuné, d'un ami! quel crime eût égalé cette perfidie! Non, Surrey ne s'abandonnera point à cette espèce de perfidie! non, Surrey ne s'avilira point par cette espèce de tentative, qu'il rejette, avec raison, comme le plus abominable & le plus noir des attentats. Cependant il brûle d'être uni à la fille de Suffolck. = D'ailleurs, se dit-il en secret, y a-t-il lieu de croire que Montrose puisse jamais devenir le gendre du Lord, d'un

homme, le Partisan déclaré de Cromwel = ? & dès lors, pourquoi ne chercheroit-il pas à épouser Amélie ? quel reproche auroit-il à craindre de la part de son ami ? L'humanité, le sentiment ne seront pas blessés, puisqu'il est décidé que la fille de Suffolck se mariera.

Enfin, Surrey imaginoit tout ce qui pouvoit le justifier à ses propres regards ; il s'efforçoit même de s'excuser par le prétendu zèle qui le portoit à presser Montrose de quitter l'Angleterre. = Votre obstination, mon ami, m'épouvante, lui disoit-il ; comment fermer les yeux sur le précipice ouvert sous vos pas ? Chaque fois qu'on heurte à ma porte, je vois des Satellites furieux, qui viennent vous arracher de mes bras. A votre place, je ne resterois pas un quart-d'heure dans ce Pays. Où vous égare un amour dénué de toute espérance ? = Tu n'as donc jamais aimé, Surrey ? répondoit Montrose ; quel est d'ailleurs l'objet de cette passion, qui ne finira qu'avec ma vie ? un Ange de vertu : Amélie n'est point de ces femmes vulgaires qu'entraîne la perfidie

ou la foiblesse. J'ose ne point soupçonner ses sentimens à mon égard ; elle m'a donné sa main : du moins, si je ne suis pas son époux , jamais un autre ne le fera (Surrey , à ce mot , paroît déconcerté). En douterois-tu , mon ami ? croirois-tu qu'Amélie pût changer , devenir inconstante , volage , manquer à sa parole que j'ai reçue ? ... Va , parle.

= Elle a pu te promettre , répondoit Surrey , de ne pas contracter un engagement contraire à ses vœux ; mais il faudra bien qu'un père soit le maître.

= Amélie mourra plutôt : oui , je me plais à imaginer qu'elle partage mes sentimens. Eh ! qui sur la terre me rendroit infidèle au serment que je me suis fait à moi même de n'épouser , de n'aimer point d'autre femme que la fille de Suffolck ? . . . Tu me fais envisager l'échafaud ! j'y monteroïs sans pâlir , & à l'instant , plutôt qu'on m'arrachât la promesse d'oublier un instant une femme que je dois adorer ; elle aura tous mes vœux jusqu'à mon dernier soupir... J'aurai incessamment un entretien avec elle ... =. Surrey éprouve le trouble le plus violent ... = Tu la verras... ! cet

entretien ... ; tu te perdras, Montrose : tu cours à ta perte ; elle est inévitable. = Je te l'ai dit : j'appréhende moins la mort que le malheur de me voir enlever Amélie ; l'Amour est tout pour moi =.

Surrey se trouve à peine seul, que son ame, étouffée par une contrainte qu'elle ne pouvoit plus soutenir, s'exhale avec tous ses divers mouvemens. = Quoi ! j'adore Amélie, je l'idolâtre, & je sacrifierai l'Amour à l'amitié ! j'immolerai mon bonheur ; que dis-je ? ma vie au bonheur d'autrui ! j'aimerois un autre plus que moi-même ! Si Montrose revoit Amélie, c'en est fait, il l'emporte sur Milord : le pouvoir d'un père est bien foible auprès de celui d'un Amant ; & je meurs, je meurs, le cœur déchiré de mille tourmens, si je ne possède pas la fille de Suffolck. . . . Elle aime Montrose : hélas ! puis - je - en douter ? toutes les consolations me sont refusées ! Elle aime Montrose ! & moi, si j'allois céder à mes transports, déclarer un amour, un amour qui fait le supplice de ma vie, on me rejetteroit, on me détesteroit. Je ne ferois que contribuer au bonheur d'un rival ; il en feroit

plus aimé : il faut donc que je succombe à mon désespoir... Quand, d'un mot, j'enverrois Montrose à la mort... Ah ! Dieu ! je serois capable d'une pareille lâcheté ! & , après cette horrible démarche , je pourrois me présenter aux yeux d'Amélie , soutenir le jour ! . . . Non , je n'emploierai pas ce moyen . . . , qui me fait horreur Que je suis malheureux ! entre le crime & le tourment le plus cruel. Voici ma position ; ou perdre Montrose par le plus vil des forfaits , ou renoncer à obtenir la main d'Amélie ! Que résoudre , que faire = ? Surrey se promenoit à grands pas ; il tomboit comme accablé sur un siège : il se relevoit avec empressement. On ne sauroit se représenter son agitation ; son ame étoit comme une mer battue par des vents contraires.

C'est dans cette situation que le surprend le Chevalier Stapley, dont le père avoit été un des Juges de Charles Premier. Le fils sembloit vouloir expier la scélératesse du père ; il paroissoit pencher pour le rétablissement du Roi : mais c'étoit de ces caractères foibles & peu décidés , sur lesquels on ne doit

point s'affurer. Surrey s'étoit cependant lié étroitement avec ce Gentilhomme ; il croyoit lui être attaché. Celui-ci est frappé du trouble où Surrey paroît plongé : = Qu'avez-vous , mon ami ? vous paroissez très-agité ; auriez-vous quelque chagrin ? ouvrez - moi votre cœur. Vous savez que de tout temps j'ai cherché à mériter votre confiance ! ... = Ce n'est rien , Chevalier ; ce sont de ces nuages qui bientôt se dissipent. = Vous dissimulez : encore une fois , mon ami , quel objet important vous occupe = ?

Surrey hésite à faire une confidence que l'honneur seul , indépendamment de l'amitié , l'engageoit à renfermer dans un profond secret. Stapley redouble ses sollicitations. Enfin , ce Lord a la foiblesse criminelle d'avouer au Chevalier que Montrose est en Angleterre ; il exige , sur la parole la plus sacrée , qu'il gardera le silence. Stapley promet tout. Voilà donc Surrey parjure ! C'est un des premiers pièges que lui tendoit cette passion qu'il ne savoit pas maîtriser. C'est ainsi que l'Amour nous mène souvent au déshonneur , aux

plus coupables excès. Surrey a parlé; il a de la peine à n'être pas mécontent de lui-même. Quand il se trouve avec Montrose, il est forcé de baisser les yeux; une voix secrète lui dit qu'il a commis une faute irréparable, qu'il a trahi son malheureux ami. Il cherche en vain à la faire taire, cette voix qui l'accuse & le condamne; malgré tous ses efforts pour la repousser, il l'entend toujours. Comme la peine suit le crime!

Montrose, grace aux soins de la fidelle Susanne, a su tromper l'œil des surveillans; il est parvenu, pendant la nuit, à pénétrer dans l'appartement d'Amélie. = Vous le voyez, Montrose, jusqu'où je m'aveugle sur mes devoirs, sur l'honneur! oui, j'offense l'honneur, je manque à tout. Dites encore que vous n'êtes pas aimé =! Amélie prononce ces dernières paroles au milieu d'un torrent de larmes. = Que voulez-vous? qu'exigez-vous de plus? Si mon père nous surprenoit! malheureux Montrose! Quel destin vous a ramené en Angleterre? = Ecoutez, Amélie, écoutez; vous le savez, je n'ai que mon

amour à vous offrir : autrefois j'eusse pu mettre à vos pieds des richesses , des grandeurs. = Eh ! Montrose , qui m'a attaché à vous que vous seul ? = Je vous suis donc toujours cher ? = Est-ce à vous d'en douter ? = Eh bien , Amélie , j'attends une preuve éclatante de cet amour. Craindrois-je de m'expliquer ? un refus fera l'arrêt de ma mort. = Parlez , parlez , Montrose ; demandez tout ce qu'il est en mon pouvoir de vous accorder. Je suis trop persuadée que vous n'exigerez rien de contraire à ce que je me dois , à ce que vous devez à vous-même =. Montrose se précipite aux genoux d'Amélie ; & , prenant une de ses mains qu'il couvre de ses pleurs : = J'avoue que ma demande m'étonne moi-même. = Qu'êtes-vous donc venu me proposer ? = Le plus grand des sacrifices. Amélie , souveraine de mon ame , songes-tu bien que donner ta main à un autre , ce feroit me percer le cœur de mille coups de poignard ? En es-tu convaincue ? = Je vous l'ai dit , ma mort suivra de près cet odieux engagement. = Il ne

faut pas mourir , il faut m'aimer , m'aimer assez pour me rendre le plus heureux des hommes , du plus infortuné que je suis. Enfin , cet époux qui doit se lier à ton sort , il est devant tes yeux , il est à tes pieds... = Qu'ai-je entendu ? = Qu'en présence de ce Dieu , qui unit nos deux cœurs dès notre enfance , tu reçoives mes sermens ; que nous le nommions le garant de cette alliance sacrée ; que tu me suives , comme ton mari , au bout de l'Univers , s'il est nécessaire. Susanne ne te quittera point. = C'est vous , Montrose , qui m'imposez l'affreuse nécessité de me déshonorer , d'abandonner mon père , ma Patrie , d'imprimer sur mon nom un opprobre ineffaçable , le sceau même de l'infamie ? C'est vous ! = Non , Madame , je ne vous impose aucune loi ; je ne veux rien Restez ; allez aux autels promettre , accepter . . . un autre pour votre époux. Adieu. = Où courez-vous , barbare ? = A Cromwel ; il sera moins mon tyran , mon bourreau , que l'insensible Amélie. C'est elle qui a prononcé l'arrêt de mon supplice . . . , &

j'y cours...=Un moment, inhumain...: arrêtez, vous déchirez mon cœur! Vous allez à Cromwel; & moi, je vous devance: je m'arrache la vie à vos yeux...; j'expire de mille morts...Qu'exiges-tu, homme impitoyable? = Que vous m'aimiez, que vous me le prouviez. Osez être ma femme; osez me suivre: nous irons nous ensevelir dans quelque désert; du moins il nous sera permis de nous aimer. = Montrose! Montrose! & mon honneur, mon père!...= Ton honneur? tu feras mon épouse. Il est vrai que tu n'auras donné ta main qu'à un malheureux proscrit; mais la honte ne se joindra point à nos disgraces. Tu parles de ton père? tu oublies donc qu'il est ton tyran; qu'il veut te contraindre à devenir parjure, infidelle; qu'il est le Partisan du crime, un des Sujets du détestable Cromwel! Est-il encore Suffolck? = Montrose, il est mon père; & je le trahirai! je le trahirai! Il n'a d'enfant que moi; il touche à la vieillesse....Fille parricide, je lui plonge un poignard dans le sein. = Décide-toi, Amélie; la nuit prochaine, c'en est fait de ton Amant, si tu refuses

de partager son affreuse destinée. J'aurai une barque toute prête à nous recevoir; elle nous transportera en France. Descendus sur le rivage, notre hymen sera revêtu des formes que prescrivent les Loix & la Religion. Il est déjà arrêté par le Ciel, par l'Amour, par l'honneur, & tu ne me soupçonnes pas de manquer à nos sermens. Adieu; songe que je t'attends avec Susanne... Si je ne reçois point de tes nouvelles, les coups de marteau qui construiront mon échafaud retentiront à tes oreilles. = Encore un moment, cruel Montrose; où vas-tu? ... daigne m'entendre... Mais il fuit, il s'éloigne... Ah! Susanne, je ne vis plus =.

La fille de Suffolck reste baignée dans ses larmes. Susanne mêle ses pleurs aux siens. = Mifs, qu'ai-je fait? qu'ai-je fait? c'est moi seule que je dois accuser de la violente situation où je vous vois. Si vous n'eussiez point revu Montrose, vous ne seriez pas exposée...; c'est ma main qui vous assassine... Ah! cédez-vous à des vœux si étranges? Vous iriez, Mifs? Vous quitteriez Milord, votre famille, votre Pays? Le

malheur & l'opprobre vous suivront par-tout. Ecrivez à Montrose qu'il est impossible que vous acceptiez ce parti : flattez-le de l'espérance que vous ne formerez point ces nœuds qu'il redoute ; que , dans des temps plus calmes , vous pourrez lui donner votre main. = Ah ! Sufanne , tu ne connois point Montrose ; tu ne connois point l'Amour. Je sens la sagesse de tes conseils ; je ne m'en impose point : je fais qu'en quittant l'Angleterre , je sacrifie la tendresse que je dois à Milord ; ma réputation , qui m'est plus précieuse que ma vie. Je vois tout , Sufanne. Mais réponds-moi que Montrose supportera ce retardement. Il ira lui-même se déclarer , se jeter dans les mains des Satellites du *Protecteur* ; j'aurai causé sa perte. Eh ! quand il sera sur l'échafaud , il ne sera plus temps de l'en faire descendre.... Je le vois... ; je le vois tendre sa tête au fer menaçant : mes cris , mes sanglots , ma mort , rien ne pourra le rendre à la vie. Sufanne , ce sera Amélie qui l'aura précipité au tombeau =.

On ne sauroit se figurer les divers

orages qu'effuyoit l'ame d'Amélie; c'étoit le délire même du désespoir qui l'agitoit. L'honneur, l'amour, la tendresse filiale, lui portèrent leurs coups tour-à-tour; il lui échappoit des cris: elle verfoit des torrens de larmes. = Tous ces combats, Susanne, seroient faciles à terminer: il est si aisé de mourir; mais ma vie est-elle à moi? n'est-elle pas à Montrose? Si j'allois m'en débarrasser, que deviendrait-il? sa mort ne tarderoit pas à suivre la mienne; encore s'il pouvoit vivre après moi... = !

L'infortunée Gouvernante se jettoit sans cesse aux pieds de sa Pupille, lui renouvelloit ses représentations. Elle vient enfin, après des supplications répétées, à la menacer d'aller découvrir à Suffolck le projet que l'on méditoit. Amélie se précipite sur un couteau que le hasard lui offroit, & s'en saisit = Tu le vois: ce fer est sur mon cœur; si tu fais un pas, un seul pas pour aller vers Milord, il ne trouvera que mon cadavre. Juge à présent du parti qu'il te reste à prendre =. Susanne demeure épouvantée. = Ah! Miss, vous savez combien

combien vous m'êtes chère ; je ferai tout ce que vous exigez : mais je ne me dissimule pas l'atrocité de mon crime ; oui , c'est un crime que je commets. Voilà donc le fruit de la confiance dont Milord a bien voulu m'honorer ? c'est pour fuir la maison paternelle , l'Angleterre ; c'est pour vous déshonorer que je vous ai reçue dans mes bras , des bras de Milady Suffolck ? Mifs , vous ouvrirez les yeux ; vous connoîtrez la vérité : il ne fera plus temps =.

C'est dans l'accès d'une crise si violente que Milord Suffolck entre dans l'appartement de sa fille. Il saisit sa profonde douleur , il en est touché. = Ma fille , je ne viens point , armé de l'autorité , vous prescrire des loix ; c'est un ami qui s'offre à votre vue. Votre état me pénètre. Il ne s'agit point ici d'examiner si Montrose est coupable ; il ne sauroit être votre époux : vous devez donc surmonter un penchant que les circonstances m'ont fait autrefois approuver. Ces circonstances ont changé ; nous leur sommes soumis : vous êtes l'unique enfant que le Ciel m'ait laissé pour consoler ma vieillesse . . . Amélie , vous

pleurez ! = ... Ah ! mon père , montrez-moi moins de tendresse ; accablez - moi de vos rigueurs : non , je ne mérite pas vos bontés , je ne mérite pas vos bontés... Vous voulez m'ouvrir votre sein ; vous me tendez les bras... Mon père... , Susanne! ... , mon père , donnez-moi la mort , vous me délivrerez des maux les plus cruels. = Quoi ! ma fille . . . , Amélie , tu refuses de m'embrasser ? Eh ! pourquoi ai - je conçu le dessein de te donner un époux ? n'est - ce pas pour me procurer une consolation que tu t'obstines à me refuser ? Ma fille , quand tu seras mère , tu sentiras le plaisir que l'on goûte à établir ses enfans. Il semble que des parens , entourés de leur famille , aient dérobé une partie de leur existence à la mort. Le mari que je te propose est d'une naissance conforme à la tienne ; il a du bien , des dignités : en un mot , c'est une alliance convenable. Tu ne me réponds que par des larmes ! tu crains d'attacher tes regards sur ton père ! Ma fille , ouvre-moi donc ton cœur. Je te le répète , renonce entièrement à Montrose ; Cromwel m'en parloit encore ces jours-ci : il a juré sa

perte . . . = Il a juré sa perte , interrompit Amélie , en poussant un cri de fureur ! = Il y a même des Emissaires envoyés pour découvrir les lieux où il peut s'être retiré =.

Suffolck reste encore quelques momens avec sa fille. Il sort , en lui renouvelant ses instances.

A peine Amélie est-elle seule avec Susanne : = Ils le trouveront, Susanne ; que n'est-il parti , que n'est-il hors de l'Angleterre ! As-tu entendu mon père ? jamais il ne m'a fait voir tant de tendresse ; & je m'arrache de son sein ! Ah ! tout me condamne , tout me condamne... Mais Montrose !... jamais il n'a couru plus de dangers ; seroit-ce aujourd'hui que je l'abandonnerois ? = Et votre père , Mifs ? = Que me dis-tu ? que me dis-tu ? j'ai l'ame déchirée ; pourquoi n'ai-je pu lui découvrir le sujet de mon trouble ? lui-même , Susanne , il auroit pitié de mes souffrances ; mais j'aurois exposé tout ce que j'aime. Funeste désunion ! affreuses suites de l'esprit de parti ! Suffolck , fidèle à son Roi , seroit l'ami de Montrose. Que je hais Cromwel , & tout ce qui l'approche !

Sufanne, voilà donc ma résolution ; je trahirai Milord, & je vivrai avec Montrose ; je serai fille dénaturée, pour être Amante fidelle. Je vois toute l'horreur du projet que je forme, & je ne puis m'en défendre. On me blâmera, on noircira ma conduite ; toutes les bouches s'ouvriront pour m'accuser, & l'on n'aura point lu dans mon cœur =.

Montrose croyoit cependant épancher ses secrets dans le sein de l'amitié. Il fait part à Surrey du dessein qu'il a conçu de fuir avec Amélie. = Vous fuyez avec la fille de Suffolck ? est-il bien vrai ? = Mon ami, vous pâlissez ! trop de bonté pour un malheureux Montrose, vous êtes perdu, si Amélie vous accompagne. Croyez-en mon attachement ; partez seul : attendez des temps plus heureux. Je tremble... Vous serez découvert, n'en doutez point : votre perte est certaine. = J'ai pris toutes les précautions : une barque est préparée = Ravir une fille à son père ! Montrose, y pensez-vous ? Montrose, c'est votre ami qui embrasse vos genoux ; laissez Amélie. = Non, Surrey... je ne

conçois pas la raison de ce désordre qui se montre dans toute votre personne. = L'intérêt, vous le savez, qui m'anime en votre faveur, ne me permet point de vous cacher l'abyme où vous courez.... Non, Montrose, je ne le souffrirai pas; je veux vous sauver malgré vous-même. = Non, Surrey, je ne reçois point les conseils d'un ami. Ne savez-vous pas que c'est l'Amour qui m'a amené en Angleterre; que j'ai essuyé tous les dangers; que je ne puis vivre sans posséder Amélie; qu'elle est tout pour moi? = Et si vous étiez trahi! = Et par qui; Surrey? Seroit-ce Amélie qui m'iroit dénoncer à Cromwel? seroit ce mon ami? = Montrose, défie-toi de tout ce qui t'environne; le cœur humain est sujet aux plus terribles révolutions. Non, non, ne compte point sur l'amour, sur l'amitié; le plus honnête homme, quelquefois, peut devenir le plus coupable. Les passions nous entraînent, nous emportent. = Mais, Surrey, où tend ce discours? Viens, mon ami; viens dans mes bras... Tu me rejettes! des larmes coulent de tes yeux. = Ah!

c'est ta situation qui me cause ce trouble affreux ; tu ignores . . . Mon cœur est déchiré , & c'est toi qui produis en moi cette agitation. = Elle est inconcevable , & je te quitte , Surrey ; je vais m'occuper des apprêts de mon voyage : songe que je me repose aveuglément sur ton amitié.

= Il se repose sur mon amitié ! s'écrie Surrey , lorsqu'il est seul. O Dieu ! & je le laisserai fuir avec Amélie ! Amélie va être dans ses bras ; plus d'espoir qu'elle soit jamais à Surrey ! Arrêtons-nous à cette image ; qu'elle écarte tous mes remords ! . . . Il est donc réservé à l'ami de Montrose de le perdre par la plus lâche , par la plus noire des trahisons ! la jalousie m'armeroit contre un homme qui est venu se réfugier dans mon sein ! . . . Non , je ne me fouillerai jamais par ce crime . . . ; non , jamais ! . . . Qu'il m'enlève Amélie , qu'il l'épouse , & que j'expire de douleur , de désespoir ; du moins n'aurai-je rien à me reprocher. Ne faut-il pas que nos jours aient un terme ? . . . Mourir en proie aux remords les plus dévorans , avoir conduit un innocent , son ami , à l'échafaud ,

tandis qu'il vous confioit ses plus chers secrets ! non , non , l'Amour ne m'égarera pas à ce point=.

Surrey voyoit souvent le Chevalier Stapley , qui venoit de donner une preuve de son caractère foible & sans expérience : il s'étoit montré l'ami du Chevalier Mordant ; celui-ci avoit remis des papiers de la part de Charles II à Stapley. Cromwel eut quelque indice de cette espèce de négociation. Il mande Stapley auprès de lui , & parvient à lui faire tout avouer. Le malheureux Mordant est la victime de la foiblesse d'un homme si peu digne de sa confiance ; il est envoyé à la Tour. Cependant il eut l'art de se soustraire au sort qui le menaçoit , & Stapley fut méprisé des deux partis.

Voilà pourtant le confident qu'avoit choisi Surrey. Stapley le trouve livré à une sorte de bouleversement d'esprit. Le Lord lui apprend que Montrose va fuir avec Amélie ; il ne lui cache point l'état où l'a mis cette découverte
= A votre place , lui dit le Chevalier , je fais quel parti je prendrois. = Eh ! que faire ensuite , Chevalier ? daignez

venir à mon secours. D'abord, expliquez - vous, parlez avec sincérité. = Desirez-vous bien vivement d'épouser Amélie ? dit Stapley ; vous a-t-elle inspiré une passion décidée ? = On ne peut aimer avec plus d'ardeur ; je sens que si je la perds, je ne survivrai pas à sa perte. = Quoi ! il s'agit de votre bonheur, de vos jours, & vous en faites le noble sacrifice à Montrose ! c'est-là le procédé d'un Héros. = Chevalier, c'est celui d'un honnête homme : Montrose m'accorde sa confiance, cela seul suffiroit pour me dicter ce que je dois faire : de plus, il est mon ami. = Dites qu'il est votre rival, votre rival heureux. Où avez-vous vu qu'on doive se surmonter pour faire la félicité d'autrui ? Milord, tout ce bel étalage de vertu est excellent dans un livre : mais on se conduit différemment dans le monde ; c'est-là qu'est la vérité, & non dans les visions du bel-esprit : extravagances, dérisions qui peuvent nous amuser, & non nous instruire. Mais ne perdons pas de vue notre objet. Vous prétendez être éperdument amoureux d'Amélie ; on vous ravit votre proie : il faut abso-

lument vous occuper à traverser cette fuite, c'est-à-dire, celle de la fille du Lord Suffolck. A la bonne heure, que Montrose parte, qu'il s'éloigne, qu'il se dérobe à la destinée qui l'attend ici; qu'il parte, qu'il s'éloigne; que votre amitié le serve même en cette occasion, & qu'elle applanisse les difficultés qui pourroient empêcher son départ: mais qu'Amélie demeure en ces lieux. Voilà ce qui doit exciter toute votre activité. Il faut tracer à Montrose une vive image des dangers auxquels il s'expose, s'il s'obstine à vouloir enlever Amélie...; & s'il étoit impossible de lui faire changer de dessein, alors je réfléchirois aux moyens qui me resteroient... Il en est un dont l'effet seroit assuré; j'avouerais qu'il est violent: mais quand il s'agit de son bonheur... = Expliquez-vous; achevez. = On pourroit faire passer quelques avis au *Protecteur*. = Arrêtez, homme exécrable! que je trahisse Montrose! que je l'envoie à la mort d'entre mes bras où il s'est jetté! Voilà votre moyen assuré!... = Vous ne me comprenez point; je ne révélerois rien à Cromwel, qu'il ne m'eût donné sa

parole qu'il épargneroit le sang de Montrose...= Stapley, portez ailleurs vos détestables conseils; & sur-tout, gardez le silence sur ce que j'ai eu l'indiscrétion de vous révéler. J'y suis déterminé; plutôt cent fois mourir, que de me souiller d'une pareille infamie! Que Montrose fuie avec Amélie, qu'il vive, qu'il soit son époux, & que j'expire sans avoir manqué à l'honneur, à l'honnêteté; que du moins ma mémoire ne soit pas flétrie d'une accusation éternelle=.

Montrose brûloit d'être déjà dans la barque, chargé de son précieux dépôt. Il alloit continuellement au rivage; ce n'étoit qu'en soupirant qu'il détournoit ses regards sur Londres. Il se rappelloit le trouble, les discours de Surrey: son inquiétude augmentoit à mesure qu'il touchoit à l'époque qui devoit y mettre fin. Quelquefois même il avoit des pressentimens, qu'il rejettoit comme les craintes d'une âme pusillanime.

Amélie n'éprouvoit pas une crise moins violente. Tout ce que lui disoit Susanne, tout ce qu'elle se disoit elle-même, la plongeoit tantôt dans un mortel accablement, tantôt la précipitoit,

en quelque sorte , dans le délire d'une imagination effrayée de tous les divers objets qui la frappaient. A quels assauts elle est livrée , quand elle voit son père , & qu'elle est forcée de se dire en secret que c'est pour la dernière fois qu'elle le voit ! C'est alors que toute la Nature se soulève : elle ne pouvoit se détacher du sein paternel ; elle fonde en larmes. = Eh quoi ! toujours des pleurs , ma fille , quand je vous aime plus que jamais ? = Vous m'aimez , mon père ? = Hélas ! Amélie , si je vous aime ! vous me tenez lieu de tout ; croyez - moi , les grandeurs ne valent pas un sentiment de la Nature : je préfère ma fille à tout au monde... = Ah ! mon père ! ah ! Milord ! ménagez ma sensibilité... = Ma fille , vous ménagez peu la mienne ; vous ne sortez point de cette profonde tristesse dont vous ferez la victime Ah ! si vous m'alliez être ravie !... = Ici les sanglots d'Amélie redoublent ; prête à se séparer de son père pour retourner dans son appartement , elle se jette à ses genoux , lui demande avec transport sa bénédiction , revient cent

fois dans son sein... = Mon père ! mon père ! . . . je ne puis vous quitter. = Adieu, ma fille ; allez vous reposer : il faut espérer que demain je vous trouverai plus calme. = Demain ! ... Milord ! ... Adieu, mon tendre père = !

Amélie est auprès de Susanne. = Susanne, j'ai embrassé mon père pour la dernière fois ; je ne le verrai plus. Funeste passion ! qu'elle me coûte de sacrifices ! Il y a des momens où j'ai une espèce de regret d'avoir revu Montrose. Qu'ai-je dit ? je suis tout pour cet infortuné. Il m'attend, Susanne, cette nuit ... = Voici, dit la Confidente, un billet qu'il m'a fait parvenir ; il vous instruira de ses nouvelles résolutions =. Amélie fixe avidement les yeux sur cette lettre. Jamais son Amant n'avoit été plus passionné : sa tendresse égaloit son impatience. Il rendoit compte de tous les apprêts du voyage ; la voile de la barque étoit développée : il devoit se trouver à la porte du Parc ; & s'il ne voyoit point Amélie à l'heure indiquée, elle savoit qu'au même instant il courroit à la mort =. La mort de Montrose = ! s'écrie Amélie,

Il est donc arrivé, ce moment où la fille de Suffolck va s'éloigner pour jamais du sein paternel. Qu'on se représente une jeune personne qui a vécu jusqu'ici dans le calme de l'innocence, que le bruit d'une feuille, pour ainsi dire, intimidoit; qu'on se la représente au milieu de la nuit, traversant un Parc solitaire, accompagnée de la seule Susanne, ayant formé le projet de se confier à un misérable esquif, & à l'inconstance d'un élément aussi effrayant que dangereux! Amélie, à chaque instant, tourne ses regards vers cette maison qui l'a vue naître. Lorsqu'elle est sortie du Parc, elle sent ses genoux se dérober sous elle. = Susanne, s'écrie-t-elle, les forces me manquent, le courage m'abandonne. Hélas! je ne verrai donc plus mon père! il dort, il dort, tandis que sa malheureuse fille le trahit. Quel sera son réveil! C'en est donc fait, cette maison, ce rivage, vont bientôt disparaître à mes yeux; je dis un éternel adieu à ma famille, à l'Angleterre. Susanne, les pleurs me suffoquent. = Eh bien! Mifs, que ne cédez-vous à de si justes regrets? il en est encore temps.

Vous devez regarder cette peine que vous ressentez à vous éloigner de ces lieux, comme un avertissement du Ciel. Rentrez, ma chère Amélie, croyez-moi; je viendrai dire à Milord Montrose qu'il ne vous a pas été possible d'exécuter le dessein qu'il a conçu. = Ah! tu as donc oublié que les jours de Montrose dépendent de ce funeste départ? . . . Allons; donne-moi le bras, soutiens-moi; que je puisse du moins arriver jusqu'à lui: j'expirerai à ses yeux; il sentira tout ce que je lui sacrifie=.

Montrose avoit reçu un billet de Susanne, qui l'instruisoit du moment fixe où elles se trouveroient au rendez-vous. Alors, il ne s'occupe plus que de faire ses adieux à Milord Surrey. = Je vous quitte, Milord; je vous ai confié le secret de mon ame; Amélie, tout ce que j'adore partagera ma triste destinée.... Que dis-je? je me regarde comme au comble du bonheur; je posséderai un objet qui m'est mille fois plus cher que ma vie. = Amélie suit vos pas? = Je vous en ai déjà prévenu. = Ecoutez, Montrose, un moment ...: de grace, différez . . . = Quel langage, Milord!

cet ennui..., ce trouble..., ce désordre dont je ne puis pénétrer la cause...= Montrose, tremblez...; votre perte est certaine...; n'allez pas, ... je vous en conjure...= Il ne m'est pas possible de retarder ma fuite d'un moment... Adieu... Milord, embrassez votre ami.= Mon ami!...= Milord...= Vous ne partirez point.= Surrey, cessez de vous opposer...= Montrose, il faut vous déclarer...=.

Peut-être Surrey alloit-il se dévoiler. On vient lui dire qu'on le demande, & qu'il est nécessaire qu'il s'empresse de voir la personne qui l'attend. Montrose craint d'avoir été découvert; il a résolu de vaincre tous les obstacles, & de prévenir les dangers qui pouvoient le menacer. Il se hâte donc de quitter Surrey, quoique celui-ci le presse de rester, en lui disant qu'à l'instant même il fera de retour. Montrose ne songe plus qu'à se rendre auprès d'Amélie.

Surrey reconnoît le Chevalier Stapley : = A cette heure, Chevalier, que me voulez-vous dire? = J'accours vous donner une preuve de mon amitié. Savez-vous qu'une barque attend

Montrose, qu'il fuit avec Amélie? C'est d'une parente de la Gouvernante que je l'ai appris : le hasard a conduit cette femme chez moi , j'ai tout su. = Oui , Chevalier , je fais... que je me meurs.... Oui , Montrose part ; il emmène tout ce que j'aime. = Et vous vous arrêtez à des plaintes stériles ! ... Milord , il faut absolument empêcher cette fuite. = Il faut que j'expire ici , que je succombe absolument à mon désespoir. Le moyen de m'opposer Chevalier ? Montrose est mon ami ; je suis la victime de l'amitié . . . : je sens que je vais exhaler mon âme... ; je ne puis soutenir cette épreuve si cruelle. = Mais , Milord . . . , vous allez mourir en effet . . . Dans quelle situation vous vois-je ! vous êtes l'objet le plus digne de pitié . . . : je veux vous secourir. = Comment cela ? = Je n'ai rien à vous dire... ; je vole... = Chevalier , gardez-vous ... = Il faut , je le vois , vous sauver malgré vous-même . . . Je vous réponds qu'Amélie.... Montrose ne la possédera point. = Arrêtez. = Dans un moment... = Qu'allez-vous faire , Stapley ? = Vous rendre la vie =. Aussi-tôt le Chevalier s'éloi-

gne avec précipitation. Le Lord court vainement sur ses pas, tombe dans un accablement mortel, & perd l'usage de ses sens : ses Domestiques accourent, & cherchent à le rappeler à la vie.

Montrose enfin avoit rejoint Amélie & sa Compagne. La première étoit expirante; elle tombe dans les bras de Montrose, en s'écriant : = Eh bien! ai - je assez fait pour l'Amour? cruel! qu'exigez-vous de plus =? Montrose la presse contre son cœur. = O Divinité de mon ame, puis - je assez payer tant de sacrifices! Oui, ma chère Amélie: oui, je suis aimé de la femme la plus adorable; que le Ciel entende encore mes sermens! Tu pars, Amélie, avec le nom de mon épouse; je saurai respecter cette qualité, ta vertu, ton amour. Nous nous verrons sur des bords plus favorables; la Religion consacrera des nœuds formés depuis long - temps par le sentiment, & par l'aveu même de ton père. Enfin, nos malheurs sont donc terminés, & je vais être le plus heureux des Amans, des époux =.

Ils partoient pour gagner la barque; ils alloient y monter : un bruit vient

frapper leurs oreilles , comme celui qu'exciteroit un homme qui accourroit à pas précipités. Montrose alarmé détourne la tête , ainsi qu'Amélie , qui est frappée d'épouvante . . . = Fuyez , fuyez , leur crie-t-on , peut-être êtes-vous en danger ; j'ai tout lieu de le craindre ... =. Montrose reconnoît le Lord Surrey : = Quoi ! vous , mon ami ! = Montrose , apprenez tous vos malheurs , les miens , mon crime : oui , mon crime ... =. Il lui raconte , en peu de mots , son indiscretion ; il ne lui cache point qu'il aime Amélie , que la jalousie a trahi son secret. = Mais , ajoutez-il , l'amitié l'a emporté , & l'emportera toujours =. Montrose , étonné de cet aveu , demeuroit immobile , & n'avoit pas la force de lui faire le moindre reproche. Amélie éprouvoit la crainte , l'effroi : à chaque instant , elle voyoit la mort fondre sur elle , sur son Amant. Surrey leur dit , en versant des larmes : = Ces pleurs ne vous exprimeront pas encore tout l'excès de mon repentir. Fuyez , Montrose . . . ; je me flatte que vous me pardonnerez. Vous connoissez l'Amour . . . =. Montrose

le presse dans ses bras...= Votre chagrin expie votre faute...: oui, Surrey, votre ami vous pardonne...; ne l'oubliez point=.

Enfin, Surrey avoit aidé Amélie à monter dans la barque. Montrose étoit encore sur le rivage: Surrey recevoit ses adieux. Une rumeur soudaine s'élève; Surrey s'élance sur l'épée de Montrose: = Sauvez - vous, lui dit-il; sauvez-vous: je combattrai pour votre défense; quittez ce rivage=. Une troupe de plusieurs personnes, dont il y en avoit d'armées, entoure Montrose & Surrey, en criant: = Arrêtez, lâches, arrêtez...=. Amélie se précipite hors du bateau, pour voler aux cris de Montrose. Elle reconnoît le Lord Suffolck à la tête de plusieurs Satellites; elle s'écrie: = Ah! mon père, c'est moi qu'il faut punir=. Le Lord, de son côté, pousse un cri: = Quoi! c'est Montrose qui enlevoit ma fille! qu'on se saisisse de ce perfide =. Surrey se jette aux pieds de Suffolck: = Je vous en conjure; Amélie est en votre pouvoir, prenez tous vos droits sur elle: mais laissez Montrose en liberté; qu'il fuie,

que ses jours soient du moins épargnés. = Non, non, dit Montrose : on m'enlève Amélie, je la perds, je n'ai plus qu'à mourir. = C'est Montrose, répète Suffolck, qui est dans mes mains; c'est lui qui ravissoit ma fille ! Indigne Amélie, tu me trahissois, tu m'abandonnois, au moment que je t'ouvrois mes bras. Ton sort est décidé; & toi, perfide, tu ne te dissimules point le sort qui t'attend ! l'échafaud... = Nous y monterons ensemble, lui dit Surrey, en l'arrosant de ses larmes. Je le vois, le lâche Stapley m'a trahi... = Il ne m'avoit servi qu'à demi, dit Suffolck; j'ignorois encore le nom du ravisseur : le Ciel achève de m'instruire. = Il permet que le crime triomphe, s'écria Montrose. Vil Esclave d'un Tyran, fais-moi donner la mort; mais n'étends point tes fureurs jusques sur Amélie... = Ah ! s'écrioit Surrey, c'est moi, c'est moi qui suis criminel, qui mérite la mort. J'ai trahi mon ami. Abominable Stapley, tu me paieras cher cette perfidie =.

Amélie étoit tombée mourante dans les bras de Susanne : on avoit chargé de fers Montrose. Surrey, reprenant la

parole : = Je suis Montrose, dit-il, barbare Suffolck; si tu as la cruauté de le jeter dans une prison, que l'on m'enchaîne auprès de lui =.

Il n'y a point de couleurs qui peignent un pareil tableau. On reprend le chemin du Château. De quel coup est frappé Surrey, quand il entend dire que l'on va renfermer son ami dans une prison ! Amélie se relève; &, tombant aux pieds du Lord : = Montrose dans une prison ! dit-elle; qu'on me plonge donc aussi dans l'horreur des cachots =. Milord la fait retirer. Elle a perdu une seconde fois l'usage de ses sens : on emmène Montrose; Surrey court à lui : = Si je ne peux réussir, si je ne brise point vos chaînes, vous devez pressentir le parti que je prendrai. Montrose, c'est moi qui vous ai perdu : ce sera bien peu du sacrifice de ma vie =.

Surrey retourne auprès de Suffolck : = Quel est votre dessein, Milord ? = De me venger, de punir un traître, qui venoit m'arracher ce que j'ai de plus précieux. Quelle est ma joie ! il suivra son père sur l'échafaud. = Mais, écoutez, Milord; vous connoissez l'honneur !

= Surrey, prétendez-vous m'offenser?
= Non, je ne veux point vous offenser.
Je veux vous remontrer votre devoir, ce que doit faire un digne Anglois. Montrose est en votre puissance; vous êtes, en quelque sorte, le maître de ses jours: imitez-moi. Je devois épouser votre fille, votre fille que j'adore; l'infame Stapley a cru me servir, en mettant un obstacle à l'exécution du projet de Montrose. Suffolck, j'étouffe cette passion, qui veut me dominer; je la surmonte, & je n'envisage plus que le péril d'un homme qui est mon ami. A ma place, Milord, que feriez-vous? = Je laisserois périr un insensé, un ravisseur, qui a mérité le supplice: sa punition est juste. = Il aimoit, Suffolck, & je sens jusqu'où l'Amour peut nous égarer. Les Montrose sont devenus vos ennemis; vous avez embrassé un parti qui n'est pas le leur: un infortuné est dans vos mains
Milord, je vous le répète, soyez Anglois; faites une action qui vous couvrira de gloire à vos propres yeux. Rendez la liberté à Montrose; sauvez votre ennemi: ce sera le plus beau trait de

vertu , & la vertu n'est pas une chimère.
= Ne me parlez plus , Surrey , d'épargner les jours de l'homme que je déteste le plus. Il venoit m'insulter jusques dans ma propre maison ; il venoit me ravir ma fille. = Milord , envisagez le motif ; songez que c'est un rival qui parle pour son rival. Je fais plus sans doute , que ce que j'exige de la noblesse de votre ame. N'avez-vous pas , dans des temps qui différoient de ceux-ci ; n'avez-vous pas promis votre fille au fils de Montrose ? Vous aviez vous-même allumé , favorisé cette flamme que l'hymen devoit sceller de votre consentement. Montrose a nourri ce malheureux amour ; désespérant , avec raison , d'obtenir de vous Amélie , il s'est déterminé à un parti qu'il eût rejeté dans toute autre circonstance. = Vos représentations ; Milord , ne me feront pas changer ; Montrose est dans les fers , & il y subira la destinée de son père... = Eh bien ! cruel , j'expirerai avec lui... = Vous n'êtes point coupable... = Je le suis , Suffolck , je le suis ; j'ai causé la perte de Montrose : ce sont-là des crimes

que la mort même ne sauroit expier. = Venez, venez, Madame, dit Surrey à Amélie, qui accouroit se jeter aux genoux de son père; joignez-vous à mes prières, à mes larmes.

= Quoi! fille indigne de ma tendresse, tu oses paroître devant moi?....

= Mon père! ... Milord! ... je meurs....; je meurs à vos pieds, si vous refusez de m'entendre. Je ne prétends point me justifier: Milord, je suis la plus criminelle des femmes; j'ai vu Montrose: c'est moi qui l'ai engagé, qui l'ai pressé de m'éloigner de ces lieux. Je partoisi avec le nom de son épouse: à notre arrivée en France, la Religion devoit consacrer nos liens. Je suis donc sa femme, il est mon époux...: le Ciel a reçu nos sermens. = Il est ton époux! sa mort est assurée...; tu vas le voir expier sur l'échafaud. = Mon père! mon père! à quel sacrifice m'exposez-vous? songez que ma vie est attachée à celle de Montrose; que du moins j'expire du même coup. = Ecoute..., reconnois Surrey, à l'instant, pour ton mari; que ce jour te voie marcher à l'autel,

& je pourrai dérober au supplice un ennemi qui ne m'est que trop odieux...
= Montrose seroit libre, il vivroit?...
Eh bien ! Milord, je ferai tout ce que vous exigerez. = Je vais trouver Montrose; je veux qu'il apprenne de ta bouche la condition que je mets à sa liberté, avant que Cromwel en soit instruit. = Mon père !... mon père !... courez, volez; que Montrose fuie de ces lieux, qu'il soit en sûreté; & demandez, demandez ma vie =.

Suffolck laisse pour quelques momens Amélie avec Surrey; l'un & l'autre attendent avec impatience son retour. =
Quoi ! c'est vous, Surrey, lui dit-elle, qui êtes l'auteur de tous nos maux ? c'est vous qui traînez Montrose au supplice ? & vous pouvez espérer ma main ! pensez-vous que je vous la donne ? =
Ah ! Madame, vous voyez mon désespoir; pardonnez à un homme qu'a égaré sa passion, mais qui, aujourd'hui, voudroit racheter de tout son sang une faute involontaire: c'est ce scélérat de Stapley qui cause tous nos malheurs. = Milord, que Montrose voie briser ses fers, je

meurs contente : car ne croyez pas que je puisse lui être infidelle. J'obéirai à mon père ; vous aurez ma main , je l'ai promis : mais j'aurai bientôt rempli ma destinée. Milord , si j'ai pu vous inspirer quelque sentiment , obtenez la grace de Montrose , à quelque prix que ce soit ; du moins , méritez mon estime ; & réparez . . . C'est vous , hélas ! qui avez perdu Montrose = ! Amélie fondoit en larmes ; cependant elle espéroit toucher Suffolck : elle se flattoit que son Amant échapperait à la mort , qu'il auroit le temps de fuir & de prévenir les recherches de Cromwel. = O Ciel ! s'écrioit cette infortunée , si le Tyran savoit que Montrose est en ce séjour ! = Dissipez vos craintes , Madame ; il n'y a que Suffolck , qui , jusqu'ici , ait pénétré ce secret ; vos pleurs le disposeront à rendre la liberté à mon ami , & à le laisser fuir. = A quelle inquiétude , Surrey , je suis en proie ! quand reverrai-je mon père ? Montrose n'a pas cherché à désarmer sa colère ; il lui aura opposé une fierté qui n'aura pu que l'aigrir. Il doit pourtant se représenter

tout ce que je souffre . . . Si Montrose part . . . : ah ! je ne le saurai point , je ne le saurai point ; ma mort aura pré-
venu la sienne... Mon père ne paroît point :
il n'y a plus d'espérance =.

Un Domestique vient dire à Surrey
qu'un Etranger demande à lui parler...
= Un Etranger ! s'écrie Amélie ; qui
seroit-ce ? Ah ! il s'agit de Montrose ,
je n'en puis douter =. Surrey lui pro-
met de revenir à l'instant. Il descend
dans la cour ; quelle est sa surprise ,
quand il reconnoît Milord Suffolck , qui
avoit l'air sombre & triste ! = Mon
cher Surrey , suivez - moi dans notre
salle-basse ; que sur-tout ma fille ignore
que je suis rentré. Milord , c'en est fait ,
le sort de Montrose est décidé = Com-
ment ? Vous êtes instruit que c'est le
Chevalier Stapley qui m'a découvert le
projet de Montrose ; il pouvoit en de-
meurer à cette ouverture : il a encore
été chez le *Protecteur* , qui fait tout.
Cromwel m'a mandé , m'a ordonné de
redoubler la garde auprès de Montrose.
J'ai voulu lui parler de grace ; il m'a
opposé un front menaçant , tel que vous

l'avez vu plus d'une fois dans les Chambres . . . = O Ciel ! s'écrie Surrey ; Montrose mourra. = N'en doutez pas , Milord ... ; & , ce qui m'afflige le plus , c'est l'état où va tomber Amélie , quand elle saura cette nouvelle. Je sens que je suis père ; je l'aime , malgré tout ce que j'ai à lui reprocher : je n'ai point voulu paroître devant elle ... Je vous charge de la prévenir à ce sujet = Moi , Milord ! que j'aie à porter un coup mortel à votre malheureuse fille ! y pensez-vous ? songez-vous bien que c'est moi qu'elle va accuser , avec justice , de cette horrible catastrophe ? Et vous n'avez pu , Suffolck , obtenir la grace du Prisonnier ? = Je vous l'ai dit ; jamais Cromwel ne fut plus altéré de sang. Il n'ignore point qu'il y a eu plusieurs conspirations pour l'assassiner ; ce qui lui vient d'arriver de la part de Syndercoïne , n'a fait qu'exciter à la vengeance cette ame sanguinaire. Syndercoïne a su tromper sa fureur , en se donnant lui-même la mort ; & le Protecteur n'a pu venir à bout de connoître les complices. Il est assuré qu'il est

environné d'assassins : foyez certain qu'il se vengera sur Montrose, de ses ennemis qu'il ne peut éclairer=.

Susanne entre à l'instant : = Milord, Mifs est dans le plus affreux désespoir ; je tremble des extrémités où elle est prête à se porter : daignez accourir... = Milord, dit Suffolck à Surrey, il ne m'est pas possible de soutenir sa présence. Quand elle saura ce que je vous ai appris ... ; c'est à vous, je vous en conjure, à la préparer à cette scène terrible. Lorsque tout lui aura été révélé, alors je tenterai de m'offrir à ses regards, & de lui donner des marques d'une tendresse dont elle aura besoin=. Quelle charge imposée à Milord Surrey ! Cependant il n'a pas la force de refuser Suffolck, & il retourne auprès d'Amélie.

Montrose avoit été d'abord confié à la garde de quelques Satellites dévoués à Suffolck ; il sort de son accablement pour s'occuper d'Amélie. = Elle en mourra : peut-être n'est-elle plus, au moment que je suis occupé de son sort : le mien est décidé. Si Amélie ne m'est point rendue, qui me retiendrait à la

vie ? Je n'existois que pour elle seule ; je l'avois recouvrée : elle m'aimoit , elle alloit être dans mes bras ; & l'indiscrétion d'un ami , qui a pu être mon rival , m'a précipité dans un gouffre de douleurs : je suis la victime destinée à enflammer la vengeance de Suffolck ==.

Il y avoit pourtant des momens où le cœur de cet infortuné s'ouvroit à l'espérance... == Si les larmes d'Amélie , & elles sont faites pour émouvoir , si elles alloient toucher Suffolck au point qu'il eût des remords , qu'il se rappellât qu'il m'avoit nommé son gendre , quand il n'avoit point trahi la cause de son Maître légitime ! ... Le père d'Amélie peut-il être assez barbare pour s'enivrer du sang d'un malheureux qui est sans défense , & qu'un funeste hasard a jetté dans ses mains ? Si la Nature rentroit dans son cœur ; si je pouvois le ramener aux pieds du Roi ! ... == Le Prisonnier entend ouvrir la porte : il voit plusieurs Soldats ; il reconnoît les Satellites de Cromwel. Un de ces misérables lui dit : == Vous ne nous échapperez donc point ; & Milord *Protecteur* tient enfin dans son pouvoir le fils de

ce rebelle Montrose == ! Quel coup de foudre pour le malheureux Lord ! On ne s'en tient pas à un propos : on s'empare de lui , & on le traîne , chargé de fers , à la Tour ; quatre Gardes restent avec lui le jour & la nuit.

A peine Amélie a-t-elle aperçu Surrey : == Eh bien ! m'apportez-vous quelques nouvelles ? je lis sur votre front... Ah ! Montrose ! il ne faut plus que je me flatte... ; mon père est inflexible, == Miss , n'accusez point Milord. == Parlez moi de Montrose ; parlez - moi de Montrose : obtiendrons-nous sa liberté ? Vous ne me répondez point ? Avez-vous bien dit à mon père que je m'immolois entièrement à ses volontés ; qu'il pouvoit , à son gré , disposer de ma main , de mes jours ? == Votre père , Madame ... ! je vous le dis , il est sensible. == Mes larmes l'avoient touché ! ... Et pourquoi , Milord , différez-vous à me l'apprendre ? Mais vous paroissez troublé ? vous gémissiez , vos yeux levés vers le Ciel ! ... Dites donc , percez mon cœur , il s'offre à tous les coups... == Madame , il faut vous armer de la plus grande fermeté ; il n'est plus

au pouvoir de Suffolck de sauver Montrose. = Qu'entends je ! expliquez-vous ... j'expire. = Votre père étoit défarmé ; il vouloit vous prouver jusqu'à quel point vous lui êtes encore chère. = Eh bien ! eh bien ! = Au moment que nous espérons que Montrose nous alloit être rendu ... ; je vous le dis , armez-vous de constance : l'infame Stapley . . . , Cromwel ... , Cromwel. = Ah ! j'ai tout vu ! plus d'espoir, Montrose perdra la vie =.

De ce moment , Amélie est frappée d'un coup mortel : la douleur l'égare ; quelquefois elle est privée de la raison , on diroit que le délire s'est emparé de ses esprits : d'autres fois elle est comme plongée dans l'anéantissement ; elle semble à peine exister. Suffolck paroît devant elle : = C'est vous , mon père ? il est donc vrai que l'inflexible Cromwel va consommer ses barbaries , que le sang de Montrose ? . . . Milord , vous n'avez plus de fille , je suis déjà dans le tombeau : je vous dois la vie , & vous me l'arrachez par le plus cruel supplice. Quoi ! il n'est pas possible de sauver un infortuné ? ... C'est moi qui l'ai perdu , c'est

moi qui l'ai perdu. L'Amour l'a ramené dans ces contrées sanglantes ; sans la tendresse , il seroit loin de ce séjour du crime . . . Montrose vivroit=.

Le Lord cherche à consoler Amélie. Elle rejette tout ce qui pourroit soulager sa douleur ; elle n'a sur les lèvres , comme dans le cœur , que le nom , le seul nom de son Amant.

Surrey partageoit son désespoir. Il rencontre Stapley : = Ah ! te voilà , monstre de perfidie ! c'est toi qui conduis Montrose au supplice ! . . . =. Le Chevalier veut se justifier , mettre sur le compte de l'amitié cette démarche qui fait la ruine de l'ami de Surrey. Celui-ci répond : = Ah ! si tu n'étois pas vendu à Cromwel , tu ne l'aurois pas instruit de l'arrivée du malheureux Montrose ; mais tu as voulu jouer le rôle d'un misérable Courtisan. C'est ainsi que tu as pensé traîner Mordant sur l'échafaud... Il faut , barbare , que tu m'arraches la vie , ou que je venge l'amitié . . . Tu m'as déshonoré ; tu t'es servi de mes mains pour assassiner Montrose , Amélie , pour m'immoler moi-même. Viens donc mettre le comble à tes crimes=.

D v

Le Lord , transporté de fureur , donne un rendez-vous à Stapley pour se battre au pistolet : le Chevalier accepte le défi. Le duel s'exécute dans toutes les formes de ces sortes de combats ; & Stapley reçoit la mort. Surrey court chez Suffolck , & lui fait part de son aventure.

Ils vont tous deux chez Cromwel , implorent sa clémence en faveur de Montrose. C'étoit vouloir émouvoir un rocher ; d'ailleurs , il étoit plus endurci que jamais. Voici ce que nous dit *Clarendon* (dans son *Histoire des Guerres Civiles d'Angleterre*) : « Ce qui troubla le » plus sa tranquillité , fut la mort de sa » fille *Claypole* , qui avoit toujours fait » toute sa joie , & qui , pendant sa maladie , à laquelle les Médecins ne con- » noissoient rien , eut plusieurs conver- » sations avec lui , qui l'inquiétèrent » extrêmement. Dans ses souffrances , » elle parloit souvent du sang que son » père avoit répandu ; ce qui faisoit » croire à tout le monde qu'elle lui avoit » représenté l'indignité de sa conduite. » Il ne paroissoit pas avoir le moindre » remords de tout ce qu'il avoit fait ;

» mais il est cependant certain qu'il fut
» fort affligé, soit de la mort de sa fille,
» soit de ce qu'elle lui avoit dit ». Et
c'est dans cette circonstance qu'on sol-
licitoit la grace du fils de Montrose,
qui avoit été un des Sujets le plus dé-
voués à ses Maîtres ! Cromwel refusa
donc toute espèce d'adoucissement au
sort que l'infortuné Montrose alloit su-
bir. Les supplications de Surrey, les
instances de Suffolck, rien ne put l'é-
branler. Il étoit le premier à convenir
que personne n'avoit une volonté opiniâ-
tre comme la sienne; peut-être cette
opiniâtreté a-t-elle été la source de tou-
tes ces grandes actions qui ont immorta-
lisé Cromwel, & qu'il faut bien se garder
de confondre avec des vertus.

On avoit laissé à Montrose un vieux
Domestique, qui, en quelque sorte,
l'avoit élevé. Henri ne pouvoit regarder
son Maître sans verser des larmes. — Tu
pleures, mon ami ! il falloit que je su-
bisse la destinée de mon malheureux père.
Tu lui as rendu les derniers services;
tu les rendras de même à son fils. Accou-
tumons-nous à cette idée de la mort;

n'est-ce pas la fin commune de tous les hommes ! Je ne regrette qu'une seule chose dans la vie : Amélie ! A ce nom , des pleurs m'échappent. Quelle doit être sa douleur ! Tu auras soin , Henri , de la voir aussi-tôt que ne serai plus. Je te chargerai d'une lettre pour elle : tu lui diras que je n'ai pu lui exprimer l'excès de mon amour ; que mon dernier soupir lui fut consacré ; que s'il est encore quelque sensibilité après que nous avons exhalé notre ame , elle aura encore toute la mienne. Je te laisse le peu de bien que je possède ; je vais t'en faire le don par écrit signé de ma main. A l'égard de mon argent , tu le partageras entre les Pauvres : ils ont toujours excité ma compassion. Hélas ! ce sont peut-être les seuls hommes que l'on puisse aimer = !

Montrose achevoit ces derniers mots , lorsqu'il voit entrer Milord Suffolck :
= C'est vous , Milord ! ... , que venez-vous m'annoncer ? = Je fus ton ennemi , Montrose ; je ne prétends pas le dissimuler : mais ta situation a vaincu mes sentimens de haine ; tu vois un homme

affligé de ne pouvoir te secourir. = O Ciel ! tu ne m'as donc pas entièrement abandonné ? tu as touché, en ma faveur, le cœur du père d'Amélie ! Milord, que ce retour heureux me fait goûter de consolation ! Vous ne me haïssez donc plus ! = Ah ! malheureux Montrose, vous ne m'avez que trop attendri ; mais cet attendrissement est infructueux... = Il l'instruit de tous les efforts qu'il a faits pour fléchir Cromwel. = Fléchir Cromwel ! interrompit Montrose ; étoit-ce à vous, qui devez le connoître, à vous flatter d'obtenir cet avantage ? Milord, celui qui a pu conduire son Roi sur un échafaud, n'est pas fait pour sentir la pitié. Ma reconnoissance n'en est pas moins vive. Rappelez-vous que vous m'aviez nommé votre gendre. Mais ne parlons point de moi, ne parlons point de moi ; un objet bien plus intéressant me retient encore à la vie. Milord, ne vous occupez que de votre adorable fille ; c'est elle qui doit obtenir tous vos soins, tous vos témoignages de sensibilité, de tendresse : puissiez-vous lui cacher la fin cruelle qui m'attend ! Hélas, elle ne me trouble, je ne

vous le cache pas, que par la crainte où je suis de trop exciter sa douleur: Qu'elle se console dans votre sein; qu'elle m'oublie, Milord. Pardonnez-moi une démarche que je vais payer de ma tête. Je n'écoutois, je ne sentoís que mon amour; je suis trop puni de ma faute...== Suffolck court l'embrasser: == Montrose, c'est moi qui vous prie de me pardonner. Si l'infame Stapley n'avoit pas informé Cromwel de votre arrivée en ces lieux, peut-être la compassion, les pleurs de ma fille, cette considération qu'on doit aux malheureux, eussent-ils triomphé de mon ressentiment. == Achevez, Milord. == J'aurois pu consentir à former des nœuds qui auroient fait votre bonheur mutuel. == Ah! Suffolck, que cet aveu répand de douceurs dans mon ame! Vous ne me haïssez plus! vous me pardonnez; que dis-je? vous auriez pu approuver un engagement!... Il étoit votre ouvrage, Milord; vous aviez favorisé ce penchant, avant que les malheureuses dissensions fussent venues ravager l'Angleterre... Milord, je vous demande une grace, le prix de mon sang. Avec tant

de vertus, tant de grandeur, vous n'êtes pas fait pour jouer le personnage de rebelle. Revolez sous les drapeaux de votre Maître légitime; rendez à Charles un Sujet digne de le servir. Tôt ou tard, le Ciel frappera le Tyran: la foudre gronde sur sa tête; il va rendre compte à l'Etre-Suprême du sang dont il s'est souillé; il ne lui manquoit plus que de s'enivrer du mien... Je vous le répète, Milord; tâchez qu'Amélie ne sache point que je suis condamné à perdre la vie: car, je n'en doute point, c'est mon arrêt de mort que va prononcer Cromwel; du moins, dérobez-lui le moment où cette sentence rigoureuse sera exécutée. Milord, quelle fortune différente! A l'instant que je croyois recevoir la main de votre fille, que toute mon ame se remplissoit d'une si charmante image, c'est le coup mortel qui tombe sur ma tête. Je vous l'avouerai, Suffolck, j'ai besoin qu'on rassure ma fermeté; elle s'étonne à l'aspect de l'épreuve cruelle que je vais subir: je perdrai mille fois plus que la vie =.

Suffolck a quitté Montrose. De retour chez lui, il s'empresse de demander des nouvelles d'Amélie : on lui dit qu'elle est livrée au plus affreux désespoir ; à chaque moment on tremble pour ses jours : elle attend sur-tout son père. avec une impatience égale à sa douleur. Le Lord balance s'il s'offrira à ses regards... = Si vous ne la voyez point, Milord, Miss peut vous être ravie ; il n'y a que vous seul qui soyez capable d'adoucir l'horreur de sa situation. = Eh ! comment me présenter aux yeux d'Amélie ? elle va m'interroger sur le sort de Montrose : ô Ciel ! que lui dirai-je ? que lui dirai-je = ?

Tandis que Suffolck flottoit dans cette indécision, Amélie pâle, Amélie égarée de douleur, accourt : = Eh bien ! mon père, Montrose ! . . . Ah ! je lis son sort sur votre front =. Suffolck veut la prévenir, & user de ménagement. = Il est inutile, Milord, il est inutile de m'abuser ; je le vois trop, sa mort est résolue ; l'impitoyable Cromwel ne s'est point laissé fléchir : il faut donc renoncer à toute espérance ! = Pourquoi, ma fille, bannir l'espoir, &

se défier du Ciel , qui est le maître des événemens ? Je tenterai de nouveaux efforts auprès de Cromwel ; le fer menaçant n'est point encore levé... = Il est impossible de représenter la situation d'Amélie ; elle se précipitoit aux pieds de son père , y versoit un torrent de larmes. Elle s'en relevoit avec emportement , imploroit le Ciel ; puis gardoit un silence ténébreux. Le délire de la douleur ne lui permettoit pas de concevoir une idée , de proférer un seul mot. Quel objet pour une ame déjà touchée de compassion , pour un malheureux père dont une fille unique étoit la consolation & le soutien ! = Amélie ! ma chère Amélie ! veux-tu plonger ton père dans le cercueil ? Je te le dis , on peut encore espérer. = De l'espérance , Milord , qu'on ne m'en parle plus , qu'on ne m'en parle plus . . . Mon père , me refuserez-vous une grâce ? ce sera la dernière que j'implorerai ; que je voie Montrose : conduisez-moi à la Tour. = Que veux-tu , malheureuse Amélie ? tu cherches à déchirer ton cœur. Eh ! n'a-t-il pas assez de blessures ? ta présence ne peut qu'ajouter aux horreurs de l'état où est Montrose : tu as

donc résolu ma perte? Je t'en conjure par mes larmes, n'exige pas qu'en ce moment on te mène à la Tour: attends.
= Que j'attende, Milord, que Montrose ne soit plus? je ne recevrais point son dernier soupir! il ne recevrait pas le mien! car vous n'imaginez pas que je soutienne la vie après un coup si funeste: du moins, mon père, j'aurois quelque adoucissement à mes maux, en expirant sous les yeux de Montrose. Daignez m'accorder cette marque de tendresse; mon père, ne m'écoutez pas en vain=.

Suffolck promet à sa fille de se rendre à ses vœux; il veut cependant voir encore Cromwel, & il reviendra auprès d'Amélie. L'infortunée attend son retour dans les larmes.

Quel spectacle pour l'infortuné Prisonnier! il voit élever son échafaud sur le mont de la Tour; il avoit ses regards attachés sur ces apprêts de mort, quand il apperçoit Surrey, qui vient se jeter dans ses bras. = Montrose, m'aimeras-tu encore assez? seras-tu encore assez généreux pour m'ouvrir ton sein? Mon ami, voilà donc mon ouvrage! c'est moi qui t'ai précipité dans cette prison, qui

te cause la mort; j'ai pu révéler ton secret, trahir ta confiance: je suis ton assassin. = Surrey, ne parlons plus de ton indiscretion: oui, c'est elle qui m'envoie à la mort, qui me prive d'Amélie, d'Amélie . . .; mais je te pardonne, je te pardonne. Ce n'est pas en ces momens que je céderois à des mouvemens de haine: je te rends justice; tu as été plus foible que coupable: c'est Stapley. = Tu parles de Stapley, il vient de recevoir la récompense qui lui étoit due: je t'ai vengé; je me suis vengé moi-même: il n'est plus, je lui ai arraché la vie. Mais en ai-je assez fait pour expier ce qu'il est impossible que je me pardonne? Ta générosité ne sert qu'à me rendre plus odieux, plus criminel à mes propres regards. Ah! Montrose, lorsque je vois ces fers, que ne puis-je prendre ta place! que ne m'est-il permis de mourir pour toi! = Il m'est doux, Surrey, de voir ton repentir: je n'ai donc pas perdu mon ami! Mais pourquoi me caches-tu que tu aimais Amélie? = Montrose, j'aurois voulu me le cacher à moi-même: tant que j'ai imaginé que les circonstances

pourroient te ramener en Angleterre, je me suis efforcé de combattre mon penchant ; lorsque j'ai jugé qu'il n'y avoit plus d'espérance de te revoir, je te l'avouerai, j'ai osé m'abandonner à cet amour. J'ai craint cependant de le faire éclater aux yeux d'Amélie : ce n'est qu'à Milord Suffolck que j'ai eu la force de montrer tout l'excès de cette passion, qui me dévorait malgré moi ; elle est devenue plus tyrannique. Tu connois l'Amour ; tu fais s'il est possible d'étouffer son ardeur, quand elle s'est rendue maîtresse de nos sens ! Plains-moi, mon ami ; si je ne suis pas le plus coupable des hommes, j'en suis le plus malheureux =.

Surrey versoit des larmes ; Suffolck vient à paroître. = Montrose, avec une ame comme la vôtre, on n'emploie point la dissimulation : vous lisez dans mes yeux ce qui m'amène. Mon ami, des hommes tels que vous savent mourir... = Je vous entends, Milord, & je vous rends grace de m'avoir connu. Oui, j'ai vécu assez pour apprendre à recevoir la mort & à la braver ; mais, Milord, ce n'est point dans les combats...

Suffolck , il faut dire un éternel adieu à votre fille. = Je l'ai laissée prête à rendre les derniers soupirs dans les bras de sa Gouvernante. Elle en mourra, Montrose, & je ne tarderai point à la suivre au tombeau. Ma fille m'est si chère !... Sachez , Milord , que je suis retourné auprès de Cromwel ; je me suis jetté à ses pieds : je les ai baignés de mes pleurs ; tous mes efforts ont été superflus. = Demander grace à Cromwel ! Milord , vouliez - vous racheter ma vie par un semblable affront ? = Rien n'a pu le toucher. Enfin , Montrose , ma douleur vous en dit assez. Votre arrêt est prononcé , & dans trois jours vous subissez le même supplice qui a terminé la carrière de votre infortuné père. = Milord , que je puisse voir encore une fois Amélie. Surrey ! séchez vos pleurs =.

Ils s'embrassent. Suffolck partageoit la douleur que ressentoit Surrey ; c'étoit Montrose qui les consolait , qui leur inspiroit des sentimens de courage & de résignation.

Cromwel signoit la sentence qui condamnoit Montrose ; jamais sa cruauté

ne s'étoit plus applaudi : c'étoit un tigre altéré de sang , qui goûtoit d'avance le plaisir qu'il auroit à déchirer sa proie. Les Montrose avoient juré à leur Roi une fidélité inviolable ; cela seul suffisoit pour exciter la haine implacable du Tyran. Il attendoit donc avec joie le moment où il verroit tomber la tête de son ennemi. On lui annonce une jeune Lady désolée , qui vient se jeter à ses pieds. Elle y étoit déjà , lorsque Cromwel s'écrie : = La fille de Suffolck ! eh ! que me voulez-vous ? = C'est , Milord , la grace d'un infortuné qui devoit recevoir ma main. J'ai bravé tout ce que m'ordonne la bienséance : mon père ignore ma démarche. J'ai cru , Milord , que vous seriez assez grand , assez généreux pour accorder à mes prières , à mes larmes dont j'arrose vos genoux , la grace de Montrose. = La grace de Montrose ! = Je fais , Milord , que vous le regardez comme votre ennemi ; il ne m'appartient pas d'entrer dans les motifs de votre ressentiment : il seroit juste.... Milord , c'est votre clémence que j'implore ; rompez les fers de Montrose ;

qu'il soit libre, qu'il forte à jamais de l'Angleterre. J'obtiendrai de lui, j'ose en croire l'amour que je lui ai inspiré, j'obtiendrai de lui qu'il ne prenne point les armes contre vous. Hélas ! qu'il aille dans un désert oublier les humains, oublier Amélie, & qu'il vive ! qu'il vive ! Milord, daignez céder à mes supplications, à mes larmes ; songez que mon père vous est attaché. = Miss, demandez - moi tout ce qui est en mon pouvoir, je vous l'accorderai : mais il n'est pas possible de révoquer une sentence qui importe au salut de l'Angleterre. C'est le bien du Pays qui exige que Montrose soit puni. L'exemple de son père ne devoit-il pas lui servir de leçon ? = Milord, au nom de l'humanité . . . ; doutez-vous que ma vie soit attachée à celle de Montrose ? Vous frappez deux victimes, & mon père..... = Je suis reconnoissant de l'attachement que m'a témoigné jusqu'ici Milord Suffolck... Relevez vous, Miss (elle embrassoit ses genoux); relevez - vous. Je suis fâché de vous refuser ; mais vous ne me ferez pas changer de dessein. = Aussi-

tôt il sort brusquement, & va se renfermer dans un autre appartement, inaccessible aux gémissemens & aux larmes de l'infortunée Amélie. Elle veut se saisir d'une épée qui se trouvoit sous ses mains : on s'oppose à ces marques de désespoir, & elle est ramenée chez Milord Suffolck par un des Officiers du *Protecteur*.

Le Prisonnier & Suffolck sont frappés d'un égal étonnement. Amélie, soutenue par sa fidelle Susanne, entre dans la chambre de Montrose : elle apperçoit son père ... = Milord, je viens mourir auprès de vous, & d'un infortuné . . . Croiriez-vous que le barbare Cromwel... Je l'ai sollicité vainement : il a vu mes pleurs ; il m'a vu mourante, & je n'ai pu l'émouvoir. Mon père, voilà l'homme que vous avez préféré à notre Monarque = !

Montrose s'étoit précipité aux genoux d'Amélie. = Quoi ! il m'est donc encore permis d'adorer, ô Ciel ! ton plus bel ouvrage ! Amélie ! divine Amélie ! daignez rouvrir les yeux ; je vous ai vue : vous me plaignez ; vous m'aimez, mes
maux

maux sont bien adoucis...Milord, votre ressentiment est désarmé; m'en accorderiez-vous un témoignage au bord du tombeau? vous ferez mon bonheur suprême =. Suffolck presse Montrose de s'expliquer; Montrose prie le Lord de le reconnoître, avant qu'il aille au supplice, pour l'époux de sa fille. = Milord, ajoutet-il, c'est plus que si vous me conserviez la vie =. A ce mot, Amélie semble sortir du sommeil de la mort : = Mon père! mon père! que je sois son épouse, de votre consentement: donnez-nous l'un à l'autre. =. Que je meure, reprend Montrose, avec le nom de votre gendre. Surrey sera le témoin de cet engagement sacré; du moins on mettra sur mon cercueil : *Montrose, l'époux d'Amélie*. Mes cendres, Milord, en pourront tressaillir de joie: qu'avec ce nom la mort perdra de ses horreurs =!

Suffolck cède aux prières des deux Amans: il rapproche leurs mains, prend le Ciel pour garant de cette alliance, & les bénit, en versant des larmes. = Je suis donc l'époux d'Amélie, s'écrie Montrose! Accourez présentement, dignes Satellites d'un Tyran; venez me

déchirer le cœur. Je puis donc, Suffolck, vous nommer aujourd'hui mon père ? C'est le mari de votre fille que vous pressez dans vos bras : oui, j'affronte tous les Bourreaux ; leur barbarie n'égallera point l'excès du plaisir que je goûte en cet instant ==.

Amélie étoit bien éloignée de partager cette joie : elle ne voyoit, elle ne sentoit que le coup affreux qui alloit la séparer de tout ce qu'elle aimoit. Combien sa situation devient horrible ! Un Officier de Justice entre, & vient annoncer à Montrose qu'il est jugé, & que le lendemain est le terme fixé pour son supplice. == Demain ! s'écrie Amélie. == Demain, poursuit Montrose, tous mes maux seront terminés. Pleure ton époux, ma tendre Amélie ; pleure sur son sort : mais vis pour consoler ton père, pour le soutenir, quand il sera accablé du fardeau de la vieillesse ; vis pour aimer encore ma mémoire, pour la défendre contre la calomnie, contre l'injustice. Surrey, joignez votre amitié à son amour ; & l'un & l'autre ne m'oubliez jamais... Adieu, ma fidelle, mon aimable épouse... Suffolck, mon père,

emmenez Amélie ; qu'elle ne vienne point , qu'elle n'assiste point à cette lugubre fête de la tyrannie.....= Que je t'abandonne ! s'écrie Amélie ; je veux recevoir ton ame , & que la mienne s'en-vole avec elle vers le séjour céleste , où la vertu & le pur amour ne restent point sans récompense =.

Suffolck enfin sort , accompagné de sa fille qu'il tenoit penchée sur son sein ; mais il lui a promis que le lendemain elle reviendrait auprès de son époux. = Mon père , vous remplirez votre promesse , ou vous porterez vous-même le poignard dans mon cœur ; soyez sûr que je fais comme on brise les liens de la vie Entendez-vous ces coups de marteau ? Voilà donc l'échafaud où Montrose , où mon époux doit périr = !

Elle n'a pas la force de poursuivre : un tremblement universel agitoit tous ses membres ; jamais douleur ne s'étoit manifestée dans des traits plus effrayans.

Le jour est enfin arrivé. Suffolck n'avoit pas perdu de vue sa fille : il l'arrosait continuellement de ses larmes. On vient lui annoncer que Milord *Protecteur* le demande ; il est forcé de laisser Amélie

dans les bras de Susanne. A peine est-il sorti, que sa fille s'écrie : = Susanne, j'ai conçu un projet ... Je puis sauver Montrose; va trouver Surrey, qu'il se rende ici à l'instant: j'ai à lui communiquer un dessein ...: il y va de ma vie, qu'il se hâte de venir. = Susanne veut répliquer. = Susanne, fais exactement ce que j'exige de ton attachement & de ta fidélité =.

La Gouvernante obéit: elle craignoit si fort qu'Amélie n'attentât sur ses jours.. Surrey paroît. = J'oublie, Milord, vos imprudences, votre indiscretion, un amour que vous n'auriez dû jamais ressentir; je me confie, en ce jour, à votre générosité. Vous brûlez d'expié votre faute: il s'agit de sauver votre ami & mon époux. = Parlez, Miss; sauver Montrose! & par quel heureux moyen, par quel prodige l'arracherons-nous à sa funeste destinée? = Ecoutez-moi, Surrey: profitons de l'absence de mon père; transportons-nous à la Tour; j'engagerai Montrose à prendre mes habits; je revêtirai les siens: vous l'accompagnerez; on croira que c'est moi qui fors avec vous; nous sauverons Montrose, & je resterai... = Mais, Miss,

n'y a-t-il point à craindre que Cromwel?...
 = Etendrait-il sur moi les effets de son ressentiment? il ne lui manqueroit plus que cet attentat...=. Surrey veut répliquer. = Vous me connoissez, Milord; vous savez si j'aime Montrose : allons à cette prison, allons trouver un infortuné qui n'a plus d'appui que moi=.

Ils vont donc avec Susanne à la Tour.
 = Cher époux, j'accours, je puis te sauver la vie...=. Elle fait part à Montrose de l'expédient qu'elle a imaginé.

= Et c'est à ce prix, s'écrie-t-il, que mes fers seront brisés, que je vivrai ! Non, Amélie, je n'accepte point un semblable secours ; & si Cromwel... =

Cromwel est un monstre de barbarie ; mais il ne la porteroit jamais à cet excès. Ne craignez point pour moi, Montrose ; que j'apprenne que vos jours sont en sûreté : il me suffit de savoir que vous vivez, que vous m'aimez ; nous attendrons des temps plus favorables. Regardez ma prière comme une loi que je vous impose : mon amour vous en conjure. Je vous le redis, je n'ai rien à redouter. Le Tyran saura que Milord Suffolck ignoroit mon projet ; que, seule,

je l'ai conçu, je l'ai exécuté. Encore une fois, sa méchanceté tomberoit-elle sur une malheureuse femme qui n'a cherché qu'à sauver son époux == ?

Montrose est obligé de se rendre aux volontés de son Amante. Elle est venue à bout de détacher ses fers : il est revêtu de ses habits ; Amélie prend les siens, & demeure avec Susanne dans la Tour. Montrose, à la faveur du déguisement, sort sans aucun danger, escorté de Milord Surrey.

Nous ne nous arrêtons point sur tout ce que les deux Amans ont pu se dire dans cette séparation si touchante. Amélie, des fenêtres, le voit traverser les cours. = Susanne, il est enfin en liberté ! ô Ciel ! achève mon ouvrage, conduis-le dans des lieux où le Tyran ne puisse l'atteindre... = ! Quel étoit le trouble, l'agitation de cette femme, le modèle des Amantes & des épouses !... Son père vient : il reste interdit. Amélie lui fait part du stratagème qu'elle a imaginé. = Nous sommes perdus, ma fille. Cromwel nous immolera à sa colère : nous l'aurons trompé. = Milord, bannissez toute crainte ; j'irai... je lui dirai... il saura que je suis la seule complice de la fuite

d'un homme que vous avez avoué pour mon époux. Milord, occupez-vous de mon bonheur, si j'ai sauvé Montrose ==.

Surrey revient : == Montrose n'a plus de périls à craindre ; il est caché dans une espèce de chaumière qui est près du rivage, chez des Catholiques Romains dévoués aux Stuart, & n'attend plus que le vaisseau qui le transportera en France. == Ah ! mon père, votre fille va respirer ==. Les deux Lords cependant réfléchissent sur ce qui doit arriver, lorsque l'artifice sera reconnu. Pour Amélie, elle ne voit que Montrose hors de danger ; elle se livre aux transports d'une joie qui fut de courte durée.

Un bruit se fait entendre : la porte s'ouvre. Quel spectacle frappe Amélie ! Montrose au milieu de plusieurs Gardes, qui le ramènent dans la prison, & qui le chargent de fers, en lui disant : *Cette fois-ci, vous ne nous échapperez point.* Quel pinceau tenteroit d'exprimer l'état où a passé Amélie, du comble, si l'on peut le dire, de la félicité, dans un abyme de douleurs ! La voix lui manque : Suffolck & Surrey sont également accablés. On vient dire à Montrose que tout est prêt.

Ces paroles achèvent de foudroyer Amélie. = Tout est prêt = ! Ce sont les seuls mots qu'elle a la force de prononcer. Montrose la prend dans ses bras , la serre contre son cœur. = O mon Dieu ! contentez - vous d'une victime ; répandez sur mon épouse vos bénédictions. Adieu, Suffolck... ; adieu, Surrey... Milord, écartez votre fille de ces lieux ; dites-lui bien ... =. Amélie s'élance des bras de son père : = Je te suis à l'échafaud ; je veux mourir près de mon époux =.

C'est en vain que Suffolck veut la détourner de cet affreux spectacle. Amélie pousse des cris lugubres ; elle va se jeter éplorée sur les mains de Montrose, qu'elle couvre de ses baisers & de ses larmes , & elle ne veut plus s'en séparer. Surrey implore encore son pardon. Montrose l'embrasse. = Mon ami , adieu , tout vous est pardonné ; & vous , Suffolck , daignez me nommer votre gendre pour la dernière fois =.

Ce sont-là de ces tableaux , encore une fois , que l'on ne sauroit rendre. Montrose marche au supplice avec une fermeté héroïque. Il s'écrie : = Mon père , je vais donc mourir comme vous ! Peuple , j'expire le fidèle Sujet de Char-

les : vivent les derniers Stuart = ! Il donne un dernier baiser aux mains d'Amélie, qu'il remet à son père. = Suffolck, mon père, prenez soin de votre fille, de mon épouse =.

Elle avoit entièrement perdu la connoissance. Surrey, de son côté, étoit dans un accablement mortel. Le mari d'Amélie reçoit, sans aucune frayeur, le bandeau que lui présente l'Exécuteur. Il regarde encore sa femme; puis met le bandeau sur ses yeux, en s'écriant : = Le songe est donc fini, ô mon Dieu ! je te recommande mon épouse =. Toute l'assemblée fondoit en larmes; il n'y avoit point de spectateur, qui, après Montrose, ne plaignît Amélie. Enfin, la malheureuse victime de Cromwel présente sa tête au fer meurtrier : elle tombe sous le premier coup, & va, comme par un mouvement inconcevable d'amour, s'arrêter aux pieds de la fille de Milord Suffolck.

L'infortunée survécut peu de jours au malheureux Montrose. Jusqu'au moment où elle expira, elle ne put prononcer que le nom de son mari. Pour Surrey, il fut bien plus sévère que Montrose, à son

égard. Il ne put se pardonner d'avoir , par son indiscretion, conduit son ami sur l'échafaud : las d'exister en proie à des remords infructueux, il finit à l'Angloise, c'est-à-dire , qu'il se donna la mort. Pour Suffolck , il ne fit que traîner une vie languissante ; & il voulut être renfermé dans le même cercueil qui contenoit les tristes restes d'Amélie.



*SECONDE CLASSE.*ROMANS DE CHEVALERIE.

LE LIVRE

*Du très-chevalereux COMTE D'ARTOIS
& de sa Femme, Fille du COMTE
DE BOULOGNE.*



TEL est le titre d'un Volume in-folio manuscrit, sur vélin, écriture du quinzième siècle, enrichi de 83 miniatures, & dont la totalité est de 114 feuillets. Un Particulier ayant récemment présenté ce Volume à la Bibliothèque du Roi, on me pria d'en dire mon avis. J'emportai le Livre chez moi; la lecture m'entraîna, & j'en fis pour mon usage

particulier, un Extrait qui fut fini en trois matinées. Le Propriétaire de la Bibliothèque des Romans, informé du travail que je venois de faire, me l'a demandé pour l'insérer dans son Recueil; & malgré ma répugnance pour la publication d'un Extrait dressé avec précipitation par une main très-peu exercée avec les Romans, je n'ai pu me refuser à une demande faite avec autant d'instance que de politesse.

Le Roman du Comte d'Artois n'a jamais été imprimé; les manuscrits en sont fort rares, puisqu'il n'est connu dans aucune de nos grandes Bibliothèques, & qu'on ne le trouve pas dans les meilleurs Catalogues. C'est probablement le même Ouvrage que l'Abbé Lenglet rapporte dans sa Bibliothèque des Romans, Tome II, pag. 240, sous ce titre : *Les Amours du Comte d'Artois, in-fol. manuscrit*. En ce cas, le titre n'est point exact, puisque notre Roman ne se borne pas à raconter les amours du Comte d'Artois, mais qu'il détaille encore tous ses faits d'armes, tous ses exploits militaires ainsi que cela se pratique dans les Livres de la même espèce, connus sous la dé-

nomination de Romans d'Amour & de Chevalerie.

Mais quel est ce Comte d'Artois , Héros de notre Roman ? L'Auteur anonyme se borne à dire qu'il se nommoit *Philippe* , & qu'il épousa une fille du Comte de *Boulogne*. Pour m'éclairer sur ce point, j'ouvre *l'Art de vérifier les Dates* ; & , dans la liste des Comtes d'Artois (page 644 de l'édition de 1770, in-fol.) , je n'en trouve que deux du nom de *Philippe* ; l'un desquels épousa Jeanne , Comtesse d'*Auvergne* , & l'autre une *Marguerite* de Flandres. Quel est donc , encore une fois , le Héros de notre Roman , qui fut marié à la fille d'un Comte de *Boulogne* ? Voici la réponse à cette question. Philippe de Bourgogne , fils d'Eudes IV , Duc de Bourgogne , & de Jeanne de France , Comtesse d'Artois , est qualifié *Comte d'Artois* par quelques Historiens , quoiqu'il paroisse constant que sa mère , avant laquelle il mourut , a toujours joui de ce Comté. Ce Philippe épousa , en Septembre 1338 , Jeanne de *Boulogne* , dont il eut Philippe , qui succéda

réellement au Comté, à la mort de son aïeule (1). Ainsi, le Héros de notre Roman est certainement ce Philippe de Bourgogne, mal-à-propos qualifié *Comte d'Artois* par le Romancier, ainsi que par divers Historiens; lequel Philippe mou-

(1) On peut voir ce fait historique exactement discuté & solidement établi, tant dans la *Chronologie des Souverains de la Province d'Artois*, publiée avec les *Coutumes générales de cette Province*, par Adrien Maillart, Avocat, à Paris, en 1704, in-4°, p. 98, & réimprimée avec des augmentations en 1739, in-fol., Tom. I, page 155, colonne seconde; que dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Province d'Artois*, par M. Harduin, imprimés à Arras en 1763, in-12. Celui-ci, dans une Note (pag. 7 & 8), réfute solidement l'Auteur de l'*Abrégé chronologique des grands Fiefs de la Couronne*, imprimé en 1759, & copié dans l'Art de vérifier les Dates. Voici la Note de M. Harduin, dont le petit Livre n'est pas commun. « On avance que » dès l'an 1335, Jeanne, épouse d'Eudes IV, » avoit remis le Comté d'Artois à Philippe leur

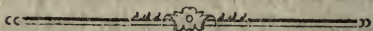
rut au siège d'Aiguillon au mois d'Avril 1346, un an avant sa mère.

A l'égard de l'Auteur du Roman, il n'est pas nommé dans le Manuscrit, à moins pourtant que son nom ne fût écrit au dernier feuillet qui a été enlevé du Volume. Dans son Avant-propos, cet Anonyme dit que, « comme pour dissiper » la mélancolie, c'est une chose utile de » lire les anciennes Histoires, il s'est fixé

» fils, né en 1323, qui mourut en 1346 au siège » d'Aiguillon. Il y a néanmoins bien peu d'apparence que Jeanne se soit dessaisie en faveur » d'un enfant de douze ans. A la vérité, plusieurs Ecrivains donnent à ce Prince le nom » de Comte d'Artois : mais s'il le porta, ce ne » put être que comme héritier présomptif de sa » mère ; & on ne le qualifie point ainsi, en 1338, » dans le Traité de son mariage avec Jeanne » de Boulogne, où il est simplement nommé » Philippe de Bourgogne ; tandis que, par cet acte, » le Duc son père & la Duchesse sa mère prennent, parmi leurs titres, celui de Comte & Comtesse d'Artois, qu'ils gardèrent également jusqu'à leur mort ».

» à un Livre qui fait mémoire des
» hautes entreprises, Amours & beaux
» faits d'armes d'un Comte d'Artois » ;
il ajoute que les fautes doivent être
excusées & corrigées doucement, parce
qu'il ne doit être réputé que l'*Escripvant*
qui écrit ce qu'il trouve ez aultres Volumes
dont son Ouvrage donne proprement
la substance.

Ce langage, simple, naïf & modeste,
prévient en faveur de l'Auteur & de
son Ouvrage, dont il est temps de pré-
senter enfin l'analyse.



« O U temps passé, que noblesse &
» honneur s'étoient ou plus hault degré
» par toutes régions Chrétiennes, &
» que parfaite proesse estoit entée &
» enracinée au plus fortès cuers des no-
» bles hommes, pour les faire luire &
» seigniorier au monde par l'exercite de
» Chevalerie, qui les faisoit eslever jus-
» ques à la félicité de glorieux renom,
» estoit un Comte en Artois, bel, grant,
» riche & puissant, nommé Philippe ».
Les vertus de ce Comte lui avoient fait
un nom jusques dans les Pays éloignés ;

son amour pour les exercices des joûtes & des tournois, s'étoit manifesté dès sa jeunesse, & il cherchoit les occasions de se signaler en ce genre. Le Comte de Bouloingne lui en présenta une par le tournoi qu'il donna dans sa Ville, tant pour réunir la Noblesse du Pays, que pour y faire connoître sa fille unique & son héritière. On conçoit aisément l'empressement du Comte d'Artois pour se rendre à cette fête. Il arrive à Boulogne au jour indiqué, se distingue par son adresse & sa courtoisie, & il en reçoit le prix de la main de l'Héritière de Boulogne. Celle-ci avoit fait une vive impression sur son cœur; il la demande, & l'obtient en mariage. Les noces furent célébrées, avec la plus grande pompe, dans la Ville d'Arras, & les deux époux jouirent, pendant deux ou trois ans, du bonheur attaché à une union légitime. Ce bonheur ne fut pas de longue durée. Le Comte, affligé de n'avoir point d'enfans d'une épouse qu'il chérissoit tendrement, se livre à des réflexions chagrines; puis il prend le parti de quitter sa Cour, & annonce sa résolution à la Comtesse, en faisant

serment de ne point revenir avec elle , jusqu'à ce que trois choses , qui sont comme impossibles , soient advenues. Ces trois choses , comme impossibles , étoient que la Comtesse devînt enceinte de son mari , sans qu'il en fût rien , & qu'il lui eût donné , aussi sans le savoir , son diamant & son cheval , qu'il aimoit beaucoup l'un & l'autre.

Malgré les pleurs de la Comtesse , son mari part , & arrive à Paris. Il y trouva le Roi , qui , pour le beau renom qu'il avoit , lui fit grant chiere , aussi-bien que les Princes & Seigneurs de la Cour , où il se distingua dans les joutes & tournois qu'on donna pendant son séjour , qui fut d'un mois ; après lequel il se mit à chemin vers Melung , & tira en Berry & en Auvergne , d'où il se rendit à Narbonne , pour se reposer , ainsi que son équipage. Etant dans cette Ville , d'Artois apprend la guerre allumée entre le Prince de Castillonne & le Comte d'Urgel & de Roussillon , que le premier tenoit assiégé dans sa Ville de Perpignan. D'Artois vole au secours d'Urgel : bientôt il le détermine à une sortie qui coûta beaucoup de monde aux Assié-

geans; ceux-ci, dans une seconde affaire, dirigée par d'Artois, furent mis en déroute, & obligés de lever le siège. Le Comte d'Artois tua de sa main le Prince *de Castellongne*. Après une expédition si glorieuse, le Prince prit congé du Comte d'Urgel; & comme pendant son séjour à Perpignan il avoit appris, par un Gentilhomme de Picardie, qui venoit de S. Jacques le *Baron*, que le Roi de Grenade (*qui Payen estoit*) dévastoit la Castille, dont la pitié devoit être grande à tous dévots Chrétiens & nobles Chevaliers, notre Brave se détermine à aller secourir le Pays. En route, il rencontre un Ecuyer qui alloit très-vîte; il l'arrête, & apprend de lui la situation déplorable d'une Demoiselle, héritière de la Comté de Cardonne, & qui avoit perdu récemment son père. Un Seigneur de Moncalde l'ayant demandée en mariage, avoit été éconduit bonnêtement par la jeune Comtesse, sous prétexte qu'elle ne pouvoit rien conclure sans l'avis du Roi d'Arragon son parent. Cette réponse offensa Moncalde, qui, par ressentiment, avoit noirci la réputation de

la Belle, & l'avoit accusée d'avoir empoisonné son père, pour hériter plutôt de lui. Cette atroce calomnie, Moncalde offroit de la prouver en champ de bataille *contre qui ce soit*. Il a surpris la religion du Roi d'Arragon, qui a prononcé une sentence de mort contre la Demoiselle, au cas qu'elle ne puisse se purger de l'accusation *par Champion*. Or Moncalde est très-redouté, & peu de gens osent se mesurer avec lui. L'Écuyer couroit donc chez un parent & ami de la Demoiselle de Cardonne, pour l'avertir du danger pressant où elle se trouvoit. Le Comte d'Artois, informé de ces faits & du lieu (Sarragosse) où devoit se faire la preuve par combat de l'innocence de l'Accusée, continue sa route. Arrivé dans une Ville nommée Beryte, le temps étant beau & la saison invitant à la promenade, après son souper, il va hors de la Ville prendre l'air, & voit l'Écuyer qui lui avoit conté l'histoire de la Demoiselle de Cardonne, & qui revenoit bien affligé de ce que le parent de cette jeune infortunée refusoit d'aller combattre pour son inno-

cence. Le Comte d'Artois console de son mieux l'Ecuyer , & lui dit de se tranquilliser , & de *s'attendre à Dieu, qui garde & défend le droit d'ung chacun.* Il rentre dans la Ville ; & comme on lui confirme la vérité du récit fait par l'Ecuyer , il prend sur-le-champ la résolution d'aller combattre pour la Demoiselle. Ses ordres donnés pour la visite de l'équipage , il se met au lit tranquillement. Le lendemain , *après Messe oye, il beut une fois,* monte à cheval , & arrive en un jour à Sarragosse , au moment même où l'on amenoit la Demoiselle de Cardonne , pour y être *arfe*, selon la sentence du Roi , si , avant douze heures , aucun Champion ne se présentoit pour défendre sa cause. A cheval à côté du Roi, Moncalde, persuadé que sa valeur en imposant à tous les Braves, aucun n'oseroit se présenter pour le combat, insultoit lâchement au malheur de l'Accusée , qui n'attendoit que la mort. *Hola, biaux Seigneurs ; hola, laissez-moi parler au Roi, s'écria d'Artois, & ne menez plus avant cette Pucelle, tant que j'aura dit ma volonté.* Il approche respectueusement du Prince ; & après en avoir

obtenu la permission d'entretenir en particulier la Pucelle , qui , *par la redemption de son ame*, lui affirma son innocence , il prie le Roi de faire venir Moncalde , pour s'assurer s'il persistera dans son accusation. Il y persista ; & , pour prouver la vérité de son dire , il *jetta son gant*. D'Artois le relève à l'instant , assurant qu'il va *prouver de son corps* le mensonge. Les sermens d'usage prononcés , les deux Champions montent à cheval. Le combat s'engage en présence du Roi ; Moncalde assène un coup de lance assez violent pour la briser , mais sans désarçonner d'Artois , qui porte à son ennemi un coup si *roide & si apoint* , que tout *porta en ung mont maître & cheval* ; & ne remuoit *pieds ne mains* , non plus que s'il fust mort. D'Artois pouvoit le tuer ; il se conduisit en homme d'honneur avec Moncalde. Bref, la victoire étant restée du côté de d'Artois , à la grande satisfaction de toute l'Assemblée , la Pucelle , par reconnoissance , lui *fait présent de son corps & de sa chevance entierement*. Curieux de voir ce Brave , le Roi le prie d'ôter son *heaulme* ; ce qu'il fit , espé-

rant n'être connu de personne. Mais un Chevalier de Barcelonne, qui l'avoit vu au siège de Perpignan, s'écria : *C'est le noble Comte d'Artois, dont le bruit & le biaux renom est augmentu en toutes Cours d'honneur.* Le Roi enchanté embrasse d'Artois, & le prie de demeurer à sa Cour pendant sept ou huit jours ; ce qui est accepté. Cependant la Demoiselle quitta le champ-de-bataille fort contente, & accompagnée, à son retour, mieux qu'elle ne fut à aller, & ainsi va de ce monde communément. Elle étoit aimée du Prince de Vienne, neveu du Roi d'Aragon, & frère du Roi de Navarre. D'Artois s'apperçut aisément que ce Prince, *biaux & bien conditionné* Chevalier, étoit payé de retour : il s'arrête à la Comtesse, « qui ne faillit de » rien à le festoyer & honorablement » remercier, présentant de rechief son » corps & chevance, pour faire à son » plaisir, comme à celui qui saulver » l'avoit de mort. Mais le Comte oyant » la belle & doulce si humblement parler, la loua sur toute rieurs, & en la » ferrant ung petit par les dois, lui dit » tout basset : *Belle de vous puiſt joyr à sa » plaisance celui qu'est en ce monde de vous*

» le mieulx navré amoureuxment ; & je
» crois que tost seriez nommée Princeſſe de
» Vienne. A tant passa oultre ; car la Pu-
» celle prist à muer sa couleur & rogir
» en gettant un petit ſouſpir eſtraint de
» deſir ». Il négocie avec le Roi ce ma-
riage , qui eſt célébré dans la plus grande
ſolemnité , & il part de Sarragoſſe pour
ſe rendre à Caſtille.

Notre preux Chevalier arrive à *Tou-
leſte* (Tolède), où étoit la Cour. Le
Roi de Caſtille le reçoit avec toute la
diſtinction qu'il méritoit , « & le fiſt
» ſeoir au diſner avec lui & la Royne
» ſa femme ; & pour le mieulx feſtoier,
» manda querir ſa fille , qui belle &
» jeune fut autant ou plus que mille
» dont on ſceuſt parler pour ce temps ,
» & dont le Comte fut très-joyeux , &
» grand bien lui faiſoit ſon gent regard
» ſeulement ». Après le repas , d'Artois,
dans un entretien particulier avec le
Monarque , lui apprend qu'ayant ſçu à
Perpignan la guerre qu'il avoit déclarée
au Roi de Grenade , *Payen & ennemi de
notre Loy* , il eſt venu lui offrir ſes ſer-
vices , dans la ferme réſolution de ne
quitter la Caſtille que lorſque ſes ennemis

en

en feront *deschassés & mis en sa subjection*. Le Roi, émerveillé d'un secours aussi inattendu, prodigue les marques d'amitié à d'Artois, qui reçoit de toute la Cour les témoignages d'estime les plus flatteurs. Le Monarque assemble en Conseil les Grands du Royaume, pour, de concert avec d'Artois, prendre les moyens les plus efficaces de réprimer les Sarrasins. D'Artois conseille de ne pas s'effrayer du nombre des ennemis, & d'aller incessamment les attaquer dans leur Pays, sans attendre qu'ils viennent en Castille. Le Conseil ayant adhéré à cet avis, donne les ordres pour que, dès l'entrée de la Campagne, les troupes soient prêtes à marcher vers Grenade.

L'hiver se passe *en joie avec les Dames & Damoiselles*, & singulièrement avec la fille du Roi, pour l'amour de laquelle d'Artois *faisoit joustes & tournois*; où il avoit le bruit & le los d'ung chacun. Arrive enfin le mois de Mars; les troupes de Castille se rassemblent & se rendent devant Grenade. Par le conseil de d'Artois, une partie de l'armée attaque l'en-

nemi, avec ordre de fuir après quelques heures de combat. Il étoit caché dans une embuscade ; & lorsque les *Payens* se inettent à la poursuite des fuyards, il tombe sur eux, & en fait un horrible carnage. La déroute des Sarraïns fut complete : *Fuyons, fuyons, s'écrioient-ils; voilà le Dieu des Chrétiens, qui combat pour ceux de sa Loi, parlant de d'Artois, qu'ils voyoient courre & racourre de bastaille en estour, sans cesser à battre Chevaliers, fendre heaulmes, perrier escus.* La perte des Sarraïns fut immense, puisque, *de quarante mille qu'ils étoient, il n'en échappa mie plus de mille.*

La nouvelle de cette victoire répand un deuil universel dans Grenade (1)..... Cependant le Roi de Castille, qui avoit envoyé deux de ses *Espies* (Espions) dans cette Ville, apprit que les ennemis se dispoïent à prendre leur revan-

(1) Il y a ici une lacune d'un ou deux feuillets, entre le 59^e & le 60^e.

che. Il renvoie contr'eux le Comte d'Artois, à la tête de douze mille hommes ; le Prince fit si grande diligence, qu'à l'aide de l'Espion, il surprit l'ennemi *une heure devant jour*, le battit une seconde fois complètement, & retourna à Cardonne, où il fut reçu du Roi de Castille & de toute sa Cour avec les distinctions dues à sa bravoure. Cette seconde défaite n'empêcha pas le Roi de Grenade de faire une nouvelle tentative. Etant venu avec ce qu'il avoit pu rassembler de troupes, près de Cardonne, d'Artois partage l'armée Castillane en six divisions, & se conduit avec tant de vigueur & d'habileté, que *de cent & dix mille qu'ils étoient, quand ils partirent de Grenade, il n'en retourna pas plus de dix mille*. Leur Roi, que d'Artois avoit rencontré pendant le combat, & qu'il avoit renversé de cheval par un rude *cop d'espée sur son heaulme*, échappa à la mort, & retourna dans sa Ville, confus du nouveau désastre qu'il venoit d'éprouver. Après une victoire aussi glorieuse que décisive, le Roi de Castille, accompagné de d'Artois, retourne à Cardonne, où notre Héros fut reçu

avec d'incroyables démonstrations de joie pour la mortelle desconfiture des Mescreans. Les cloches sonnoient ; Clercs, Prêtres & autres vinrent au-devant d'eux, chantans hymnes & louanges à Dieu ; & le commun Peuple crioit hautement : Vive le Noble Comte d'Artois ; vive fleur de proesse, miroir de Noblesse ; vive le plus vaillant de cest monde. À leur arrivée, chacun se retira chez soi, pour prendre du repos ; le lendemain, dès le matin, les vainqueurs allèrent à la grant Eglise remercier Dieu & la Vierge ; &, par l'espace de cinq jours, les fêtes furent continues. Néanmoins, pour achever de se débarrasser des Sarrafins, la Castille donna bientôt au Comte d'Artois douze mille hommes pour reconquérir, par sièges & force d'armes, toutes les places que le Roi de Grenade avoit gagnées ; ce dont le brave Comte s'acquitta, à la satisfaction des Castillans. Leur Roi, après avoir mis bonne garnison dans chaque place, reprit le chemin de Tolède avec d'Artois, qui brûloit d'y arriver, pour veoir ses nouvelles amours, la belle-fille du Roi dont il estoit féru si au vif, que plus n'eust pu estre. La Reine,

sa fille, la *Clergie*, & gens de tous états, vinrent au-devant des vainqueurs à plus d'une lieue de Toléde, où ils arrivèrent enfin. « Si fut le Comte, tousiours » devers ses amours au plus près, ains » lui sembloit que son cueur fust transf- » porté en ung petit Paradis, seulement » pour le grant bien qu'il prenoit au » veoir le seignorieulx maintieng dont » la Belle estoit garnie ». Après un séjour assez court à Toléde, le Roi & sa Cour en partirent pour se rendre à la Ville de *Daldolif* (Valladolid), où *voulontiers se tenoit*. On y logea convenablement d'Artois, « qui passoit son temps en » toute joye avec le Roi & les Princes, » qui à son vouloir *inclynoient*; puis » avec les Dames, qui, de joyeux devis, » le servoient, comme au penser amoureux de la belle fille du Roi, qui lui » faisoit entre-oblier Pays, femme & » toute autre chose mondaine ». Laif- sons-le se livrer aux plaisirs de Valladolid, & revenons à Arras.

Qu'y faisoit l'infortunée Comtesse d'Artois, depuis le départ de son époux? Hélas! elle se livroit à la douleur; elle invectivoit la fortune marâtre: elle invo-

quoit la mort à grands cris , comme le seul terme de ses maux. En vain le Comte & la Comtesse de Boulogne , ses père & mère , venoient la visiter , & essayer de lui donner quelques consolations : l'infortunée Princesse s'y refusoit obstinément , ne prenoit aucune nourriture ; « & , après un milion de longues & pitoyables plaintes , elle se rescrevoit » à plourer si amèrement , que vous eussiez dit que son corps deust noyer en larmes : sa face , qui fut , par avant , *» blanche & tendre , colourée comme une image* , se changea & dégasta tellement , qu'elle sembloit , au regarder , *» mieulx morte que vive »*. Enfin , à force de penser au départ de son mari , qui l'avoit cruellement abandonnée depuis *six mois* ; à force de chercher les moyens de se rapprocher de lui , elle se rappelle ce qu'il avoit assuré en partant , qu'il ne reviendrait auprès d'elle qu'après trois événemens impossibles. Le courage reprend la Comtesse : son cœur se livre à l'espérance. Elle envoie chercher un vieux Gentilhomme , nommé Olivier , connu par sa *preudhommie* ; & , après lui avoir ordonné un secret

inviolable, elle lui confie le dessein où elle est d'aller avec lui seul, & sous sa garde, *cherchier par toutes régions celui sans lequel la vie lui étoit à charge.* Le bon Olivier, charmé de l'attachement de la Comtesse pour son époux, promet de la suivre par - tout, & se charge de lui trouver des habits d'homme & un équipage. Mais comment quitter l'Artois? La Comtesse prend le parti de dire à une de ses Femmes de confiance qu'elle veut faire un pèlerinage, qu'elle desiré que son voyage soit secret jusqu'au lendemain; & elle donne des ordres pour le temps de son absence. Elle se rend ensuite au lieu convenu entr'elle & Olivier, y quitte ses vêtemens de femme, prend l'habit de cheval, & part avec son Serviteur pour Paris, où l'on *parloit encore* avec éloge de son mari; de-là, elle passe à Perpignan, à *Castellongne*, en Arragon & en Castille. Par-tout elle entend louer la vaillance & les prouesses du Comte, sur-tout dans la Ville de *Burgues* (*Burgos*), où les Habitans lui apprennent que, « *par sa chevalereuse proesse, d'Ar-* » *tois les avoit sauvés de servitude mor-*

» telle, & mis en repos & joye paisible, &
» qu'il se tenoit à *Valdolis* avec le Roi
» de Castille, qui ne faisoit feste que
» de luy, pour le biaux service qu'il lui
» avoit fait ».

Arrivée à Valladolid avec son *leal*
Escuyer Olivier, elle s'y logea, dans la
ferme résolution de tenir dans cette
Ville jusqu'à ce que Dieu eust pourvu à
son fait. De ce moment, elle prit le
nom de *Philippot*. Tout en se prome-
nant dans la Ville, & examinant les
maisons, les armoiries placées au-dessus
d'une porte, lui firent distinguer l'Hô-
tel de son mari, qui, bientôt après, y
arriva à cheval, venant de devers le Roi.
Elle le reconnut aisément, ainsi que
les gens de sa suite. *Sainte Marie*, comme
fut la Comtesse joyeuse de regarder son sou-
verain desir & parfait ! La joie qu'elle
en ressentit fut si grande, que, sans le
bras d'Olivier, elle seroit tombée en
défaillance. Elle retourne à son logis,
apprend la Langue du Pays assez pour
demander ce qu'il lui fut nécessaire, & tous
les jours elle venoit voir passer son Sei-
gneur. Enfin, elle s'arrangea de façon
que les gens de la suite du Comte la

fixèrent, & la prenant pour un jeune Compagnon de Picardie, nommé Philippot, se lièrent avec elle, comme avec un bon Compatriote (1). Le Comte, informé de cette liaison, voulut voir le jeune homme, qu'il jugea, quand il le vit, le plus biaux Compagnon & honneste concques mais saillit du Pays. Interrogée sur son Pays & son nom : Certes, Monseigneur, répondit-elle, je suis natif de la Cité d'Amiens, & suis appelé Philippot. = Par votre foy, estes-vous Gentilhomme ? = Nanil, par ma foy, Gentilhomme ne suis-je mie=. Le Prince se prit à rire, & lui souhaita bonne avanture & bon jour. D'après un accueil si gracieux, les Officiers du Comte l'engagèrent à venir les voir à l'Hôtel, tant & aussi souvent qu'il voudroit; ce qu'il fit assidument; pour prendre sa refection amoureuse à veoir son Seigneur. Précisément, dans ce temps, une maladie ayant emporté le premier

(1) L'Auteur observe que, pour n'être pas reconnus, la Comtesse & Olivier, deç leur departement d'Arras, s'étoient froités les visages. (feuill. 77 v°).

Valet-de-chambre, les Officiers, qui aimoient Philippot, songèrent à lui pour cette place, & en parlèrent au Comte, qui l'arrêta pour son *Chambellan*, tout pour l'amour du bon renom qu'on lui portoit. Voilà Philippot dans la place qu'il n'auroit osé espérer quelques jours avant; il est en possession de la garde-robe du Comte, & fait savoir promptement sa bonne fortune au fidèle Olivier, qui restoit dans son Hôtellerie, dans l'attente des événemens. Cependant Philippot rend son service agréable, tient la garde-robe du Comte dans le meilleur ordre, &, par son assiduité, se fait aimer tant du Maître que des Officiers. Ce Maître étoit toujours fort amoureux de la fille du Roi, mais il n'avoit pas osé déclarer sa passion; *si séchoit sur terre & moroit au plus près de sa medecine*. Il perdit l'appétit, & ne prit plus aucun plaisir; ce qui chagrina le Roi & la Reine, qui ne soupçonnoient pas que *ce luy venist d'amours*.

En qualité de Valet-de-chambre, Philippot couchoit dans la chambre du Comte, qui passoit les nuits à gémir de son douloureux martyre. Au milieu de

ses lamentations, il nomma la fille du Roi, & apprit par-là à son Chambellan ce dont *jamais il ne se fût douté*. Lamentations de la part de celui-ci à ce sujet.
« Hé Dieu, Sire, disoit-il tout bas,
» voulez-vous avoir deux femmes, &
» ressembler à Saint Alvin? Souffise-
» vous-en une, qui plus vous aime que
» tout le monde, car pourtant se votre
» cueur avez oté de moy, si ne laisse
» pas de vous ainsois vous tiendre à
» Seigneur & ami toute ma vie ».

Cependant la tristesse du Comte ne faisoit que s'accroître. Un jour qu'il étoit profondément livré à ses rêveries,
« *faisant chastiaulx en Espagne*, il jetta
» un très-douloureux souspir si haultain,
» qu'il sembloit que l'ame deust yssir
» en la presence de la Comtesse sa fem-
» me, qui toute seule estoit avec lui ».
Elle ne put contenir son zèle, & lui représenta, avec un intérêt vif & respectueux, que l'Amour étant la cause des maux qu'il enduroit, il seroit plus sage de confier les secrets de son cœur à un homme *seable & saige*, propre à lui donner de bons & utiles conseils, que de concentrer ainsi son chagrin dans

lui-même. « Mon doux Philippot , ré-
» pondit le Comte , vous savez tant de
» mon secret , que le celer ne vous vault
» riens ; & quant tant m'en avez dit , je
» vous en fais bon gré : si ne scay hom-
» me seans , tant soit mon privé , à qui
» je voulusse dire ce que je vous diray ,
» esperant que vous le tiendrez secret » .
Il lui avoue ensuite que , depuis long-
temps , il est amoureux de la fille du
Roi ; que sa passion augmente tous les
jours , & qu'elle est à un tel point , que ,
sans hatif secours , de sa vie n'est plus rien ;
mais que jamais il n'a osé se déclarer ,
dans la crainte d'un refus. Philippot
donne des consolations au Comte , &
lui fait espérer de *venir à chef de sa be-*
soigne. Ce Philippot étoit *si bien appris* ,
que lorsqu'il accompagnoit le Comte à
la Cour , on le distinguoit parmi les
autres Officiers du Prince. Une Dame ,
entr'autres (c'étoit la Gouvernante de
la fille du Roi) , charmée de son maintien ,
& *cuidant véritablement que ce fut ung*
homme , pour ce qu'on le nommoit Philippot ,
lui fit un jour quelques questions ; &
tant lui pleurent ses réponses sagement don-
nées , que de l'oïr parler ne se pouvoit saouler.

Philippot, voyant l'impression avanta-
geuse qu'il avoit faite sur l'esprit de cette
Dame, qu'il jugeoit plus propre que
neune de la Court à amener à bien son
entreprise, gagna sa confiance, au point
qu'elle ne pouvoit plus se passer de lui,
& lui confioit ses secrets les plus in-
times. Dans une de leurs conversations
secrètes, Philippot lui révéla donc un jour
qui il étoit sous l'habit d'homme, & ne lui
cacha ni les motifs qui avoient porté le
Comte à quitter Arras, ni l'espèce de
vœu qu'il avoit fait de n'y plus revenir
avant l'accomplissement de trois choses
impossibles. Philippot ajouta que ne
pouvant plus résister au chagrin que lui
donnoit l'absence du Comte, il étoit
venu avec un seul Ecuyer à la poursuite
de son fugitif époux, & dans le dessein
de faire ses efforts pour qu'il accomplît
son vœu & retournât, par ce moyen, en
son Pays; qu'à la faveur de son déguise-
ment, le Comte lui avoit confié son amour
excessif pour la fille du Roi; & que cet
amour étoit tel, que « s'il n'est en aucune
» façon secouru hâtivement, il est en
» grand dangier de mourir. Et ce ne puet
» il estre nullement, dit encore Phi-
» lippot à la Dame, s'il n'est par votre

» courtoisie & bonté à tout conclurre ,
» finablement : ce bien & esjoyffement
» de nous deux est en vous ». = Et com-
ment, répliqua la Dame , puis-je vous
servir tous deux , *sans mon honneur per-*
dre ? Comment apporter le remède aux
maux de votre mari , *sans le blâme &*
deshonneur de la fille du Roi que j'aime
autant que la mienne ? = « Mon inten-
» tion , reprend alors la Comtesse , n'est
» mie que Monseigneur ait allegeance
» de sa maladie *par aultre que par moi* » .
La fille du Roi portoit une verge d'or
en son doy : Philippot en propose une
plus belle en échange , son dessein étant
de donner l'autre à d'Artois , comme
si elle lui étoit envoyée par la fille de
la Reine. A ce moyen , il s'en croira ai-
mé , continue Philippot avec vivacité ,
sur-tout lorsque j'ajouterai qu'elle doit
se rendre à votre appartement , où je
le conduirai moi-même ; » & tandis qu'il
» se déshabilleroit , j'entrerois au lit ,
» où il me trouveroit , au lieu de votre
» Maîtresse , & serois tant advisée en
» mon fait , tant en manieres comme
» en langage , qu'il cuideroit être par-
» venu à son joyeux desir » . La Gou-

vernante consent à cet arrangement. Avec le beau diamant que lui avoit donné en échange la Comtesse, elle obtient bientôt celui de la fille du Roi, que Philippot présente au Comte, comme si elle le lui eût envoyé. Le Comte est au comble de la satisfaction, sur-tout lorsque, la nuit suivante, son Chambellan le conduit dans un appartement de la Gouvernante, avec l'assurance qu'il y pourra passer la nuit avec sa Maîtresse. Effectivement il l'y conduit, se cache dans une garde-robe; & tandis que le Comte se déshabilloit, il rentre par le *petit huyssét* (petite porte), qui répondoit à la ruelle de la chambre, & *se glisse tout coïement* dans le lit. De son côté, le Comte eut *tot fait son dépouillement* (déshabiller); « car » d'aguillettes couper & tout rompre » ne fut-il guères tardif par le grand » desir qui à ce l'admonestoit; bref, il » *se coucha sans faire long benedicite* ».

Je fais grâce aux Lecteurs des doux propos qui se tinrent entre les deux époux. Le Comte, croyant posséder la fille du Roi, « *la trouva tant entiere, tendre* » & *fraîche*, qu'il ne fut jamais mieux

» à son aise ne plus joyeux ; si , ajoute-
» l'Auteur , ne dormirent oncques de
» l'œil toute la nuyt : ainsois mene-
» rent le soulas & plaifant desduit d'a-
» mours , ainsi que bon leur sembla ; car
» pour ce estoient-ils là ». Pour entre-
tenir la méprise de son époux , & sou-
tenir son rôle , la Comtesse , sous pré-
texte de décence , pria d'Artois de ne
plus parler à la fille du Roi , même par
signes ; de tenir leur amour bien secret ;
de ne montrer à personne la bague
qu'elle lui avoit fait passer ; & de ne lui
envoyer jamais d'autre messager que
Philippot. Le Comte promit tout ; &
après infini nombre de baisers gracieux
& joyeuses devises , la Comtesse prit con-
gé , au grand regret du Comte , s'alla
bien vîte habiller dans la garde-robe ,
& se rendit promptement à l'Hôtel
de d'Artois , qui rentra un moment
après , & remercia Philippot du bon-
heur qu'il lui avoit procuré. Ce com-
merce dura *si longuement* , que la leale
Dame *scut véritablement qu'elle étoit grosse*
d'enfant. Le Comte , au comble du bon-
heur , & s'en félicitant un jour avec
Philippot , lui dit qu'il vouloit récom-

penfer ses services, & le pressa d'accepter quelque présent. Philippot refusa d'abord; mais, sur les instances du Comte, il consentit à recevoir un diamant qu'il *garderoit en mémoire de lui*. Sur-le-champ, le Comte ouvre son écrin, & Philippot choisit celui même que le Comte aimoit davantage, & qu'il connoissoit très-bien. Cependant la grossesse de la Comtesse avançoit; au bout de quatre mois, le prétendu Philippot devint pâle, & perdit l'appétit. D'Artois, s'apercevant qu'il étoit fort changé, lui demande quelle est sa maladie. = Avant mon départ d'Amiens, répondit-il d'un ton pénétré, j'avois *voué & promis payer un pèlerinage que je n'ai point fait*, parce que je suis entré à votre service. Le dépérissement de ma santé est, à coup sûr, un avertissement que Dieu me donne, pour avoir manqué à ma promesse. Je tremble qu'il ne m'arrive pis encore, si je laisse passer le terme fixé pour mon vœu. J'irois donc, avec votre permission, l'accomplir, si j'avois un cheval sûr pour une si longue course. = Eh! prenez mon *coursier*, qui n'a point de pareil pour voyager & porter un homme

doucement. Servez-vous-en, je vous le donne : tout mon desir est que vous recouvriez bientôt la santé =. Telle fut la réponse du Comte. Philippot le remercie, monte sur le coursier, & se rend à l'Hôtellerie du bon Olivier, à qui il raconte tout ce qui s'étoit passé, lui enjoignant de se préparer promptement au départ. Il retourne ensuite au Château chez la Gouvernante de la fille du Roi, à qui il *expose l'accomplissement* de son entreprise; afin que si, par la suite, on l'appelloit en témoignage, elle pût certifier *la vérité telle comme elle étoit de ce tant qu'elle étoit grosse des euvres de son mary, comme des deux aultres choses cy-dessus déclarées*; & en prenant congé d'elle, il lui fit présent d'un bon colier d'or garni de riches pierres. Du Château, il passe à l'Hôtel du Comte, pour rendre les clefs de tout *ce qui étoit en sa garde*, & pour prendre congé de son Seigneur, qui l'engagea à revenir bien promptement, attendu que, pendant son absence, il ne pourroit parler *à ses amours*. De retour à l'Hôtellerie d'Olivier, « après qu'ils eurent tous deux pris la souppe en vin,

» ils montent à cheval, passent par la
» voye de S. Jacques tout droit à Burges,
» en Navarre, par S. Jean du Pied-des-
» Pors, & arrivent, sans accident, à
» Paris, où ils séjournèrent fort peu,
» tant qu'ils parvindrent un soir, comme
» aux portes fermées, en la Ville d'Ar-
» ras, & allèrent descendre en l'Ostel
» ouquel Olivier avoit laissé les habille-
» mens de la Comtesse ». Après avoir
repris ses habits, celle-ci envoie cher-
cher son *Maître d'Ostel* & celle de ses
femmes à qui elle avoit fait part de son
prétendu pèlerinage; elle ordonne que
l'on mande les plus Nobles de sa Comté,
tant d'Eglise, comme Chevaliers, même le
Comte de *Bologne* son oncle; puis elle
se rend au Château. « Sa venue fut tôt
» schue aval la Ville, qui tant en fut
» remplie de joie, que l'on y sonnoit les
» cloches aussi joyeusement comme s'il
» fust le jour de Noël, & faisoit l'en-
» feux comme l'en fait la nuit S. Jean-
» Baptiste ». Tous les Ordres vinrent
saluer la Comtesse, & lui marquer la
joie la plus grande de son retour. Quand
ils furent assemblés, elle leur fit le récit
exact de tout ce qui s'étoit passé, leur

communica les motifs qui avoient éloigné d'Arras son mari, & le vœu qu'il avoit fait de n'y revenir qu'après trois événemens qu'il croyoit impossibles; leur exposa tout ce qu'elle avoit fait pour l'accomplissement de ce vœu; & elle conclut que le Prince n'ayant plus de raison pour ne pas revenir à Arras, il s'agissoit de concerter les moyens de le déterminer à s'y rendre. L'avis unanime du Conseil fut qu'il falloit envoyer à d'Artois une *Ambassade*, composée de l'Evêque d'Arras, de l'Abbé de Saint-Vaast, de deux Chevaliers & de deux Conseillers, avec charge de l'engager à retourner dans ses Etats. Les Députés partent, arrivent à Valladolid, demandent & obtiennent une Audience, donnent au Prince les preuves les plus fortes de l'accomplissement des trois choses prétendues impossibles, en lui citant les jours où il avoit habité avec le prétendu Philippot, aussi-bien que les époques précises du don qu'il lui avoit fait de son diamant & de son cheval, & ils le supplient de venir rejoindre la Comtesse son épouse. D'Artois, après s'être assuré de la vérité des faits auprès de la Gouver-

nante de la fille du Roi de Castille, qui confirma le récit des Ambassadeurs, va prendre congé du Roi, qui, ainsi que toute sa Cour, témoigne un grand chagrin de sa résolution ; & le Comte s'achemine pour Paris avec la Députation Artésienne. « Les Princes & Barons l'y re-
» cueillirent haultement & lui vinrent
» faire les bien vignans , & le menèrent
» devers le Roy , qui grant honneur lui
» fit pour sa haulte loyauté & belle re-
» nommée » , le retenant cinq jours , pendant lesquels on fit savoir son arrivée à la Comtesse son épouse. « Après
» le congié prins au Roi de France &
» tous les Princes de sa Cour , le Comte
» partit de Paris , & chevaulcha jusques
» bien près de sa Ville , où l'on faisoit
» sa venue. Pourquoi le Comte de Bou-
» logne , sa Chevalerie & ceux d'Ar-
» tois , avecque la Clergié , revêtue des
» vestemens ecclesiastiques, & le comun,
» alèrent au-devant de lui Ils
» entrèrent ensemble à la Ville , où clou-
» ches batteloient joyeusement ; toutes
» les rues furent pourtendues & parées :
» en plusieurs lieux l'on y montrait par
» personnaiges les haults & biaux Mis-

» teres. Les aucuns joyoient jeux joyeux
» & plaisans , & les autres disoient de
» biaux dits & balades , selon la faculté
» louable de Réthorique ». La Com-
tesse & sa mère reçurent d'Artois à la
porte de son Palais. La joie fut géné-
rale; & après huit jours entiers de fê-
tes , chacun *s'en alla à son lieu*. Quelque
temps après , la Comtesse accoucha heu-
reusement; « & pour ôter toutes soup-
» peçons , ainsi que Dieu le vult , elle
» en délivra *droit au bout de neufmois* que
» son Seigneur avoit *gru avec elle premie-*
» *rement* ». L'union des deux époux fut
intime , & ils rendirent leur Peuple heu-
reux par un gouvernement aussi doux
que sage... (*La dernière feuille du manuscrit*
manque).



CE manuscrit est orné de 83 grandes miniatures , indépendamment des figures d'animaux , de fleurs , d'armes , &c. qui en embellissent les marges. Les miniatures , comme on l'imagine bien , en considérant le temps où elles ont été faites , sont affreusement dessinées. Comme il

est toujours bon d'observer ce qui a trait au costume , voici les singularités que j'ai remarquées dans ces informes peintures. 1°. Les hommes & les femmes y ont des souliers à longues pointes, connus sous le nom de *souliers à la Pou-laine*. 2°. Les femmes y portent une coëffure très - haute , faite en forme de pain-de-sucre. 3°. L'Evêque, donnant la bénédiction nuptiale (12^e miniature) au Comte & la Comtesse d'Artois, fait la cérémonie avec la mître sur la tête : mais on ne voit nulle part son portecrosse ; singularité que présente encore la dernière miniature du manuscrit, qui représente le baptême de l'enfant du Comte d'Artois. 4°. La 16^e miniature présente la bénédiction du lit nuptial. On y voit les deux époux au lit, le mari couvrant de la main droite le sein de sa femme; un Prêtre debout au pied du lit, vêtu d'une soutane violette & d'un surplis, fait la cérémonie, tenant d'une main le goupillon & de l'autre un rituel. 5°. Trois de ces miniatures (*feuilles 48, 70 & 114*) représentent un Autel, sur lequel on voit le Crucifix, avec

des statues de Saints & de Saintes , mais sans chandeliers ni cierges.

Terminons cette description par une Table des Chapitres de l'Ouvrage, qui manque dans le manuscrit. Cette Table servira, pour ainsi dire, de récapitulation à l'Extrait; & la cote des feuillets du manuscrit, où commence chaque Chapitre, pourra n'être pas inutile à ceux qui voudroient recourir à l'original, soit pour y vérifier notre Extrait, soit pour y lire le détail des faits dont cet Extrait ne présente que la substance.

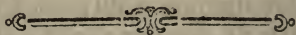


TABLE DES CHAPITRES.

COMMENT le Comte d'Artois se partit d'Arras pour être au tournoy que se devoit faire à Boulogne, & de ses vaillances, feuillet 1^{er}.

Comment le Comte d'Artois vint au tournoy, & des haultes prouesses qu'il fist, dont il gagna le pris, feuillet 8.

Comment le Comte d'Artois eut le pris du tournoy qui lui fut présenté por la fille du
Comte

Comte de Boulogne, dont il fut amoureux, & comment il la fiança, feuillet 10 tourné.

Comment le Comte d'Artois épousa la fille du Comte de Boulogne en sa Ville d'Arras, feuillet 13 tourné.

Comment le Comte d'Artois fut déplaisant qu'il ne pouvoit avoir génération de sa char, se partit de son Pays, disant comme par veu (vœu) que jamais n'y retourneroit d'ici que trois choses cy-après déclarées seroient accomplies, & comment il ala à Perpignan, & de ses vaillances, feuillet 18.

De la complainte que fit le Comte d'Urgel au Comte d'Artois du grand tort que lui faisoit le Comte de Castellongne, feuell. 22 tourné.

Comment le Comte d'Artois & le Comte d'Urgel saillirent sur leurs ennemis, & des grans merveilles que fist le Comte d'Artois, feuillet 26.

Comment le Comte d'Artois occist le Prince de Castellongne en la bataille, leva le siège de devant Parpignam par sa haulte proesse, & acquitta par armes la terre au Comte d'Urgel, feuillet 30 tourné.

Comment le Comte d'Artois print congié du
Janvier 1783, 1^{er} Vol.

Comte d'Urgel, & du Messaige qu'il rencontra en son chemin, feuell. 34, tourné.
Comment le Comte d'Artois sauva de mort la jeune Comtesse de Cardonne, & combattit en champ ordonné le Seigneur de Moncade qu'il vainquit & fit reconnoître que à tort il avoit accusé la belle Damoiselle, & de ses adventures qu'il eut, feuell. 37 tourné.

Comment le Comte d'Artois combattit le Seigneur de Moncade & desconfit, feuillet 40.

Comment le Comte d'Artois traicta le mariage du Prince de Vienne & de la jeune Comtesse de Cardonne, feuillet 48.

Comment le Comte d'Artois alla servir le Roi de Castille, & comment il fut retenu à grant joie & honneur de ceulx du Royaume, feuillet 50.

Comment le Comte d'Artois ala devant Guernade, où il vainquit les Sarraïns, & fist fuir par sa prouesse, feuell. 53 tourné.

De la grant Assemblée que fist le Roy de Guernade pour entrer en Castille, feuil. 59 tourné.

Des grans vaillances du Comte d'Artois, & comment les Payens mors & desconfis par sa haulte prouesse, feuillet 61.

Comment le Comte d'Artois ammonesta les Barons de Castille au bien faire , & de la grant bataille où il fist moult de grant prouesse , dont en la fin Sarasins furent vaincus , feuillet 65 tourné.

Comment la loyale & noble Comtesse d'Artois se mist en enqueste , en habit dissimulé pour trouver son mari le Comte d'Artois , feuillet 72.

Comment la Comtesse d'Artois trouva son mari ; & comment elle fist tant , par sa subtilité & accointance , qu'elle fut son Varlet-de-chambre , feuil. 77.

Comment la Comtesse d'Artois fut en grant joye quant elle vey son Seigneur ; & comment elle fut retenue pour son Varlet-de-chambre , feuillet 78 verso.

Des pitoiables regretz que le Comte d'Artois faisoit en son lit pour la fille du Roy de Castille , lesquieulx la Comtesse sa femme oyoit ; & comment la noble Dame se complaignoit d'aulture costé piteusement , feuillet 83.

Comment la loyale Comtesse d'Artois s'acointa de la Maistresse de la fille du Roi de Castille , & lui déclaira son estat & la volenté de son Seigneur , feuillet 87 tourné.

Comment la Comtesse d'Artois descouvrit son secret à la premiere Dame de la fille du Roi de Castille. feuil. 89 tourné.

Comment la noble Comtesse d'Artois donna une verge d'or au Comte son Seigneur, disant que la fille du Roi de Castille lui envoyoit, dont il fut moult joyeux, feuil. 92.

Comment la Comtesse d'Artois coucha avec son mari au lieu de la fille du Roi de Castille qu'il cuidoit avoir, dont elle fut grosse d'enfant, feuil. 96 tourné.

Comment la Comtesse d'Artois fut ensainte d'enfant ; & comment, par sa subtilité, elle eult le dyament & le courcier de son mary le Comte, sans ce qu'il en sceust rien, feuillet 99 tourné.

Comment le Comte d'Artois donna son blanc courcier à sa femme la Comtesse, laquelle s'en retourna en son Pays d'Artois à grant ließe, pour l'achevement de son entreprise, feuillet 101.

Comment les Ambaxadeurs des Artois alèrent requerir leur Seigneur le Comte, & le ramenèrent en la Ville d'Arras ; de la grant joye qui fut faicte à sa venue ; & puis, fin de cestuy Traitier, feuil. 106 tourné.



TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

LES DEUX

DÉESSES,

OU

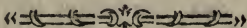
LA GLOIRE ET LA VERTU,

COURONNÉES PAR L'AMOUR,

ROMAN HÉROÏQUE;

Par R. MONTAGATHÉ.

Paris , chez Billaine , 1625 , 2 volumes
pet. in-8°.



NOTE PRÉLIMINAIRE.

CET Ouvrage, composé dans le temps
où Balzac & Coëffetau commençoient

à donner à notre Langue cette harmonie & cette noblesse qui distinguent leurs Ecrits, porte bien lui-même cette double empreinte. On y trouvera encore de l'énergie dans les pensées, de l'élévation dans les sentimens, beaucoup d'instruction dans les détails, une connoissance approfondie du cœur humain, & le développement heureux des passions qui font le charme & le tourment de la vie.

Nous l'avons déjà dit ; &

« Dussent les Grecs encor fondre sur un bar-
» bare »,

nous le répétons, ces anciens Auteurs du règne de Louis XIII, si décriés aujourd'hui par nos jeunes Ecrivains qui ne les connoissent pas, valaient beaucoup mieux qu'eux.

Pour ne parler ici que des Romans, quels Ouvrages donnons - nous en ce genre dignes de soutenir le parallèle avec ceux des Ecrivains qui vivoient il y a cent cinquante ans ? quels sont nos plans auprès des leurs ? quels sont nos Héros & nos Héroïnes, sinon des Pygmées à côté des Géans ? On ne peint

que ce qu'on voit & ce qu'on sent. Nous ne voyons plus de ces hommes nés pour changer la face du monde, pour exécuter de ces projets si vastes, que le seul apperçu nous en étonne, se passionner pour la gloire & pour la vertu, & communiquer leur noble ardeur au troupeau du genre humain. Nous sommes dégradés, & nous peignons notre dégradation. Nous faisons paroître le *Paysan perversi*, les *Liaisons dangereuses*, & d'autres Romans de ce genre, bien écrits sans doute, & avec des intentions pures; mais dans lesquels nous ne voyons pourtant que des vices, un libertinage affreux, des mœurs qui révoltent, sans le moindre tableau qui nous élève, sans le moindre trait qui vienne rassurer l'innocence & consoler la vertu. Nous imprimons *Alexandrine*, pour nous efforcer de prouver que cette même vertu, dont nous retenons le mot après avoir dénaturé sa signification, c'est l'Amour. L'Amour, y dit-on avec assurance, l'Amour est la Vertu! On soutenoit jadis que c'étoit une foiblesse; on ajoutoit que cette foiblesse pouvoit cependant conduire à la Vertu:

Giv

mais, sûrement, il n'étoit encore entré dans la tête de personne de les confondre ensemble.

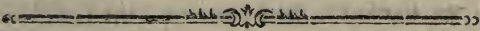
L'Auteur ancien, dont nous allons analyser l'Ouvrage, est fort éloigné de donner dans de pareilles extravagances, & n'en est que bien plus intéressant.

Il fait la dédicace de son Livre au Prince de Carignan (Thomas de Savoie). « La Gloire, dit-il à ce Prince, l'un des plus grands de sa généreuse Race; » la Gloire est comme l'ame universelle des ames sublimes; elle en dirige tous les mouvemens: elle leur donne la vie par sa présence continuelle; elle unit son être avec le leur; toute rayonnante de flammes, qui, en marquant sa Divinité, montrent aussi que sa principale propriété est d'embraser les ames par le feu des Desirs, elle quitte la Terre pour s'unir avec les Cieux. C'est le Démon des grandes ames; c'est une portion émanée de l'Intelligence suprême, qui ne choisit que l'Olympe pour objet de ses vues ».

Il peint la Vertu avec la même noblesse.

Enfin , il présente de loin l'Amour comme le digne prix qui doit couronner les enfans de la Gloire & ceux de la Vertu.

Dans un court Avertissement au Lecteur, il lui dit : « = Vois-tu pas l'Amour qui t'ouvre le premier feuillet » de ce Livre ? Si tu ne le vois pas , tu es plus aveugle que lui ».



PREMIÈRE PARTIE.



LA GLOIRE.

T HÉODÈME, jeune Prince d'Epire, né sans Sceptre, mais portant dans le cœur de quoi en conquérir, quitta sa Patrie dès sa plus tendre enfance, sous la conduite du fidèle Ergaste. Il arriva en Numidie, où régnoit Cléagathon son oncle.

Le desir inquiet de voyager, de voir, de faire, d'arriver à la Gloire, vint le saisir au sein du luxe, & l'arracher des

bras de la facile Volupté, qui commençoit à lui sourire. Il s'échappa de la Cour de son oncle avec le seul Ergaste, comme il s'étoit échappé de la maison paternelle, & se livra à la merci des flots avec l'inconsidération des anciens demi-Dieux & toute l'audace des Chevaliers errans.

Les merveilles si vantées de la Grèce occupèrent d'abord sa pensée; il y dirigea sa route. Son étonnement fut extrême, en voguant sur la Méditerranée, en découvrant ces Isles si fameuses, ces côtes si abondantes & si pittoresques. = Que de Héros célèbres, lui disoit Ergaste, se sont immortalisés sur ces parages, dans tous les lieux que vous découvrez à l'entour, sur cette mer azurée qui nous porte! Prince, tout veut des peines, tout s'achète dans ce monde. Ulyssé, Enée, Amasis, & tant d'autres Princes, ne sont devenus immortels que parce qu'ils ont osé lutter contre ces mêmes flots qui commencent à gronder autour de notre proue, & combattre les téméraires qui faisoient obstacle à leur généreuse ardeur; sans péril, il n'y auroit point de gloire =.

Ergaste ne semoit pas dans une ame stérile ; celle de Théodème étoit ouverte de toutes parts aux sentimens d'honneur. En bravant l'orage , nos deux Héros en triomphèrent.

Un jour que Théodème étoit débarqué dans une Isle solitaire , il entra seul dans une belle forêt pendant la chaleur du midi. Là , le soleil , *usurier de nos jours & de notre courte vie* , commença à couvrir sa paupière : alors , il vit ou crut voir la Nymphé du lieu , majestueuse autant que belle , assise sur un trône d'or. Elle lui dit : = Courage , généreux enfant ; tu débutes heureusement dans la carrière de la vie : tu la commences par les travaux , dette sacrée que la Nature impose à tes semblables. Poursuis tes grands desseins ; & un jour , libre de la sublime tâche que tu aimes , vois ce qui t'attend=.

A ces mots , elle soulève un grand voile blanc , & lui montre une Princesse mille fois plus belle que celle que Cypris offrit jadis aux regards enchantés du Pasteur de Phrygie , pour prix de la pomme d'or qu'il lui avoit décernée.

Après avoir jugé de l'effet, toujours efficace & toujours vainqueur, d'un tel appât sur un jeune homme, elle laisse retomber le voile; la Beauté ravissante a disparu comme un nuage léger.

La Nymphe ajoute: == Tu ne la verras plus des yeux corporels, qu'après l'avoir méritée: seulement ton imagination, plus vive & plus pénétrante que tes yeux, t'en retracera fidèlement les traits, pour encourager ton ardeur; &, quand les temps seront accomplis, quand tu n'auras plus rien à vaincre, plus de vertu dont ton ame ne soit empreinte, elle reparoîtra à ta vue triomphante, plus belle encore que dans ce moment. Mon enfant, on ne sent bien le bonheur qu'après la peine. Tourne les yeux vers cette partie occidentale de l'Europe; c'est-là qu'Alcide, après avoir parcouru tant de Pays, combattu tant de monstres, enduré tant de travaux, planta ses immortelles colonnes. Il ne les y auroit pas plantées, s'il eût cru qu'il y eût encore des terres au-delà; il auroit atteint ces terres, en franchissant l'immensité de l'Océan. Adieu, &

n'oublie jamais que ton amour ne peut être couronné que par la Gloire & par la Vertu=.

Théodème se réveille brusquement : il ne voit plus de Nymphes ; il n'entend plus de voix enchanteresse ; mais par le double organe de la vue & de l'ouïe, le charme est descendu dans son ame, & la remplit à-la-fois de trois grandes passions.

Il sort du bois, rejoint Ergaste, & recommence à voguer sur la Méditerranée. Il garde le silence, ce silence absolu, qui marque si bien l'occupation intérieure, qui absorbe la pensée, & suspend toutes les autres facultés secondaires de notre être.

Arrivé à la hauteur du Péloponèse, du côté de la Crète, il admire les monumens antiques à demi-ruinés ; il est frappé de la dégradation qu'éprouvent les ouvrages des grands hommes.

Ergaste lui dit : = Les chefs-d'œuvre de nos semblables ne sont pas les seuls sur lesquels le temps exerce son empire destructeur ; le monde subit le même sort que nous : son terme est fixé aussi ; il semble déjà toucher à sa vieillesse.

Prince, puisque la vie est si courte, tâchons d'en prolonger l'espace par de belles actions, qui nous fassent vivre dans la mémoire des hommes : occupons-nous sur-tout ; quiconque s'ennuie est déjà mort. On ne vit qu'autant qu'on agit : du faîte de la grandeur suprême, on ne tombe que trop souvent dans l'inertie ; on ne fait plus que parler : moi-même, je parle trop, & je me tais.

Agissons=.

Ils vont visiter, dans le Péloponèse, les ruines de Délis, si fameuse par les jeux olympiques qu'on célébroit aux pieds de ses murs, & par le Temple du Père des Dieux, dont la Statue, haute de soixante pieds, superbe ouvrage de Phidias, *avoit été fort heureuse de rencontrer, pour la soutenir, un fort pilastre, où sembloit aller reposer la tête du Dieu du tonnerre.*

Ils pénètrent dans la Laconie, Patrie stérile de ces sobres & vertueux Spartiates, qui triomphèrent par leur pauvreté de la plus opulente Nation de l'Asie.

A Epidaure, ils contemplent & révè-

rent le lieu où fut le Temple d'Esculape, dont la destruction semble avoir entraîné celle de la Médecine.

A Mycènes, ils cherchent en vain les débris du Temple de Junon, bâti par les Cyclopes.

Celui de Vénus, à Corynthe, n'a pas été plus respecté du temps, contre lequel les Graces elles-mêmes ne sauroient conserver leur empire. Mais ils retrouvent, auprès de cette Ville, l'Isthme fameux; ils ne sauroient quitter cette terre sur laquelle avoient marché tant de Héros, & qui avoit été le glorieux théâtre de tant d'événemens: l'air même sembloit en avoir retenu l'heureuse influence; & à la vue de tant d'objets mémorables, Théodème sentoit redoubler la palpitation de son cœur. Ergaste lui fait admirer les belles proportions de l'Ordre Corinthien, jusques dans les ruines de quelques vieux monumens: il lui montre comment l'Ordre Dorique, le plus fort de tous, soutient le faix des voûtes; comment l'Ionique, qui le suit, lui prête un appui secondaire; comment le Corinthien vient

rendre le même service à celui-ci ; enfin , comment le Composite achève le tout par les mêmes effets.

Sur un roc qui domine Corynthe étoit un bâtiment d'une architecture bien plus simple ; là résidoient de pieux Solitaires. Théodème, en gravissant le roc, découvre un de ces hommes qui ne tiennent plus à la terre que par le mépris qu'ils en font. Assis sur une pierre, dans le renfoncement d'un ravin, les yeux levés au Ciel, le visage immobile , il inspire au jeune Prince ce respect de devoir que toute ame bien née sent d'abord pour la vieillesse, & dont on ne se dépouille que dans les siècles de corruption, lorsqu'on s'est déjà dépouillé de la vertu. Il s'approche ; le Vieillard l'apperçoit , & lui dit : « = Dieu te garde, Etranger ; qui t'a conduit dans cette solitude ? que dit-on maintenant au monde, & sous quelles loix est-il gouverné » ? = Le monde est bien grand, répond Théodème, & gouverné, je crois, fort diversement. Mais, mon père, au lieu de parler du monde, dites-moi plutôt pourquoi vous

restez confiné sur cette montagne, nue, triste, aride?

—Je vis pour le Ciel & pour moi—, réplique le Solitaire.

T H É O D È M E.

Je croyois que nous n'étions pas nés pour nous seuls, & qu'en contribuant au bien & à l'avancement de nos semblables, c'étoit encore pour le Ciel que nous travaillions.

L E S O L I T A I R E.

Les hommes, mon fils, ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux. Cette peine, d'ailleurs, seroit inutile : la sagesse & la raison ne sont pas faites pour le monde ; la passion les égare sous mille formes mensongères, &, depuis longtemps, la Vertu a quitté la terre. N'y pouvant faire aucun bien, je te le répète, je vis ici pour le Ciel & pour moi.

T H É O D È M E.

Mon père, pardonnez à mon inexpé-

rience; il me semble que les hommes ne sont pas tous si méchans.

LE SOLITAIRE.

Ils le deviennent, quand ils ne le sont pas. C'est la confusion & le désordre que j'ai vu régner par-tout, qui m'a fait quitter la Société; chacun y apporte des intérêts contraires. Une Société si discordante tend nécessairement à sa ruine. Le désordre, dans la vie civile, est comme une maladie mortelle dans le corps humain.

THÉODÈME.

Mon père, les loix, plus fortes encore que ce désordre, savent bien l'arrêter.

LE SOLITAIRE.

Les loix ! voilà un grand mot. Les loix sont des toiles d'araignée : les petits insectes y sont pris, mais les gros passent à travers. En baissant les yeux, que vois-je ? des agitations vaines, des crimes heureux, la Vertu persécutée, des biens fragiles, des plaisirs qui passent,

des maux qui restent, la misère dans toute son horreur. En levant les yeux au Ciel, ces flambeaux célestes récréent & consolent ma vue.

T H É O D È M E.

Et moi, les vices des hommes ne m'empêcheront pas de les servir ; & pourvu que je ne sois pas vicieux moi-même , je croirai bien remplir ma tâche sur la terre. Le Ciel m'y a placé ; il m'a fait don d'une ame ardente : j'irai, je travaillerai, je combattrai, j'aurai de la gloire ; je tâcherai de faire du bien, & je serai heureux. Adieu, mon père : vous êtes dans l'âge du repos, reposez-vous ; moi, je suis dans l'âge de l'action, & je vous quitte =.

Il se rembarque avec le fidèle Ergaste, pour continuer de visiter le reste des curiosités qu'offre l'Achaïe aux regards avides de l'Observateur. Déjà ils découvroient le Port de Pirée, lorsqu'un point noir, qui parut à l'extrémité de l'horizon, leur annonça une horrible tempête ; c'étoit le premier danger de Théodème, mais il fut affreux. Pen-

dant que le Pilote & les Matelots étoient déjà réſignés à la mort, courageux autant que calme, il manœuvroit tranquillement, vigoureuſement, avec Ergaſte; il rendit la confiance à l'Equipage, & débarqua à Negrepont.

Il y débarqua pour tomber dans les fers.

Cratile, Roi de l'Iſle de Negrepont, Prince timide & lâche, frappé de la grandeur empreinte ſur le front de Théodème, & de la ſageſſe d'Ergaſte, craignit auſſi-tôt cette ſupériorité qu'ils avoient ſur lui. Ce Prince, tuteur de Polinice ſa nièce, avoit uſurpé ſa Couronne; il crut voir dans Théodème un vengeur de cette Princeſſe, & l'enferma dans un cachot ténébreux, ſans lui donner d'autre conſolation que la compagnie d'Ergaſte, qu'il n'eut point la cruauté de lui ravir.

Polinice, étroitement gardée elle-même, apprend qu'un jeune & beau Guerrier, venu pour la défendre, avoit été arrêté par ſon oncle: l'aveugle Dieu a déjà rempli ſon cœur pour un homme qu'elle n'a pas encore vu.

Ce n'étoit cependant pas elle dont

Théodème avoit vu la ravissante image en songe. Cette Beauté qui lui étoit promise , & qui l'attendoit au bout de la plus laborieuse carrière , habitoit les bords de l'Aréthuse , & devoit lui apporter en dot l'opulent Royaume de la Sicile.

Le bras de notre Héros se trouvant enchaîné pour la Gloire , son cœur s'ouvroit à l'Amour dans l'horreur de la prison. Ce sentiment s'agrandit dans le malheur. Théodème en étoit pénétré ; mais il le gardoit tout entier dans son sein , sans l'épancher même dans celui de l'amitié : bien différent de ces Amans babillards & vulgaires , qui en racontent tous les mouvemens à leurs Ecuyers dans nos vieux Romans.

Ergaste prit le silence & l'air sérieux du Prince , pour la seule douleur de se voir réduit en captivité. Il lui en parla , & tenta de le consoler. = Non , mon ami , lui dit Théodème , ce n'est pas la servitude qui m'absorbe ; ne fais-je pas qu'il faut plier la tête sous le joug de la nécessité sans me plaindre ? Une affection bien différente occupe toute ma

pensée : mais c'est mon secret, un secret si grand, que je ne puis même le révéler à mon cher Ergaste=.

Cependant la Princesse de Negre-pont, toujours persuadée que notre Héros étoit le vengeur que le Ciel lui envoyoit, résolut de pénétrer dans sa prison. Elle gagne d'abord le Chef des Gardes du Captif; &, guidée par cet Officier, par la reconnoissance & par l'Amour, elle arrive, pendant une nuit ténébreuse, à la fatale tour.

A la lueur d'une lampe obscure, suspendue à une voûte noircie, elle contemple avidement Théodème, plus beau que les Héros les plus vantés de la Fable. Elle sent une atteinte cruelle & douce, à la vue d'un visage formé, arrondi, embelli par l'Amour lui-même. Théodème soupiroit: elle soupire par sympathie; elle ne peut s'arracher de ce lieu. Elle tremble cependant, & du nouveau mal qu'elle sent, & de la crainte d'éveiller celui qui le cause.

Il s'éveille de lui même: ses premiers regards tombent sur Polinice, à moitié cachée par une colonne humide & ver-

dâtre , mais éclatante comme un beau jour qui vient pénétrer quelquefois dans un souterrain ténébreux.

Dans une pareille situation , on parle peu : les sens sont trop émus. Eh ! que dire , quand on est si affecté !

La Princesse ne prononce que ces mots : = Je viens pour vous sauver =.

Théodème , touché de cette générosité , lui tend les bras , & la regarde avec les seuls yeux de la reconnoissance , qu'elle prend pour ceux de l'Amour.

Le jour est fixé pour rompre les fers du Prince. Polinice lui écrit. Malgré sa vertu austère & les principes de l'honneur le plus délicat , elle n'avoit pu empêcher l'Amour de se faire entendre dans chaque mot de sa lettre. Eh ! quelle puissance pourroit arrêter l'activité prodigieuse de ce feu , alors qu'il embrase une ame pour la première fois !

Théodème remarque ce sentiment , auquel il ne pouvoit répondre , & la tristesse s'empare de son ame. Il faut qu'il tire la Princesse de l'erreur qui la séduit ; l'honneur lui en fait la loi. Mais quel coup cependant il doit frapper !

quel prix il va donner à la générosité !
En éclairant , il déchirera.

Cruel devoir qu'il faut remplir pourtant !

L'heure convenue pour la délivrance du Prince & d'Ergaste étoit arrivée : l'impatiente Polinice se présente dans la prison ; elle met dans la main de Théodème une épée brillante de diamans , & lui dit :

« = Généreux vengeur d'une infortunée , recevez de moi la liberté que mon seul intérêt vous avoit fait perdre ; quiconque s'expose aux périls pour sauver ses semblables , en doit tout attendre , s'ils sont reconnoissans. Prince , car vous l'êtes , vos yeux m'en sont garans , pour prix de la mort que vous avez bravée pour ma défense , que cette épée vous serve à reconquérir mon Royaume ; réglez sur mes Sujets comme sur moi. Voici encore ma main , ajouta-t-elle en rougissant = ».

Théodème répondit :

« = Madame , il n'appartient qu'aux lâches de se parer d'un mérite qu'ils n'ont pas : je n'ai pas celui d'avoir voulu
vous

vous venger ; je l'aurois fait fans doute, & la Gloire m'en eût impofé la loi. Mais jamais je n'avois entendu parler du Negrepon ; j'ignorois jufqu'au nom de la généreufe Princeffe qu'on y perfécute. Je ne mérite donc point, Madame, l'ineftimable & double prix que vous moffrez».

Polinice , étonnée , confuse , défefpérée , eft fort long-temps à reprendre fes fens. Elle dit enfin : = Qui êtes-vous donc ? de quel climat êtes-vous arrivé fur nos côtes ? Quel eft votre nom , votre état ?

T H É O D È M E.

L'Epire eft ma Patrie ; le hafard m'a fait naître d'un fang royal , mais la fortune m'a dénié un Sceptre. L'amour de la Gloire eft le feul apanage dont elle m'ait gratifié ; & , pour en fuivre les nobles mouvemens , je me fuis confié, Madame, à tous les hafards de l'élément perfide , avec ce fidèle ami que vous voyez ici chargé des mêmes fers que moi. Nous y fommes tombés après avoir effuyé une tempête horrible à la

Janvier 1783, 1^{re}. Vol.

H

hauteur de cette Isle. Mon nom est Théodème , & celui de mon ami est Ergaste.

P O L I N I C E.

Prince , je persiste dans la résolution de vous délivrer ; je persiste à vous offrir ma Couronne & ma main. Né dans un rang égal au mien , doué d'une vertu si rare & d'une générosité qui n'est pas toujours le partage des Princes , il ne vous manque qu'un Sceptre. Allez reconquérir le mien ; c'est l'estime qui vous l'offre , & mon cœur qui vous prie de le garder. Commençons par ôter ces liens , qui captivent des bras si magnanimes.

T H É O D È M E.

Arrêtez , Madame : un obstacle invincible s'oppose à tout le bien que vous voulez me faire. Mon cœur n'est plus libre : une Beauté impérieuse le tient pour jamais sous son empire ; c'est un secret dont je faisois mystère à Ergaste lui-même.

Tel est l'aveu , Princesse , que je dois

vous faire , lorsque mes mains sont captives encore. Je ne saurois être que votre vengeur : mais je le ferai , Madame. Si vous voulez me délivrer à ce prix, faites maintenant tomber mes fers.

P O L I N I C E.

Ah ! cruel , en me déchirant , tu m'entraînes encore : sois donc libre. Tout est prêt pour ton départ : un navire nous attend à une baie voisine. Viens , je suivrai tes pas ; j'aurois accompagné mon époux , j'accompagnerai mon défenseur ==.

La Nuit , Déesse du Chaos , aveugloit la Nature entière sous l'épaisseur de ses aîles noires , quand Polinice , Théodème & le fidèle Ergaste , se tenant tous trois par la main , s'échappent de la funeste tour. Ils traversent le jardin du Palais , en marchant comme sur des épines , & paroissant avoir peur de blesser la terre , pour ne pas éveiller les Gardes ni donner l'alarme. Ils arrivent dans la campagne ; ils touchent à l'heureuse baie : ils sont au bord du navire qui les attend. Le jour vient , & ses

premiers rayons tombent sur le Negrepont, dont les forêts, les montagnes, les Villes & les côtes semblent fuir. C'est en Crète, ennemie naturelle du Negrepont, que l'on veut aborder; en Crète, d'où Ariane, autre fugitive, se déroba jadis comme Polinice, pour suivre un Héros volage.

Tel n'est point Théodème : il n'est pas volage, mais il n'aime point sa Compagne; il en aime une autre; il ne fera jamais que le vengeur de Polinice.

Les vents étoient favorables & la navigation heureuse, lorsqu'on apperçoit deux fortes galères qui arrivent à toutes rames; c'étoient des Siciliens, qui, faisant alors la guerre au Negrepont, épioient tous les navires de cette Isle, & les poursuivoient à outrance.

Se rendre, c'étoit retomber dans la captivité, & commettre le sort de la belle Polinice. Théodème excite le peu de Passagers qui étoient sur son bord à se défendre; il leur communique son ardeur: Ergaste le seconde; Polinice elle-même se joint à eux.

Déjà une des galères Siciliennes est

à la portée du trait. Théodème l'attaque avec furie; chaque coup, parti de sa main, porte la mort. Il saisit un harpon; il accroche la galère, qui penche. Les Siciliens effrayés se jettent de l'autre côté, s'élancent précipitamment dans la chaloupe, & sont reçus dans l'autre galère. Théodème tombe encore sur celle-ci; mais il y trouve bien plus de résistance : le nombre des combattans en étoit doublé, & ces combattans avoient à leur tête un homme intrépide. Ce brave homme, voyant qu'il n'avoit à faire qu'à quelques Passagers, les presse avec vigueur. Déjà Théodème, Polinice, Ergaste, sont couverts du sang des Compagnons de leur fuite. Il falloit se faire tuer, se rendre, ou faire un effort extraordinaire.

Théodème n'a que le temps de dire tout bas au Pilote : = Mon ami, je vais m'élancer dans cette redoutable galère; quand j'y serai, profite du moment, & à l'aide du tumulte que je vais occasionner parmi les ennemis, à l'aide encore du vent qui t'est favorable, cingle rapidement vers la Crète. Dis à la Princesse & à mon ami que si j'échappe à ce

danger , je trouverai le moyen de les aller bientôt rejoindre ==.

A ces mots , il se jette en effet dans la galère Sicilienne ; & , l'épée à la main , il ose combattre seul tant d'adversaires. Il étonne , il renverse , il triomphe : mais il est blessé ; il perd ses forces. On l'entoure , on le défarme , on l'enchaîne. La Princesse cependant étoit sauvée ; & le Pilote , ayant fidèlement suivi ses ordres , avoit profité de la diversion généreuse du Prince , & pris terre en Crète.

Cette Isle , si fameuse dans l'Antiquité , pour avoir été le berceau de Jupiter & avoir donné le jour à Minos , conservoit encore sa splendeur. Nicoceste , Prince généreux & brave , lui donnoit la loi. Le commerce y fleurissoit : une culture soignée y présentoit par - tout l'image de l'abondance ; & plus que tout cela , la vertu y étoit en honneur.

Polinice est insensible à tant d'avantages , qui ne frappent que les gens heureux : les infortunés ne voient que leurs peines. La Princesse avoit perdu son défenseur ; elle l'avoit perdu par un

trait de générosité qui lui arrachoit l'ame. Elle soupiroit de sa perte avec Ergaste, qui cherchoit vainement à la consoler. Cependant, par les conseils de cet homme sage, elle cache sa naissance, & ne veut passer que pour la fille d'un Négociant, dont le père avoit été pris par les Corsaires. La femme de Thalasse, Ministre du Roi, touchée de ses malheurs autant que de sa beauté, lui offre un asyle; & l'Héritière d'un grand Royaume est élevée dans cet état intermédiaire, qui est entre celui de Maître & celui d'Esclave. Ergaste, qui se dit l'ami de son père, est reçu dans la même maison.

Revenons à celui qui cause leurs justes regrets.

Théodème avoit inspiré, par sa valeur, de telles alarmes aux Siciliens, que, lorsqu'ils l'eurent défarmé, ils crurent devoir encore, pour leur sûreté, l'attacher au grand mât : mais quand il eut repris ses sens, il rompit ses liens, saisit la première épée qu'il trouva, & le sang recommença à couler. Le vrai courage se fait admirer des plus grands

ennemis. Le Général Sicilien dit à notre Héros : « = Qui que vous soyez, homme, Prince ou Dieu, vous avez assez fait pour la Gloire ; cédez à la Fortune. La jeune Reine, qui nous gouverne, fait estimer la vertu & le courage ; venez : je lui raconterai vos grands faits d'armes, & la magnanimité avec laquelle vous vous êtes dévoué pour sauver vos Compatriotes. Je ne lui demanderai pour prix de mes services, que votre liberté ; je l'obtiendrai sans peine. En attendant, recevez votre épée de la main d'un ennemi dont vous avez toute l'estime = ».

Telle étoit la seule manière de vaincre Théodème : sa défaite alors fut complète. On se réunit autour de lui ; on vante son courage : on fait tous les efforts pour le consoler & pour l'amuser.

Le Capitaine lui dit :

« = Je vous le répète, Seigneur, notre jeune Reine fait cas de la vertu. Le magnanime Gélase son père lui a laissé son Sceptre en mourant ; elle en soutient le poids plus glorieusement que le troupeau des Rois qui régissent les

autres Peuples : elle n'a cependant encore que trois lustres & demi. Son père lui a recommandé de ne prendre pour époux qu'un Prince qui n'auroit point de Couronne , parce que , disoit-il , il est fort difficile d'être vertueux quand on naît sous la pourpre. Ce Prince , dont nous regretterons long - temps la mémoire , avoit été malheureux ; il étoit devenu sensible & bon : il transmit ces qualités rares à notre jeune Souveraine. Il n'eut qu'une crainte en expirant ; ce fut qu'elle n'épousât un homme vicieux : c'est pour cela qu'il lui donna ce conseil , de ne faire choix que d'un Prince qui auroit éprouvé , comme lui-même , les peines de la vie.

Mille Concurrens sont déjà abordés dans notre Isle , dans l'espoir d'obtenir ce trésor : mais aucun n'a su encore lui plaire.

Oh, trois fois heureux, Seigneur, celui qu'elle daignera choisir ! Avec une ame & une intelligence de Déesse , elle en a les attraits & les graces. Beaucoup plus belle que la fille de Cérès , qui fut ravie par le Tyran de l'Erèbe , lorsqu'elle formoit des guirlandes dans notre fertile

plaine d'Enna, ou que la ravissante Aréthuse, qui donna son nom à cette rivière fameuse que vous voyez porter son tribut à la mer, la modeste Télaïre, dont nous chérissons les loix, n'a qu'à nous regarder pour nous rendre heureux.

Elle chérit la justice, comme l'homme foible envers qui l'on est injuste, tandis que le commun des Rois, qui n'ont jamais éprouvé combien il est dur de la voir enfreindre, la négligent. C'est le seul amour de la justice qui vient d'armer ses jeunes mains contre le perfide Cratyle, tyran du Negrepont, & persécuteur de la belle Polinice = ».

A ces mots, Théodème se jette dans les bras du Capitaine, & s'écrie : « = Seigneur, nous sommes donc amis ? Ce même Cratyle, dont vous avez prononcé le nom odieux, est aussi mon ennemi, & je suis le défenseur de cette infortunée Polinice dont le sort excite la pitié de votre jeune Reine. Hélas ! vous ignorez que c'est elle que vous avez combattue : je fuyois avec elle du Negrepont, où le lâche Cratyle me détenoit captif. C'est elle qui a brisé mes fers ;

& , pour lui en témoigner ma gratitude , j'allois lui chercher des Soldats dans la Crète. C'étoit pour la dérober à vos coups que je me suis précipité dans ce navire , afin de donner au sien le temps de se dérober à votre poursuite. O fatal aveuglement ! où est-elle maintenant , cette malheureuse Polinice = » ?

Tous les Siciliens furent affligés de ce récit , & n'en redoublèrent que plus d'estime pour le vertueux Guerrier qui le faisoit.

Cependant on arrive à Syracuse : on conduit Théodème au Palais. Quelle fut sa surprise , quel fut son ravissement , quand , sous un riche pavillon de pourpre , il apperçoit la céleste Beauté qui jadis lui avoit été montrée en songe ! Il se prosterne , moins devant une Reine , que devant la Divinité suprême dont son ame étoit si bien pénétrée. Il la voit , il la contemple maintenant , non à travers le voile obscur de l'illusion , mais dans toute sa gloire , tout son éclat , toute sa réalité. Ce n'est plus un vain songe qui abuse ses sens : c'est Télémaque elle-même ; c'est l'inappréciable

prix de sa gloire , de sa vertu , de son amour.

O Théodème , vous êtes bien plus heureux encore que vous ne le croyez ; cette impression rapide , profonde , ineffable , que vous éprouvez , Téléaire l'éprouve de même à votre vue.

D'une voix que l'Amour rend tremblante , elle confirme la promesse du Capitaine , & lui donne la liberté.

La liberté ! il n'étoit plus libre : elle ne l'étoit plus elle-même.

« = Grande Reine , dit le Prince , je ne veux d'autre Maître que vous ; je puis offrir mon bras , mes services , ma vie à la Puissance que je veux choisir , & qui veut bien m'agréer : tous mes vœux sont remplis , si vous daignez me mettre au rang de vos Sujets.

J'ai cependant deux graces à vous demander auparavant. J'ai deux dettes que m'imposent l'amitié & la reconnaissance. Mon frère d'armes & Polinice sont errans sur les mers , ou gémissans dans la Crète : permettez-moi de voler d'abord au secours de l'un & de l'autre ; & , quitte de ces deux devoirs indispen-

fables, je reviens, Madame, vivre & mourir à votre service = ».

L'expression de la vertu est la sensitive sur une ame vertueuse qui la reçoit. Télaïre fut attendrie; elle fait aussi-tôt armer des galères: elle en donne le commandement à Théodème; elle veut qu'on lui obéisse comme à elle-même. Elle souffre de le voir partir: mais le motif soulage sa peine, & l'effort de la vertu devient encore sa récompense.

Suivons maintenant Théodème cinglant vers le Negrepont avec des troupes & des navires capables de demander compte à Cratyle des mauvais traitemens qu'il en a reçus. Il débarque heureusement sur les terres de cet Usurpateur; il envoie deux de ses galères en Crète, pour aller à la rencontre d'Ergaste & de Polinice, pour leur apprendre le grand changement survenu dans sa fortune, pour les prier de venir le joindre pour triompher avec lui du Tyran, lui ravir son Sceptre, & le remettre aux mains de la généreuse Princesse.

Libre de soin, il commence les hostilités.

Le Negrepont, bien plus connu sous l'harmonieux nom d'Eubée qu'il portoit dans l'Antiquité, n'offroit pas d'abord à notre Héros une conquête facile. On fait tous les dangers que présente son Euripe aux Navigateurs qui osent s'en approcher du côté de l'Achaïe. Là, gronde à flots redoublés la mer en courroux : là, jadis Aristote, s'étant transporté pour connoître la cause de ce mouvement périodique de l'onde, si exactement combiné avec le cours du soleil & celui de la lune, & n'ayant pu en venir à bout, se précipita, dit-on, de désespoir (1). Théodème, plus sage, contempla ce grand phénomène, gémit sur son ignorance & sur celle de ses semblables, en révéra davantage le Moteur-Suprême du monde, alla former le siège de Céraste, importante place située sur un roc à la partie la plus méridionale de l'Isle, du côté de la Crète. Gymnécandre, vil & lâche Compagnon des débauches de l'Usurpateur

(1) En disant : *Cùm non possim te capere, tu me saltem capies.*

Cratile , avoit été envoyé pour défendre cette place importante & la clef du Royaume. Mais cet homme , plus habile à séduire l'innocence qu'à défendre sa Patrie , n'opposa qu'une foible défense au courage , & Théodème triompha sans peine de la Volupté.

Comme il faisoit son entrée dans Céraste avec ses braves Siciliens , il aperçoit du haut du môle deux galères, qui sembloient indécises si elles aborderoient. Il envoie pour les reconnoître ; c'étoit la Princesse Polinice , avec le fidèle Ergaste. Le jeune Vainqueur alla les recevoir au Port. Il se prosterna devant Polinice , lui remit les clefs de Céraste , & s'écria : *Vive la Reine Polinice !* Tous les Siciliens , tous les Habitans , touchés du sort de cette Princesse , répétèrent avec transport : *Vive la Reine Polinice !*

Elie ne trouvoit point d'expressions pour lui peindre sa reconnoissance. Elle l'avoit aimé , elle l'aimoit encore : mais tant de peines déjà prises pour elle , tant de générosité , avoient ajouté une sorte de respect à sa tendresse ; l'inutilité connue de sa flamme en avoit amorti

l'excès. Elle continua de gagner en admiration, ce qu'elle perdoit en amour.

Mais Ergaste, avec quelles larmes de joie il baïsa les mains victorieuses & bienfaisantes de son jeune Maître ! avec quelle effusion de cœur Théodème embrassa lui-même, après tant de dangers & une si longue absence, le sage guide de sa jeunesse !

Cependant Cratile, ayant fait des levées extraordinaires dans tout le Nègrepont, s'avançoit à grandes journées du côté où grondoit l'orage. Il apprend en chemin que Céraste est rendu, que sa nièce y a été proclamée Reine, & que son ennemi est ce même Captif qui s'étoit enfui de sa Capitale avec elle. Il est au désespoir ; mais ce qui le pénètre encore, c'est qu'au nom de Polinice, il se fait dans son armée un mouvement général d'intérêt pour elle : le titre légitime qu'elle a au Trône, les persécutions qu'elle a souffertes, sa douceur & son innocence comparées avec la dureté & les vices de son oncle, sa jeunesse, son sexe, sa beauté, font entièrement pencher la balance en sa faveur.

Alètes, jeune Prince du Sang, mais d'une branche éloignée, adorateur timide de Polinice, se déclara sur-tout pour elle. Il étoit fort aimé dans l'armée : il eut bientôt un parti. Un corps de troupes considérable se détache & marche sous ses drapeaux ; il arrive à leur tête auprès de Céraсте, lorsqu'on y délibéroit sur les moyens de poursuivre le Tyran. Polinice reçoit avec sensibilité son jeune parent ; & Théodème, instruit par lui des intentions favorables de la Nation pour la nouvelle Reine, est d'avis de marcher sur-le-champ contre Cratile.

On réunit le corps d'Alètes à celui des Siciliens. On s'avance en bon ordre : au centre de l'armée, on voit briller la belle Reine sur un généreux courfier d'Arabie ; à l'aîle droite, Théodème inspire la confiance & la bravoure ; Alètes commande la gauche : la défense de l'arrière-garde est donnée au sage Ergaste.

C'est à Chalcis, superbe Capitale de l'Isle, que l'on dirige les premiers coups ; les autres Villes ouvrent leurs portes à

Polinice, & jonchent des fleurs sous ses pas.

Cratile, naguères si puissant & si redouté, se voit abandonné de ses Sujets, & même de ses lâches Courtisans. Il fuit à l'extrémité de son Isle avec un corps de troupes qui lui est resté fidèle, & quelques amis, foibles débris d'une si brillante fortune. A l'aide des montagnes qui rendent cette partie du Negrepont inabordable, il est déterminé à s'y défendre ou à périr.

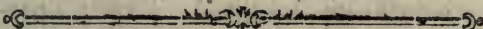
Cependant Chalcis se rend, & Polinice rentre au Palais de ses pères, dont elle reprend le Sceptre révééré.

« = Nous n'avons encore rien fait, dit Théodème, si nous ne tenons Cratile; nous avons bien commencé, il faut finir: ce n'est que dans la fin que chaque chose retrouve sa forme & sa perfection. Souvent le serpent *tronçonné en plusieurs pièces*, trouve le moyen de se renouer, & de revenir avec plus de force assaillir son agresseur = ».

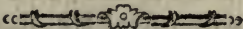
On prend la route des montagnes, où Cratile, muni de provisions abondantes qui lui venoient par la mer, & retranché par des lignes & des redoutes

que lui-même avoit fait construire dans de plus heureux temps contre les Pirates, concevoit de nouvelles espérances. Il s'y défendit long-temps avec courage ; mais enfin l'astre prédominant de Théodème l'emporta sur le sien.

Tout le Negrepont est conquis. Mais nous avons assez parlé de la Gloire de Théodème ; nous devons encore le récit de sa Vertu.



SECONDE PARTIE.



LA VERTU.

O DÉITÉ bienfaisante , dont on parle tant & qu'on connoît si peu , généreuse consolatrice de ce monde inférieur, viens toi-même échauffer mon sein , & m'inspirer cette voix touchante , ces sons enchanteurs qui vont d'abord avertir l'ame , même l'ame de ces gens légers qui me lisent. O Vertu ! s'écrioit le divin Platon , nous ne voyons que ton ombre ; elle nous ravit pourtant : que

feroit-ce, si nous pouvions te contempler toute entière ! quels ineffables aiguillons tu laisserois en nous (1) !

Théodème ayant fait Cratyle prisonnier, oublia tous ses torts, & ne vit plus que l'infortuné, objet respectable en tout temps & dans toutes les circonstances de la vie. Il le présenta lui-même à Polinice, & réclama pour ce Tyran la générosité dont il donnoit l'exemple.

« = Reine, lui dit-il, il vous a persécutée, il nous a chargés de fers, mon cher Ergaste & moi : mais voyez de quel rang il est tombé ; c'est votre oncle, le frère de votre père ; le même sang coule dans vos veines. Par l'amour de vos ancêtres communs, pardonnez-lui son injustice ; &, contente de lui avoir repris ce qu'il avoit usurpé sur vous, rendez-lui votre cœur, le rang qu'il devoit avoir, la considération qu'il avoit perdue, & le bonheur. En vous vengeant par les seuls bienfaits, vous vous

(1) *Quàm admirabiles aculeos in animis nostris relinques !*

l'attacherez, sans craindre jamais de le perdre.

Grande Reine, ajouta-t-il, j'ai encore une grace à vous demander. Vous savez avec quel zèle le Prince Alètes vous a servie : mes yeux ont été étonnés de son courage, autant que mon cœur a été touché de sa fidélité ; il brûle pour vous, je le vois, d'une flamme respectueuse & pure : vous distinguez vous-même toutes ses qualités. Né du même sang, il a les mêmes intérêts ; daignez le prendre pour votre époux : il défendra vos Peuples, tandis que vous les rendrez heureux.

Pour moi, Madame, pour mon fidèle Ergaste, nous avons rempli nos promesses. Vous voilà affermie sur le Trône de vos pères ; nous retournons en Sicile. Soyez heureuse : nous allons remplir ailleurs nos devoirs = ».

Qu'on juge de l'effet de ce discours sur tous ceux qui l'entendirent. Cratile fut étonné : des larmes involontaires coulèrent des yeux de Polinice ; Alètes embrassa les genoux du généreux Vainqueur : tous les assistans élevèrent jusqu'aux Cieux le nom du vertueux Théo-

dème. La Reine suivit son avis comme un Oracle. On le conduisit jusqu'à Céraсте; il s'embarqua, avec son ami, à la vue d'une grande multitude, qui le combloit de bénédictions.

Mais hâtons-nous d'aborder en Sicile avec lui.

Télaïre avoit été exactement instruite de tous ses progrès, de ses victoires, de ses vertus au Negrepont; & ce récit fidèle avoit encore augmenté, encouragé sa flamme secrète. Elle savoit qu'il étoit Prince; que l'Épire étoit son berceau; qu'il avoit passé sa jeunesse en Numidie; qu'il avoit gémi dans les fers à Chalcis; que s'étant enfui avec Polinice, il avoit refusé sa Couronne & sa main. Mais il aime donc ! il en aime une autre ! Fatale pensée qui tourmenta horriblement la belle Télaïre pendant la conquête du Negrepont ! Plus il est grand, plus il est vertueux, plus il a fait une impression profonde sur le cœur le plus sensible, plus grande aussi est la peine de ce cruel soupçon.

Mais, du haut du promontoire, on découvre les nef's victorieuses; c'est Théodème qui arrive: toute l'Isle se livre aux transports de la joie.

« = Approchez, lui dit la Reine d'une voix entrecoupée; & venez, ô généreux Etranger, recevoir les éloges dus à vos victoires.

» = C'est à vos bontés que je les dois, Madame, lui répond Théodème; je vous dois bien plus que des victoires. Par vous, j'ai servi l'amitié & prouvé la reconnoissance; par vous, j'ai couronné ma protectrice, satisfaction bien plus grande que de me voir couronné moi même; par vous encore, Madame, j'ai servi mon Ergaste, cet ami tendre, qui se donne aussi à vous. Il est flatteur d'être illustre; mais il est bien plus doux de remplir ses devoirs. Le plus cher désormais à mon cœur, Madame, c'est de vous consacrer le reste de mes jours. Vous m'avez rendu Sicilien; daignez disposer d'un nouveau Sujet. Disposez de deux, ajouta-t-il, en lui présentant Ergaste = ».

Quand l'Amour n'auroit pas déjà touché le cœur de Téléaire du plus victorieux de ses traits, l'admiration seule auroit excité ce sentiment. Elle est étonnée de cette modestie rare, qui rejette les louanges les plus méritées; de

cette abnégation généreuse de soi-même, par laquelle ce Héros, uniquement occupé de sa bienfaitrice & de son ami, s'étoit totalement dépouillé de son intérêt personnel. Par quel nouveau trait de grandeur se croyoit-il encore obligé au service de Téléaire? Ce n'étoit sûrement pas l'espoir des grandeurs qui lui en inspiroit le desir; quand on a dédaigné un Trône, quelle dignité reste-t-il à espérer?

Mais une surprise de laquelle Téléaire ne peut revenir, c'est que ce Héros, qui a rejeté la main de Polinice, & qui sûrement en aime une autre, ne se croie pas plutôt obligé d'aller lui offrir ses services.

Charmante Reine, pourquoi vous tourmenter vous-même? Descendez dans votre ame; voyez-y la douceur, la bonté, la vertu : contemplez vos traits dans une glace fidelle; lisez dans tous les regards l'admiration soudaine que votre beauté excite; écoutez du moins ce murmure si flatteur & si doux, qui éclate toutes les fois qu'on vous voit paroître. Quelle autre que vous auroit le droit de fixer le plus vertueux,
le

le plus célèbre, le plus beau, le plus constant des hommes?

Le tourment qu'elle endure, Théodème l'éprouve de son côté.

Elle lui donne cependant le commandement de ses troupes : elle veut qu'on lui obéisse à l'égal d'elle-même. Mais l'envie, ce vil défaut de la médiocrité & de l'impuissance, qui s'attache à la gloire comme l'aconit aux plantes salutaires, l'Envie murmure & s'intrigue contre ce choix. Les familles les plus puissantes de l'Île, & qui portent des noms consacrés par les vertus des pères, quoique les foibles rejettons n'en puissent plus soutenir le faix, ces familles orgueilleuses ne parlent qu'avec mépris de l'Etranger. Nul Peuple, en général, n'est plus porté à la révolte que les Insulaires; & parmi tous les Insulaires du monde, il n'en est pas de plus inconstants & de plus légers que les Siciliens. Le Mécontentement, foible & timide d'abord, s'enhardit & se manifeste ouvertement; c'est une véritable rébellion.

On ose même attenter à l'Autorité

Janvier 1783, 1^{er}. Vol.

I

suprême, en faisant des traités criminels avec les ennemis naturels des Siciliens. L'Habitant de Capoue s'arrache des bras de la mollesse qui lui est propre, pour aller ravir la Couronne à Télaïre. Le Napolitain, plus mobile que la mer qui baigne ses murs, entre dans la même confédération. Le Tarentin, si susceptible que le plus petit insecte a le droit de le rendre fou, saisit cette occasion de se rendre important. Toute la Grande-Grèce est en armes, & se dispose à franchir les écueils si redoutés de Scylla & de Charybde.

Scylla, Charybde, Naples, Capoue, Tarente, la Grande-Grèce, rien ne dérange la Vertu de Théodème. A la première nouvelle de cette commotion générale, il monte au Palais, tenant par la main son fidèle Ergaste. Il parcourt, avec un visage fier & majestueux, mais calme & serein, toute l'étendue du Portique, occupé par les amis & les parens des Conjurés. Les lâches croient facilement que tout le monde leur ressemble. On s'attendoit que Théodème se seroit tenu renfermé chez lui, ou qu'il

auroit secrètement pris la fuite, ou qu'il auroit tremblé du moins ; on est bien étonné de le voir encore plus grand dans cet extrême danger. Un *homme* est un phénomène rare dans les Cours ; & , quand on peut y en trouver un , on le contemple : on se tait ; les yeux restent immobiles ; on est en extase :

« *Si forte virum quem*

» *Conspexere , silent , immotisque oribus adstant* ».

Théodème parvient au cabinet de la Reine , suivi du flot ordinaire des Courtisans. A sa vue , elle jette un cri involontaire ; c'étoit celui de l'intérêt le plus tendre , un cri dont l'Amour lui-même avoit formé les sons & que toute sa sagesse ne put arrêter. Elle baisse son sceptre ; & voulant cacher , à tant de regards suspects , le mouvement qui lui avoit échappé , elle s'efforce de déguiser , par les honneurs qu'elle rend à son Vainqueur , & par l'indignation qu'elle marque des manœuvres suscitées contre lui , le sentiment plus doux qui la domine. Elle veut qu'il reste Général de ses troupes.

« = Non, Madame, s'écrie l'homme de bien, je ne veux que vous servir; tous les grades me sont égaux: quoique je ne sois pas d'un sang bien accoutumé à l'obéissance, le desir que j'ai de mériter vos bontés me rendra tout facile. Nommez un Général parmi ceux qui m'écoutent; je marcherai sous lui, & lui obéirai comme à vous. Je remets à vos pieds les marques du commandement; je ne suis plus que votre défenseur envers & contre tous = ».

Télaire, étonnée d'un sacrifice si rare & si flatteur à ses yeux, s'y oppose. Ce fut en vain; Théodème se jetta à ses genoux pour obtenir cette grace extraordinaire. A ses genoux ! comme son cœur tressaillit à cette vue ! comme elle s'empressa de le relever ! On dit qu'elle ne put se défendre de le presser de ses belles mains ; & qu'à cette impression délicieuse, Théodème fut le plus heureux des hommes, dans une position si bien faite pour humilier les âmes vulgaires.

On lui donne un successeur : Stéphane a cette dangereuse gloire. On tient Con-

feil : Télaïre exige que Théodème parle le premier. On s'attendoit qu'insulté par les Mécontents, il alloit invoquer la rigueur ordinaire des loix contre le crime de félonie, si sévèrement puni dans tous les États du monde.

Il dit au contraire :

« = Grande Reine, la sévérité est le dernier moyen que doivent employer les Princes, & la clémence est la plus puissante de toutes les armes de la Souveraineté. Les Rois, cruels ou foibles, croient cimenter leur Empire dans le sang qu'ils font répandre; mais une tête abattue en reproduit mille. Où tendirent les exécutions sanglantes d'Alexandre, de Phérée, & le Taureau d'airain de Phalaris, sinon à les précipiter dans les bras de la mort? Tant que l'Empereur Auguste fut cruel, il eut des Conjurés à combattre; il fit grace à Cinna, & cet acte de clémence anéantit pour jamais le germe des conjurations dans tout son Empire.

» Madame, sans sortir de votre Isle, lisez vos Annales, & vous y trouverez des preuves incontestables du danger

des supplices , & de la nécessité de l'indulgence. Combien de Tyrans ont régné sur le Trône que vous occupez ! combien de Denys pour un Hiéron (1) ! Tous ces Tyrans ont péri malheureusement. Hiéron , après le règne le plus vertueux & le plus doux , a laissé une mémoire chère au monde , & un modèle aux Rois. Imitiez ce grand homme , Madame ; & , avec les traits d'une Grace , ayez encore l'ame bienfaisante d'une Déesse. Soyez indulgente pour ceux de vos Sujets que la légèreté , plutôt qu'un cœur pervers , a , pour un moment , écartés de leur devoir. Faites-leur entrevoir le pardon ; songez que ce sont les enfans des grands hommes qui ont soutenu le Sceptre de vos pères , & qui l'ont transmis à vos jeunes mains ; que

(1) Il y eut deux Hiéron en Sicile : le premier fut méchant & cruel ; ce n'est pas le nôtre. Il est ici question d'Hiéron II , si fameux dans l'Histoire Ancienne par son attachement constant pour les Romains , dans le temps qu'ils étoient malheureux , contre les Carthaginois.

la vertu des uns , peut-être trop mal récompensée , serve du moins à couvrir de son ombre les défauts des autres.

» Publiez un manifeste ; rappelez ces aveugles : ils reviendront soumis , ils vous seront fidèles. Eh ! quelle âme assez atroce pourroit avoir besoin d'un second pardon de la Beauté ?

» Quant aux Napolitains & aux autres Peuples de l'Italie qui ont pris les armes en faveur des Rebelles , c'est une hostilité d'un genre tout différent ; il ne faut pas traiter vos ennemis comme vos enfans. Faites d'abord venir ces derniers ; & tous ensemble , tous réconciliés , tous frères , nous irons combattre les autres , sous les ordres du glorieux Stéphane = ».

Télaïre lui répondit :

« = Prince , si la magnanimité revenoit sur la terre , elle ne pourroit tenir un autre langage. Quoi ! c'est vous qu'on attaque , vous qu'on persécute , vous qu'on veut m'arracher , qui me parlez avec ce désintéressement divin contre vos ennemis ! Plus vous êtes généreux , plus je les vois coupables , plus je me

sens portée à les punir; mais votre Vertu m'entraîne = v.

Elle fondit en larmes, leva les bras au Ciel, les laissa retomber vers lui, en inclinant tendrement la tête, se couvrit les yeux, & se tut.

Tous les Courtisans restent confondus par l'éclat de cette action. Stéphane ne veut plus du commandement au préjudice d'un tel homme. On est honteux d'avoir pu le haïr: chacun écrit à ses parens & à ses amis, qui étoient en armes sur les côtes voisines de l'Italie. On leur mande que Théodème, vertueux sans effort, tandis que tant d'autres se donnent tant & de si inutiles peines pour le devenir, avoit remis son commandement, content d'obéir à Stéphane, & ne desirant que de servir la Reine & l'Etat dans les emplois les plus subalternes. On ajoute que lui-même avoit demandé, à genoux, la grace des Rebelles, & l'avoit obtenue. On les invite à venir baiser la main par laquelle ils ont été sauvés.

Tous rentrent dans le devoir. Théodème étoit un Dieu; &, depuis ce temps, l'Envie fut obligée de le respecter.

Il restoit les Italiens à punir d'avoir entretenu des Sujets rebelles dans leur désobéissance contre l'Autorité légitime. Théodème se chargea de les aller combattre, secondé des mêmes Mécontents qui avoient réclamé leurs secours. Télaïre veut le suivre elle-même.

Quelle fut la joie intérieure dont l'ame de cette Princesse fut pénétrée, quand elle vit celui qu'elle aimoit exciter l'admiration générale ! Quelle étoit fière alors du choix de son cœur !

Pour Théodème, qui avoit condamné sa passion au silence, la satisfaction du bien qu'il avoit fait lui devenoit de jour en jour plus nécessaire pour soulager son cœur. Ergaste s'étoit apperçu de son sentiment ; sans lui en parler, dans la crainte de lui déplaire, il faisoit valoir auprès de la Reine sa naissance, ses talens, ses vertus, sans parler de sa beauté, qui parloit assez elle-même. Ces éloges n'étoient pas nécessaires. Télaïre eût été bien plus contente d'apprendre si Théodème n'avoit pas quelque grand intérêt ailleurs. Elle questionna Ergaste sur ce point délicat ; &, le cœur tout pal-

pitant, le front tout rouge, elle attendit sa réponse. Cette réponse fut décisive & satisfaisante.

Mais pourquoi ce Prince ne parle t-il pas?

C'est qu'il ne croit pas mériter encore ce grand prix.

Cependant l'armée est prête: la Reine & Théodème, à la tête, la conduisent & partagent tacitement leur pensée entre la guerre & l'Amour; ou plutôt, ils ne la partagent point. L'Amour est indivisible, exclusif; c'est le maître absolu & unique du cœur qu'il remplit.

On arrive sur les côtes: déjà le fier Napolitain approchoit le bélier & la baliste meurtrière, des Villes Siciliennes; déjà les impétueux enfans de Tarente, formant la tortue antique, s'avançoient vers les remparts ennemis, retranchés sous leurs boucliers.

Comme l'Orion furieux, dont la fatale vue glace d'effroi les timides Habitans des Campagnes, tel & plus redoutable encore paroît Théodème aux ennemis de sa Téléaire. Du haut d'un tertre, elle le voit tomber comme un

torrent, avec son fidèle Ergaste, sur ces coupables infraçteurs des Traités. Elle le voit; elle tremble & triomphe tour-à-tour.

Les Napolitains effrayés regagnent précipitamment leurs navires. «= C'est peu, dit Théodème; il faut encore aller les faire trembler dans leurs propres foyers = ».

Il avoit bien compté sur ce succès, &, dans cet espoir, il avoit fait tenir les galères toutes prêtes. Il s'embarque avec l'élite des troupes Siciliennes. La Reine attend, avec le reste de l'armée, sur la côte, la nouvelle conquête qu'il lui prépare. De la Sicile en Italie, le trajet est court.

Naples est attaqué; Gaëte, Brindes, Tarente, sont menacés: toute la Grande-Grèce voit le ravage prêt à tomber sur ses fertiles champs. Ne pouvant résister à Théodème, on lui envoie dix Orateurs, habillés de longues robes blanches, ayant à la main des bandelettes de la même couleur, avec une branche de verveine. Ces dix Députés supplient le Vainqueur de leur pardonner un acte

d'hostilité dont ils se repentent. Ils lui demandent la paix , & offrent des Otages.

« = L'auguste Têlaïre , qui approche , & qui est dans cette trirème que vous voyez arriver à nous, cette grande Reine, dit Théodème , va prononcer sur votre demande = ».

Il conduit les Députés auprès de la Reine , qui ne l'apperçoit pas plutôt , qu'elle soupire ; mais lui , retenant les élans de son amour, toutes les fois qu'il étoit question du service de sa Princesse , lui dit , en baissant respectueusement un pan de sa robe :

« = Les voilà soumis à vos ordres ; ils vous demandent la paix , & vous offrent des Otages = ».

Têlaïre lui répond : « = Prince, quand on fait vaincre avec tant de gloire , on est fort en état de faire la paix ; parlez vous-même , & je ratifie d'avance les conditions que vous jugerez à propos d'imposer à nos ennemis = ».

« = Eh bien , Madame , reprit-il , en élevant la tête , en paroissant mille fois plus radieux & plus grand qu'il n'avoit

jamais été; faites repentir tous ces Peuples confédérés de vous avoir si injustement attaquée, & vengez-vous en leur pardonnant. Les Habitans de la Sicile & ceux de la Grande Grèce ont une origine, une langue, des loix communes. Les liens de votre parenté s'étoient relâchés par le temps; resserrez-les par la bienfaisance. Accordez la paix à vos ennemis; renvoyez leurs Otages, & soyez assez généreuse pour oublier les offenses; c'est le plus sûr moyen de n'en plus éprouver == ».

La Reine confirma ce nouvel acte de vertu, & retourna à Syracuse avec cet homme qu'on regardoit comme un Dieu, & qui pourtant n'étoit qu'un homme de bien.

La Sicile alors n'avoit plus ni respect pour les Dieux, ni considération pour les mœurs. L'intérêt personnel avoit pris la place de l'intérêt public; la licence, l'avarice, la prodigalité, le désordre, l'infidélité dans le commerce, tous ces vices destructeurs, qui se tiennent & se suivent, s'étoient répandus dans tous les Etats.

Théodème, qui avoit été frappé de

ces excès fatals , conçu le projet de les corriger & de rendre ce nouveau service à Télaïre avant de lui parler de sa flamme. Elle lui avoit donné un pouvoir presqu'absolu dans la guerre & dans l'administration intérieure. De guerre , il n'y en avoit plus à craindre ; & tous les Peuples voisins , connoissant la modération & la justice de Télaïre , avoient conçu pour elle une admiration & un respect inaltérables. L'intérieur occupa donc uniquement Théodème.

« — Madame , dit - il un jour à la Reine , vous êtes déplacée au milieu du Peuple que vous gouvernez ; vous avez des vertus , vous en avez seule ; le vice domine autour de vous , & se produit audacieusement jusques dans votre Palais. Tous les principes de la saine morale sont détournés , arrangés sur les passions , ou anéantis. La licence est si grande & la révolution si monstrueuse , que la sagesse passe maintenant pour folie , la raison pour radotage , & la vertu pour duperie. On ne rougit plus du libertinage ; on en fait trophée au contraire : il est reçu dans la bonne com-

pagnie. La méchanceté répète, exagère les défauts ; elle répand & publie la honte. On ne respecte plus même les amis absens. Des amis ! quelle chimère ! il n'y en a plus ; l'amitié est envolée , & le nom seul en reste.

» On fait chez vous beaucoup plus de cas de l'opinion que de l'honnêteté publique. Aulieu de principes, l'on n'a plus que des préjugés , que l'on appelle hardiment les liens de la Société. Comme vos Philosophes & leurs Echos rappétissent la Vertu , & défigurent les belle proportions que lui ont données les anciens Sages ! ils la déforment au point qu'elle n'est plus reconnoissable ; semblables à ce mauvais Sculpteur dont parle Horace , qui , ayant voulu faire une amphore d'un beau bloc de marbre , n'en put tirer qu'une chétive burette (1). Voilà, Madame, les vices moraux qu'il faut attaquer ; leurs progrès rapides entraîneroient nécessairement la

(1) *Amphora cœpit institui, currenre rotâ ,
urceus exit.*

ruine de l'ordre politique. Sans mœurs & sans principes religieux, les Loix sont sans force & sans vie, & tout nécessairement tend alors à la perte de la chose publique (1).

» Je ne fais pas comment on peut maintenant s'entendre en Sicile. En renversant tout, on a oublié de changer de langue; les mots dont on se sert ne signifient plus les mêmes choses que chez vos aïeux. Quand ils disoient, par exemple : Un tel homme remplit bien tous ses devoirs, ils disoient bien autre chose que ce que l'on dit aujourd'hui par les mêmes termes.

» Encore une fois, Madame, il faut réformer tous ces abus. Les hommes, par une pente invincible, tendent au relâchement; il y a des crises où ils doivent être remontés. Cette époque est arrivée pour la Sicile : imitez donc, Madame, Solon, Lycurgue, Dracon, Numa; osez vous mettre à côté de ces

(1) *Quid sine moribus leges proficient?*

(Horace).

grands hommes. Corrigez votre Peuple, pour le rendre heureux ; on ne peut l'être que par la Vertu & par le témoignage d'une bonne conscience.

» Qui mieux que vous, grande Reine, peut entreprendre ce grand ouvrage ? vous aurez le mérite rare de joindre l'exemple au commandement. Croyez encore qu'on en est bien plus disposé à l'obéissance, quand c'est la beauté qui ordonne = ».

« = Ah ! s'écria la Reine, dites plutôt, quand c'est la Vertu qui s'exprime par votre bouche : Théodème, vous m'étonnez chaque jour. M'étonner ! c'est trop peu ; comment pourrai-je jamais reconnoître un zèle si pur, si généreux, si délicat = » ?

« = Madame, reprit Théodème, ces paroles célestes que vous daignez m'adresser, ce son de voix ravissant, ces yeux vainqueurs dans lesquels je crois voir l'empreinte de la bonté, pour moi ; ah ! quelle récompense pourroit être au-dessus = » !

Quittons ces tendres élans de l'Amour & ces ineffables desirs qui précèdent la

jouissance, ces desirs *plus doux, plus séduisans encore que les plaisirs.*

La Reine, Théodème & Ergaste sont uniquement occupés de la réforme ; ils trouvent peu d'obstacles. Un Souverain, pour faire le bien, n'a qu'à le vouloir, à montrer l'exemple ; il est bientôt imité.

« Regis ad exemplar totus componitur Orbis ».

La Sicile, Colonie Grecque, avoit conservé la passion des Athéniens, ses ancêtres, pour la Poësie. Elle avoit fait elle-même des progrès brillans dans cet Art ; elle pouvoit opposer son Epi-
charme & son Théocrite aux plus illustres Poëtes de la Grèce. Mais tout dégénère, & la langue des Dieux s'éloigna bientôt de son origine en Sicile ; insensiblement on ne l'employa plus qu'à exprimer les passions des hommes. De présomptueux Versificateurs, après avoir cherché à diviniser les vices, voulurent chasser Jupiter & les Dieux de l'Olympe. Ils s'efforcèrent d'ôter au monde le frein de la Religion, qui lui est si nécessaire ;

ils séduisirent, par leurs argumens captieux, quelques femmes du bon ton, qui deviennent aussi-tôt des Energumènes. Quand la licence s'introduit dans une Nation, les femmes vont toujours plus loin que les hommes; elles se corrompent plus vite: leur corruption est plus longue, plus tenace, plus opiniâtre. Aux raisons qu'on leur oppose, elles répondent par une épigramme, & la moquerie devient dans leur bouche un trait invincible.

Ce fut ce qui arriva à Syracuse. Les jeunes femmes enivrées avoient inspiré à leurs Adorateurs cette ivresse avec une autre, & l'on brûloit généralement dans l'Isle du double feu de l'irreligion & de l'amour, ou plutôt du libertinage.

Théodème eut donc à combattre ces deux vices destructeurs, devenus si redoutables par l'habitude. En disputant, il n'auroit point réussi. Le moyen en effet de réussir, en disputant contre l'ignorance, l'aveuglement & la passion!

Ce fut par le mépris, & le mépris tout seul, qu'il opéra cette grande réforme. Il persuada à la jeune Reine de ne plus parler à ces nouveaux Sectaires,

de ne plus se servir d'eux , de leur marquer son mécontentement sur tous leurs paradoxes , sur leur morale corrompue , sur leur indécence.

Les personnes sensées , qui n'avoient adopté cette folle Philosophie que par foiblesse & par la crainte du ridicule , encouragées par la conduite de la Reine , revinrent à la raison , aux mœurs & à la Religion. Les autres , honteux , baissèrent le ton & se cachèrent. Quelques-uns seulement ne voulant pas revenir sur leurs pas , se virent , à leur tour , couverts de ridicules aux yeux du Public.

Les anciennes Loix de la Sicile étoient excellentes. Dans tous les Pays du monde, les Loix sont rédigées sur les règles de la saine morale ; il ne faut que les remettre en vigueur. Ces Loix ne doivent être ni nombreuses ni embarrassantes ; trop multipliées & trop sévères, elles nuisent presque autant que si elles sont négligées , parce qu'on ne les connoît pas & qu'on les viole.

Celles de Sicile furent rappelées à leur simplicité primitive. Les vieilles générations , prêtes à s'éteindre , restèrent sans mœurs. Hélas ! on ne se corrige

plus sous des cheveux blancs. Les vieillards regrettèrent la licence ; les femmes , qui avoient rejeté le devoir sacré de la décence , qui s'étoient enivrées de sentimens factices & de goûts mensongers , furent rendues à leur nullité , & abandonnées au pénible fardeau de n'avoir plus rien à faire.

Mais une jeunesse active , laborieuse , tempérante & sobre , se pénétra bientôt d'une morale plus pure & vint encourager les efforts de la jeune Reine & de ses deux Coopérateurs. Tous ces hommes légers & corrompus , qui ne croient plus à la vertu , furent bien étonnés , bien confondus de ce changement heureux & si-tôt opéré.

Les Siciliens ont de tout temps aimé les Sciences & la Littérature ; & Platon , Dion , les plus grands hommes de la Grèce , venoient révéler la terre qui avoit produit tant de beaux Génies. Mais on abuse de tout , même des Sciences , de la Littérature & des Arts. A mesure que la masse des connoissances se fut répandue dans la Sicile , & que le faisceau de lumières , qui jadis avoit brûlé un seul homme , un Epicharme , par

exemple, & un Archimède, se fut éparpillé dans toute l'Isle, on n'y vit plus que des demi-Savans, plus enflés cependant de leurs talens prétendus que leurs Maîtres. Tout le monde y prit, non le goût, mais la fureur de la Littérature. Dès la défaite des Athéniens, commandés par Alcibiade, ces vaincus infortunés, se trouvant nuds, errans, privés de tout, en Sicile, y trouvèrent des secours abondans par leur mémoire seule, & amassèrent beaucoup d'argent, seulement en récitant aux Siciliens engoués les plus beaux vers des Poètes Grecs. Cette passion avoit gagné les Princes eux-mêmes; & Denys-le-Tyran, comme depuis Charles IX en France, au lieu de s'occuper du gouvernement de son Empire, s'amusoit à faire des vers, & de mauvais vers, qui pis est.

Théodème, voyant donc cette épidémie généralement répandue, comprit d'abord que les véritables Gens-de-Lettres ne pouvoient jamais être assez nombreux pour faire corps dans un Etat. Il sentit qu'un grand Philosophe, un grand Orateur, un grand Poète, étant l'ouvrage de la Nature, se produisoient tout

seuls par instinct & sans maître , & que c'étoit par conséquent un phénomène qu'il falloit recevoir comme un don du Ciel. Il vit que les esclairs de Littérateurs , qui ne le font que par air, par besoin, par paresse & par effort, n'apprenant rien à leurs semblables, étoient des gens inutiles à la Société, & qu'il falloit porter sur d'autres objets les encouragemens qu'on leur donnoit. Par de sages réglemens, il dégoûta donc de la carrière littéraire ceux qui n'y avoient nulle disposition, & les engagea à prendre des professions dans lesquelles ils contribuassent plus solidement au bien de la Société. Les vrais Littérateurs, pour être alors en petit nombre, n'en furent que plus instruits & plus considérés ; ils eurent du moins des auditeurs, ce qu'ils n'avoient pas auparavant, & leur profession cessa d'être le refuge ordinaire des gens oisifs.

L'esprit de sédition, si naturel à cette Isle, disparut. En rendant le commandement plus doux, on le rendit plus respectable. Le Peuple fut heureux ; & la Reine, contente de son ouvrage, commença à s'occuper aussi de son bonheur personnel.

Elle connoissoit la passion du vertueux Théodème pour elle : elle savoit que le respect seul lui fermoit encore la bouche. Elle résolut , pour lui, d'intervertir l'ordre de la Nature, & de vaincre cette timidité charmante, qui défend à son sexe de déclarer ses tendres feux, le premier. Devoit-elle en effet punir un Prince à qui elle devoit tant & qui brûloit pour elle d'une flamme si pure, devoit-elle le punir de sa respectueuse & touchante modestie?

Mais on apprend au Palais qu'on voyoit flotter en mer le pavillon de Numidie, sur lequel étoit peint le redoutable lion d'azur. Les vaisseaux prennent terre en Sicile ; c'étoit Agathon qui cherchoit son cousin Théodème, & qui venoit lui apprendre de grandes nouvelles. Le Roi de Numidie, oncle de notre Héros, & son fils, successeur de son Trône, avoient été défaits & tués par les Maures. Agathon, qui apportoit cette fatale nouvelle, Agathon, jeune Prince du Sang, avoit ramassé les débris de l'armée vaincue, & étoit venu à bout de battre les Maures à son tour & de reconquérir tout le Royaume. Ce
Royaume

Royaume appartenoit de droit à Théodème , plus proche de la Couronne ; & le magnanime Agathon venoit lui en faire hommage.

« = Gardez , lui dit Théodème , cette Couronne que vous avez si bien su défendre ; je vous l'abandonne : le sort & mon étoile m'ont beaucoup plus donné ; & je suis plus heureux de servir la généreuse Reine de Sicile , que de régner en Numidie ».

« = Ce dernier trait l'emporte & me désarme , reprit Téléaire. Vertueux Prince , si le Trône de Sicile peut remplacer celui de Numidie , je vous l'offre avec ma main. Vainqueur de mes ennemis naturels , pacificateur heureux des troubles de mon Etat , vous avez joint à ces deux grand titres celui de Législateur. Par vous , je n'ai plus rien à craindre au dehors ; par vous , la pureté des mœurs rajeunit la Sicile : gouvernez avec moi ce Peuple que vous avez rendu à la vertu & au bonheur. En vous prenant pour époux , je remplis les intentions dernières de mon auguste père ; je choisis un Prince sans Couronne : heureuse de pouvoir lui donner la mienne = ».

A ces mots , si desirés & si attendus , Théodème se prosterne. Tous s'écrient : *Il l'a bien méritée.* Ce fut ainsi que l'Amour couronna la Gloire & la Vertu.

Agathon assista à l'hymen & au couronnement de son cousin ; puis il le laissa dans l'ivresse d'un bonheur qui ne fut troublé par aucun nuage , & reprit la route de la Numidie , où il régna glorieusement lui-même.



N O T E S.

IL paroît que ce Roman a été fait pour l'éducation du fils du Prince Thomas de Carignan. Ce n'est pas le seul Ouvrage de ce genre instructif & moral qu'on ait fait pour la Maison de Savoie. *L'Education d'un Prince*, de l'Abbé du Guet, si justement louée par Madame la Comtesse de G***, dans *Adèle & Théodore*, fut composée, depuis, pour l'avant dernier Roi de Sardaigne.

Les deux Déeses sont dans le goût de la *Cyropédie*, du *Voyage de Cyrus*, & du *Télémaque*, dont l'immortel Auteur nous paroît avoir pris plusieurs idées dans notre Roman.

L'Abbé Lenglet Dufresnoy en parle, sous le titre d'*Isis*, d'une manière à nous faire croire qu'il ne l'a point lu, puisqu'il se contente de dire que, *dans cet Ouvrage, se voient plusieurs aventures guerrières & amoureuses*. Il y a bien autre chose dans les deux *Déeses*; une belle morale, des sentimens généreux, des peintures ravissantes de la Vertu, des tableaux délicieux de l'Amour, beaucoup de traits historiques & géographiques, même un Traité complet de la Bouffole, dont nous n'avons rien dit, parce que cette matière eût paru déplacée dans notre Collection.

On trouvera peut-être qu'il y a un peu d'exagération dans les sentimens: mais aujourd'hui nous avons rendu la Vertu si légère & si commode, que celle des Anciens, qui est dans toute sa plénitude, nous étonne toujours; & que ne pouvant nous élever jusqu'à elle, nous sommes fort tentés de croire qu'en effet elle est au-dessus des forces humaines: elle n'est qu'au-dessus de notre foiblesse.

Nous ne saurions pourtant disconvenir d'une chose; c'est que l'Auteur de cet Ouvrage est le seul qui nous parle

de la Vertu Sicilienne : on l'a fort peu vue briller dans cette Isle. Dans les temps les plus reculés , la Sicile n'étoit pas moins le théâtre des crimes que celui de la corruption. Ses Géans dans les siècles fabuleux , ses Tyrans dans les temps historiques , ses vices sous les Romains , ses mœurs dans tous les âges, l'espèce de mépris dans lequel elle tomba, ses perfidies , les Vêpres Siciliennes, & mille autres traits , ne font pas honneur à ce Pays. Mais enfin les hommes sont toujours ce qu'on veut bien & bien fortement qu'ils soient. Eh ! pourquoi les Siciliens, sous une Reine comme Télaira , sous un Roi comme Théodème , n'auroient-ils pas pu cesser d'être vicieux ? Malheur à qui croit le genre humain incorrigible ! Dans tous les temps & dans tous les Peuples , les hommes ont toujours eu & auront toujours une égale facilité à recevoir les impressions du bien & du mal : il ne leur manque que des modèles. Qu'ils en aient de bons, ils ne manqueront pas de les suivre : ils sont imitateurs par nature.



QUATRIÈME CLASSE.

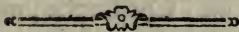
ROMANS D'AMOUR.

MARIE READ

ET ANNE BONNY,

O U

LES DEUX FLIBUSTIÈRES.



NOTE PRÉLIMINAIRE.

LA plupart de nos Lecteurs savent sans doute que les Flibustiers étoient des Pirates François ou Anglois, qui, renonçant à leur Patrie, s'immortalisèrent par un grand courage & de grands

K ij

crimes dans le siècle dernier & au commencement de celui-ci.

C'est depuis 1625 qu'on les voit paroître pour la première fois. Cette même année, deux vaisseaux, l'un François, l'autre Anglois, ayant débarqué à l'Isle de Saint-Christophe, si fameuse dans la guerre présente, ne s'amusèrent pas à s'en disputer la possession; ils la partagèrent par moitié, & y formèrent des établissemens avantageux.

Les Espagnols ne virent pas sans inquiétude ces deux Nations faire des progrès si rapides dans un Pays qui étoit à eux, & dans le voisinage de leurs grandes Possessions. Ils équipèrent donc une flotte, & chassèrent ces Aventuriers de Saint-Christophe, qui bientôt y rentrèrent, & firent de nouveaux progrès.

Pour se venger même des Espagnols, ils firent, à l'imitation des Zélandois, des courses sur eux, & leur ravirent de grandes richesses.

Plusieurs François, de cette association de Pirates, plus sages que les autres, & contents de la fortune qu'ils

avoient faite , revinrent dans leur Patrie. Les grands biens qu'ils avoient amassés si vîte tentèrent l'avidité de plusieurs Habitans de Dieppe , qui équipèrent des vaisseaux , se rendirent aussi à Saint-Christophe , & se mirent en course avec les autres contre les vaisseaux Espagnols. Leurs succès agrandirent leurs vues ; ils joignirent la sagesse au courage , & s'emparèrent d'une partie de l'Isle de Saint - Domingue que les Espagnols n'occupoient point , & dans laquelle ils trouvèrent une grande abondance : ils conquièrent l'Isle de la Tortue.

Leur troupe , indisciplinée & vagabonde auparavant , reconnut les ordres d'un Chef ; ce fut un Anglois nommé *Villis*. Mais les François , ennuyés bientôt de se voir sous le commandement d'un Anglois , choisirent pour leur Général le Vasseur , de Dieppe , qu'ils assassinèrent depuis. Ils lui donnèrent pour successeur du Rossey , Gentilhomme Périgourdin.

En 1664 , le Ministère de Louis XIV , attentif à ce mouvement extraordinaire qui s'excitoit autour des Antilles , mais

infiniment moins étrange que celui qui, depuis quelques années, fixe sur les mêmes parages les yeux de toute l'Europe, céda ces mêmes Antilles à la Compagnie des Indes. Cette Compagnie nomma d'Ageron Gouverneur de la Tortue, devenue l'Empire des Flibustiers. Ce Gouverneur, pour se gagner les cœurs des Pirates, leur amena des femmes de mauvaise vie. Ils se rangèrent tous autour d'elles; & l'un d'eux dit à ces femmes, au nom de la Troupe: *Nous ne vous demandons point compte du passé, parce que vous n'étiez pas encore à nous; vous y êtes maintenant, ne nous manquez donc pas: ou ceci*, ajouta-t-il, en frappant sur le canon de son fusil, *ceci ne vous manquera pas.*

Le nombre des Flibustiers augmenta au point qu'ils avoient des flottes, qu'ils prenoient des Villes, qu'ils se faisoient redouter des grandes Puissances par leur bravoure, & sur-tout par leur férocité.

Les plus célèbres de ces Pirates furent l'Olonnois, né aux Sables d'Olonne en Poitou, dont il prit le nom; *Alexandre*

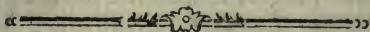
Bras-de-Fer, le Capitaine *Montauban*, *Vand-Horn*, *Laurant*, *Grammont*, *Morgan*, *Martel*, *Teach*, & autres, dont on peut voir les noms & les exploits détaillés dans l'Ouvrage de M. *Æxmelin*, & dans le 30^e Tome de l'Histoire moderne de M. Richer.

Enfin, toutes les Puissances se réunirent, au commencement de ce siècle, pour exterminer ces ennemis du genre humain; & l'on n'en voit plus sur l'immensité des mers depuis 1724.

Deux femmes ont figuré parmi ces scélérats, & (ce qu'il y a d'étonnant) ces femmes avoient des mœurs. Elles ont bien pu oublier, effacer de leur ame ce caractère de douceur & d'humanité que la Nature imprime de préférence à leur sexe: mais elles n'ont pu en bannir la pureté.

Nous allons parler, avec quelques détails, de ces deux êtres singuliers.





MARIE READ étoit une pauvre malheureuse petite bâtarde : sa mère , Payfanne Angloife , avoit époufé un jeune Matelot dont elle eut un fils , & qu'elle ne revit plus. Ennuyée d'attendre fon mari qui ne revenoit pas , elle fe laiffa furprendre à la féduction , & fe trouva groffe. Pour cacher cet accident , elle s'éloigna du lieu de fa naiffance , & accoucha d'une fille , qui eft notre Héroïne. Peu de temps après , elle perdit fon fils légitime. Cette perte lui donna l'idée d'habiller en garçon fa petite bâtarde.

Quand cette enfant eut atteint fa quatrième année , fa mère , qui mouroit de faim , la fit paffer pour le fils du Matelot , qui auroit pu alors avoir fix ans. Elle le conduifit à la mère du Matelot , qui la reçut comme fon petit-fils.

Lorsque Marie Read approcha de l'âge où la Nature alloit révéler fon fecret , fa mère prévint cet instant , &

lui apprit le mystère de sa naissance. Elle lui conseilla de continuer de porter l'habit d'homme , & la plaça , en qualité de Valet-de-pied , chez la femme d'un Chevalier Banneret. La domesticité ennuya bientôt Marie ; elle s'embarqua. Elle avoit seize ans alors ; elle servit sur un vaisseau de guerre , passa ensuite en Flandres , & entra , comme Cadet , dans un Régiment d'infanterie, pendant les guerres du Roi Guillaume.

Jusques - là elle n'avoit eu d'autre passion que pour les armes. Contente de signaler sa bravoure , & de gagner l'estime de ses Chefs & l'amitié de ses Camarades , - jouissant déjà de ces trois avantages flatteurs , une autre passion vint la tourmenter.

Elle avoit pour Camarade un Flamand d'une beauté rare : une forte de sympathie l'avoit d'abord attachée à lui ; bientôt elle ne le quitta plus qu'avec peine. Quand elle alloit en parti avec lui , machinalement elle s'exposoit à tous les coups , à tous les dangers, pour les lui épargner. Rentrée dans sa tente , elle devenoit rêveuse , taciturne & triste. La violence de ce penchant nouveau

l'entraînoit ; il fallut de toute nécessité qu'elle parlât. Mais comment faire ?

Un jour qu'elle étoit seule dans sa tente avec lui , comme par hasard elle laissa échapper une partie de sa gorge , qui étoit d'une blancheur éblouissante. Le beau Flamand , éperdu à cette vue , & transporté , se flatta de posséder bientôt une Maîtresse qui ne seroit qu'à lui. Il fut trompé dans son espoir , & trouva Marie Read aussi vertueuse qu'elle étoit belle. Elle lui enjoignit le secret & le respect : il fut très-fidèle en ces deux points.

Ce jeune homme ayant obtenu son congé , n'ayant pu avoir notre Héroïne pour Maîtresse , résolut d'en faire sa femme. Marie avoua son sexe à ses Officiers ; elle obtint aussi son congé. Guillaume de Nassau , instruit de cette aventure & de la bravoure des deux Amans , assista à leurs noces , & leur acheta une maison dans les environs de Breda , où ils tinrent Auberge.

Ils y vivoient heureux , satisfaits de leur amour & de leur modeste fortune. Mais il n'est point de bonheur durable.

Marie perdit son époux ; & , sur le champ, elle quitta le lieu qui , en lui retraçant ses anciennes jouissances , ne lui offroit plus que des regrets ; elle reprit ses habits d'homme , s'engagea en Hollande , & s'embarqua sur un vaisseau qui partoît pour les Indes Occidentales.

Différentes circonstances , dont le détail seroit trop long , la firent entrer , toujours sans être reconnue , toujours se conduisant avec la décence la plus exacte , dans les compagnies de Flibustiers , dont nous avons parlé dans notre Note préliminaire. Elle aborda , avec la troupe de Pirates qu'elle avoit adoptée , à la Jamaïque , & mérita le titre de *brave homme* , qui lui fut déferé par tous ces Forbans. Ce grand renom de Brave lui procura l'estime d'un jeune homme dont la beauté ne le cédoit pas à celle du Soldat Flamand son époux ; qu'elle regrettoit toujours.

On dit que les femmes les plus sages ne sauroient se défendre du premier mouvement de l'attrait. Marie Read se défendit pourtant de ce charme pendant quelque temps ; elle croyoit que le

flambeau d'Amour étoit éteint à jamais pour elle : il ne l'étoit pas. Mais avant de parler & de se rendre, elle résolut de rendre un service signalé à ce nouveau vainqueur.

L'occasion s'en présenta bientôt. Ce jeune homme avoit pris querelle avec un Forban de ses Camarades; ils convinrent de descendre à une petite Isle, où l'on iroit faire de l'eau, & d'aller s'y couper la gorge. Marie prêta l'oreille à cet arrangement: ayant vu l'adversaire de son ami se glisser derrière un hallier au moment de la descente, & lorsque le soleil étoit déjà couché, elle le suivit, & l'attaqua, à la faveur des ténèbres naissantes, sans être reconnue; elle le tua, & se retira secrètement.

Son ami arrive derrière le hallier convenu, & voit son adversaire mort. Il se doute d'abord que notre Héroïne, qu'il ne connoissoit encore que pour un Héros, lui avoit rendu ce service. Il la voit essuyant son épée teinte de sang : il vole dans ses bras; Marie le repousse en rougissant, & lui dit :

« = Il faut avouer que nous faisons-là un horrible métier : ne penser qu'à

nous entre-détruire; ne vivre que dans le carnage; nous voir sans cesse dans l'affreuse alternative de massacrer, ou d'être massacrés; être les fléaux du genre humain! Mon ami, est-ce-là vivre »?

« = Non, lui répondit le Flibustier, &, depuis long-temps, j'ai eu la même pensée; mais l'habitude & la nécessité me retiennent au nombre des Corsaires. Je n'ai point d'autre profession: je suis seul au monde; pour renoncer à cette vie déshonorante, il me faudroit un intérêt. Je sens que si j'avois une femme qui m'aimât assez pour vivre avec moi dans quelque coin du monde, j'irois volontiers avec elle, & que je serois plus heureux; mais où la trouver = »?

Marie Réad sourit à ces mots, & ce sourire seul la décéla. A quel homme la Nature accorda-t-elle jamais cette souplesse & cette grace dans les muscles qui environnent la bouche, & qui produisent ce sourire de volupté, que les Anciens louent tant dans Vénus? La rougeur de la décence elle-même acheva d'éclairer le Flibustier; il aime enfin notre

Aventurière avec le même respect qu'elle avoit su inspirer au Soldat Flamand.

Nos deux Amans convinrent que lorsqu'ils pourroient s'échapper de leur Troupe de Forbans, ils se retireroient dans le premier lieu convenable, qu'ils renonceroient pour jamais à leur infame métier, & qu'ils s'épouseroient selon l'usage de la Religion Anglicane qu'ils professoient tous deux.

Ils étoient alors sur le bord de Jean Rackan, célèbre Flibustier, à qui le Capitaine Barnet donnoit, depuis longtemps, la chasse avec un navire marchand armé en guerre. Sur le même bord étoit Anne Bonny, dont nous devons aussi l'histoire à nos Lecteurs.

Anne Bonny étoit Irlandoise : son père exerçoit avec distinction la profession d'Avocat à Cork. Cet Avocat avoit une femme fort laide, & une Gouvernante très-jolie. Sa femme fut obligée d'aller prendre le lait à la Campagne, pour sa santé : pendant son absence, il corrompit sa Gouvernante, qui alloit passer toutes les nuits dans sa chambre. Cette Gouvernante étoit recherchée, dans le même temps, par un jeune Tan-

neur, dont elle vouloit faire son mari, en gardant son Amant. Ce jeune homme s'avisa de jouer à sa Maîtresse un tour qui pensa lui être fatal. Il cacha, par manière de plaisanterie, quelques couverts d'argent sous les matelas de cette fille, bien persuadé qu'elle les retrouveroit le lendemain, en faisant son lit. Or, comme nous avons vu qu'elle ne couchoit plus dans sa chambre, n'ayant pas retrouvé les couverts, elle accusa le jeune Tanneur de les avoir dérobés.

Sur ces entrefaites, la femme de l'Avocat revint de la Campagne; & le jeune homme, injustement soupçonné, alla lui avouer le fait, avec toutes les circonstances. Cette femme soupçonna, à son tour, la Gouvernante de n'avoir pas couché dans son lit la nuit dernière. Elle résolut d'y coucher elle-même cette nuit, pour vérifier l'histoire des couverts, le lendemain. Son mari, qui ne savoit rien de cette résolution, entra lui-même dans cette chambre, à minuit, croyant n'y trouver que la Gouvernante. L'épouse trahie ne dit mot, & reçut son

mari, qui la quitta avant le jour, sans la reconnoître.

Elle vit alors, & l'infidélité de son époux, & l'innocence du Tanneur. Elle sauva d'abord ce malheureux; & au bout de quelque temps, elle reprocha son tort à l'Avocat. Elle étoit grosse cependant, & soutenoit, avec vérité, qu'elle l'étoit de son mari, qui l'avoit prise pour la Gouvernante, pendant la nuit dont nous avons parlé.

Le Praticien nia le fait; mais malgré toutes les chicanes qu'il put imaginer, sa femme demanda le divorce: elle l'obtint.

Ce fut dans ce temps que la Gouvernante accoucha d'Anne Bonny, notre seconde Flibustière. Elle fut élevée par sa mère dans la maison & sous les yeux de l'Avocat.

Cet homme, dont la profession sévère exige des mœurs, & qui n'en avoit plus, perdit, dans peu, tous ses Cliens. Frustré encore du bien de sa femme, il n'eut plus d'autre ressource que d'aller chercher fortune aux Isles, où la corruption presque générale rend plus indulgent

Il s'embarqua donc pour la Caroline, & y arriva heureusement avec sa Gouvernante & sa Bâtarde. Il y continua sa profession d'Avocat avec plus de succès encore que dans sa Patrie. Il perdit sa Gouvernante, & mit à la tête de sa maison Anne Bonny, déjà grande, & qu'il donnoit pour un enfant légitime.

Cette fille étoit belle, forte & courageuse; mais elle avoit quelque chose de féroce dans le caractère. Nous avons fait voir, dans notre Extrait de *Perkin*, que cette férocité n'est pas rare en Irlande. On assure qu'Anne Bonny, occupée un jour au ménage de son père, tua d'un coup de couteau une Servante, qui étoit Angloise. On dit encore qu'elle exerça la même cruauté sur un jeune homme qui avoit voulu prendre des libertés avec elle.

Son père avoit une Habitation fort riche; & différens partis attirés par cet appât & par la beauté de la fille, qui étoit frappante, se présentoient de tous côtés, & formoient des vœux pour elle. Mais aucun de ces aspirans n'eut le talent de lui plaire. Un jeune homme, sans

fortune, eut cet avantage : elle l'épousa secrètement.

L'Avocat, ayant appris ce mariage, chassa de sa maison sa fille & son gendre. Les deux malheureux époux s'embarquèrent pour l'Isle de la Providence, dans l'espérance d'y trouver quelque emploi : ils n'en trouvèrent point.

Mais Anne Bonny, ayant fait connoissance, dans cette Isle, avec le Flibustier Rackan, persuada à son mari de tenter fortune par la Piraterie, puisqu'ils n'en trouvoient point d'autre. Elle s'habilla donc en homme, & s'enrôla, avec son mari, parmi les Forbans. On vogua d'abord vers l'Isle de Cuba. Anne Bonny étant grosse, alla faire ses couches dans cette Isle ; & Rackan, qui estimoit beaucoup son courage, alla l'y reprendre.

Marie Read, qui étoit alors sur le bord de ce Flibustier, fit la plus vive impression sur l'ame de notre seconde Aventurière. Il est vrai que l'Histoire nous apprend que nulle femme n'avoit pu voir encore Marie sous l'armure guerrière, sans éprouver la même émotion.

Anne étoit libre alors : elle avoit perdu son mari. On lui avoit mandé aussi que son père étoit mort ; & qu'avant de mourir, il lui avoit fait grace , & laissé tous ses biens.

Elle prit aussi-tôt la résolution de les partager avec le beau Flibustier ; & , sous l'habit d'homme qu'elle portoit, elle crut pouvoir brusquer la déclaration.

« =Hélas , lui répondit Marie Read , à qui vous adressez-vous ? je suis femme aussi ; je n'aurois jamais cru qu'il eût pris envie à aucune de mes semblables de se faire Flibustier , & je pensois que cette folie n'avoit pu venir qu'à moi. Miss , gardons-nous le secret = ».

Le nouvel Amant de Marie Read prêta l'oreille à cette conversation. Il avoit vu l'Amour peint dans les yeux d'un rival ; il avoit entendu que ce rival n'étoit pas fort à craindre. Il découvrit ensuite l'embarras d'Anne Bonny ; il la vit qui tendoit la main à sa Maîtresse , en signe d'amitié.

Il s'approche alors , il parle.

Ici nous pourrions faire du *Pathos* , & donner carrière à notre imagination : mais nous aimons beaucoup mieux

rester Historiens, & continuer un récit simple, que de ménager une belle situation.

Anne Bonny dit donc à l'Amant de Marie Read :

« = Camarade, vous m'avez bien la mine d'être plus heureux que moi; si j'étois homme, je pourrois vous disputer cette Belle, l'épée à la main. La connoissance que je viens d'avoir de son sexe change mon amour pour elle en amitié. Je vais tâcher d'arriver à la Jamaïque, une fortune considérable m'y attend; je vous offre à tous deux de venir la partager avec moi. Faisons tous nos efforts pour nous dépêtrer de ces fripons, dont, mal à-propos, nous étions venus augmenter le nombre, & de quitter cet indigne métier = ».

La proposition fut acceptée avec reconnoissance. Mais l'orage grondoit sur le vaisseau, lorsque ces trois personnages y prenoient cette résolution; & le Capitaine Barnet vint l'attaquer tout-à-coup.

Les Flibustiers se battirent comme des gens qui n'avoient nul quartier à attendre. L'Amant de Marie Read fut

tué; il n'y eût qu'elle, Anne Bonny & Rackan, qui osèrent rester sur le tillac jusqu'à la fin du combat.

Le vaisseau pris, tous ceux qui restoient en vie furent mis à la chaîne : nos deux Guerrières furent du nombre ; elles découvrirent leur sexe, & obtinrent leur grace.

Elles arrivèrent à la Jamaïque, & y vécurent comme deux sœurs. Leur mémoire doit s'y être conservée; & si nos jeunes Guerriers peuvent s'emparer de cette Isle, si le trait que nous venons de raconter leur est connu, ils auront sur ces deux femmes extraordinaires des renseignemens que nous n'avons pas.



T A B L E

DU 1^{er}. VOLUME DE JANVIER.

MONTROSE & AMÉLIE, Anecdote Angloise,	page 3
Le Livre du très-chevalereux Comte d'Arcois & de sa femme, fille du Comte de Boulogne,	107
Les deux Déesſes, ou la Gloire & la Vertu, couronnées par l'Amour, Roman héroïque,	149
Marie Read & Anne Bonny, ou les deux Flibustières,	221

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le 1^{er} Volume du mois de Janvier de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 30 Décembre 1782.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Chriſtine.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS; OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les
Mœurs, les Usages du temps, les circonstances
particulières & relatives, & les Personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

JANVIER 1783, 2^e Vol,

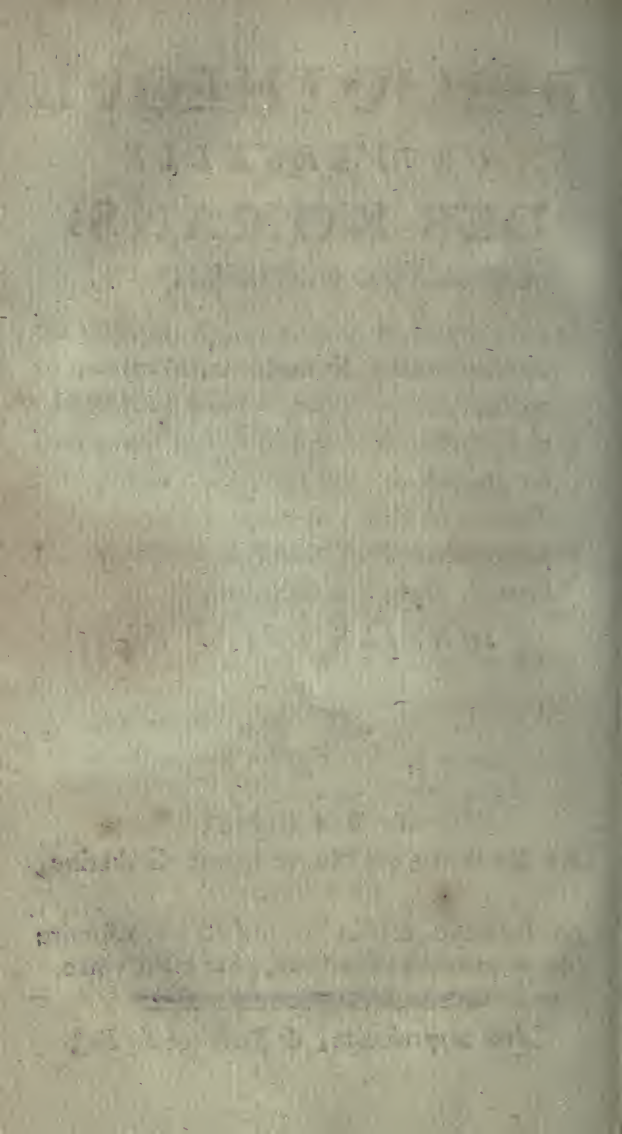


A P A R I S,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire
Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi,





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JANVIER 1783, 2^e Vol.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

GENEVIEVE

DE CORNOUAILLES,

ET LE DAMOISEL SANS NOM,

ROMAN DE CHEVALERIE.

Il nous est bien doux de revenir à la grande-Bretagne: ce nom nous rappelle la

A ij

Cour du vaillant Roi Artus, de ses Preux ; & , par suite , nous reporte dans les Gaules , où vécut Charlemagne , où le bon Archevêque Turpin écrivit l'Histoire de la Chevalerie , où les Amadis firent tant de prouesses , auxquelles on ne croit plus. C'étoit un bon temps que celui de ces fables ; c'en étoit un bon encore que celui où elles trouvoient des Auditeurs crédules : c'étoit une preuve que bravoure , foi , loyauté & naïveté avoient encore quelques charmes qui remuoient les ames. Ce n'est pas nous qui oserons dire : *Il est passé ce temps ;* nous qui avons vu lire avec tant d'intérêt ces Amadis , si bien rajeunis , & nos Romans de Charlemagne , & tous nos Ouvrages qui ont porté le caractère de la belle Chevalerie ... Non , il n'est point passé , ce temps ; nous pouvons parler de la belle Geneviève & du Damoisel sans nom.

VIVAIT , non loin du petit Bourg de Lanston , dans le Comté de Cornouailles , la jeune Geneviève : dix-sept ans faisoient son âge ; je ne dirois pas âge heureux. Geneviève n'avoit pas

encore connu le bonheur ; elle grandif-
soit sans savoir si elle étoit belle ou non.
Sa mère, la dolente Onolorie, avoit
défendu à sa Nourrice de prononcer de-
vant Geneviève le nom de beauté. Ono-
lorie, qui pleuroit toujours, s'écrioit
sans cesse : = Ma beauté m'a perdue ;
j'ai trop cru à ses charmes ; j'ai trop cru
qu'elle pouvoit me tenir lieu de tout :
j'ai trop cru au bonheur d'être recher-
chée : je l'ai été , & m'en repens =.
Ces plaintes, sans explication, étoient
une énigme impénétrable pour la belle
Geneviève. Les pleurs d'Onolorie étoient
une autre énigme bien plus cruelle pour
elle : sa bonne Nourrice évitoit toutes
les explications. Geneviève étoit dans
une ignorance absolue de son sort. Elle
ne voyoit ame qui vive, hormis sa
mère, sa Nourrice ; Francion, vieux
Domestique, dont la fonction étoit de
roder, escorté de Gripart, vieux chien,
autour du Château. Le Château étoit
bâti dans un fond, entouré de hautes
collines ; le soleil y dardoit à peine quel-
ques rayons à son midi : une verdure
pâle & froide frappoit éternellement les
regards de Geneviève ; quelques brebis,

quelques chevreuils , voilà tous les êtres animés qu'elle rencontroit. Elle ne demandoit pas si le monde étoit plus grand ; elle s'en doutoit , puisque Palmerin son père devoit revenir d'outre mer. A quoi s'amusoit-elle ? à tourner un fuseau , à lire les hauts faits des Preux du temps présent & du temps passé , à entendre les contes des Géans. Un jour succédoit à l'autre , sans apporter le moindre bien à sa situation : c'étoit , le soir , toujours la même promenade ; le matin , toujours la même occupation : c'étoit l'ennui à toutes les heures du jour. Sa Nourrice en avoit aussi une teinte : Francion n'en étoit pas exempt. On n'entendoit dans ce Château ni cris de joie , ni cris de douleur , ni chant , ni bruit , ni trépignement de pieds ; sans le murmure sourd d'une fontaine , on eût pu l'appeller le Palais du Silence.

Onolorie répandoit la tristesse autour d'elle. Pourquoi pleuroit-elle ? pourquoi se cachoit-elle ? pourquoi vivoit-elle loin de son époux ? C'est ce que vous ne saurez pas si-tôt : il faut auparavant vous faire connoître le beau Damoisel ; & guères ne le connoîtrez , si par-là

entendez le nom , comme il arrive à bien des gens qui n'ont qu'un nom à vous présenter. Le Damoïsel n'en avoit point ; il devoit en chercher un , ou plutôt s'en faire un , ce qui vaut mieux. Le nom d'un père ne doit pas être compris dans son héritage. Vous ne saurez donc que l'Histoire du Damoïsel ; & , chemin faisant , saurez peut-être un jour son nom.

Dans la Principauté de Galles & dans l'enceinte des montagnes de Merioneth , s'élevait le Château d'Harlech , qui , par un angle applati d'une montagne , regardoit à l'ouest la mer d'Irlande ; là étoit arrivé jusqu'à l'âge de vingt-deux ans le Damoïsel sans nom. Point n'étoit venu à cet âge stupidement ; point n'avoit vécu en enfance : sa jeunesse avoit été tourmentée par des Maîtres durs , qui faisoient succéder , sans interruption , un travail à l'autre ; aussi étoit-il fort. Quand il donnoit du cor , l'Echo du rivage lui renvoyoit ses sons bruyans & nourris. Quand il étoit à cheval , il auroit défié le Centaure le plus aguerri , le plus souple & le plus vigoureux. Quand il prenoit sa lance , on eût dit Ogier le

Danois, au milieu d'un pas d'armes, ou le beau Tristan, ou le brave Huon de Bordeaux. Comme il savoit passer avec noblesse, ménager son dextrier, enlever son adversaire des arçons, & tourner autour de lui! Amadis n'étoit pas plus terrible, & les Payfans Ecoissois ne savoient pas mieux parer les coups, & faire, avec leur bâton, un moulinet autour de leur corps. Tous les Maîtres s'applaudissoient de son éducation. Vint enfin le jour où tous se réunirent dans la salle du Château; il soutint de son mieux son examen; tous n'eurent que cette réponse: *Il vaudra son père, qu'il aille le venger.* Il ne comprenoit rien à ces mots; car jamais il n'avoit été appelé du doux nom de fils. Une bonne Nourrice, & déjà vieille, avoit eu soin de sa tendre enfance; deux Serviteurs, qui sembloient être plutôt les Majordômes du Château, remplissoient auprès de lui la charge de Gouverneurs. Ils l'avoient élevé durement, dans le sens physique; mais Artus, dictant les articles de Chevalerie, ne parloit pas plus sagement ni plus noblement qu'eux. Ils avoient passé toute

leur vie avec des Chevaliers : ils avoient suivi pendant toute leur vie un Chevalier d'un grand renom & de haut parage. Ils avoient recueilli les préceptes qu'ils avoient transmis au Damoisel. Telle étoit la tâche de ces Ecuyers , qui , devenus vieux , étoient les Précepteurs des enfans de leurs Maîtres. Ils répétoient ce qu'ils avoient lu dans le livre de la vie ; ils citoient des exemples & peu de discours. Ceux-ci pleuroient encore leur Maître. = Beau Damoisel , dirent - ils à leur Elève , nous est défendu de vous dire ce que êtes : c'est à vous à chercher votre père ; le trouverez , si point ne vous lassez : auparavant , allez vous faire un nom ; ne le connoîtrez que quand n'aura qu'à se glorifier de vous. = Adonc voulez que je parte ? = Le faut ; oisiveté seroit vice à votre âge ; à votre âge , faut chercher les combats & la gloire. = Pas mieux ne veux. = Est un danger qu'éviter faut... les femmes. . . = Les éviterai. = Vous éloigneroient du chemin de la gloire. = Les éviterai. = Empêcheroient d'aller sur les traces de votre père. = Les éviterai. = Vous empê-

cheroient de le venger. = Le vengerai ; mais que lui est-il arrivé = ? Ils ne voulurent point lui dire qu'il étoit mort : ils lui apprirent seulement qu'il s'étoit battu avec Palmerin ; que Palmerin l'avoit vaincu par une perfidie cruelle ; que le bon Ecbert , Roi de la Grande-Bretagne , avoit punie , en lui interdisant l'approche des sept Royaumes. Ils lui dirent que le Roi savoit qu'il avoit été élevé dans le dessein de venger son père , & qu'il l'avoit permis ; & qu'il devoit commencer par aller à la Cour de la Grande - Bretagne en obtenir la permission. = Irai , avoit répondu le Damoisfel ; irai chercher mon nom & mon père. = Pour votre nom , l'aurez bientôt des plus brillans ; pour votre père , en ferez glorieux. Mais , las ! guère ne jouirez de ses caresses. = Aurai vu du moins mon père ; sens que l'aime autant que le dois aimer. O mon père , recevez le serment que vous fais de vous venger ou de mourir , de vous trouver ou de mourir. = Point cependant trop ne faut éviter les Damoiselles , les Princesses , les Dames ; seriez appelé le beau Sauvage , & Chevalerie

vous commande accointance & courtoisie : faut avoir envie de leur plaire ; faut pour elles faire tout ce que loyale affection demande : mais point ne faut prendre encore les liens du servage ; les prendrez ces tant doux liens , quand gloire & honneur vous auront dit , *suffit*. Quand aurez fait votre nom , alors permis vous fera de sentir bienveillance , & de requérir un doux guerdon. = Ah ! ferai comme le commandez. = Vous reverrai , lui dit un des Gouverneurs , là où faudra que je meure ; ai rempli mon devoir auprès de votre personne. Vais retrouver mon Maître : fasse le Ciel qu'y veniez bientôt tel que vous le fouhaite =. L'autre ajouta : = Saurai tout ce qu'aurez fait ou entrepris ; vous en ferai accuser ou glorifier. Allez dormir ; demain vous levez au chant du coq : prendrez l'armure que voici , & partirez. Recevez nos embrassemens ; demain , point ne nous retrouverez ici =. Des larmes grosses & chaudes couloient le long des joues du Dämoifel. = N'ai point connu d'autre père que vous , mes bons amis ; si point ne m'avez donné ces caresses , qui , le sens

bien , m'ont manqué , du moins m'avez dressé à l'honneur ; m'avez donné mon courage ; m'avez formé à la fatigue ; m'avez honoré : ne puis me séparer de vous sans être moult affligé. = Avez le cœur bon , ferez un loyal Chevalier ; ferez bien recherché des Dames , puisqu'êtes sensible : ferez honoré des Preux , puisque savez être reconnoissant. Regardez votre armure : elle est d'acier , mais bien trempé ; le poli égale l'éclat du diamant ; tous les coups vont glisser sur ce bouclier ; il est sans chiffre. Pour celui - là , Dame de bien vous le fera graver , & saurez bien le conserver. Pour la devise , c'est à vous à la choisir ; parlez. = Et bien gravez : *Au Damoisel qui va cherchant son nom & son père, honneur & merci.* = Pour vos couleurs ? = Verd. = Ce sera l'espérance. Pour aigrette ? = Des plumes. = Portez-les noires toute votre vie. = Vous obéirai. = Le Roi Ecbert , quand l'aurez mérité , vous conférera l'Ordre de Chevalerie. En attendant , voilà une épée qui fut terrible dans la main de votre père ; il ne l'avoit point quand il fut attaqué : c'est avec celle - là que vous

devez le venger. = Jamais ne la quitterai : viennent les aventures, viennent tous les périls. = Allez dormir =. Il étoit remonté dans sa chambre pour se coucher. Là , l'attendoit le jeune Chapelle, le fils du Jardinier. Chapelle tomba à ses pieds , & lui demanda la grace de permettre qu'il lui servît d'Ecuyer. = Irai par-tout , ferai tout ce que voudrez ; rien n'est que pour l'amour de mon jeune Maître ne fasse ; n'y a rien que je craigne. = Si le voulez , bien le voulez ; allez vous coucher : pars demain , à la pointe du jour , soyez prêt , & arrangez votre cheval & mon destrier. = Serez content =. Il se coucha , & dormit d'un bon somme.

A la pointe du jour , Chapelle étoit au bas du Château , debout contre les deux chevaux qu'il avoit attachés à deux anneaux de fer. Le Damoisel , maillé , chaussé , gantelé , prêt à mettre son casque sur la tête , cherchoit ses deux Gouverneurs. Le Concierge lui dit qu'ils étoient partis , & avoient pris deux routes différentes , & lui avoient commandé de fermer le Château , & de n'en baïsser le pont qu'à son retour. Le Damoisel

laissa encore échapper quelques larmes. Il monta sur son cheval; & , avant de s'éloigner, fit le tour des murs du Château. Enfin, il passa sur le pont-levis, s'arrêta sur le parapet des fossés, & vit avec douleur les deux aîles du pont s'élever & en fermer l'entrée. Le Concierge, immobile sur la petite porte, le saluoit du geste & des yeux. Il s'éloignoit: sa hache & sa massue pendoient à l'arçon de sa selle; son bouclier & sa lance étoient attachés de l'autre côté: son cheval trottoit... Ils n'avoient point franchi la palissade à clairevoie du potager, que Chapelle apperçut son bon homme de père; il se mit à sanglotter, & s'arrêta tout court. Le Vieillard laissa tomber l'arrosoir de ses mains, & accourut vers son fils: = Dieu te garde, mon fils, de malencontre; songe à ton père: reviens lui fermer les yeux, & n'oublie point tes deux sœurs; recommande-les à la bonté de notre jeune Maître: dans six ans elles seront bonnes à marier=. En disant ces mots, il sanglottoit, & pressoit contre son sein la cuisse de son fils. Le Damoisel les considéroit le cœur saisi, pleuroit, &

disoit : = Est donc bien doux d'être père ; ah ! je sens qu'il doit être aussi doux d'être fils. Oh ! quand aurai-je retrouvé ce père qui me manque , & quand l'aurai-je vengé = ? La vengeance étoit encore éloignée ; & son père , il ignoroit où il le trouveroit ; & il n'est pas temps que j'apprenne à mes Lecteurs dans quels lieux le Damoisel devoit retrouver le cénotaphe de son père. Les plus impatiens diront que c'est mal-adroit à moi de laisser ignorer au Damoisel le lieu de la sépulture de son père : je réponds à ceux-là que le nom , la sépulture d'un Héros, sont des monumens immortels que tous les Peuples annoncent , & que cette voix devoit guider le Damoisel. Une fois arrivé sur le tombeau du Héros, il devoit y apprendre le sort de son père. Laissons-le sortir de ce Pays montagneux , & revenons au Château de Lanston ; c'est trop longtemps perdre de vue la belle Geneviève.

Geneviève & Onolorie n'étoient point forties de ce triste Château ; les yeux d'Onolorie ne s'étoient point dégagés de leurs sombres nuages : ceux de Geneviève sembloient refuser de s'ouvrir

sous ce Ciel épaissi. Geneviève aimoit sa mère : Onolorie ne la caressoit point, mais elle souffroit ses longues caresses ; c'étoit quelque chose pour Geneviève. Elle essayoit en vain de faire causer sa Nourrice. Celle-ci ne savoit que soupirer , prendre Geneviève dans ses bras , l'embrasser & se taire ; ou bien elle trompoit sa curiosité, en la portant sur d'autres objets.

Ce n'étoit pas sans raison qu'Onolorie étoit consumée de tristesse. Elle n'avoit plus d'espoir de revoir Palmerin ; elle étoit la cause de la mort du brave Alfred. Elle s'étoit retirée dans ce Château solitaire, pour se dérober à la colère de Grimmer son père, Comte de Pembrock, qui avoit juré de venger sa honte dans son sang. Palmerin n'étoit pas son époux : Geneviève étoit un enfant de l'Amour ; enfant aimable , & qui , à cette époque , n'étoit point grevé d'opprobre. Bâtardise & concubinage n'étoient point déshonorans comme aujourd'hui ; on ne rougissoit point du nom de bâtard. On fait que le beau Dunois en étoit glorieux , qu'il en plaisantoit avec le brave la Hire. On fait avec quel honneur Char-

lemagne traita ses Concubines ; & , un siècle après , un Adultérin fut Souverain d'une partie de l'Isle de France.

Onolorie avoit donné son cœur à Palmerin ; ce Héros avoit triomphé de sa vertu , au sortir d'un pas d'armes , soutenu pour elle contre les vingt plus vaillans Chevaliers de la Bretagne. Il étoit couvert de gloire ; il avoit ce que n'a pas toujours un Guerrier , beaucoup de cicatrices , mais point de laideur , beaucoup de hauts faits & peu d'années. Une grande renommée & une belle taille , de la force & un maintien plein de graces , la tête d'un Héros & le cœur d'un aimable Courtisan , n'est - ce pas avoir excusé d'avance Onolorie ? Ce n'étoit point - là son crime. Elle avoit déjà reçu les hommages du brave Alfred. Ce vainqueur de l'Ecosse , ce libérateur de l'Irlande , long-temps le bouclier de l'Heptarchie Anglicane , avoit soupiré pour elle ; il étoit réservé à la plus belle de soumettre le plus grand de tous les Guerriers. Alfred avoit espéré une préférence bien méritée par sa tendresse , par sa foi , par sa constance imperturbable. Espérance , bonheur , tout ce qui , dans la vie , peut avoir

quelque prix aux yeux d'un Héros , il avoit tout placé sur le cœur d'Onolorie. Ce cœur étoit plus vain que tendre ; il fut ingrat : le plus jeune des Guerriers l'emporta. Palmerin fut écouté , Alfred se plaignit. Onolorie , pendant longtemps , lui imposa silence. Alfred soumis s'indigna d'être trompé. Palmerin , non moins hautain , non moins impérieux , rougit d'un partage. La rivalité éclata aux yeux de toute la Cour ; l'imprudente Onolorie osa se déclarer ouvertement en faveur de Palmerin ; Alfred renonça , en apparence , à l'espoir qui l'avoit déçu. La guerre & la gloire l'éloignèrent des bords de la Tamise : son front étoit courbé sous le poids des lauriers. Une Princesse de l'Asie Mineure , belle comme on l'est encore sur les bords de la Circassie , fit trêve à ses chagrins. Il parut vouloir se consoler auprès d'elle : elle mourut , en donnant le jour au Daimoisel. Alfred n'avoit fait que divertir sa douleur par un second attachement ; le souvenir d'Onolorie n'étoit point sorti de sa pensée : l'injure étoit restée bien avant dans son cœur. Il n'étoit occasion qu'il ne fît d'attaquer Palmerin. Dans tous les tournois , c'étoit à lui qu'il

s'adreffoit ; dans tous les combats à outrance , c'étoit contre lui que Palmerin tiroit l'épée : les défis entr'eux étoient nombreux & cruels. Il n'est sorte de prouesse que leur rivalité ne déployât. Ces animosités ne pouvoient finir que par la mort de l'un des deux. Fatigués d'importuner la renommée de leurs querelles , ils se donnèrent rendez - vous près de l'embouchure du Séjout , & se livrèrent un de ces combats connus dans la suite par la dénomination de combats à la barrière , qui remettoient le vaincu à la discrétion du vainqueur , & le corps du mort à la voracité des vautours. Alfred fut vaincu , fut blessé , tomba à la renverse ; Palmerin , maître de sa proie , en disposa comme il lui plut. On saura , dans le cours de cette Histoire , ce qu'il en fit. Alfred ne reparut plus sur la terre. Le bruit de sa mort se répandit dans la Bretagne & dans les Gaules. Palmerin fit élever un obélisque sur la place où il l'avoit vaincu ; il y fit appendre à un anneau d'or l'épée d'Alfred , & son bouclier mis en pièces , avec ces mots gravés sur la base : *Vic*
toire de Palmerin ; sur l'autre angle : *Pour*

l'Amour ; sur la face du nord ; *Alfred vaincu* ; & sur le côté exposé au midi : *Honneur à Onolorie*. Cette arrogance avoit indigné tous les Chevaliers , qui étoient prêts de se réunir contre lui. La volonté d'Alfred les avoit arrêtés. Ce Guerrier avoit écrit à son fidèle Ecuyer d'élever un vengeur dans son fils , & lui avoit ordonné de publier qu'il ne vouloit être vengé que par son fils , qui , jusqu'à ce moment , ne pourroit porter son nom. L'Ecuyer avoit suivi les ordres de son Maître , & s'étoit consacré , avec son ami , à l'éducation du Damoisel , ainsi qu'on l'a vu. Le Roi Ecbert avoit laissé éclater son indignation à la nouvelle de la mort d'Alfred ; il en avoit appris tous les détails : on lui avoit dit que Palmerin avoit égorgé son rival , dans le moment qu'il se baissoit pour relever sa mentonnière. Cette perfidie atroce l'avoit engagé à faire sommer Palmerin , par ses Hérauts d'armes , de sortir des sept Royaumes , & de n'y jamais rentrer , sous peine de mort. Palmerin avoit osé , naguère , se présenter à la Table-Ronde ; aussi-tôt un Ecuyer Tranchant étoit venu couper sa nape ,

& séparer Palmerin des autres Chevaliers. Outré de cet affront, il avoit passé dans les Gaules, ne respirant que vengeance. Onolorie venoit de mettre au monde Geneviève : Grimmer son père la poursuivoit, & avoit juré sa mort. Pendant que Palmerin s'embarquoit pour passer dans les Gaules, Onolorie s'enfonçoit dans les terres, & venoit s'enfevelir dans le Château de Lanston. C'est là qu'un importun regret la tuoit ; là, elle pleuroit ses torts, sa beauté, son égarement. Que deviendra Geneviève ? c'étoit - là une de ses douleurs ; pour elle, c'étoit dans la mort qu'elle mettoit tout son espoir. Elle craignoit Grimmer encore plus que les plus affreux supplices. Ce redoutable Comte avoit la réputation d'être cruel ; il ne parloit que de sang, que de feu, que de gibet. En vain elle avoit fait répandre le bruit de sa mort : l'implacable Grimmer couroit les Campagnes pour la chercher ; il vouloit la retrouver vivante ou morte. Sortons encore une fois de ce triste Château, pour n'y plus rentrer ; suivons les traces du Damoisel, qu'une destinée invincible va conduire, par des routes

d'épines , de contrées en contrées, pour l'arrêter à un terme que vous êtes bien éloignés de supposer. Devant lui , à une demi-journée de distance, marchoit un de ses anciens Gouverneurs. Ce fidèle Ecuyer d'Alfred, après avoir appris au Damoisel tout ce qui procure de la gloire , vouloit finir sa vie, en lui en frayant le chemin ; il vouloit le conduire par des guides cachés , toujours la visière baissée. Il s'étoit promis d'accoster le Damoisel , & de lui donner des avis , quand il seroit sur le point de se fourvoyer. Il devoit lui inspirer aussi de grands desseins, & sur-tout le conduire à la vengeance. L'autre Gouverneur s'étoit allé placer auprès du tombeau d'Alfred, pour y reconnoître le Damoisel , & pour lui donner son nom , s'il étoit digne de son père. L'Ecuyer conducteur, que nous nommerons *Griel*, devançoit donc le Damoisel.

Le Damoisel fut arrêté dans la forêt noire qui bordoit à l'est le long rivage de la Tamise. Dans le carrefour le plus étroit, il rencontra un arc très-abaisé, & , sur un perron à côté, il lut cet écriteau : *Si ne veulx être selon aux Loix de*

Chevalerie , garde-toi d'outre passer cet are placé par les mains d'un Chevalier que sa Dame condamne à livrer vingt combats dans ces lieux pour l'amour d'elle ; si vaincu suis , iras lui rendre son image , & la dégager de ses sermens ; si vainqueur suis à mon tour , iras attester à ses pieds mon triomphe & sa beauté. Si as déjà aimé , passe ton chemin : faut un cœur neuf pour me combattre ; faut un cœur neuf à ma Dame. *Grafilinde , pour la dédommager du mien , qui onc n'aima qu'elle. Prends ce cor , sonne trois coups , & soudain me verras paroître.* = Monseigneur , dit Chapelle , adonc vous faut commencer les épreuves qui mènent à la gloire & à Chevalerie. = Le veulx bien =. Il prit le cor , sonna trois fois , & vit venir à lui un Chevalier de haute taille , visière baissée & la lance en arrêt. Le Damoisel prit du champ , s'arma de sa lance , baissa sa visière & s'avança. Au premier choc , le Damoisel sentit le bouclier tourner dans le bras de son adversaire : quoique celui-ci parût robuste , & qu'il portât des coups vigoureux , il n'avoit pas la défensive aussi bonne que le Damoisel. Les lances , au troisième passer , s'étoient

rompues; la sueur découloit de leur front, & l'écume couvroit le poitrail de leurs chevaux. Ils mirent pied à terre, & une lutte des plus vigoureuses succéda à la lance. Le Damoisel ne perdoit jamais terre, & son genou, ferme & nerveux, répondoit toujours avec adresse sur l'estomac de son adversaire. Il fallut en venir à l'épée. Le Damoisel tira la sienne, en porta la poignée avec respect sur sa bouche. = O mon père, dit-il, puisse-je honorer ton épée = ! Il se mit en garde; il montra bien qu'il fauroit un jour se servir avec gloire de cette arme redoutable. Il avoit atteint la poitrine de son adversaire, & n'avoit pas été touché : il n'en vouloit pas à sa vie; il tourna avec tant d'adresse, écarta si bien le fer du Chevalier, qu'il vint à bout de le ferrer & de le désarmer. Il le renversa à terre, posa son pied sur l'estomac, la pointe de son épée levée sur sa poitrine. *Vaincu suis, s'écria le Chevalier; prenez le portrait de ma Dame, la rencontrerez à Londres : moi, vais cacher ma déconvenue; mon armure & mon cheval sont à vous.* Le Damoisel s'empara de ses dépouilles, & partit. C'étoit son premier

premier trophée , il en étoit glorieux. Il écrivit sur le poteau : *Le Damoisel sans nom a vaincu le Chevalier qui a élevé ce trophée ; respectez cet arc.* Ce fut le champ de son premier combat.

Il cheminoit gaïement , & découvroit déjà , par un des points du bois , toute la Tamise , qui s'élargissoit , écumoit & grondoit sur les flancs alongés d'une superbe Ville ; c'étoit la Cité de Londres , le berceau de la Chevalerie. La nuit s'épaïssissoit. A travers les cîmes des arbres , la flèche d'un donjon pointilloit & annonçoit un Château. = Allons de ce côté-ci , dit Chapelie ; y trouverons un meilleur gîte que dans la forêt =. Ils tournèrent vers le sentier qui paroïssoit y conduire. A peine ils avoient fait quelques pas , qu'ils reconnurent que le sentier menoit à la demeure de quelque Chevalier de renom , ou de quelque grande Châtelaine. Le Damoisel (car vanité est le péché mignon des Damois-seaux) s'ajusta de son mieux , se remit du désordre du combat , fit frotter son armure & le caparaçon de son cheval , suspendit nonchalamment le portrait de Grafilinde sur la housse du cheval du

Chevalier vaincu, & s'avança au petit trot. Il n'y eut pas jusqu'à Chapelle qui ne relevât ses cheveux, & secouât la poussière de sa casaque & de ses brodequins; Chapelle étoit jeune aussi. L'avenue s'élargissoit à mesure : le Château paroissoit en plein. La soirée étoit belle : sur le perron, le Damoisel vit une grande Dame qui le considéroit; &, dans la grande avenue, de jeunes Damoiselles s'avançoient en folâtrant. = Chapelle, n'est-il pas vrai qu'elles sont bien jolies? —Voirement, oui, Sire; le bon gîte = ! Le Damoisel, qui n'avoit point tremblé devant un Chevalier armé, se trouvoit dans une émotion dont il ne devinoit point la cause. = Ne fais pas quoi que je sens, dit-il à son Ecuyer. = Ne moi non plus, Sire; mais crois que c'est l'effet de la présence de ces Dames. = Seroient-elles pas enchantées? = Rien ne vous en dirai; en tout cas, si l'éprouvez comme moi, l'enchantement est doux. = Dites vrai; mais me souviens de l'ordre que m'a été fait d'éviter les Dames. Faut, m'a-t-on dit, les fuir; si vous aller à la gloire, aller sur les traces de votre père, & le venger,

= Ferez comme voudrez ; mais , Sire , qu'avez à appréhender ? êtes brave , êtes armé , & puis , une nuit donnée aux Dames est sans conséquence. Qui nous empêchera de partir demain dès l'aurore ? = Avez raison , Chapelle ; allez leur dire qu'un D^{am}oisel , sans nom , requiert merci & asyle pour cette nuit tant seulement =. Le bon Chapelle piqua son cheval , & s'avança vers les D^{am}oiselles , tandis que le D^{am}oisel se rangeoit modestement près le tronc d'un arbre. Chapelle n'eut pas plutôt annoncé son message , que les D^{am}oiselles se prirent à rire , à l'entourer & à lui demander son âge. = Vingt ans , dit Chapelle. = Tant mieux , répondirent-elles ; est-il beau ? = Beau comme vous. = Aimable ? = Rien n'en fais , ne l'ai point vu encore auprès de belles D^{am}oiselles comme vous. = N'a donc aimé encore ? = Non , mes D^{am}oiselles. = Bénie soit la fortune qui nous envoie un tant joli D^{am}oisel ! = M'est d'avis que va se trouver à une terrible épreuve =. Pendant qu'un Ecuyer alloit porter cette annonce à la Dame Châtelaine , Chapelle cherchoit des yeux quelque chose

de moins haut parage que ces Damoiselles ; mais un minois aussi gentil qu'elles , une aimable & vive Dariolette , l'apperçut contre une charmille , tint son œil en arrêt ; & aussi-tôt qu'elle leva les yeux sur lui , il ne manqua pas de s'incliner : elle lui fit la révérence , & Chapelle respira. = Suis , se dit il , en Pays de connoissance = ? La Châtelaine ayant fait une réponse gracieuse , il courut vers son Maître , qui s'avança. Quand il fut presqu'en présence des Damoiselles , il mit pied à terre , donna la bride de son cheval à Chapelle , & marcha , la tête découverte & une main dégantelée ; de l'autre , il tenoit son casque. Il fit une révérence respectueuse , en approchant ses deux mains vers son cœur. Les Damoiselles , qui s'étoient avancées sur une même ligne , lui rendirent ses salutations d'une manière affectueuse. Comme elles étoient vêtues d'étoffes de différentes couleurs , qu'elles étoient fraîches & jeunes , il lui sembloit être au milieu d'un parterre , & voir les plus belles fleurs s'incliner sur leurs tiges. Nous n'aurons point le courage de répéter le compliment qu'il

leur adressa. C'étoit la première fois qu'il voyoit des femmes ; jugez s'il dut être embarrassé. Il balbutia ; mais cet embarras , sa rougeur , la vivacité du feu qui brilloit dans ses yeux , son attention à les fixer toutes l'une après l'autre , & à les couvrir toutes de ses regards brûlans , en disoient assez. Déjà Coriane avoit dit , en penchant son joli menton sur l'épaule de Falye. = Est neuf le Damoisel ; qu'il est gentil = ! Chapelle s'étoit avancé derrière le Damoisel , & lui avoit dit tout bas , en frottant une main contre l'autre , & en regardant le Ciel : = Vrai Dieu , que tu les as faites belles ! quel plaisir de les voir ! & puis , quel plaisir après = ! La troupe de Damoiselles s'étoit arrondie autour d'eux , & tous ensemble cheminoient vers la Duchesse de Septimanie. La belle , mais un peu vieille , Dodane s'étoit retirée dans ce Château , où elle tenoit sa Cour. Dodane , femme savante , & qui avoit été une des merveilles du monde , croyoit l'être encore. La beauté étoit passée , l'esprit lui restoit. C'étoit quelque chose : l'esprit peut tenir lieu de beauté ; & , à coup sûr , donne de

l'amabilité & des graces. Dodane avoit tout plein d'amabilité : mais ses graces étoient un peu douairières. On fait que quand les Graces sont veuves des Amours, elles semblent ne plus faire un pas, & rester au même point où les Amours les ont laissées. Plus de formes nouvelles, & les vieilles formes ne flattent pas absolument. Dodane avoit encore son cœur ! Je vous tromperois, si je vous disois qu'elle l'avoit conservé entier. Les Amours l'avoient percé de trop de flèches : il y avoit bien des années qu'il étoit découpé par les plaisirs ; en vain vouloit-elle le réunir par des projets de réforme : le goût des Voluptés venoit bientôt déchirer l'appareil que la Décence & la Raison avoient mis sur ses amoureuses cicatrices. Dodane ressembloit à beaucoup d'autres Dames de bien, elle avoit senti qu'il n'y avoit plus pour elle qu'un moyen, celui de céder à l'aimable instinct qui l'entraînoit. Eloignée de la Cour du Roi Ecbert, elle attendoit les aventures dans son Château. Les vieux Chevaliers se gardoient bien d'en prendre la route ; les jeunes Ecuyers, les gentils

Varlets, les Damoifels fans expérience, y venoient; & mal leur en advenoit: mais jeunefſe aime tant le plaifir! Dodane, environnée de la plus aimable Cour, tendoit ainſi des pièges aux paſſans. Le Damoifel y fut accueilli avec diſtinction. = Où allez-vous? lui dit mignardement Dodane. = Chercher mon père, le venger, courir les aventures, & me faire un nom. = Vous vous nommez? = Le Damoifel fans nom. = Elle ſe mit à rire: = Ah! fais, dit-elle, le beau nom qui vous convient; vais vous le dire. = Et ſe tournant vers les Damoifelles: = N'eſt-ce pas qu'il faut l'appeller l'Amour Damoifel, ou voire le Damoifel l'Amour =? Toutes l'appellèrent auffi-tôt l'Amour, & toutes s'emprefſèrent de former chacune une couronne, qui de roſes, qui de myrte & de lauriers, qui de renoncules: toutes les lui préſentèrent, & toutes les effeuilloient en partie ſur ſa tête. Le Damoifel ne ſavoit pas où ce accueil pouvoit le conduire.

Au ſouper, placé à côté de Dodane & en face des Damoifelles, qui toutes, comme elle, cherchoient à attirer ſes

regards , il fut servi avec délicatesse ; mais il ne put manger , par excès d'émotion : sa vue s'égaroit , son sein palpitoit , sa main trembloit. Une des Damoiselles lui versoit à boire dans sa tasse ; c'étoit un breuvage , le même dont la belle Yseult avoit éprouvé les amoureux effets. Le Damoisel , qui n'avoit pas soif , se contentoit de porter la tasse sur les lèvres , & de la remettre à Chappelle , qui la vuidoit avec joie. Mal en alloit advenir au gourmand Chappelle, Le Damoisel conserva le sang-froid qu'il est possible de garder auprès d'une troupe de Damoiselles. Dodane attendoit avec impatience l'effet du breuvage : l'ivresse du Damoisel ne passoit pas plus loin que son cœur. La nuit s'avançoit ; il n'étoit pas question de repos ni de sommeil. Des danses , des chansons , des instrumens , marquoient toutes les heures. De petits jeux succédèrent à ces plaisirs-là. Des petits jeux , qui , si souvent , deviennent si grands , achevèrent la veillée. Dans ces passé - temps , que je n'ose dire enfantins parce que l'Amour y joue de malins tours, que je ne dirai point raisonnables parce qu'il y a trop d'en-

fantillage, Dodane finissoit par demander aux Chevaliers une prouesse difficile. Elle montrait une bague qu'elle portoit à son doigt, qui n'étoit ni d'or ni d'aucun métal; bague vraiment magique, car tous ceux qui y touchoient sentoient, en y touchant, une émotion vive, & qui les faisoit tomber en pâmoison. Mais ce moment passé, on reprenoit ses sens. Les Damoiselles portoient chacune une bague semblable: les unes en avoient de si petites, de si jolies, jamais on n'eût cru qu'un doigt pût les porter. C'étoit une de ces bagues qu'il falloit enlever; le Chevalier pouvoit choisir parmi les Damoiselles, mais Dodane exigeoit la première épreuve. Hélas! il les éprouva toutes, mais avec un embarras, une mal-adresse Ce jeu fut long, & ne laissa point d'espoir. Dodane se retira, & en le regardant d'un air moqueur: = Vous le baille, dit-elle aux Damoiselles; onc Chevalier ne joua plus mal-adroitement =. Les Damoiselles ne voulurent pas pousser plus loin l'épreuve charmante de leurs bagues. = Bonsoir, lui dirent-elles, beau Damoisel; c'est

bien dommage qu'avec corps si bien fait, n'ayiez pas plus d'adresse. Pas ne suffit, pour faire un Chevalier accompli, de travailler pour la gloire; faut encore savoir jouer avec les Dames. Direz un jour : Las, sans esprit on perd bien des plaisirs ! Bonsoir, beau Damoisel. = Bonsoir, belles Damoiselles=. Il prononce ce souhait d'un ton un peu confus, & sa langue s'embarassoit.

Le lendemain matin, le Damoisel n'eut rien de plus pressé que de partir. La Duchesse le fit dispenser des civilités d'usage; il monta lestement sur son destrier.

Une pluie abondante les obligea de chercher un gîte ailleurs que sous les arbres, dont les feuilles étoient mouillées. Ils s'avancèrent vers une Habitation d'où sortoit une fumée épaisse : une haie vive sembloit enclore le petit Domaine du Maître de l'Habitation; la porte en étoit ouverte; ils entrèrent, & traversèrent d'abord un potager vaste & garni de légumes excellens; ensuite un verger d'arbres fruitiers, & qui tous plioient sous le poids des fruits. Le Maître parut : à sa longue robe, le Damoisel reconnut que c'étoit

un Alchymiste ; il avoit cependant suivi la Chevalerie pendant sa première jeunesse. Trop laid pour s'y distinguer auprès des Dames , car il étoit borgne & bossu , trop malheureux pour acquérir du renom , il avoit pris le parti de suspendre son armure à la porte de son Domaine , de s'adonner à l'étude des plantes. Il s'étoit fait un nom dans l'Alchymie , & se nommoit Vêtin. Dans la décomposition & dans la mixtion des sucs , il étoit parvenu à trouver des remèdes propres à plusieurs maladies. Il donnoit des breuvages efficaces. Il s'étoit appliqué à composer des appareils nécessaires aux Chevaliers , & qui guérissent promptement toutes les blessures. Il dit au Damoisel : = Vois bien que point n'êtes blessé. Quand serez reposé , vous fournirai belle occasion. Devez vous rendre à la Cour du Roi Ecbert de la Grande-Bretagne ; sachez qu'Agobard , ce Chef abominable de la terrible Conspiration de l'année huit cent soixante-six , n'est pas loin d'ici ; qu'il est éloigné de sa Bande , & n'a avec lui que quatre Estafiers : seriez reçu avec grand honneur par Ecbert , si lui

portiez la tête d'Agobard. = La porterai, ou perdrai la mienne, répondit aussi-tôt le Damoisel; vais partir à l'instant. = Vous suivrai pour panser vos blessures; y a ici un Chevalier qui vous accompagnera. = C'étoit Griel, le Gouverneur du Damoisel. Griel étoit masqué, & ne parloit point, de peur d'être reconnu; car il vouloit que toute la gloire revînt au Damoisel. Griel fit entendre, par des signes, qu'il étoit prêt, & se mit en route. Un petit Nègre les précédoit, & les conduisit à la caverne où Agobard s'étoit retiré. Le Damoisel le trouva endormi sur le sein d'une femme. Chapelle recula trois pas. = Les Dames aiment donc les méchans, dit le Chevalier! pas ne l'aurois cru. = Pas ne devoit être, répondit l'Alchymiste; Beauté point ne devoit s'accoupler à scélératesse: mais, las! y a des femmes méchantes = ! Le Damoisel envoya le Nègre éveiller d'Agobard; il eût regardé comme une lâcheté de l'attaquer sans défense. D'Agobard poussa un cri de surprise, qui fit accourir ses quatre Estafiers. Le Damoisel lui donna le temps de monter à cheval, & courut à lui.

Le premier choc fut si rude, que les courroies des arçons furent rompues, & qu'ils sautèrent à bas de leurs chevaux; leurs bras pouvoient à peine soutenir leurs boucliers bosselés & pliés sous la pesanteur des coups qu'ils se portoient: les mailles de leurs cottes étoient coupées par le tranchant de leurs épées; le sang ruisseloit. Griel & Chapelle se défendoient contre les Estafiers, & paroient les coups qu'on vouloit porter en trahison au Damoisel. Agobard se défendoit en Chevalier exercé, employoit toutes les ruses de la défense, & tiroit parti de sa haute taille & de la longueur de ses bras. Un coup, dirigé adroitement, lui perça le flanc & le fit tomber sur ses genoux. Sa fureur l'étouffa presque aussitôt: il se roula dans son sang; & , tant qu'il respira, il battit la terre avec ses deux mains. Le Damoisel se vit exposé seul aux épées des quatre Estafiers qui l'avoient entouré. Il tournoit sans relâche, paroît tous les coups, & les fit tomber successivement à ses pieds. Griel & Chapelle étoient blessés dangereusement. Chapelle, & le Nègre, & Vêtin, coupèrent la tête d'A-

gobard , & la présentèrent au Damoisel.
= Ne sauriez faire un plus grand hommage au Roi; avez délivré la Grande-Bretagne du Conjuré le plus terrible qu'ait jamais été ; avez assuré , d'un seul coup , & si jeune , la paix de ce Royaume. Ne manque plus à votre gloire que d'aller faire triompher le nom des Chevaliers Bretons au fameux siège que la Bretagne soutient aux Isles de Silley.
= Irai , ferai tout ce que Chevalerie me commandera ; peut-être trouverai mon père , ou le vengerai =. Griel ne l'entendoit point parler ainsi de son père , sans se glorifier de l'éducation qu'il lui avoit donnée ; il étoit content de sa bravoure. = O manes de mon Maître , le savez , si bien ai rempli mon devoir = ! Vêtin appliqua sur leurs blessures des pâtes consolidantes , & , dans peu de jours , il ne restoit que des cicatrices honorables. Griel prit les devants ; & le Damoisel , qui ne l'avoit point reconnu , prit la route de Londres , emportant dans un sac la tête d'Agobard.

Il n'étoit pas loin de la Ville. Un poteau , qui paroissoit nouvellement planté , l'arrêta ; il portoit cet écriteau : « = Vous

qui passerez ici pour aller à la Cour du Roi Ecbert, & qui voudrez mériter le nom de glorieux, de Chevalier & de grand, prenez à droite : ce sentier vous conduira aux épreuves gigantomachiques. Seriez vu de mauvais œil à la Cour, si n'aviez été jugé ici digne de devenir grand = ». C'étoit Griel qui avoit placé ce poteau. Le Damoisel n'hésita point, & entra dans le sentier. Il arriva, non sans fatigue, au cirque gigantomachique ; une force puissante sembloit le retenir, & l'empêcher de gravir sur les éminences élevées du sentier. Le sentier tournoit, & présentait des précipices. Le Damoisel se disoit tout bas qu'on n'arrivoit pas aisément à la grandeur. Il vit çà & là des armures de Chevaliers qui n'avoient pu arriver au sommet, & qui étoient restés à moitié chemin. Il croyoit toucher au terme : un lion se présenta & lui ferma le passage. Le Damoisel courut à lui ; le lion hérissa sa crinière, ouvrit sa bouche énorme, & lui présenta une griffe effroyable. Le Damoisel l'attendit, le piqua, tourna autour de lui, se garantit des replis de sa queue & de sa dent ; &, après trois

heures de combat, il le terrassa & lui coupa une patte. Il leva les yeux sur un poteau, & lut : « = Force & courage sont nécessaires à vraie grandeur = ». = Ai donc, se dit-il avec ingénuité ; ai donc des moyens d'arriver à vraie grandeur = ! Il avoit à peine prononcé ces mots, que des cris perçans frappèrent ses oreilles. Il accourt aux cris ; mais plus il approchoit, & plus la voix paroissoit s'éloigner. Le Damoisel ne se rebutoit point ; c'étoit l'accent de la douleur. Il avançoit toujours, & toujours la voix s'éloignoit. Il étoit suant ; il ne renonçoit point à l'espérance de délivrer un malheureux. La même voix fit entendre de grands éclats de rire, & rioit avec intention. Le Damoisel ne laissa échapper aucun mouvement d'impatience. = On m'a joué, dit-il ; on a abusé de ma pitié : si c'est un mal d'être humain, aurai toujours ce tort-là =. Il prononça ces paroles un peu haut ; il n'appercevoit point Griel, qui, toujours masqué, étoit tombé à ses pieds. Griel, l'invisible Guide du Damoisel, avoit entendu ces paroles échappées à un cœur sensible ; il se livroit au plaisir

d'avoir si bien fait éprouver le Damoisel. La Fée Pantanimée étoit avec lui : la Fée présenta la main au Damoisel , & le conduisit dans son Palais. Elle lui donna un Livre , sur lequel le Damoisel écrivit son nom ; c'étoit le registre des noms des véritables Grands. Le registre étoit ouvert depuis des siècles , & ne se remplissoit point. La Fée prétendit que , depuis la Chevalerie , le nombre en étoit devenu considérable. Elle affligea le Damoisel , en lui disant que son Art lui avoit révélé que la Chevalerie finiroit un jour , & qu'alors il faudroit fermer le registre. = Les vrais Grands , les vrais Chevaliers , dit-elle , seront si rares , qu'il ne sera pas besoin de registre ; l'Histoire & la Voix publique se chargeront du soin de les faire connoître. = Ce temps affreux , puisse-t-il ne jamais advenir ! s'écria le Damoisel : eh ! qui pourroit dédommager les Rois & les Cours de l'Europe de l'extinction de la Chevalerie = ? La Fée lui remit un feuillet hyéroglyphique : = Le remettrez vous-même à Ecbert ; permettez que j'appose mon chiffre sur votre bouclier =. C'étoit un

cœur, ayant pour support des branches de laurier. = Ce laurier, dit-elle, n'a pas encore de feuilles; c'est à vous à les faire pousser =. Le Damoisel rougit, & reprit son bouclier. = Avez, lui dit la Fée, une autre épreuve à subir. Regardez là-bas dans cet éloignement; vous voyez des Hameaux dans ces plaines, elles sont remplies de Pastoureaux: portez vos pas vers eux. Ne les connoissez pas; & comment pourriez-vous devenir Grand, si n'aviez fait connoissance avec eux? Quand ferez à la Cour du Roi Ecbert, distinguerez bientôt ceux qui vécu auront avec les Pastoureaux. Quant à ce qui vous adviendra, ne puis vous le dire qu'après l'épreuve. Vous préviens qu'une force magique vous chassera ou vous retiendra dans ces Hameaux; mais cette force n'agira sur vous qu'en raison de vos desirs. = Ne demande pas mieux, dit le Damoisel; mais ces Hameaux sont éloignés de la Cour où il faut que j'arrive: ce chemin n'y conduit point. Vous vous trompez: on arrive plutôt que ne le pensez, des Hameaux à la Cour. C'est par des sentiers, il est vrai, mais tapissés de

gazons , & tous fleuris ; on y arrive pur comme l'air , frais comme les fleurs : on y arrive fans s'en appercevoir , fans le vouloir ; enfin , verrez. = Grand merci , Dame ; y vais donc avec joie =.

Il prit le chemin des Hameaux, Le premier petit Bourg qui se présenta à lui portoit l'empreinte du temps & de la misère ; on n'y voyoit de subsistant & d'élevé, que des poteaux munis de carcans suspendus à des chaînes de fer , des fourches, que les tourelles d'un vieux Château , liées ensemble par des pans de vieux murs crénelés , & la flèche d'un clocher mal assis sur ses fondemens ; les habitations , couvertes de chaume , rampoient sur un sol aride & désert ; les Pastoureux étoient d'une petite stature courbés & décharnés. Tous disoient au Damoisel que , sans l'amour de la Patrie , sans leur attachement aux foyers paternels , ils auroient abandonné cette terre maudite & ingrate. = Pourquoi , leur disoit-il , cette misère , cette aridité ? le sol est-il mauvais ? = Las ! non ; c'est que le Chevalier , Seigneur de ce Bourg , ne nous a jamais connus , n'est jamais venu

ici : nous avons été livrés à des mains avides. Si vous saviez le bien qu'un Seigneur , qui demeure dans le Château , produit dans un Bourg , tous les Pastoureux croient être sous l'œil d'un père. Quel cœur sa présence donne à l'ouvrage ! Aussi , malheur au Seigneur qui ne va jamais dans ses Terres ; il n'a jamais appris à être homme , à être compatissant : aussi il fait toujours une triste fin ; le mépris ou la haine le suit. S'il est Favori de son Roi , il devient tyran ; s'il est Guerrier , il devient cruel ; s'il est dans les Finances , c'est une sangsue. Voilà , beau Damoisel , ce qui arrive aux Chevaliers qui n'ont point de pitié des Pastoureux =. Le Damoisel étoit ému jusqu'aux larmes. = Si rencontrois , dit-il , ce Seigneur félon , lui ferois payer cher son inhumanité : est indigne de l'Ordre de Chevalerie =. Il avoit quelques pièces d'or ; il les distribua à ces malheureux , & s'éloigna , pensif & affligé de ce spectacle.

A peu de distance de-là , il apperçut un autre Hameau. Mais quelle métamorphose ! les chemins , larges & doux , étoient couverts d'un gazon frais &

verd ; des arbres fruitiers se penchoient avec nonchalance sur ces chemins ; on y reconnoissoit moins la trace des voitures , des chars , que celle de la boule , du palet & des quilles : tout , dans l'enceinte des haies , étoit cultivé ; & tout florissoit , ou produisoit , ou promettoit ; point de gardiens , si ce n'est quelques épouvantails de drap rouge , ou des vieux chapeaux placés à des distances , pour préserver le chanvre naissant du picotage des oiseaux. = Chapelle ! s'écria le Damoisel , le bon Pays ! = Pays de Dieu , reprit Chapelle =. Et appercevant une jeune Pastourelle , il reprit : = Pays de Dieu Sire & Pays des Belles =. Ils avançoient toujours. Les Habitations étoient propres : une place , plantée d'arbres , étoit au-devant de l'Eglise ; des enfans sautoient autour : des mères , assises sur le seuil de leurs portes , paroissoient contentes , en regardant leurs enfans. Le Damoisel dit : = Elles ont du plaisir à être mères ; il faut qu'elles soient heureuses =. On s'empressa de lui indiquer le meilleur gîte. Il fit des questions ; il apprit , & c'étoit la première fois de sa

vie , comment on pouvoit être heureux, & combien peu il en coûte pour l'être. Il ne demanda point si le Châtelain venoit souvent dans la Terre ; on lui dit qu'il y venoit passer les plus beaux jours de l'année , & que Madame la Châtelaine venoit y mettre au monde ses beaux enfans. On lui dit qu'il parloit à tous les Pastoureux , & qu'il marioit autant de Pastourelles qu'il pouvoit , parce que c'étoit tout gain pour la Grande Bretagne. Le Damoisel y vit avec un étonnement religieux , sous un plant d'arbres séculaires , des Vieillards , qui tous disoient : Ai planté celui-ci ; moi , ai planté celui-là. Le Damoisel prit la main du plus âgé , la ferra tendrement contre son cœur , & lui dit : = Il est bien heureux votre fils ! = Et pourquoi ? reprit le Vieillard. = C'est qu'il jouit depuis long-temps du bonheur d'avoir un père ; n'ai pas ce bonheur , moi. = N'ose vous interroger , beau Damoisel , de peur de toucher à vos blessures. = Vais le chercher : hélas ! vais le venger ; c'est un soin bien douloureux. = Vous êtes trop bon fils pour que vous ne retrouviez pas votre père =.

Plus il vivoit avec les Pastoureaux , & plus il s'attachoit à eux : leur franchise, leur simplicité, leurs jeux , tout cela l'attendrissoit. Chapelle le pressoit de partir. = Encore quelques jours, lui disoit-il; j'arriverai assez tôt à Londres =. Un instinct ami lui dictoit ses réponses. Il touchoit au moment où le soleil ne devoit plus se lever inutilement pour lui; où l'aurore, le soir, le jour & la nuit, l'ombrage & le frais, la solitude & le bruit, devoient lui offrir tant de sensations nouvelles; il touchoit au moment où son ame, libre & élan-cée, devoit animer d'un fluide brûlant tout son être, & porter la vie & la chaleur jusqu'au bout de ses doigts. Ses sens ne devoient plus être engourdis : la Nature, & un sentiment qu'il est inutile de nommer, alloient, de ces cinq sens, faire cinq portes par où le bonheur devoit arriver à lui sous toutes les formes. Heureux Damoisel, de se trouver au Hameau, & d'y ouvrir ses yeux à la plus pure de toutes les lumières !

Au Hameau venoient d'arriver deux

femmes étrangères : l'une étoit d'un âge mur ; l'autre étoit encore bien éloignée de cette maturité : c'étoit encore une fleur fraîche. Elle avoit le vêtement du Village , le beau touret , la cotte & les amadis ; elle avoit dans sa démarche cet abandon de la jeunesse & de la beauté qui n'a pas encore des projets , & qui cède au besoin d'aller & de venir. L'innocence & le repos étoient dans son cœur , ainsi que sur son visage. Ses beaux regards ne s'allongeoient pas encore autour d'elle ; ils ne décrivoient point encore autour de sa personne un cercle enchanté , dont la beauté est le centre. Elle étoit accompagnée de sa Nourrice , alloit à Londres : elle alloit être témoin des fêtes que les Chevaliers devoient donner , venoit assister à ces pompeux spectacles , comme y viennent la jeunesse , l'innocence ; comme y viennent les Pastoureaux , mêlés parmi le Peuple , ignorés , confondus , & se repaissant des yeux seulement , des fêtes & des jeux de la Cour. Nous n'intriguerons point nos Lecteurs ; c'étoit Geneviève de Cornouailles. Onolorie , sa mere , ayant appris

appris les tournois qui se préparoient à la Cour, & sachant que tous les Chevaliers étrangers y feroient admis, s'étoit flattée de l'espoir que Palmerin viendrait y chercher de la gloire. Elle envoyoit Geneviève, & avoit donné des ordres à sa Nourrice de faire en sorte que sa fille fût apperçue par tous les Chevaliers. = Si Palmerin, lui disoit-elle, se trouve dans la troupe, il la verra; il est père, le sang demandera ses droits; ses entrailles s'intéresseront à Geneviève. Si voyez un vieux Chevalier qui s'attache à ses pas Enfin, Nourrice, l'avez élevée, l'aimez; votre cœur vous dira ce que devrez faire pour savoir la vérité. De peur de malencontre, vous ordonne de mettre ma fille, par-tout où séjournerez, sous la garde d'un Chevalier honnête. Allez =. Elle avoit embrassé Geneviève, & lui avoit dit: =Puisses-tu, mon enfant, revenir plus heureuse & consoler la désolée Onolorie =!

La Nourrice avoit donc conjuré le Damoisel de prendre sous sa garde Geneviève: il n'avoit pas été besoin de

l'en prier ; à peine la Nourrice lui avoit-elle dit : = Sire Damoisel , voilà Geneviève , que l'honneur & les devoirs de Chevalerie assurent de votre protection = , qu'il avoit interrompu ce discours : = Vrai Dieu ! si je la défendrai ! Nourrice , pouvez y compter = ; & se tournant vers Chapelle : = Vrai Dieu ! qu'elle est belle ! = La bonne aventure ! avoit répondu Chapelle. = N'ai pas besoin de savoir ce que êtes , belle & gentille Geneviève ; puisqu'implorez assistance de Chevalier , faut que soyiez née Damoiselle : vous en crois , & crois que êtes une Divinité ; au moins est-il vrai que êtes une merveille = . Geneviève fit la révérence , baissa ses beaux yeux , rougit & trembla. Le Damoisel voulut la reconduire ; il lui présenta sa main , & il trembloit aussi fort qu'elle . . . Effet charmant d'un magnétisme impénétrable ! = Ai tremblé , dit le Damoisel à Chapelle ; la Damoiselle trembloit aussi. = Ah ! Sire Damoisel , saurez désormais tout ce que cela veut dire = . Si vous croyez qu'il passa une de ces nuits virginales & chargées de doux pavots , vous vous trom-

pez ; des roses , & quelques brins de myrte , se mêloient à ces fleurs de la nuit : des rêves caressans & doux songes l'avoient tenu éveillé. C'en étoit fait , il ne devoit plus oublier la belle Geneviève de Cornouailles. Il n'alloit plus se présenter aux combats sans ces emblèmes heureux qui sont l'âme de la Chevalerie , sans rapporter à sa bien-aimée toutes ses prouesses & toutes ses victoires. Le matin , en sautant au bas de son lit, il ne fut que dire :
= Ah ! Chapelle , ai trouvé ma Dame.
= Grand bien vous fasse ! lui répondit Chapelle =.

Geneviève n'avoit point passé une nuit plus tranquille ; mais son insomnie n'avoit rien que de doux. Le sentiment qui l'agitoit étoit si nouveau ; elle en ignoroit & la cause & les suites. Eh ! quelle crainte pourroit inspirer un penchant dont on ne prévoyoit pas le but ! Il sembloit à Geneviève qu'elle venoit de connoître un nouveau besoin ; & ce besoin paroissoit si naturel ! Il n'étoit partie de son être qui ne répondît à son cœur , & à laquelle son cœur ne répondît. Le Damoisel sans nom n'étoit

point sorti de sa pensée ; &, le lendemain, c'étoit lui qu'elle cherchoit, en ouvrant ses yeux à la lumière. Déjà tout ce qu'elle voyoit n'étoit pas lui. Voilà la pensée de Geneviève attachée sur le Damoisel ; voilà le but où portent ses yeux : son cœur ne s'en éloignoit guère. Elle aimoit déjà mieux être sous sa sauvegarde , que sous celle d'un autre Chevalier. Enfin, il étoit jeune : elle étoit jeune aussi. Ces rapports de jeunesse , qui sont plus puissans qu'on ne pense , & qui agissent si fortement sur nous , étoient une excuse de plus. Il y en avoit une autre à laquelle n'échappent point les âmes neuves & reconnoissantes ; c'étoient les services que le Damoisel étoit prêt de lui rendre : cette espèce de paternité que la force , qui aime à obliger , exerce envers la foiblesse, est bien douce & bien attachante. = Nourrice , disoit-elle, que vous en semble du Damoisel ? = Il est gentil. = C'est de quoi me suis avisée ; le hasard a eu pitié de moi. = Le pense comme vous. = Irai avec lui à la Cour du Roi Ecbert. = Le veux bien. = N'est-ce pas qu'il ne peut me méfarriver en si bonne compagnie ? = Ne le crois

point =. A ces mots, la Nourrice se mit à rire. = De quoi riez-vous? = Le saurez dans un autre temps; baste que vous dise qu'ai plaisir à vous voir portée d'inclination vers le Damoisel. Mais auparavant que fassiez avec lui le grand voyage de Londres, voudrois qu'allassiez ensemble dans ce vallon que voyez, qui est si garni d'arbres odoriférans, si épais; là est un Palais où les Damoisels & les Damoiselles vont faire des épreuves. Allez-y, & si revenez ensemble, vous dirai tout ce que pense aujourd'hui. = Le veulx bien, reprit Geneviève, si le Damoisel le veult. = Oh! le voudra, reprit la Nourrice; témoignez seulement un peu de curiosité. = Feraï ce que voulez =.

Le Damoisel avoit revu Geneviève, &, de jour en jour, il avoit éprouvé que la pensée de s'éloigner étoit la dernière & la plus triste de toutes ses pensées. Il oublioit de jour en jour, & ses voyages, & Londres, & le siège de Silley. Il sembloit qu'un charme inexprimable étoit attaché à ses journées. Qu'elles étoient courtes, quand il les passoit auprès de Geneviève! que les mo-

mens qu'il passoit loin d'elle étoient longs! — Ah ! Damoiselle, disoit-il, Damoiselle, restons au Hameau ; restons ici , puisqu'on y sent , puisqu'on y trouve , puisque , Damoiselle , vous y ai trouvée. — Eh bien , Damoisel , disoit Geneviève , allois cherchant une fortune ; celle qu'ai rencontrée en vous trouvant , est la plus belle que Dame ou Damoiselle puisse jamais rencontrer. N'ai ne besoin ne cure ; m'est d'avis que n'y a plus rien dans le monde au-delà de la place où vous êtes. Quand vous ai vu , quand vous ai entendu , tout est fini pour le bonheur de Geneviève =.

Griel , toujours présent & toujours caché , toujours invisible Guide du Damoisel , & qui savoit l'avancer dans la route de la gloire , voyoit à regret le Damoisel s'attacher plus à Geneviève qu'aux Pastoureaux. Aimer une Payfanne , ce n'est pas aimer la Campagne , ni les bonnes gens ; oublier pour Geneviève le soin de venger son père , c'étoit une honte dont Griel commençoit à rougir pour le Damoisel. — Faut , se disoit-il , rechercher les Dames : malheureux le Damoisel qui n'a pas sa Dame ! mais

malheureux celui qui donne tout pour elle = ! Pendant la nuit, il fit élever un poteau au fond du bocage où le Damsel & Geneviève se rendoient tous les jours, & plaça cette inscription : *Honni sera le Damsel qui aura passé plus de dix jours auprès d'une Pastourelle, tant aimable soit-elle ; honni sera cil qui aura reculé ou n'aura pas avancé pour elle dans le beau chemin de Chevalerie ; honni sera, s'il a oublié qu'avoit un grand devoir à remplir : malédiction soit trois fois au fils lâche, ou ingrat, ou efféminé.* Griel s'étoit placé à une hauteur peu distante de-là, & attendoit l'arrivée du Damsel, pour faire retentir à son oreille le son mâle & guerrier du cor.

Le Damsel y vint ; il donnoit une main à la belle Geneviève : ils se promenèrent pendant long-temps avec cette aimable mollesse de deux êtres, dont l'unique besoin est de se voir & de s'entendre, & non point de marcher. Penchés l'un vers l'autre, ils s'entretenoient d'une seule chose, d'un seul motif qu'ils n'avoient pas encore osé nommer. Ils peignoient leur bonheur, dans le contentement qu'ils disoient trouver aux

lieux où ils s'étoient rencontrés. = Que la campagne est belle ! disoient-ils ; que ce gazon est doux ! que cet ombrage est frais ! qu'on y passeroit bien toute une longue vie = ! Ah ! que ne disoient-ils plutôt : Que nous sommes charmés d'y venir & d'y rester ensemble ! Que ne se disoient-ils : Sans vous , ici , je m'ennuierois ; sans vous , si ces lieux ont quelques beautés , je ne les aurois jamais apperçues ; je n'y aurois trouvé , même parmi ces plate-bandes garnies de fleurs , je n'y aurois trouvé qu'une solitude qui m'auroit effrayé. Mais vous êtes ici ; mais du moment où je vous ai vue , ces lieux , cette terre ; ces arbres ; tout a été enchanté , tout a ressenti le pouvoir de la Féerie , & par-tout j'y suis heureux & tranquille. S'ils ne s'exprimoient pas aussi ingénument , ils sentoient ; & cela suffisoit. L'élévation du poteau étonna le Daimoisel. Il s'approcha ; Geneviève le suivait un peu derrière lui. Il lut ; une sueur chaude découla de son front : trois fois il baissa la vue vers la terre ; & quand il eut lu ces mots : *Malédiction soit trois fois au fils lâche , ou ingrat , ou*

efféminé, il sentit dans tout son corps un frémissement universel, & se mit à pleurer. Geneviève avoit lu ; & ces derniers mots lui ayant rappelé le souvenir de sa mère, elle laissa échapper des larmes. Ils se regardèrent tous les deux en pleurant, & tous les deux, étonnés de leur douleur : = Chier Damoisel, dit Geneviève, pleurez ; qu'avez donc ? = Là est ma leçon, répondit-il ; là est le repentir ; là est la malédiction qui m'attend. Ah ! non, père chier, père inconnu ; non, ne mériterai-je l'infamie ne le reproche. Ah ! Geneviève, ai perdu trop de temps auprès de vous. = M'affligez, beau Damoisel ; trop de temps, dites-vous = ? Elle soupira, & ce soupir fut entendu par le Damoisel. = Point ne croyez qu'en fois fâché ; point ne croyez que veuille vous quitter : ai un père, savez ce qu'est un père ; n'y a rien au monde de plus =. Il alloit dire de plus cher ; il s'arrêta : car rien ne lui étoit plus cher que Geneviève. = Mais pleurez aussi, Damoiselle ? = Ai une mère, & sentoie que l'avois un peu oubliée auprès de vous. En pleurois ; & cependant ne fais si n'aurai pas demain & tou-

jours le même tort envers elle, tant que vous verrai & vous entendrai=.

Griel, qui avoit apperçu, sans être découvert, le Damoisel & Geneviève, ne douta plus de l'effet que l'inscription faisoit sur eux. Il prit son cor, & joua la marche guerrière des Chevaliers aux grands jours. A ces sons, le Damoisel s'écria : = Vois bien que partir faut ; homme, Génie, qui prends soin de ma gloire, grand merci ; partirai, le jure par mon épée =. Griel entendit cette exclamation, & en fut touché jusqu'aux larmes. = Il est né pour l'honneur, se dit-il, puisqu'il se rend lui-même justice =.

Le Damoisel, à peine retourné au Hameau, appelle son Ecuyer. = Il faut partir =. Chapelle n'étoit pas si pressé ; il poursuivoit amoureusement une Pastourelle, qui fuyoit toujours, quand il croyoit la bien tenir. Ce n'étoit pas sa faute : les sermens ne manquoient point ; les soupirs alloient un grand train ; les gestes encore plus vite. Il espéroit cependant ... Quel contre-temps qu'un départ subit ! Il prenoit négligemment les harnois, & s'alanguissoit.

=Sire , dit-il au Damoïsel , bien étonné suis que partiez d'ici sans avoir tenté l'épreuve de tous les Chevaliers. = Quelle épreuve ? = Dans ce vallon y a un Palais : Beauté est son nom. Là les Damoiselles vont éprouver leur cœur : si en sortent récompensées de quelques chiffres ou de quelques portraits , si vont par-tout dans le Palais de Beauté , si la Fée qui y commande leur fait accueil & est contente d'eux , rien ne manque au renom des Chevaliers. Il en est peu qui n'aient tenté l'épreuve. Allez-y , Sire , demain , tenant la belle Geneviève par la main =. A ce récit , le Damoïsel étoit tout ame & tout oreille. Parler de la Beauté , de ses charmes à un jeune Damoïsel , c'est l'embraser. Le Damoïsel auroit voulu être déjà dans ce Palais ; il attendit le jour , pour voir Geneviève , & l'y conduire.

Geneviève enduroit , dans le même instant , des reproches de sa Nourrice. = Partez , lui disoit-elle ; avez quelque secret & doux penchant pour le Damoïsel , & n'avez osé lui dire de tenter l'épreuve du Palais de Beauté.

Comment donc saurez-vous si a pour vous cette tant douce inclination que seriez aise d'y trouver ? Point ne vous fiez à lui , si ne tente l'épreuve ; auroit dû, lui , vous la demander. = Ne savois, Nourrice , comment falloit parler. Faut partir , faut le suivre. Mais seroit-il possible que le Damoisel devînt un jour... = ? Elle se mit à pleurer.

Le Damoisel étoit déjà à la porte ; il y avoit long-temps qu'il avoit appuyé son oreille contre la ferrure , & , déjà il avoit répété bien des fois : = Belle Damoiselle , dormez-vous = ? La Nourrice s'étoit montrée la première. = Bonjour , Nourrice , avoit-il dit ; la Damoiselle dort encore ? = Oh ! que nenni ; elle avoit un réveille-matin à l'oreille. = Eh quoi ? = Eh quoi ? ne le devinez pas = ? Le Damoisel rougit , & s'appliqua la plaisanterie de la Nourrice. = Eh quoi ! lui dit-elle , partiriez sans avoir vu la merveille qu'est ici ? = Quelle est cette merveille , Nourrice ? = Le Palais de Beauté. = Ah ! si votre Damoiselle veut y venir avec moi , aise en ferai. = Pas mieux ne veut la Damoiselle , = Adonc attendrai qu'elle

descende=. Il n'avoit pas fini de parler, que Geneviève s'étoit montrée & lui avoit gracieusement souri. Elle lui présenta la main; elle s'étoit mise sous le plus bel habit des Pastourelles : un ruban rose attachoit sous son menton le large chapeau qui couvroit sa tête, & la rendoit plus que jolie.

Ils s'acheminèrent dans le vallon où s'élevoit le Palais de Beauté. Cet heureux Palais n'étoit pas bien éloigné; & bien en prenoit aux Voyageuses, parce qu'elles ne pouvoient y aller qu'à pied. On ne pouvoit aller vers ce lieu charmant qu'à petits pas : la foule n'étoit pas grande. Beauté est chose plus rare qu'on ne croit, & il n'y avoit que les Belles qui pussent faire ce pèlerinage. Des myrtes s'élevoient à hauteur d'appui le long des avenues; des coudriers penchoient & arrondissoient leur cîme; quelques lilas suspendoient, au sommet, leurs houpes fleuries, & des rosiers chauffoient le pied des arbres qui bordoient cette route parfumée. Un gazon, semé de marguerites, de bleuets, de thym, sembloit un ruban de diverses couleurs, jetté sous les jolis pieds des

Pastourelles qui s'avançoient. Ça & là des nids de tourterelles, des colombes blanchissantes, des fauvettes amoureuses, des rossignols, gazouilloient, s'ébattoient & plânoient.

Le Damoisel ouvroit ses yeux étonnés; Geneviève ne savoit plus que soupirer. Enfin, ils arrivèrent devant les portes du Palais: elles étoient fermées. Ces portes magiques ne s'ouvroient qu'à l'heure la plus brûlante du jour. Cette heure sonna: un grand bruit se fit entendre: une Fée, d'un coup de baguette, agita les gonds; le bois sacré roula sur ses quatre pivots, & permit à l'œil de pénétrer dans la première enceinte. La Fée Joliette présenta la main au Damoisel, & lui fit signe d'entrer. Le Damoisel n'eut pas plutôt posé le pied sur le jaspe sanguin qui couvroit le plancher, que, jettant sur Geneviève un regard, il recula trois pas de surprise & de joie. Geneviève étoit embellie: sa beauté l'éblouissoit . . . Il sentit au même instant sa vue se troubler; il ne vit plus aussi clair qu'il avoit vu jusquelà: tout prenoit autour de lui une forme & des aspects outre mesure. Il voyoit

tout en beau : un bandeau sembloit peser sur sa paupière. Eh ! qu'il étoit beau ! c'étoit celui que nous recevons tôt ou tard des mains de la Beauté ; bandeau céleste, qu'on ne devoit jamais déchirer , & qu'on ne déchire jamais sans payer cet attentat par la perte des plus douces de toutes les illusions. Heureux celui qui fait le garder ! Une foule de petits êtres charmans s'attachèrent à Geneviève & au Damoisel : c'étoient les Mensonges , les Illusions , les Rêves, les Projets. Dieux ! combien Geneviève gaignoit sous cette charmante escorte ! Le Damoisel dut à ces aimables Mensonges un soupir que Geneviève ne put se défendre de laisser échapper. = Beau Damoisel , lui dit - elle , beau Damoisel , n'abandonnez jamais la constante Geneviève. = Jamais , lui dit le Damoisel ; jamais =. De tels sermens n'étoient point nouveaux. La Fée en rit, parce que c'étoit toujours sur la même place , parmi les Mensonges , que les sermens se répétoient : & il y avoit dans ce Palais un vaste appartement rempli des listes nombreuses de

ces fermens, qui n'avoient eu que la durée du Mensonge.

La seconde salle offroit une épreuve plus difficile. Elle étoit plus éclairée : une infinité de portes y aboutissoient, & se touchoient de si près, qu'il n'étoit pas rare que deux personnes sortissent chacune par une porte différente, en croyant sortir par la même. Un charme puissant sembloit vouloir éloigner l'un de l'autre, & on avoit besoin de se ferrer pour n'être pas désunis. Au lieu du bandeau, qui, naguères, embellissoit tout, les yeux, ouverts par une main invisible, se promènent avec orgueil les uns sur les autres, pèsent, mesurent, s'observent. Il est rare qu'on ne perde tout à ces observations. Le Damoisel, vingt fois, se sentit repoussé : vingt fois une main ennemie voulut arracher son bandeau ; vingt fois il fit des efforts pour le conserver, & pour ne pas s'éloigner de Geneviève : il sentit les Mensonges s'échapper ; il ne les regretta point. Geneviève lui parut moins belle ; mais il la vit du moins telle qu'elle étoit, & il en fut plus flatté. Les

Illusions vouloient l'abandonner ; il en retint quelques - unes : l'Espérance qu'il caressoit de la main , les Rêves qu'il appelloit *mes amis de nuit* ; les Projets , ces aimables couriers du bonheur du lendemain. En vain toutes les portes s'ouvrirent à-la-fois ; pour n'être point trompé , il souleva Geneviève dans ses bras : l'Espérance la couronnoit , & il passa par la même porte. La Fée Joliette applaudit par un battement de mains , & dit qu'adresse étoit bonne jusqu'auprès de la Beauté.

Les épreuves devenoient de plus en plus dangereuses ; ce n'étoit plus un jour pur ; ce n'étoit plus un de ces jours brillantés qui s'échappent en ondoyant & en paillettes légères , de la ceinture des Graces : jours peu connus , & souvent mal employés. C'étoit un jour faux : un prisme désespérant étoit suspendu entre Geneviève & le Damoisel. Ils ne se voyoient plus tels qu'ils étoient ! Sous la glace épaissie du crystal imposteur , les graces de Geneviève paroissoient des défauts : sa taille se rappetissoit , sa bouche enchanteresse s'élargissoit , ses lèvres purpurines pâlissoient , & ses yeux ,

ternes , obscurcis , ne répandoient qu'une lumière fausse & louche. Le Damoisel étoit jugé aussi mal par Geneviève. Ils voulurent se parler ; ce n'étoit plus ce son qui alloit au cœur , cette mélodie de l'ame qui ravit ; c'étoit une voix rauque , discordante. La voix du Damoisel ne pouvoit plus former l'octave délicieuse de la voix de Geneviève ; le diapazon de leurs tendres accords étoit rompu. Il étoit peu de Chevaliers qui eussent soutenu ce troisième période de la Beauté ; c'étoit l'âge où les infidélités & les inconstances prennent naissance. Le Damoisel & Geneviève jettèrent un cri de désespoir, qui fit retentir toute la salle. = Non, Génies infernaux ; s'écrièrent-ils ; non , point ne saurois oublier ce que tant j'affectionne ; plutôt consentirois à perdre le jour : belle ou laide , beau ou laid , elle sera toujours ma Dame , il sera toujours mon Damoisel =. A ce cri, le prisme tomba , se brisa en mille pièces ; des Génies mal-faisans les ramassèrent , & s'envolèrent pour les répandre dans l'Europe. Des enfans de ceux qui héritèrent de ce verre funeste ,

sont nés sans doute les médifans, les calomniateurs, les censeurs & tous ces infortunés qui ne savent jamais rien apprécier dans la balance de la vérité.

Le Damoiscl traversoit une galerie d'une longue étendue, où étoient suspendus des portraits de toutes les espèces. Ces images célestes avoient été apportées par des Chevaliers dans le premier âge des illusions. Vous pensez bien que les traits étoient flattés : il étoit impossible de concevoir que la Beauté pût avoir plus de charmes. Il avoit été impossible à presque tous les Chevaliers de traverser cette galerie sans s'arrêter, sans soupirer auprès de ces portraits, quelque préoccupés qu'ils fussent de leurs Dames. Par une féerie dont nos Lecteurs nous dispenseront de donner l'origine, de ces tableaux s'élançoient des flèches ; & si le Chevalier qui les considéroit formoit un seul desir, en vain couvroit-il de sa main la prison où son cœur se mutinoit ; la flèche, lancée par un Dieu, se glissoit à travers les doigts, & se posoit sur la place où tout son sang s'étoit porté. La galerie avoit deux faces ; vis-à-vis des portraits des

plus belles Dames , on voyoit ceux des plus beaux Chevaliers. Le nombre n'en étoit pas si grand ; d'ailleurs , vous savez que nous fûmes toujours peu distingués par de semblables hommages. Les Dames , avares d'un si beau tribut , ménagent trop leur bonheur & leur secret : peut-être ont-elles raison de montrer un peu moins de reconnoissance. Cependant le même charme étoit attaché aux portraits des Chevaliers ; car on ne me croiroit point , si je disois que la présence d'un beau Chevalier est une présence muette auprès de vous, Mesdames ; elle ne le fut jamais. Ainsi le voulut ce grand Architecte , qui fit tout pour le mieux.

Le Damoisel & Geneviève avançaient à petits pas dans cette galerie magique ; car il n'est pas possible de ne pas s'arrêter en passant devant la Beauté , & de ne pas tourner la tête vers elle , en s'éloignant. Quelqu'étroitement serrés qu'ils fussent , un pouvoir surnaturel détournoit & fixoit leur vue , chacun du côté opposé , chacun vers les tableaux. Leurs genoux fléchissoient en passant dans ce sanctuaire ; leur cœur bondissoit,

leur sang refouloit vers le foyer brûlant de la sensibilité. = Quelle épreuve, ô Dieux ! s'écrioient-ils ; ô Dieux , protégez nous =. L'épreuve étoit redoutable en effet. Comment voir sans être brûlé , sans rompre mille liens , tant de charmes ! Le Damoisel trembloit , ne se connoissoit plus ; mais il avoit la force d'avancer : des flèches dorées se croisoient & tomboient à ses pieds ; mille fois il fut tenté de découvrir son cœur & de l'ouvrir à tous les traits. Oh ! s'il eût reçu le jour dans le Pays charmant des Gaules , oh ! Geneviève, c'en étoit fait... Geneviève n'étoit pas plus tranquille & n'étoit pas moins irréprochable. Tantôt tirant par le bras son Damoisel , tantôt entraînée par lui , ils arrivèrent à l'autre bout de la galerie. Comment firent-ils pour avoir tant de courage ? je ne vous le dirai point. Honneur cent fois au Damoisel qui étoit sorti content de cette épreuve ; honneur mille fois à Geneviève , qui , en même temps qu'elle donnoit une preuve évidente de son attachement , en recevoit une aussi flatteuse !

Ils ne touchoient point au terme de

leur entreprise ; ils venoient d'entrer dans la chambre de feu. Aux deux bouts étoient deux colonnes : le Temps les avoit élevées & les respectoit. Mille petits feux brilloient dans cette chambre : les uns n'élançoient qu'une vapeur qui faisoit tourner les têtes sans échauffer le cœur ; les autres scintilloient seulement à travers les paupières , & ceux-là attiroient les Dames par leur fausse chaleur : ceux-ci sembloient remplir un âtre rougi , & ne pouvoient jamais s'élever ; il falloit s'approcher de bien près pour en sentir l'atteinte ; & ceux-là avoient le malheur d'être souvent méconnus. C'étoit tant pis , car ils dureroient long - temps. Le Damoisel en trouva de si tièdes : c'étoit pitié. D'autres enfin , environnant leur foyer d'une flamme épaisse , noircissoient tous ceux qui avoient l'imprudence de s'en approcher. Le Damoisel s'éloigna avec effroi de ce feu coupable : il étoit trop bien né pour le connoître jamais. La Fée le prit par la main , & le plaça debout contre une colonne : elle plaça Geneviève , dans la même attitude , contre la colonne parallèle. Elle agita la

baguette : au même instant , deux feux , mais brillans , mais violens , & imprégnés de la pure couleur des Cieux , jaillirent de leurs cœurs , montèrent en serpentant le long des colonnes , & sembloient prendre une nouvelle force en passant sur la tête du Temps , qui servoit de chapiteau aux deux colonnes : la gerbe de feu se recourboit vers l'autre gerbe ; elles décrivoient ensemble un cercle enflammé , un cercle parfait , où les feux , confondus & unis , paroissoient sortis du même foyer. = Il y a bien des siècles que je vis , s'écria la Fée , & voici la seconde fois que je suis témoin d'un phénomène si accompli. Heureux Damoisel , heureuse Geneviève , toutes vos épreuves sont finies : ah ! puisque vos feux s'épurent & prennent une vie nouvelle en passant sur la tête du Temps , vous serez un modèle unique d'un bonheur inaltérable. = Il n'est pas certain toutefois , ajouta-t-elle , que le Damoisel n'interrompe jamais cet élan délicieux d'une flamme brillante. Je vais l'éprouver : ne vous affligez pas , Geneviève =. Aussi-tôt la Fée ouvrit le cabinet des Amourettes , dont

l'Occasion étoit l'aimable Concierge. Ce cabinet n'avoit point de couvert, & tout ce qu'on y disoit s'évaporoit; tout ce qu'on y faisoit n'avoit pas plus de durée. Le Damoisel ne put se défendre de rire en y entrant; c'étoit l'effet du charme des Amourettes. Il parloit à haute voix, il chantoit: ses regards effrontés se promenoient sur les femmes qu'il y trouva, & il donna deux fois des sujets de plainte à Geneviève. = Deux fois, dit la Fée, c'est bien peu; consolez-vous, Geneviève: au reste, le Damoisel n'en fera pas moins unique. Il n'est point de Chevaliers qui n'aient eu plus de deux Amourettes; mais apprenez qu'elles ne laissent point de souvenirs =. Geneviève se soumit, en rougissant, à cette nécessité. Eh, oui, c'étoit une nécessité. Si nous nous consultons bien, le plus fidèle de nous tous se sentira au moins deux fois coupable dans sa vie envers sa Dame. Gardons du moins le secret, pour qu'elles n'en aient jamais un à nous faire.

Ils étoient enfin parvenus à la dernière salle du Palais: des tables d'airain étoient placées au milieu; & autour de ces

ces tables on voyoit rassemblés des Adoléfens, des Chevaliers d'un âge mûr, des Vieillards : tous avoient à leur gauche une Damoifelle ou une Pafrourelle. Ces loyaux Chevaliers étoient présidés par un Vieillard, fous l'emblème du Temps ; & ce Vieillard jettoit à chacun d'eux des bourses, que les Damoifelles rempliffoient avec des pièces d'or. Ces bourses repréfentoient les années, & les pièces d'or les jours. En effet, des jours paffés auprès de fa tendre amie font d'or ; aucun alliage ne fauroit les altérer. La Fée remit une bourse dans les mains du Damoifel, & des pièces d'or dans celles de Geneviève. = C'est vous, lui dit-elle, qui remplirez cette bourse magique ; songez que ces fignes de votre bonheur pourroient s'altérer dans vos mains, fi vous cefliez d'avoir dans votre penfée & dans votre cœur l'aimable Damoifel. Et vous, heureux Damoifel, avant que fortiez d'ici, faut que receviez le portrait de Geneviève ; c'est lui que porterez fufpendu en tous lieux. Avez déjà reçu de la Fée Pantanimée un chif-

fre; c'est un cœur, ayant pour support des branches de laurier. Voici votre cachet, celui avec lequel scellerez vos secrets & vos ordres : deux lettres en composent le fond; une guirlande de fleurs les entoure, & une flamme les surmonte =. Le Damoisel remercia la Fée Joliette, qui remit le cachet à Geneviève, en lui disant : = C'est à vous qu'appartient le droit de donner vos chiffres; de ma main il n'y trouveroit pas la moitié de son prix =. Geneviève présenta son chiffre au Damoisel, qui mit un genou en terre, & le reçut avec ce plaisir religieux & pudibond qu'il est impossible d'exprimer.

La Fée s'assit devant une table; elle étoit couverte de couleurs, de palettes & de pinceaux : c'étoient les plus brillantes couleurs & les pinceaux les plus légers; le marbre qui servoit à broyer étoit plus chaud que le marbre ordinaire. Sous le ciseau de la Fée Joliette, un morceau de vélin, détaché de sa feuille, présentoit un médaillon ovale, qui n'alloit plus offrir une surface blanche & muette. Geneviève avoit pris place : le Damoisel étoit à genou,

à gauche ; il tenoit une des mains de Geneviève : l'œil de la Damoiselle , tourné & jetté vers lui , offroit un globe brillant qui sembloit couvrir la tête du Damoisel d'une douce auréole , & sembloit recevoir de lui toute sa lumière. La Fée trouva cet œil si beau , que son pinceau en eut bientôt fixé l'image sur le vélin. Le Damoisel porta sa main sur la main de la Fée , & en fit tomber le pinceau. = Arrêtez-vous , lui dit il , en ai assez de ce bel œil ; dit tout à la mienne pensée , & peint tout ce qui est dans moi. Comme il est vrai que ne veux voir que par l'œil de ma Dame , comme il est vrai que n'y a que ce bel œil qui me renvoie le jour dans toute sa beauté , ne veux rien de plus. Point ne suis fier ; point ne veux promener devant tout le monde l'image de ma Dame. Ah ! veux que son visage reste inconnu , & que son bel œil suffise. Ceux qui le verront diront : Voilà le plus bel œil qu'on puisse voir , & croiront sans peine qu'il tient à la plus belle des figures. Qu'en pensez-vous , aimable Fée ? = Avez raison , & vous admire. Pensez choses que doivent penser

un jour (mais y aura avant bien des siècles passés) les galans Chevaliers. Un jour, quand les Dames auront, à force de foibleſſes , prodigué , multiplié les dons de leurs portraits ; quand ſe verront dans des doigts vils & groſſiers des portraits ; quand au lieu de regarder ces faveurs comme un hommage , on les prendra comme un beſoin du luxe ; quand ne ſera perſonne qui n'en ait , ſans utilité , ſans plaifir , ſans en ſentir le prix : alors , beau Damoiſel , les Chevaliers imagineront ce que venez d'imaginer ; ne demanderont aux Peintres qu'un œil qu'ils porteront à leurs doigts. Ce ſera une énigme qu'ils offriront à tous les curieux , & dont ils garderont reſpectueuſement la clef. Mais permettez que j'ajoute quelques traits à ce bel œil =. Elle reprit ſon pinceau. A peine elle avoit jetté quelques ombres & tracé quelques lignes , que le Damoiſel ſe mit à ſourire. = Je la retrouve , dit-il ; c'eſt elle , ſans que cela paroiffe. Par quelle magie n'eſt - ce rien , & eſt - ce tout ? C'eſt elle , & perſonne ne pourra la reconnoître . . . ; il ne m'en faut pas davantage. = C'eſt ainſi , dit la Fée , que

se porteront , au temps dont je viens de vous parler , tous les portraits : on les nommera *ni trop ni trop peu* ; ils viendront après les *j'appartiens*. Portez toujours ce bel œil à votre doigt ; ce sera un mauvais signe pour Geneviève quand le quitterez. Heureuse encore , si ne le quittez que pour la Fée Amourette. Elle vous le rendra soudain ; car elle est bonne , & ne retient personne longtemps dans ses chaînes : elle aime trop la liberté , & cède trop volontiers à l'Occasion , qui la mène par la main. Adieu , beau Damoisel , souvenez-vous de la Fée Joliette =.

Les portes du Palais s'ouvrent : le Damoisel & Geneviève se trouvèrent dans la campagne , au côté opposé à celui par où ils étoient entrés. Qui fut content ? ce fut Griel , qui dit à part soi : = La bonne nourriture qu'ai fait-là , ô mon Maître ! O Alfred , que ne pouvez-vous savoir avec quel soin ai éduqué mon Elève ! il est aimable , il est aimé , il en est digne ; il cherche la gloire , il la méritera. De combien d'épreuves vient-il de triompher en peu de temps ! Allons à la Cour du Roi

Ecbert =. Il donna du cor , & partit. Le Damoisel entendit ce son bruyant , & s'écria : « = Vous suis, Génie protecteur ; vole à la Gloire, vole à la Cour = ». La Nourrice tenoit dans ses bras Geneviève : = Heureuse Damoiselle , avez donc trouvé votre Damoisel = ! Geneviève ne put que lui dire : = C'est fait . . . =. Chapelle attendoit. Le Damoisel monta sur son cheval : Geneviève fut placée sur celui du Chevalier de Grafilinde ; la Nourrice s'assit en croupe de celui de Chapelle. A l'arçon du cheval de l'Ecuyer pendoit la tête d'Agobard ; le portrait de Grafilinde étoit couvert de l'écu du Damoisel. Ainsi chevauchoit cette troupe heureuse.

Ils arrivèrent à Londres l'avant-veille d'un fameux tournoi. Les Hérauts d'armes reçurent la demande du Damoisel pour l'Ordre de Chevalerie , & l'inscrivirent sur la liste des Chevaliers assaillans & tenans tout-à-la-fois. Il venoit attaquer & défendre , provoquer & soutenir le combat à outrance , les combats cruels à la barrière. On lui demanda sa devise , il donna celle-ci : *Au Damoisel qui va cherchant son nom & son père ,*

honneur & merci. = La verrez reluire sur mon écu , cette devise , à côté du chiffre où est un cœur ayant pour support deux branches de laurier. Au surplus , annoncez à sa Sérénité le Roi Ecbert , que le Vainqueur d'Agobard est ici , & qu'il lui en apporte la tête. Annoncez à Dame Graslinde que le Vainqueur de son Chevalier vient lui rendre son portrait =.

Les Hérauts d'armes s'acquittèrent du message. Le Roi Ecbert , qui avoit été prévenu par Griel , dépêcha vers le Damoisel les premiers Chevaliers de sa Cour , & l'attendoit avec impatience pour lui conférer l'Ordre de Chevalerie , & lui accorder les honneurs du Château Royal. Dame Graslinde lui députa , non point un Chevalier , mais un bien joli Page , lesté , fin & discret , qui portoit des tablettes couvertes de drap d'or , dans lesquelles un style d'or avoit gravé un discret rendez-vous pour le soir même , & lui promettoit grandes faveurs , accueil brillant ; & tout ce que Chevalier , appuyé du crédit d'une Dame favorite , peut obtenir. Le bon Griel avoit pressenti le billet , & se trouvoit

dans ce moment auprès du Damoisel, à qui il étoit venu demander l'honneur d'être son Ecuyer pendant la durée du tournoi. L'infatigable Griel ne cessoit d'avoir l'œil ouvert sur son Elève; & il eût passé des instans bien douloureux, s'il n'avoit pas pu se tenir auprès de lui pendant les combats, pour le couvrir ou pour le conforter. Le Damoisel vouloit refuser le rendez-vous de Dame Grasilinde. Griel l'arrêta, & lui dit, en déguisant sa voix: = Rien n'en faites; ici loyale affection & haine venéneuse ne cessent d'agiter les ames de Cour: faut choisir, être cajolé ou être détesté. Haines de Dames sont interminables: point ne vous conseille de les braver; & puis, sachez que le premier devoir de Chevalerie est courtoisie & servage. Dame Grasilinde est Princesse, Favorite, peut tout ce qu'elle veut. Va vous faire un renom plus glorieux que ne sauriez avoir après mille combats; va faire de vous un Prince par la magnificence; va vous montrer comme l'espoir & la gloire de la Bretagne. C'est à vous à mériter tant de biens; faut deviner choses que n'oseroit

vous demander ; faut voire lui épargner hontē & avances trop marquées : ainſi en va à la Cour. = Mais Geneviève & mes fermens ! = Avez donc oublié les amourettes ? Dame Geneviève ne feroit vouloir les défendre ; ſeriez l'unique. Amourettes utiles ne ſont condamnables ; & puis , c'eſt ſi-tôt fini = ! Le Damiſel, avant de répondre , regarda Geneviève, qui lui dit : = Vois bien que eſt une néceſſité ; ai vu dans le Palais de Beauté que deviez être coupable de deux Amourettes : n'en ai plus qu'une à craindre ; vous baille liberté =. Le Damiſel prit le ſtyle, & grava, dans les tablettes de Dame Graſlinde, rien que ce mot : *Irai.* = Que Dame Geneviève a bien fait , dit Griel, de prendre le parti de la douceur ! Dame, ſouviens vous toujours que beauté n'eſt rien ſans bonté ; beauté ſéduit , bonté attache =.

Le Roi Echert n'étoit plus jeune ; il ne pouvoit plus monter à cheval , courir le monde, & le remplir du bruit de ſes hauts faits : il ſe bornoit à entretenir dans ſa Cour le feu de la Chevalerie, à bien gouverner la Grande-

Bretagne , & à courtoiser les Dames. Il n'étoit plus dans l'âge où les Dames ont de grands dangers à courir dans le tête-à-tête avec nous ; il étoit calme , & le feu qui le brûloit étoit plutôt celui de l'amitié. Il avoit donné la préférence à la Princesse Grafilinde , autant parce qu'elle étoit Princesse , que par rapport à sa beauté. Grafilinde se dédommageoit , par l'usage du crédit & de l'autorité , de l'absence des plaisirs. Le Roi Ecbert venoit la consulter tous les soirs sur le travail du lendemain. Les Ministres se rendoient auprès d'elle , le destin de la Grande - Bretagne dépendoit d'un oui ou d'un non de Grafilinde. Le matin , les Chevaliers venoient prendre ses ordres ; c'est le matin qu'elle donnoit des Chefs à l'armée , des Gouverneurs aux Provinces , & des Maîtres aux sept Royaumes. On n'en murmuroit point , parce que Grafilinde n'abusoit point de sa puissance , & que tous les Chevaliers étoient flattés de recevoir de ses mains toutes les faveurs de la Cour. On appelloit les entrevues du Roi Ecbert avec Grafilinde , *le souper du Roi.*

A peine il étoit nuit, que le Page étoit venu trouver le Damoisel. Il avoit pris dans ses mains le portrait de Grafilinde, sur lequel il avoit jetté une gaze. Il monta sur le second perron du Château, & là, prit un petit escalier à gauche; car, vous le savez, les plaisirs montent rarement sur les grands perrons: ils vont, à bas bruit, par des escaliers dérobés, se glissent, s'introduisent par les petites portes à peine entr'ouvertes. Celui qui vous dira: Ami Lecteur, mes deux battans sont toujours ouverts aux plaisirs; ne le croyez point; il ment. Les plaisirs! les plaisirs! eh! bon Dieu, qu'ils tiennent peu de place! qu'ils ont peu d'escorte! & comme ils disparaissent sans qu'on s'en apperçoive! Heureux celui qui fait en tenir un en charte privée! qu'il ait soin de lui couper & les pieds & les aîles!

Le Damoisel ne trouva point une vaste antichambre dans le logement de Grafilinde. La Princesse étoit si bonne, qu'elle ne faisoit attendre aucun Chevalier au milieu de ses Laquais. Quelque grande que fût sa faveur, elle eût craint de faire un affront à la Chevalerie; elle

avoit jugé plus convenable d'agrandir son fallon aux dépens de l'antichambre & de son arrière-fallon. Pour celui-ci, il étoit bien petit, bien bas plafonné; c'étoit une niche, ornée de dorures, de tableaux: dans les quatre encoignures, des crystaux, placés sur des buffets de laque, portoient des fleurs, qui répandoient une odeur douce. Grafilinde étoit couverte de ces gros diamans & de ces grenats orientaux, que Charlemagne, au retour de ses conquêtes d'Italie, avoit donnés au Roi Ecbert. C'étoient les diamans de la Couronne. Grafilinde n'avoit, par le droit de la naissance, qu'une petite Couronne ducale à mettre sur sa tête; mais les Amours lui en avoient présenté, depuis longtemps, une bien plus grande. Grafilinde, qui n'étoit point orgueilleuse (vraie beauté, vrai mérite n'ont point d'orgueil), échangeoit volontiers la Couronne ducale & la royale pour la couronne de fleurs qu'un aimable Chevalier avoit pris soin de lui tresser au lever de l'aurore; c'étoit celle-là, mêlée parmi les boucles de ses beaux cheveux dorés, qu'elle avoit sur sa tête quand le Da-

moisel parut devant elle. Il s'inclina & se tint la tête penchée vers ses pieds, jusqu'à ce que Grafilinde lui eût dit d'approcher. = Princesse, dit-il, vous rends ce portrait qu'un Chevalier malheureux n'a pu conserver davantage. = Beau Damoisel, ce qui me console, c'est qu'il est tombé dans des mains peu capables de profaner de pareils dons. = C'étoit, Princesse, le premier qu'eusse touché, voire qu'eusse vu; ai bien senti que l'original devoit être parfait, puisque tant parfaite étoit l'image. Ores que vous vois, sens encore mieux qu'avois bien deviné. Heureux cil qui le portera désormais = ! A ces mots, il le posa sur une table devant une cassette garnie de fleurs : = Voilà l'hommage pur que votre image doit recevoir =. Grafilinde rougissoit; car elle savoit que la conquête du portrait la livroit presque au beau Damoisel. Elle rougissoit, comme font toutes nos Dames, mais ne reculoit point. = Savez, dit-elle, sans doute, que par la possession de mon portrait, avez acquis de grands droits sur moi? Imprudente ai été; avois cru mon Chevalier invincible =.

Rien ne craignez , dit le Damoisel ; si saviez ce qui se passe dans mes pensées, verriez bien qu'éloigné suis d'avoir des ordres à vous donner : ains plutôt suis-je prêt à vous obéir en toutes choses des plus difficiles ==. Il mit un genou en terre : ==Vous l'assure par ferment==. Dans ce moment, le jour s'obscurcissoit , la nuit paroissoit descendre sur les vitraux de l'appartement. C'étoit la Princesse que l'éclat incommodoit , & qui , sur le verre un peu trop diaphane , faisoit couler , au moyen d'un ressort , un taffetas lilas , qui interceptoit les deux tiers du jour. Le Damoisel n'y voyoit plus qu'assez , pour ne pas perdre de vue la Princesse & tous ses charmes. La Princesse lui avoit abandonné sa main , pour le relever en apparence , mais bien plutôt pour le retenir à ses pieds ; cette main avoit été bientôt couverte de vingt baisers. La Princesse les avoit tous sentis & tous comptés. Elle ne parloit plus que par monosyllabes : le Damoisel lui répondoit de même. Il étoit bien timide : eh ! s'il ne l'eût pas été , si Grafilinde n'eût point senti sur sa main le duvet d'un baiser virginal , & cette cha-

leur novice d'une première sensibilité, elle l'auroit repoussé. Un Chevalier sans délicatesse, un Chevalier livré à la routine des jouissances, l'auroit effarouchée. Elle vouloit bien être la conquête d'un Damoisel tout neuf, & non point la proie d'un vautour d'Amour. Il falloit voir le beau Damoisel, la chaleur de son front, l'incarnat de ses joues, le feu de ses yeux, & enfin toute l'expression de sa personne. C'étoit l'Amour aux genoux de sa mère; c'étoit Vénus, caressant son fils. Nous n'en dirons pas davantage. . . . Nous ne nous sommes point chargés de révéler des mystères.

Grafilinde promet au Damoisel assistance, faveur & accueil distingué. = Point n'êtes riche, lui dit-elle; n'avez que la cape & l'épée; le Roi Ecbert va vous donner de quoi tenir état de grand Banneret tel que le méritez. En attendant que le Roi vous ouvre ses trésors, faut que receviez les présens que demain vous enverrai. Veulx que paroissiez un des plus brillans au tournoi; veulx qu'au siège de Silley soyez traité en Prince; veulx. . . = Elle alloit former

d'autres vœux ; car il est naturel de vouloir élever son Damoisel , son ami , par-dessus tous les autres Chevaliers. = Parlerai de vous , dit-elle , ce soir au Roi ; vous annoncerai aux Chevaliers , & verrez , demain , quand vous présenterez au Roi , si mal vous aurez servi. = Du mal de vous , dit le Damoisel ; ne crois jamais qu'il m'en advienne , pas même de vos yeux ; car en possédez , Princesse , le tant doux remède . . . = Il tira sa révérence , & sortit , en emportant la ceinture de la Princesse , pour lui servir d'écharpe. C'étoit l'usage autrefois : si-tôt qu'un Chevalier avoit touché à la ceinture de sa Dame , il l'emportoit en signe de possession. Tel étoit l'esprit de l'usage. La galanterie , qui fait farder les pensées , en adoucissoit le mot ; & , grace à cette adroite convention , les Dames étoient dispensées d'en rougir.

Le Damoisel , en retournant à son logis , ne put que revenir à la belle Geneviève. Comment paroître en sa présence ? c'étoit un autre embarras. Geneviève devina tout , au premier coup-

d'œil. = Avez, lui dit-elle, été bien reçu? = Oui, lui dit-il; n'ai pu m'en défendre: un moment ai oublié ma Damoiselle. = Vous le pardonne, si n'ai perdu qu'un moment; étoit une nécessité que vissiez la Princesse. M'attendois à tout le reste; vous le pardonne. On la dit bien jolie, bien aimable. = On a dit vrai. = Tant mieux pour vous. = Que êtes bonne, Geneviève! = Est-ce que voudrois affliger mon ami! Si a des torts envers moi, & si m'est attaché, fera assez puni par lui-même. Vous pardonne, mon doux ami =.

Le lendemain, la Princesse ne manqua point de lui envoyer les présens dont elle lui avoit parlé; c'étoient des casques d'étoffes d'or & d'argent, des soies tissues aux Indes, un casque doré, des gantelets d'un acier luisant, un superbe caparaçon, & une lance de parade, telle que Roi n'en avoit porté de plus belle; trois chevaux, les meilleurs du Danemarck & de la Bretagne, pour le combat, & trois Andalous fins, pour les pas d'armes. Une douzaine d'Estafiers, autant de Damerets & de Pages, eurent ordre de le servir, tous bariolés

de ses couleurs. Grafilinde ne lui demandoit, en témoignage public de sa reconnoissance, que de soutenir, en l'honneur d'elle, le premier pas d'armes, & de rompre six lances. Il promit, & on verra s'il ne tint point parole.

L'heure du lever du Roi étant venue, il s'achemina vers le Château. Chapelle portoit la tête d'Agobard ; il tenoit le feuillet que la Fée Pantanimée lui avoit confié du registre de véritable Grandeur, &, dans ses doigts, il avoit l'œil que la Fée Joliette avoit peint dans le Palais de Beauté. Il s'étoit couvert de son écu, sur lequel on lisoit cette devise religieuse : *Au Damoisel qui va cherchant son nom & son père, honneur & merci.* On se tromperoit, si on croyoit que le lever du Roi soit le moment le moins intéressant de la Cour. D'abord, c'est un Monarque puissant, qui se montre pour la première fois du jour ; autour de lui se rassemblent tout ce que la Noblesse & la Chevalerie ont de plus illustre, les Ambassadeurs, les Grands Référendaires, les Clercs du Secret, les Savans, les Prélats. Le Damoisel y vit, dans les premières antichambres, la fleur

de la Chevalerie, les Compagnons des hauts faits de Chevalerie, Floristan, Galvanes, Ogier-le-Danois, Huon de Bordeaux, le Chevalier du Soleil, Quédragant, & Perion, père vaillant des Amadis. Il les salua tous profondément; &, intimidé par leur présence, il attendit, avec modestie, que l'Introduit de service vînt le prendre par la main. Tous les Chevaliers étoient entrés, & formoient un cercle autour du Monarque. Le Grand-Référendaire tenoit dans ses mains une feuille; le Roi étoit assis, ayant son chapeau sur la tête, dont le bouton étoit formé d'une brillante escarboucle. Le Damoisel fut introduit. Il se présenta au Roi Ecbert avec noblesse & modestie : = Sire, dit-il, vous apporte la tête d'Agobard : heureux me crois d'avoir rencontré & occis ce vaillant & terrible Conjuré. = Le Roi fit un signe de contentement; car Ecbert parloit peu. L'étiquette voulut que les Rois parlaient peu à leurs Sujets, & même aux Etrangers; étiquette gênante, que les grands Monarques ont toujours dédaignée. Le Grand-Référendaire lut à haute voix ce qui étoit con-

tenu sur la feuille qu'il tenoit dans sa main ; c'étoient les exploits du Damoisel :

Au Damoisel qui va cherchant son nom & son père , honneur & merci.

Premier fait d'armes : il a vaincu un Chevalier qui défendoit le portrait de la Princesse Grafilinde , & lui a laissé la vie.

Seconde victoire : il a passé une nuit dans le Château de la Duchesse de Septimanie , & en est sorti aussi sage qu'il y étoit entré.

Troisième triomphe : il a attaqué & terrassé le Conspirateur d'Agobard, dont il a apporté la tête.

Quatrième exploit : il a gravi la montagne escarpée de vraie Grandeur ; il y a montré force, courage, humanité ; a atteint au sommet , & en a apporté le feuillet sur lequel la Fée Pantanimée a apposé son hiéroglyphe. La Fée lui a donné pour chiffre un cœur , ayant deux branches de laurier pour support.

Cinquième épreuve : il a habité les Hameaux , a aimé la vie pastorale , s'est montré sensible.

Sixième épreuve; il y a rencontré Geneviève; il l'a respectée autant qu'il l'a aimée. = Ah! pour cela, reprit le Damoisel, onc ne sauroit-on tant aimer & autant respecter =.

Septième épreuve : a voulu se séparer de Geneviève pour aller venger son père; a regretté le temps qu'il a passé avec elle.

Huitième triomphe : il a parcouru le Palais de Beauté, en est sorti sans reproche, avec le renom du plus loyal Chevalier que fut onc. La Fée Joliette lui a remis cet œil, qui orne son doigt. Depuis qu'il est ici, il est une Dame qui pourroit ajouter à cette liste une neuvième épreuve en faveur du Damoisel.

= Qui mérita, s'écria un Héraut d'armes, autant que lui l'Ordre de Chevalerie ?

= Personne, répondit le brave Ogier,

= Personne =, répondirent tous les Chevaliers présens.

= Avancez, beau Damoisel, dit Ecbert, & recevez l'Ordre de Chevalerie, Chevaliers, dit le Roi, en se tournant vers les Chevaliers, un Damoisel qui veut être reçu Chevalier, doit, au préa

lable, affirmer, par serment, qu'il est noble de parage. Moi, qui connois le père du Damoisel, moi, qui le pleure encore, puis vous certifier qu'il ne lui manque rien en lignée : vous le jure, foi de Chevalier =. Le Roi se tint debout, ôta son chapeau, brandit son épée nue, & répéta le serment. = Chevaliers, vous le jure =. Tous les Chevaliers, ayant l'épée à la main, saluèrent, en signe de consentement. Le Damoisel, au milieu de ces épées nues, s'avança vers le Roi, reçut l'accolade, l'épée, le soufflet & les éperons. Tous les Chevaliers lui donnèrent l'accolade, & il conserva toujours pour nom le Damoisel.

= Si n'étiez fils d'un si grand Guerrier, lui dit le Roi, vous dirois : Etes déjà digne de votre père ; mais vous restez d'autres exploits à signaler : allez vous couvrir de gloire au siège de Silley ; & puis, peut-être, vous dirai quel fut votre père =. Le Damoisel s'inclina, baisa la main du Roi, & se retira à la suite des Chevaliers, qu'un Huissier appelloit l'un après l'autre, & qui tous prenoient rang à mesure. Le Damoisel fut le dernier appelé, & le premier à marcher

dans la galerie. On admira sa jeunesse, sa valeur, & son respect pour les Dames. Le Roi lui avoit promis un état au-dessus de ses espérances, & il devoit dîner avec le Monarque chez la Princesse Grafilinde.

Le Damoisel, rempli du sentiment de la reconnoissance, s'empressa de se rendre auprès de la Princesse. = Vous dois tout, dit-il : m'en souviendrai tant que vie me durera. = Avez, lui dit la Princesse, un autre souvenir à conserver de moi. = Pour celui-là, n'osois vous en parler; mais le jurois tout bas. = Aimable Damoisel, ai ignoré qu'aviez avec vous une Damoiselle : rien ne m'en avez dit. = Point ne me l'avez demandé. = Ah ! parlez sans feintise; m'en auriez-vous fait l'aveu = ? Le Damoisel se tut, rougit, trembla, fut décontenancé. = Vois bien, à votre embarras, que ne savez mentir. = Est vrai que ne mentis jamais. = Vous pardonne, & ne vous en suis pas moins attachée. = Et moi, dit le Damoisel, pas moins ne vous donne, après ma Damoiselle, la première de mes pensées, = Point n'en

veux davantage ; mais veux voir la belle Geneviève : en ferai mon amie. = Volontiers ; votre amie elle fera : elle est bonne , elle est douce. Ah ! n'a pas autant de graces que vous, Princesse , mais a autant de bonté =.

L'arrivée du Roi interrompit cette conversation. Le beau Perion , Amant autrefois de la prude & dévote Elizène des Gaules , & qui soupiroit pour Grafilinde, devina une partie de l'entretien du Damoisel & de la Princesse. Florestan , qui se flattoit d'un espoir décevant, regarda le Damoisel d'un œil d'envie. Il n'y eut pas , jusqu'au volage Galaor , qui ne se crût en droit de l'emporter sur le modeste Damoisel , qui les saluoit tous l'un après l'autre , se mettoit à sa place , parloit peu , ne promettoit rien , & se dispoisoit intérieurement à la plus téméraire attaque & à la défense la plus opiniâtre. Quoiqu'au bout de la table , il n'en attiroit pas moins tous les regards de Grafilinde & toutes les attentions du Roi Ecbert. C'est à lui que le Roi fit présenter le premier morceau de cochon , qui étoit le mets le plus apparent

le plus apparent & le plus affriandé, qu'on ne servoit qu'à la table des Rois, des Princes & des Chevaliers.

On se préparoit aux tournois; des quatre parties du monde arrivoit à Londres une foule innombrable de Chevaliers, armés de toutes pièces, parce qu'on avoit annoncé liberté plénière & le combat à outrance. Le jour donné pour tant de hauts faits, les barrières furent fermées aux deux bouts de la lice. Un amphithéâtre étoit élevé pour les Dames, sur le centre, en face des sièges des Juges du camp. Le Roi avoit voulu présider. Les Sergens d'armes devoient surveiller aux combats. Bliomberis, le fils du fameux Palamède & de l'infortunée Arlinde, cousin du fier Perceval & du galant Lancelot, amoureux de la belle Genièvre, se présenta le premier. Il étoit l'Etranger le plus connu: son aïeul Boort régnoit à Gannes, Ville voisine de Cramalot, Capitale immortalisée par la demeure du Roi Artus & par l'institution des Chevaliers de la Table-Ronde. Le Damoisel avoit demandé & obtenu l'honneur d'être le Chevalier tenant pendant la première jour-

née. Grafilinde lui avoit permis de s'annoncer son Chevalier. Il se promenoit modestement, mais inébranlable sur son cheval Danois, brandissant sa lance dorée & enrubannée à la ferre. Griel, toujours masqué, le suivoit de près; Chapelle d'un peu plus loin. Il attendit à l'un des bouts de la lice le jeune Bliomberis, qui passadoit sous l'Amphithéâtre des Dames, & qui saluoit les Juges du camp. Le cor sonna : le Damoisel fit signe à Griel de sonner; autant Bliomberis en fit faire à son Ecuyer. Les deux Chevaliers ayant pris du champ, coururent fus; le Damoisel vit au passer que Bliomberis n'avoit pas la ferre bonne; au second coup, il l'enleva de ses arçons, & le jetta hors des barrières. Les fanfares applaudirent; Bliomberis se retira, moulu de sa chute, & honteux de sa foible défense. Florestan se présenta le second; il caracola sur son cheval alezan avec une souplesse & une grace étonnantes. A la rencontre du Damoisel, il lui présenta la main, jetta sa lance, & lui dit : = Nous sommes rivaux; c'est avec le fer que la préférence doit être conquise=. Le Damoisel

avoit en même temps jetté sa lance , relevé la visière de son casque & fait briller son épée. Tous deux avoient remis la bride de leurs chevaux à leurs Ecuyers ; ils s'avançoient fièrement & avec assurance au milieu de la lice : dans leurs bras nerveux , la lame tranchante paroissoit une arme de triomphe ; la pointe menaçante étoit levée. Au signal convenu , le fer fut pointé contre leurs poitrines , & l'adresse & la valeur pouvoient seules en détourner la direction. Le feu jaillissoit en éclairs du choc de leurs lames ; leurs écus , entamés par les coups d'estoc , faisoient retentir les airs & frémir les assistans. Tantôt attaqué , tantôt sur la défensive , le Damoisel tantôt avançoit ; tantôt , forcé de reculer , tournant autour de Florestan , parant tous ses coups , poussant l'un & l'autre par mouvemens mesurés des cris de fureur , la mort sembloit menacer tantôt l'un & puis l'autre. L'œil avoit peine à suivre la vivacité de leurs feintes , des passes & des coups ; un silence consternant régnoit dans l'assemblée : enfin , l'heureux Damoisel atteignit Florestan au défaut de sa cotte-d'armes , & son épée se fit

jour sous l'épaulière. Le coup étoit mortel : Florestan , étouffé par le sang , tomba à la renverse. Le Damoisel permit à son Ecuyer de l'enlever. Perion se présenta. La gloire de ce brave Chevalier étoit capable d'intimider le Damoisel ; il songea à son père : une vigueur nouvelle précipita son sang dans ses veines , & il s'avança. Perion , la lance en arrêt , atteignit au milieu de l'écu du Damoisel. Le Damoisel , au retour , courut la lance levée , & enfonça l'écu de Perion. C'étoit coup pour coup. L'amphithéâtre retentit des battemens de mains. Perion jetta son écu , & courut avec la lance , en présentant sa poitrine découverte. Le Damoisel en fit autant ; i's se heurtèrent d'un choc si rude , que leurs chevaux se cabrèrent & reculèrent en arrière. Les deux combattans tirèrent l'épée. Perion avoit son épée enchantée , la même que la sœur d'Argalus lui avoit dérobée autrefois ; le Damoisel avoit dans ses mains celle de son père. Au premier choc , l'épée de Perion rendit un feu verd & éblouissant. Le Damoisel , pour se préserver de l'enchantement , évita de frapper sur la lame , écarta Perion avec la

pointe , & dirigea ses coups d'estoc sur la main de son adversaire. Il fit si bien , que Perion , ne pouvant parer les coups , fut obligé de laisser échapper son épée de sa main meurtrière. Le Damoisel vouloit la ramasser ; il eut une lutte vigoureuse à essuyer. Perion défendoit son épée ; le Damoisel l'empêchoit de s'en saisir : leurs mains , enlacées l'une dans l'autre , ressembloient à deux serpents étroitement liés : genoux contre genoux , pieds contre pieds , la contraction de leurs muscles annonçoit la force démesurée de leurs efforts. Ni l'un ni l'autre n'avoit perdu terre : ils plioient ensemble , & se relevoient comme deux arbustes , courbés par des vents furieux. Toute l'assemblée étoit incertaine & attentative , & n'osoit faire des vœux pour aucun d'eux , tant une égale valeur l'intéressoit également. Perion , vieilli dans les combats ; le Damoisel , jeune , mais vigoureux , & brûlé de la soif de la gloire , étoient deux rivaux dignes de se combattre. Perion demanda trêve : le Damoisel refusa. Perion , irrité du refus , sentit sa colère s'allumer , & jura tout haut qu'il ne feroit point de

quartier au Damoïsel. Le Damoïsel ne jura point, & promit de le vaincre. Si on a une idée d'un combat de Géans, de la force des coups qu'ils se portoient, on aura une idée de la lutte de ces deux adversaires. Enfin, le Damoïsel s'étant heureusement dégagé des mains de Perion, après avoir tourné autour de lui, s'étoit élancé, le genou levé sur son estomac, l'avoit ébranlé; &, profitant de son ébranlement, avoit redoublé d'efforts & l'avoit renversé par terre. Il avoit aussitôt mis son pied sur sa poitrine. = Avoue, lui dit-il, Chevalier, que tu es vaincu, & que ton épée est à moi =. Perion en fit l'aveu. Le Damoïsel lui tendit la main, & lui rendit son épée: = Ne veulx porter, dit-il, d'autre épée que la mienne; elle a honoré le bras de mon père, elle m'est infiniment précieuse; quoique je vous aie vaincu, je n'ignore point que vous êtes la terreur des Chevaliers, & le père d'une nombreuse famille que je respecte =. Perion ouvrit ses bras & ferra tendrement le Damoïsel contre son sein. Une foule de Chevaliers se présentèrent: mais ils furent si-tôt vaincus, & si facilement, qu'il

feroit inutile d'en parler ; c'étoit un jeu d'enfant pour le Damoisel. Le plus redoutable , qui finit la journée , ce fut l'aimable & volage Galaor. Ce Guerrier charmant , toujours blessé ou des traits de l'Amour ou de ceux de la Gloire , en se battant ou contre l'un ou contre l'autre , ne faisoit jamais que changer de blessures. Nous ne raconterons point les coups de main de Galaor & du Damoisel. Galaor avoit moins de force que Perion , mais il avoit plus de graces que son père : son jeu étoit brouillé , fin , & il paroît avec la plus grande adresse. Il fut vaincu comme tous les autres , & fut le premier à rire de sa déconvenue , & à s'en consoler auprès des Dames de la Cour. Ainsi finit la première journée. Le Damoisel fit hommage de toutes ses victoires à la Princesse Graslinde , qui étoit enchantée de sa valeur , qui lui donna sa main à baiser & un diamant du plus grand prix. Graslinde voulut plus encore ; elle exigea que le Damoisel lui servît d'Ecuyer & de Chevalier toute la soirée. Un grand repas étoit ordonné , où le Damoisel prit place entre le Roi & la

Princesse. Le repas fini, le Damoisel vouloit se retirer ; la Princesse le retint par le bras , & lui dit tout haut : = Restez, beau Damoisel ; j'ai quelque chose d'important à vous communiquer=. Le Damoisel resta ; il donna le bras à Grafilinde , qui entra dans ses appartemens... On devine ce que nous dirions peut-être mal, & ce que nous devons taire.

Le Damoisel revit le lendemain avec joie, & ne fut point effrayé des nouveaux combats qu'il alloit livrer. Mais si le premier jour avoit été donné tout entier à Grafilinde , celui-ci étoit tout pour Geneviève. La Damoiselle avoit pris place sur le devant de l'amphithéâtre. Le Damoisel étoit Chevalier assaillant. Nous ne compterons point tous les coups de lance qu'il donna dans cette seconde journée, & les victoires qu'il remporta ; nous ne parlerons que de celle qui lui coûta le plus , & qui fut la plus illustre. C'étoit un Chevalier vêtu de noir, dont le cheval étoit caparaçonné de même. Il portoit un écu de fer : au milieu étoit gravée une tête de mort ; sa devise étoit : *Vais cherchant & donnant la mort*. Il avoit conservé sa

visière baissée, avoit refusé de dire son nom aux Hérauts d'armes, & s'étoit soumis à toutes les rigueurs des combats à outrance; son corps, s'il étoit vaincu, devoit être foulé aux pieds du cheval de son adversaire, & devenir la pâture des vautours. Le Damoisel, avant d'entrer en lice avec ce terrible combattant, ne put se défendre de faire un grand signe de croix, & de regarder piteusement Geneviève, qui versoit des larmes. Graülinde pleuroit aussi. Tous les assistans étoient consternés. Deux fois le Roi voulut empêcher le combat: deux fois le Damoisel le fit prier de permettre qu'il se mesurât avec ce terrible Chevalier. Le Damoisel refusa de recevoir le baiser d'usage, & de faire le moindre pacte avec lui. Il coupa avec son épée l'air qu'ils respiroient, pour lui annoncer qu'il ne vouloit rien avoir de commun avec lui. L'Inconnu jeta son écu, découvrit sa poitrine: il n'avoit point de cotte de mailles; le Damoisel n'en avoit pas non plus. Il quitta son casque, & combattit la tête découverte. L'Inconnu laissa sa visière baissée. Ils combattoient avec une fureur

extrême; c'étoit l'opiniâtreté, l'acharnement, la rage. *Mort*, s'écrioient-ils; *mort*. Le sang ruisseloit de leurs nombreuses blessures. Le même coup ayant rompu leurs épées, ils attaquoient avec les tronçons qui étoient restés dans leurs mains, & qui leur faisoient de larges & effrayantes plaies. Un coup porté au cœur, fit chanceler l'Inconnu; il se trouvoit auprès du perron. = Tu peux me tuer, dit-il au Damoiselle; tu le peux, dispose de mon corps; il y a trop long-temps que je souffre dans cette prison maladroite. = Non, lui dit le Damoiselle, non; je te fais grace: je te rends la liberté. Tu es infortuné, je le vois, & tous les malheureux sont nés mes amis; permets seulement que je te présente à ma Damoiselle: tu feras libre de t'éloigner aussi-tôt. = Le veulx bien, répondit l'Inconnu =. Le Damoiselle le présenta à Geneviève. = Damoiselle, voilà mon Captif; avez vu ce qu'ai fait pour le vaincre: n'y a rien que ne fisse pour vous =. L'Inconnu resta immobile; &, revenant, après un long silence, de son étonnement léthargique, il se pencha à l'oreille de Geneviève:

— N'êtes-vous pas , lui dit-il tout bas ? la fille infortunée d'Onolorie ? en êtes la vivante image. = Oui , répondit en tremblant Geneviève. = Eh bien , sachez qu'avez trouvé votre père. = Mon père ! = Chut ! votre joie pourroit me devenir funeste ; suis suspect ici. Ce Damoisel , qui m'a vaincu , est , le vois bien , votre Chevalier. = Oui. = Adonc pourrai m'acquitter , en vous donnant un jour à lui. Retournez vers Onolorie ; dites - lui que m'avez vu ; dites-lui que n'ai point perdu son souvenir , & que n'y a rien de vieilli en moi que mon corps ; mon cœur est resté aussi jeune que quand lui jurai doux ser- vage. Dites - lui que peut se mettre en marche devers Silley ; que vais me rendre au siège , dans le parti du Roi des Gaules =. Il donna la main à Gene- viève , qui la prit respectueusement , & la couvrit de larmes de joie & de bai- fers. = Jeune Damoisel , dit - il , allez au siège de Silley ; vous y rencontrerez : souhaite vous y conserver la vie qu'ici m'avez laissée ; peut-être y pourrai - je vous donner un plus grand bien : devi- nez si pouvez. Adieu =. A ces mots ,

quoique blessé, il piqua son cheval: les barrières s'ouvrirent devant lui, & il sortit de Londres. Le Damoisel étoit trop dangereusement blessé pour pouvoir soutenir la troisième journée. Le Roi ne voulut point permettre qu'il quittât son lit. Graßlinde & Geneviève veillèrent sur lui. Le savant Vétin étoit arrivé à point nommé; il lui donna des onguens, qui cicatrisèrent dans peu de jours toutes ses plaies.

Il n'étoit bruit que du Damoisel; on ne parloit que de ses graces, de sa bonne mine, de sa valeur: il surpassoit déjà en renom tous les Chevaliers. Un seul doute restoit, & c'étoient les Dames qui avoient élevé ce doute; savoir s'il étoit en même temps le plus tendre & le plus délicat des Chevaliers. Ce point intéressoit essentiellement les Dames, & Geneviève sur-tout; elle consentit à être leur complice. Ne la blâmons point: qui de vous, Mesdames, n'en eût pas fait autant?

Geneviève se déroba à ses yeux, se cacha dans le Château. Le Damoisel, alarmé de sa fuite précipitée, ne savoit de quel côté porter ses pas. Des Agens obscurs

& masqués, lui attestèrent qu'elle n'étoit point éloignée de la Cour. Il n'est point de supplice égal à celui que le Damsel enduroit dans son incertitude. Il ne mangeoit plus, il ne dormoit plus : il pleuroit & se désoloit. On vint l'avertir que Geneviève étoit tombée dans une caverne voisine, qui, depuis un temps immémorial, étoit le repaire des lions. Il n'hésita point, prit son épée, & marcha avec joie dans la caverne. = Ah ! s'écria-t-il, l'aurai sauvée, ou ne serai plus =. La vivacité de sa marche, son intrépidité, sa passion qui lui fermoit les yeux sur une mort terrible & certaine, pénétoient toute la Cour d'étonnement & d'admiration. Grafilinde lui ordonna de n'aller pas plus avant ; & le Roi lui jura qu'on l'avoit trompé, & que Geneviève n'étoit point dans la caverne aux lions. = Où est-elle donc ? où est-elle = ? Une Dame de la Cour lui dit que plusieurs Chevaliers, irrités d'avoir été vaincus par lui, avoient enlevé Geneviève, qu'ils s'étoient retirés sur la montagne d'Olly, & que là ils l'attendoient, pour fondre sur lui à-la-fois, & pour le faire tomber sous

leurs coups. = Qu'ils y viennent, ces lâches ravisseurs, s'écria-t-il, indignes de porter le beau nom de Chevaliers; qu'ils osent m'attendre, ils verront que je les brave tous, & que je pourrai peut-être les punir tous: malheur à ceux qui s'offriront les premiers à mes coups =! Ils'étoit armé de toutes pièces, & étoit prêt à monter à cheval. Le Roi eut pitié de lui: = On vous joue, lui dit-il, beau Damoisel; c'est un méchant tour que ces Dames vous font; veux finir votre tourment. Pas n'est douteux que n'aimiez Geneviève par-dessus tout ce qu'il y a au monde; il est certain que êtes prêt à tout affronter pour elle. A tant d'attachement, une grande récompense est due; venez, suivez-moi: vais vous livrer Geneviève, & dans un état où la défense plus ne lui sera permise. = Allons, Sire, allons; comblez tous vos bienfaits, & celui-ci, le plus grand de tous, m'attache à vous si singulièrement. = Suivez-moi, cher Damoisel. = Où me conduisez-vous? = Dans le cabinet des bains =. Le Roi entr'ouvrit la porte; Geneviève étoit dans le bain, sans voile. = Elle est à vous, lui dit le

Roi ; elle feroit ingrate , fi elle vous oppofoit le moindre refus =. Le Damoifel eut à peine jetté les yeux fur Geneviève , qu'il les referma , détourna la vue pour ne pas effaroucher fa pudeur , tira la porte après lui , & attendit , au dehors , qu'elle fût sortie du bain , & en état de paroître. Tant de retenue étonna le Roi , enchanta Grafilinde , & fit l'admiration de toute la Cour. On convint unanimement qu'il n'étoit pas poffible d'unir tant d'amour à tant de délicateffe. Cette épreuve fit fur Grafilinde l'effet qu'elle devoit produire. Elle renonça à tout efpoir ; & du fentiment qu'elle avoit nourri , elle paffa volontiers à celui de l'amitié , plus calme , plus durable & plus propre à inspirer l'eftime , la confiance , la reconnoiffance & le refpect. Le personnage d'amie , de protectrice , lui parut encore affez beau.

Des nouvelles sûres avoient apporté l'alarme dans la Cour de la Grande Bretagne. Les Rois des Gaules & des Goths avoient réuni leurs forces , & preffoient le fiége de Silley. Le Roi Ecbert avoit auffi-tôt nommé Chef de fes flottes navales un des braves defcendans du

vaillant Vitikind , père d'une famille de Héros , & qui devoit être un jour la tige des plus grands Rois de l'Europe. Le Damoisel & d'autres Chevaliers Bretons , Ogier , Huon , se disposèrent à porter leur valeur & leurs talens dans cette contrée. Perion , Galaor , s'étoient rendus au siège auprès des étendards Gaulois. Ogier eut l'ordonnance générale du siège ; le Damoisel devoit commander les troupes légères & ordonner les sorties hasardeuses. Les Soldats défilèrent vers le Port où les vaisseaux devoient les recevoir. Avant leur départ , les Chevaliers Bretons donnèrent aux Dames de la Cour un spectacle de course de chevaux , & des fêtes galantes auxquelles il ne manquoit que l'idée de la paix ou de la victoire pour les rendre complètes.

Le Damoisel se flattoit de conduire au siège la belle Geneviève. Il la trouva plus triste qu'à l'ordinaire , & pensive. = Damoiselle , lui dit-il , qu'avez - vous ? = Ai grande douleur de vous quitter. = Qu'avez dit ? = Las ! ai dit la vérité. = Vérité ! cruelle ; ne seriez donc plus affectonnée au Damoisel ? = Pou-

vez-vous avoir cette tant noire pensée ?
= Adonc point ne me quitterez. = Si faut-il, vais retourner vers ma mère Onolorie ; vais la consoler : vais lui dire qu'ai rencontré ici son époux , que tant elle regrette ; qu'ai retrouvé mon Seigneur & père, qu'étois venue ici chercher. = Votre père ! = Oui, Sire Damoisel ; l'avez combattu , lui avez sauvé la vie. = Lui ! ce vieux Chevalier , si terrible & si noir ! = Lui-même ; en est bien reconnoissant , & m'a promis de vous donner plus que la vie. = Ah ! peut me donner un plus grand bien que la vie, en vous donnant à moi. = Adieu, chier Damoisel ; point n'oubliez Geneviève , qui ne pourra que songer à vous sans trêve ni soulas. N'allez plus courir les amourettes ; souvenez - vous que , dans le Palais de Beauté , n'en ai permis que deux. En avez tout à votre aise commencé une , qui encore dure ; vous la pardonne : mais passé deux , aurois grande peine à vous pardonner. Adieu, chier Damoisel =. Adieu, chière Damoiselle ; revenez bien vite. = N'y a point de jeune passereau qui retourne

aussi promptement à son nid qu'Onolore ma mère & moi, en allant au siège de Silley : elle pour y trouver son chier & honoré époux , moi , pour y revoir mon chier Damoisel. Croyez que sans cette tant douce pensée de retour, n'aurois ni force ni courage, & que fonderois en eau à vos pieds. = Avez dit ce que pensois : n'y a que votre retour qui puisse me faire supporter votre éloignement=.

La Nourrice vint annoncer à Geneviève que tout étoit prêt pour son départ. Le Damoisel sentit ses larmes couler, & se mêler à celles de la Damoiselle qu'il tenoit embrassée. Il ne voulut pas souffrir qu'elle s'éloignât seule ; il lui donna Chapelle & deux Estafiers. = Donne - moi, dit - il à Chapelle , une grande preuve de ton amitié, en veillant nuit & jour sur ce tant précieux dépôt que je te baille en garde ; ne saurois rien faire de plus gracieux pour ton Maître. = Chier Seigneur , y perdrai plutôt la vie=.

Les voilà partis. Le Damoisel étoit resté avec Griel , qui , toujours masqué,

lui servoit d'Ecuyer, & vouloit le suivre au siège. Les journées qu'il passa à la Cour, avoient perdu leur douceur aux yeux du Damoisel. Il venoit de voir s'éloigner celle qui les embellissoit, celle qui les parfemoit, dès l'aurore, des fraîches roses d'Amour. Il sentoit une foiblesse qui lui prouvoit qu'il n'étoit plus qu'à la moitié de lui-même, & que, pour être lui tout entier, il falloit qu'il fût près de la belle Geneviève. Un sombre souci sembloit s'être placé sur sa paupière rembrunie; plus ne parloit, plus ne développoit sa gentille manière. = Las ! disoit-il; las ! c'est grand-pitié d'être loin de sa chère Damoiselle =. Grafilinde & toutes les Dames de la Cour faisoient des efforts pour le tirer de sa langueur. = Etes trop aimables, disoit-il aux Dames; êtes bien capables de redonner la vie à un mourant : mais le bonheur, mais le plaisir ! Ah ! pardonnez, Mesdames, le bonheur ne se trouve qu'auprès de sa tendre amie ! Gloire, fortune, grandeurs, tout cela est bien moins réel que son amie; auprès d'elle, on a tout ce qui plaît, tout ce qui touche : on n'a pas besoin du

reste. = Mais l'amitié, lui disoit Grafilinde! = Oui, l'amitié d'une belle Dame comme vous, Princesse, c'est la moitié & plus de fait vers le chemin du bonheur; le sens bien. Suspendez mes chagrins; me retrouve, de temps à autre, presque tout moi auprès de vous. Ah! Princesse, aurez toujours sur ma vie droit de peine & de plaisir. Vous ai placée si près de ma Damoiselle, qu'impossible seroit que l'une de vous me fît oublier l'autre. Ah! Princesse =! Grafilinde entendoit fort bien ces derniers soupirs; &, en redoublant d'adresse, & en employant cette complaisance dont tirent si bien parti les Dames de Cour, elle amenoit le Damoisel au dernier période du charme. L'aiguille du Temps, dans les mains de la Princesse, marquoit encore quelques momens propices à l'amourette, mais sans affoiblir le triomphe de l'Amour.

On a vu par combien de présens Grafilinde avoit signalé son attachement au Damoisel. Elle en ajouta de plus magnifiques encore; elle lui envoya une tente magnifique, des chevaux, des harnois, des armes, & tout

ce que le luxe des camps pouvoit permettre de plus brillant & de plus comode. Il effaçoit , par l'éclat de sa suite, tous les Chevaliers Bretons qu'il rapprochoit de lui par son affabilité & par son respect pour les vieux Braves , & pour tous ceux qui s'étoient illustrés. Quant aux autres , il se propoisoit de leur servir un jour de modèle.

Le jour du départ arrivé , cette escorte chevaleresque & guerrière passa sous le perron du Château , salua le Roi , & le Damoisel prit congé , avec la main , de la Princesse Grafilinde. Elle lui avoit donné son Nègre , qui n'avoit d'autre emploi auprès du Damoisel , que d'instruire la Princesse sur sa santé & sur ses exploits. Le Damoisel pleura en s'éloignant d'elle. L'amitié a aussi son empire : elle a aussi des droits à nos larmes ; elle fait si souvent nos plaisirs , ou nous console si bien de nos peines ! malheur à celui qui ne l'a jamais connue !

La flotte navale reçut tous les Chevaliers : le vent étoit bon ; ils voguèrent avec assurance vers les Sorlingues , & abordèrent au Fort de Silley , malgré

les flottes ennemies qui étoient en station autour de la baie de Silley. La garnison du Fort étoit peu nombreuse, mais composée de braves Guerriers, disposés à périr tous avant de capituler. Le Damoisel donna ses ordres pour une sortie à la première occasion. Les troupes Gothes & Gauloises, formidables par la bravoure & par le nombre, gardoient & hérissoient de piques les approches du Fort du côté de la terre. Les sorties étoient hasardeuses. A ces armées s'étoient rendus Perion, le brave Chevalier des Gaules : Palmerin; le Chevalier inconnu, qui venoit du tournoi de la Grande-Bretagne, & qui avoit pour devise : *Vais cherchant & donnant la mort*; le vaillant Léoncri, en qui la valeur étoit héréditaire & un legs de famille, Gaulois; & en même temps honoré de la confiance des deux Rois alliés, bon Général, sage Guerrier : là, sous ses ordres, se faisoit remarquer le Chevalier Carnod, Goth d'origine, & recommandable par ses faits d'armes. Mais tous ces Guerriers renommés n'intimidoient point le Damoisel, autant que l'arrivée de deux jeunes Princes du

Sang des Rois des Gaules , qui venoient essayer leurs premières armes au siège de Silley. Le Damoisel favoit que les Soldats Gaulois sont des lions sous les yeux de leurs Princes ; ceux-ci étoient aimés. L'un, frère du Roi des Gaules, jeune, brillant, guerrier, hardi, affable, portant l'ame d'un vrai Chevalier, étoit capable de soutenir, d'échauffer, d'embraser tous les Gaulois : magnifique, il favoit faire des largesses avec profusion ; sensible, généreux, il favoit récompenser , & mettre un nouveau prix aux récompenses , par les manières gracieuses qu'il y mettoit. Le nom de Philippe étoit dans les armées alliées , tout-à-la-fois un cri d'amour & un cri de guerre. L'autre, issu du Sang Royal, de ce sang qui devoit placer sur le Trône & conduire par la main , sous une tutèle guerrière, le meilleur peut-être des Rois Gaulois , fils d'un Prince guerrier & chéri, n'avoit ni moins de bravoure , ni moins d'affabilité, ni moins de graces. Tous les deux inspiroient l'admiration & la gaieté aux Chevaliers Gaulois ; tous les deux , respectant les Loix de la Chevalerie, comblèrent de préve-

nances les Chevaliers Bretons. Philippe leur envoya des provisions de bouche & des rafraîchissemens de toutes les espèces. Le Damoisel , enchanté de tant de générosité , ne pouvoit se défendre de s'écrier : = Eh ! pourquoi faut - il combattre des Chevaliers qu'on aime & qu'on estime ! Ah ! du moins mon épée , point ne serez teinte ni du sang de Philippe ni du sang de Louis. Irai dans les Gaules ; verrai cette Cour brillante : entendrai cette Reine aimable , ce Roi si chéri & si respecté. Irai acquérir-là ce qui manque à mon éducation civile & sociale =.

Déjà les cors & les cymbales avoient fait retentir les airs. Philippe , Louis , Perion , Palmerin , Léoncri , Carnod , emportés par l'impatience Gauloise , veulent en venir à une attaque. Déjà les navires Gaulois s'avancent vers le vieux môle. Vitikind les attendoit : Vitikind soutient un combat terrible : il est prêt d'être vaincu ; les flots le servent à souhait : une tourmente agite & disperse les nacelles ; le feu du ciel & celui des Bretons se promènent dans ces arsenaux flottans ; le pavillon Gaulois est

est brûlé; les Soldats n'ont que la ressource de se précipiter dans les eaux, pour éviter l'incendie qui les menace. = Voilà un succès =, s'écrièrent les Chevaliers Bretons. Mais trop justes pour s'en glorifier, ils ne s'arrogèrent point les faveurs inespérées du hasard. = Le fort nous a servis, dirent-ils; cherchons sur la terre une gloire qui nous appartienne davantage =.

Le Damoisel & les Chevaliers Bretons ouvrirent une des portes du Fort, & se montrèrent sur les glacis au lever du soleil; ils fondirent avec impétuosité sur les premières bandes Gauloises & Goths. Déjà une aîle des Goths avoit été enfoncée; le brave Perion des Gaules, suivi de quelques autres Chevaliers, se présenta, rétablit l'ordre: à l'autre aîle, Palmerin & Galaor, animoient l'ardeur des Goths. Les deux armées s'ébranlèrent à-la-fois; on n'a jamais vu une mêlée si effroyable, ni des mouvemens si confus & si rapides: on n'appercevoit que le sommet des casques, & la pointe des épées qui se croisoient & se brisoient par le choc. Pieds contrepieds, mains contre mains;

ce combat sembloit plutôt une lutte particulière, & finit par des combats singuliers. Perion des Gaules avoit cherché & rencontré le Damoisel; toute l'armée s'étoit séparée, & regardoit, en silence, les deux Chevaliers combattans. Perion, fier de ses nombreuses victoires, le Damoisel, animé par la gloire de vaincre un aussi grand Chevalier, redoubloient d'efforts & faisoient des prodiges de valeur; enfin, Perion fut obligé de s'avouer vaincu, & de jurer qu'il ne tireroit point l'épée, pendant un an, contre la Grande-Bretagne. Galaor se présenta le second, & ne fut pas plus heureux. Un autre venoit d'être terrassé par un Chevalier Breton. Il n'y a pas, jusqu'aux Princes Louis & Philippe, qui voulurent mesurer leurs forces contre le Damoisel. Le Damoisel mit la pointe de son épée à terre. = Dans la mêlée, dit-il, si le hasard m'avoit amené auprès de vous, j'aurois repoussé votre fer: mais, quand je vous rencontre ici, je jure que mon épée ne fera jamais teinte de votre sang. Aimables & généreux Princes, vous inspirez trop d'es-

time, pour qu'il soit un Chevalier qui ne regrette de n'être point né dans cet heureux Pays des Gaules, où le don de plaire est aussi héréditaire que la bravoure; où l'on se bat si bien; où l'on honore tant les Dames; & d'où sont sortis tant de braves Chevaliers. Le verrai, ce beau Pays, Princes; irai mettre à vos pieds & mon cœur & mon épée =. Les Princes embrasèrent le Damoisel, & lui firent promettre, par serment, de venir les trouver dans leurs Etats. Mais, à l'aîle gauche, se livroient de terribles combats. Palmerin, toujours masqué & toujours noir, remplissoit sa devise; il cherchoit & donnoit la mort. C'étoit un Géant furieux: sa lance étoit dans ses mains une massue. Déjà une foule de Chevaliers Bretons avoient mordu la poussière; il s'étoit fait un cercle de morts & de mourans autour de lui. Les Soldats Bretons, indignés de sa cruauté, s'étoient jettés sur lui; déjà trois d'entr'eux l'avoient atteint avec leurs fers, & faisoient couler son sang. Le Damoisel accourut, écarta la foule, & lui conserva la vie. Palmerin, à qui les forces commen-

çoient de manquer, reconnut le Damoisel, lui présenta la main, & lui dit :
= Je vous devrai donc encore une fois la vie ! Ce qui me console, c'est que je puis m'acquitter envers vous. Je sens qu'une de mes blessures est très-dangereuse ; je vais abandonner le siège, & me faire porter vers l'embouchure du Séjount : venez-y le plutôt qu'il vous sera possible, ai de grands secrets à vous révéler. = Près de l'embouchure du Séjount ! dit le Damoisel ; c'est-là que s'élève un obélisque où le nom d'Alfred est consacré ? = Oui, dit Palmerin ; êtes trop jeune pour avoir connu ce Chevalier. = Ne le connois que par la Renommée. = Renommée est souvent infidelle. = N'en crois rien, dit le Damoisel ; & point ne souffrirai jamais que voix humaine accuse de mensonge la Renommée, qui est la voix sacrée de toutes les Nations. = Point ne nous faisons ici d'injuste querelle ; êtes jeune, & faites bien d'honorer la Chevalerie. Quand vieux ferez, direz comme moi : Que l'école du Temps est une bien cruelle école ! ferez souvent contraint d'effacer de grands éloges,

voire de déchirer des épitaphes =. Le Damoisel bouillonna d'impatience. Jeunesse croit mal-aisément à félonie, à lâcheté, à vices ; jeunesse tant va en avant ! impossible est qu'elle regarde en arrière. = Si-tôt que le siège sera fini, irai, Chevalier, près de l'embouchure du Séjount ; comptez sur ma parole. = Si Geneviève & sa mère, qui doivent se rendre ici, venoient, dit Palmerin, envoyez-les vers le Séjount ; & si partez avant qu'elles soient arrivées, laissez ici un Ecuyer fidèle qui puisse les instruire de ma marche. = Ainsi ferai =. Palmerin fit avancer sa litière, & partit. Le siège de Silley fut prolongé encore durant quelques semaines ; mais les Plénipotentiaires des trois Rois s'étant abouchés, il fut convenu entr'eux d'une trêve, qui fut proclamée parmi les Assiégeans & parmi les Assiégés. Le Damoisel profita de la trêve pour se rendre au bord du Séjount ; il chargea un Ecuyer d'instruire Geneviève & sa mère de la route qu'il alloit tenir, si elles arrivoient.

Partez, jeune Damoisel, modèle accompli de Chevalerie ; envoyez à Gr-

filinde les épées des Chevaliers Gaulois que vous avez vaincus ; sentez , commencez à sentir qu'il manque à la gloire le plus doux prix , s'il n'est donné par la Beauté. Un laurier que vous cueilliez vous-même ne seroit qu'une possession de l'orgueil : mais si-tôt que Grafilinde vous l'aura présenté, vous sentirez alors combien est flatteur un beau laurier ; vous en chérirez la mémoire : & , s'il vous reste quelque souvenir , ce sera moins du jour où vous l'aurez mérité , que du jour où vous l'aurez reçu. Envoyez à Geneviève l'épée du brave Perion ; c'est celle du plus vaillant Chevalier : elle est due à celle à qui vous êtes le plus affectionné. Le Damoisel chargea deux Ecuyers de ces galans messages. Il auroit bien voulu s'en acquitter lui-même ; déjà le Nègre de Grafilinde étoit parti.

Le Damoisel s'embarqua & prit la route du Séjount ; la fortune ainsi le voulut. Courez , beau Damoisel , précipitez vos pas ; égarez-vous dans votre route : hâtez-vous d'arriver au Château de Pembrock. De grand malheurs menaçoient Geneviève & sa mère. Ge-

neviève & sa Nourrice avoient pris le chemin de Cornouailles ; elles avoient consolé la mourante Onolorie : elles s'étoient mises en route toutes les trois pour aller retrouver Palmerin au siège de Silley. Onolorie, après vingt années d'absence, après quatre lustres de douleur, alloit se trouver dans les bras du vaillant Palmerin. Une fatalité attachée à ses pas reculoit ce moment délicieux. L'implacable Grimmer, son père, n'avoit point suspendu ses courses ; il cherchoit depuis vingt ans sa fille, pour se livrer à la plus terrible des vengeances. Onolorie, timide & craintive, demandoit, dans tous les Bourgs par où elle passoit, aussi-tôt que la nuit s'approchoit, la fauve-garde d'un Chevalier. Elle n'étoit plus qu'à deux journées de distance de Silley, dans le Village de Barinam : Grimmer venoit d'y arriver ; Grimmer avoit promis à l'Ecuyer d'Onolorie assistance & respect pour sa Maîtresse ; & dès que la nuit avoit doublé ses ombres, il s'étoit rendu au logis d'Onolorie. = Dame, avoit-il dit, viens vous défendre ; dormez en paix sous la garde d'un vieux Chevalier qui fut

onc, trop jaloux de l'honneur des Dames, pour leur manquer =. A cette voix, Onolorie, pâissante & sans voix, ne peut & n'ose répondre; elle a reconnu Grimmer : elle fait signe à Geneviève de parler pour elle. Geneviève remercie le Comte; mais sa voix étoit celle d'Onolorie. Grimmer s'y méprit; il crut entendre sa fille. = Qui êtes-vous? lui dit-il d'un ton farouche. = Une Damoiselle bien née. = Qui est votre mère? = La voyez. = Quel nom portez-vous? = Geneviève de Cornouailles =. Geneviève ne pouvoit s'empêcher de répondre à Grimmer; elle respectoit, malgré elle, le Chevalier terrible & dur qui l'interrogeoit : le sang reprenoit tous ses droits dans le cœur de Geneviève; mais il ne les reprenoit dans celui de Grimmer que pour en devenir plus furieux. Pendant ces interrogations, Onolorie étoit mourante. = Faut, se disoit-elle, subir sa destinée ! que va-t-il m'advenir ? = Où allez-vous ? = au siège de Silley ? = Qui cherchez-vous ? = Palmerin. = Palmerin ! s'écria Grimmer; Palmerin ! = Quel est le nom de votre mère ? = Onolorie. =

Onolorie ! Onolorie ! dit-il , en s'approchant de sa fille infortunée ; c'est toi ! enfin , je t'ai retrouvée , infame = ! Geneviève jetta un cri long & déchirant , & se jetta aux pieds de Grimmer. D'une main forcenée l'implacable Comte la repoussa : = Je ne puis , lui dit-il , voir sans fureur l'enfant du libertinage. Je verserai ce sang impur , & dans ce sang je laverai la tache qu'il a imprimée sur le mien. Fille méprisable , croyois-tu te dérober à la vengeance d'un père , d'un Chevalier qui ne pardonna jamais ceux qui avoient forfait à l'honneur ! Je n'ai eu ni trêve ni repos depuis ta fuite ; j'avois juré de courir le monde jusqu'à ce que je t'eusse retrouvée ou morte ou vivante : morte , j'aurois livré ton corps aux flammes qui t'attendent vivante. Je vais être vengé ; ta honte va être épurée sur un bûcher ; on dira : Le brave Grimmer fut cruel une fois , pour être toujours irréprochable. = O mon père ! Palmerin est prêt à effacer cette injure que tant me reprochez ; Geneviève va devenir la mère d'une lignée de Chevaliers qui rendra sa mémoire respectable : le Da-

moïsel sans nom doit être son époux ; le connoissez ? = Oui, le connois : le plains , si a pour ta fille une affection égale à la haine qu'ai pour toi. Mourrez toutes deux , l'ai juré =. Les cris de Geneviève, les sanglots d'Onolorie, ne purent fléchir le sanguinaire Grimmer. Il s'étoit assis , & regardoit, d'un œil farouche, sa proie. Il avoit appelé ses Ecuyers , & , devant lui, avoit fait garrotter les deux femmes. Les Suivans de Geneviève s'étoient mis en défense , & avoient payé de leur vie leur résistance. Grimmer avoit pris la route de Pembrock , où il étoit arrivé , menant sa fille & Geneviève garrottées. Il crioit, dans les rues de la Capitale de ce Comté : *Ainsi en adviendra à toutes les Damoiselles de ce Comté qui auront forfait.*

= Ah ! se disoit , dans la prison où elle avoit été jettée ; ah ! se disoit Geneviève, si le Damoïsel pouvoit savoir que sa Damoiselle est ainsi traitée, accourroit du bout du monde pour la délivrer ! = Ah ! Palmerin, s'écrioit Onolorie ; ah ! Palmerin, aurai donc passé toute ma vie dans les pleurs , &

l'aurai perdue enfin pour toi ! que les
aurai payé chers , ces tant courts mo-
mens qu'ai passés avec toi = ! Tout
ce que la barbarie peut imaginer pour
rendre une prison plus affreuse , Grim-
mer le mit en usage contre deux fem-
mes, dont l'une étoit sa fille, & l'autre
l'enfant de sa fille. Il ne soumit point
le jugement de sa fille au Tribunal de
sa Comté ; il étoit père , il étoit Sou-
verain ; il avoit prononcé , dans l'inté-
rieur de son Château, la mort d'Ono-
lorie & de Geneviève. Il hâtoit l'inf-
tant de leur supplice, dans la crainte
que le hasard n'amênât un Chevalier
qui voulût s'armer pour elles.

Il étoit arrivé, ce Chevalier ; c'étoit
le Damoisel : il étoit arrivé , suivi d'une
troupe menaçante d'Estafiers, à l'entrée
de la nuit. Grimmer n'en avoit point
été prévenu. Le Damoisel se prome-
noit, dès le matin, sur la place du
Château de Pembrock ; il vit les ap-
prêts d'un bûcher. Deux poteaux, pla-
cés au milieu , lui apprirent que le feu
alloit consumer deux victimes. Les Vas-
saux du Comté, les Serfs qui s'étoient
rassemblés sur cette place , qui devoit
F vj

être bientôt éclairée par de funestes étincelles, contemploient ces préparatifs d'un œil morne & avec un maintien consterné. = Point ne sont donc des criminels qui mourir vont, puisque êtes attristés de ce bûcher ? = Las ! non, lui dirent ils ; ce sont deux Damoiselles qui vont subir la peine des mal-fauteurs. = Deux Damoiselles, dites-vous ! = Oui, beau Damoisel ; l'une est la Comtesse Onolorie, & l'autre est la Damoiselle Geneviève sa fille, la plus belle personne qui onc se vit. = Recommencez, s'écria le Damoisel, en battant de ses deux pieds la terre ; recommencez. Geneviève, dites-vous ? = Oui, Sire, Geneviève. = De Cornouailles ? = De Cornouailles. = Elle est ici ? = Oui, Sire, elle est ici. = Elle va périr ? = Oui, Sire. = Qu'ont-elles fait ? = Grimmer, père de Dame Onolorie, veut punir sa fille d'avoir suivi le Chevalier Palmerin. = Puissances du Ciel, s'écria le Damoisel, en frappant de ses deux mains le casque qui couvroit sa tête ; Puissances du Ciel, donnez-moi l'usage de toutes mes forces, de tout mon courage, de toute ma colère ! Tout ce

qu'ai entrepris jusqu'à ce jour n'est que jeu d'enfant : soleil , pâlirez ... Et toi , mon père , & toi , tu frémiras dans le centre de la terre , où la cruelle mort t'a placé. Ne restera , dans Pembrock , ame qui puisse dire : Voilà où fut Pembrock , s'il faut que ne puisse empêcher cette affreuse scélératesse. Elle est à moi Dame Geneviève ; n'a ni père ni mère , ni aïeul ni nom : n'a rien que moi ; moi , lui tiens lieu de tout. Moi , du moment qu'elle se donna à moi , lui ai promis de lui donner en moi , père , mère , aïeul , ami , nom , gloire & bonheur ; lui tiendrai parole. Malheur à qui osera toucher sur ce mien trésor ! Verrez , Paysans ; verrez si le crime , si les supplices feront rougir les lieux par où le Damoisel passera. Me doivent les Tyrans compte de leur conduite ; dois assistance aux malheureux Rage , fureur , démon , cruauté , ai tout , ai tout ; tout est passé dans mon cœur , & fait bouillonner mon sang. O toi , se disoit-il (il songeoit à Griel , qui l'avoit quitté pour se rendre au tombeau d'Alfred , dont le Damoisel n'étoit plus guères éloigné) ; toi qui

semblois pousser mes pas dans le chemin de l'honneur, où es-tu ? Tu ne m'apprendrois pas ce que je dois faire ; mais tu verrois ce que je ferai =.

De retour à son logis, il fit monter à cheval tous ses Estafiers, & leur ordonna de se disposer à porter les coups les plus cruels. = M'obéirez, dit-il, au premier signal. Point ne faites de bruit : point ne montrez intention d'attaquer ; car les Damoiselles, qu'à la mort veulx arracher, pourroient bien subir, dans l'intérieur du Château du barbare Grimmer, le supplice qui les attend sur la place publique. Faut enlever au cruel Comte ses victimes, & faut qu'elles me soient rendues sans péril de leur vie =. Les Estafiers s'avancèrent, en silence, vers la place au petit trot, & parurent ne s'arrêter que par un motif de curiosité. Ils avoient cependant entouré le bûcher ; & s'étoient emparés du pont-levis du Château, par où les victimes devoient passer. Le Damoisel s'étoit confondu parmi eux, sans aucune marque apparente de supériorité... O Lecteurs sensibles, vous devinez toute son impatience. Quelle

agonie cruelle qu'une aussi cruelle attente ! Il mordoit ses gantelets , brandissoit sa lance involontairement , & pouffoit des cris étouffés , qui annonçoient toute l'étendue de sa fureur.

Enfin , les Bourreaux parurent sur le bûcher , tenant un brandon à la main. A cet aspect , le Damoisel frémit dans tout son corps ; ses deux yeux étincelèrent : il sortit de la ligne de ses Estafiers , & se plaça au milieu du passage qui conduisoit du Château au bûcher. La porte sinistre du Château s'ouvrit , & les deux victimes s'offrirent aux yeux du Damoisel. Elles versaient des larmes abondantes , & se soutenoient sur deux Varlets de Grimmer , qui les escortoient au supplice. Elles avoient voilé leur visage. Le barbare Comte les devançoit ; il eut l'imprudence de s'éloigner de trois pas de sa cohorte. Le Damoisel fit un mouvement , & se plaça entre lui & les victimes ; il fit un signal à ses Estafiers , qui , dans le même temps , s'assurèrent du Comte. = Les Loix de la Chevalerie , s'écria le Damoisel , veulent que , dans de semblables circonstances , le combat singulier prononce

sur la vie ou la mort des coupables ; au nom de ces Loix respectables , je prends la défense de ces infortunées ; je romps leurs chaînes : elles sont libres jusqu'à l'issue du combat. Comte, oses-tu te mesurer avec moi ? si tu n'en as point le courage , je suis le maître des destinées de ces Damoiselles , & j'en disposerai suivant les usages de la Chevalerie =. Grimmer vouloit s'élancer , le poignard à la main , sur ses victimes ; il fut retenu par les Estasiens du Damoisel. = Ta liberté est le prix que je mets à leur liberté ; sinon , ose combattre. = Je combattrai ; fille dénaturée , après avoir déshonoré ton père , sois témoin de la mort que tu vas lui faire donner =. Geneviève avoit oui le Damoisel , & avoit soulevé son voile. Elle n'en vouloit point croire ses yeux ; son abattement lui avoit enlevé toutes ses forces. Le Damoisel rompoit cependant ses liens : sa bouche vouloit effacer la souillure que les cordes avoient faite à ses bras. Cette empreinte fit remonter jusques sur le visage de Geneviève la chaleur & le sentiment. = C'est vous , beau Damoisel ? = Le

voyez à vos pieds, plus tremblant que ne l'êtes ; le Ciel , qu'a pris pitié du malheureux Damoïsel , l'a conduit ici exprès pour vous conserver la vie =. Onolorie n'avoit pas la force de remercier le Damoïsel ; elle le supplioit de ne point combattre Grimmer. = Que me demandez - vous ? faut donc que mouriez ? Point ne veut le barbare vous faire merci =.

Grimmer s'avançoit, armé de toutes pièces. Le Damoïsel remonta à cheval : = Avant de prendre notre champ , Sire Grimmer , oyez-moi pour la dernière fois ; faites merci à Dame Onolorie. = Non , reprit Grimmer ; non , rien n'en ferai. = Adonc , allons voir , père dénaturé , ce que va en advenir ou de vous ou de moi =. Grimmer étoit un méchant Chevalier , un Tyran , un Preux , en qui la sensibilité n'avoit jamais jetté ses tant douces semences , ces semences qui tant servent à notre bonheur & à celui de ceux qui nous avoisinent ; ne connoissoit que l'honneur , & point de quartier avec lui , pas même pour une légère foiblesse ; étoit cruel par un excès d'équité , & croyoit

laisser un bel exemple de sévérité à la Postérité, en brûlant sa fille Onolorie. Il avoit autant de force que de courage, & étoit très-dangereux en combat singulier. Il courut sur le Damoisel, qui l'attendit, para son coup, & lui porta sa lance au côté opposé de son écu; Grimmer chancela sur ses arçons, tourna, & revint après s'être rassis : il porta un second coup au Damoisel, qui, se tenant sur la défensive, vouloit le fatiguer, le défarmer & lui faire demander quartier. Grimmer, outré de colère, revenoit, tête baissée, contre le Damoisel : son cheval heurta de front le cheval de son adversaire, qui hérissa sa crinière, leva la tête, battit du pied, & emporta le Damoisel. Grimmer, profitant de l'avantage, poursuivit le Damoisel, & se dispoisoit à le percer par derrière avec sa lance, quand celui-ci, tirant à lui les guides de son destrier, tourna ferme, & le surprit dans cette attitude perfide. = Vas sentir, dit-il, Chevalier félon, comment le Damoisel fait venger une perfidie =. Il courut sur lui, le pressa, le poursuivit, le harcela, frappa à coups redoublés sur

toutes les pièces de son armure qu'il faisoit tomber en éclats ; tourna si bien autour de lui , qu'il lui saisit enfin une jambe & le renversa par terre. Il se saisit du cheval qu'il remit à un de ses Estafiers , & s'avança sur Grimmer , la pointe de son épée levée sur son col :
= Onolorie , dit-il , ou la mort ? = Je préfère la mort , reprit Grimmer. = Et moi , dit le Damoisel , plus généreux que toi , je saurai expliquer les Loix de la Chevalerie ; t'ai vaincu , te laisse la vie , & rends la liberté à ces deux Damoiselles =. Aussi-tôt , il prit dans ses bras Geneviève , qu'il plaça sur son cheval en croupe. Onolorie monta sur un autre cheval ; & , tous ensemble , s'éloignèrent du Château. Grimmer fut laissé par terre , accablant d'imprécations noires sa fille & le Damoisel. Onolorie , à peine revenue de son abatement , croyoit avoir toujours à sa suite le barbare Grimmer. Ils précipitoient leur marche , & eurent bientôt quitté le Comté de Pembrock.

Le Damoisel n'avoit pas pu encore être entendu de Geneviève ; en vain il avoit tourné mille fois les yeux vers

elle; en vain avoit-il soupiré mille fois en la regardant. La peur tenoit suspendus les sens de Geneviève; la flamme du bûcher la poursuivoit encore : muette, & presque tombée dans une stupidité absorbante, elle ne voyoit ni n'entendoit. Le Damoisel prit le chemin d'une forêt, qui formoit la limite du Comté de Pembrock; & aussi-tôt qu'il apperçut un banc de gazon, il y reposa Geneviève & Onolorie. Une collation bien frugale, & telle qu'un Damoisel errant pouvoit en porter avec lui, fut servie sur l'herbe par ses Estafiers. Les Dames mangèrent; insensiblement, elles se rassurèrent : Geneviève présenta sa main blanche au Damoisel, qui la prit & la tint dans la sienne. = Suis donc encore en vie ! dit-elle; chier Damoisel, vous la dois, & me la rendez bien douce ! Dame, dit-elle à Onolorie, le voyez ce biau Damoisel dont vous ai tant parlé; c'est lui qui a ménagé le Sire Palmerin, & qui a conservé un Chevalier, votre doux ami & mon très-honoré Seigneur & père. = Beau Damoisel, que ne vous dois-je pas ? vous devrai mon bonheur & celui

de Geneviève. = N'ai rien fait que pour mon contentement, dit le Damoisel; travaillois à mon bonheur, en m'occupant de cela, tant belle Damoiselle. Ne me devez rien; c'est moi qui vous dois tout =.

Pendant qu'ils s'abandonnoient à une entière confiance, sortit de la forêt un Chevalier, suivi d'une meute de chiens, d'Ecuyers qui donnoient du cor. C'étoit un Chasseur, Châtelain de la contrée, qui avoit trouvé plus convenable de retracer la guerre dans les chasses, que d'aller affronter les hasards. Il soutenoit, par son train, la magnificence & l'état d'un vrai Chevalier. C'étoit autre chose, si on vouloit le juger par sa valeur; ce n'étoit plus alors que l'ame timide & pusillanime d'un Manant ou d'un Vilain. Il étoit assez bien fait, mais il croyoit l'être davantage. Il servoit les Dames & les Damoiselles plus assidument que les autres Chevaliers; & c'étoit principalement pour leur service qu'il s'étoit réservé. Quand les Chevaliers, affamés de renommée, ou invités par les bans des Châtelains & des Rois voisins, couroient le monde,

rompant par-tout des lances glorieuses & se couvrant de blessures honorables, il couroit les Châteaux, se présentoit aux Dames, & les consoloit de l'absence de leurs amis. Il ne sortoit de son donjon que pour se rendre à des invitations galantes, ou pour forcer des portes qui lui étoient fermées. Chemin faisant, il couroit le sanglier ou le daim. Il ressembloit à tous les Chevaliers des Dames : il étoit fanfaron, ne doutoit de rien ; & si-tôt qu'il rencontroit quelques Dames ou Damoiselles, il jettoit sur elles des regards de possession, & il s'imaginoit devoir jouir exclusivement du beau privilège de les conquérir. Aussi-tôt qu'il eut apperçu les Damoiselles, il sourit, tourna la bride de son cheval, & s'avança. Il jeta un coup - d'œil assez dédaigneux sur le Damoisel, qui n'étoit, dans ce moment, revêtu que d'une armure commune & propre au combat. Le Chevalier fanfaron le prit pour un Damoisel de mince parage ; & lui frappant sur l'épaule : = Damp, lui dit - il, deux ! c'est trop pour vous : prenez la plus âgée, je prends la plus jeune. Au de-

meurant , vous rendrai bientôt celle qu'aurai choisie ; n'ai besoin que de faire avec elle deux tours de promenade dans le bois. Damoiselle , suivez le Chevalier Flagorneur , le Seigneur de ce canton , & par-dessus tout , l'heureux ami & protecteur de toutes les Dames & Damoiselles qui sont jolies. Suivez - moi , verrez si pas mieux ne vaulx que bien d'autres. Ai fait la charmante étude de plaire & d'amuser les Dames ; cette étude n'est pas tant aisée qu'on le pense , & bien peu y ont réussi. N'ai eu que ce soin toute ma vie : ai senti souvent que besoin est de s'y livrer tout entier. Les Chevaliers , qui vont courant le monde , négligent la moitié des moyens qui pourroient les rendre heureux , n'alimentent point avec les roses du plaisir leur délicatesse & leur sensibilité. De-là advient que réussissent rarement à marier la gloire avec le bonheur. Moi , ai pris ce dernier lot ; ai bien fait. Verrez , belle Damoiselle , si vous faux en quelque point que ce soit. Regardez-moi bien==. Il avoit mis pied à terre , & se dispoisoit à enlever , avec ses mains , revêtues d'un gant

blanc & fin , la belle Geneviève par le milieu de sa taille. Il la soulevoit déjà , & disoit : = Damoiselle , crois soulever une plume d'Amour =. Geneviève rioit , & étoit étonnée. Le Damoisel considéroit le Chevalier Flagorneur , les bras croisés , & rioit de mépris & de pitié. Il lui frappa avec roideur sur l'épaule : = C'en est assez , lui dit-il , Chevalier Flagorneur ; point ne vous permetts ce que prétendez =. Ce coup ébranla un peu l'audace du Chevalier. = Damp , lui dit-il , ignorez donc qu'accointance est une des premières Loix de Chevalerie ; ignorez donc qu'un Chevalier , qui deux Dames a , en doit céder une à son ami ? Suis le vôtre ; êtes , à ce que vois , un brave , un Damoisel qu'allez droit à la Renommée , en cueillant , par - ci par - là , quelques fleurs d'Amour. Faites bien ; avez une taille , des traits , un air mâle & guerrier , êtes né pour figurer à côté des descendans de notre grand Roi Artus. ConteZ-moi vos brillantes prouesses ; veulx vous admirer autant que vous aime. Viendrez à mon Château , qu'est non loin d'ici ; jurons - nous amitié de Chevalerie =.

Le

Le Damoisel se mit à rire bien fort à ces flagorneries , lui tourna le dos ; & , dans ce moment , il lui échappa une vapeur qui monta au nez du Chevalier Flagorneur , & dont il ne lui demanda point excuse. Il en demanda mille aux Dames , qui rirent encore plus fort que lui ; & c'est depuis cette époque qu'on a tourné le dos aux Flagorneurs , qu'on les a apostrophés de semblable manière ; & c'est depuis ce temps-là qu'on a appelé , en signe d'ironie , *Flagorneurs* , les Louangeurs outrés & faux. Le Chevalier voulut se prétendre insulté ; le Damoisel lui répondit : *Comme il vous plaira*. Une épée brilla dans la main du Chevalier. Le Damoisel tira la sienne ; mais le Damoisel , au lieu de viser sur sa poitrine , alloit de taille droit à ses oreilles , & fit si bien , qu'il lui en abat-tit une. Le Chevalier , honteux & voulant conserver l'oreille qui lui restoit , demanda quartier , & s'éloigna. Le Damoisel rioit aux éclats : = Ainsi en prendra dit-il , aux Fanfarons. = Et c'est encore , depuis ce temps-là , qu'on menace de couper les oreilles aux Faquins ,

& à ces faux Braves qui sont les fléaux de la Chevalerie.

Cette aventure avoit réjoui les Dames, & elles étoient montées gaie-ment sur leurs chevaux. Le reste du chemin parut court, & fut toujours joyeux. Ils arrivèrent enfin à l'embou-chure du Séjout, & prirent gîte dans l'habitation de Palmerin, qui étoit voisine du tombeau du grand Alfred. Point ne vous dirai tout ce qui se passa dans cette entrevue. Elle fut touchante; la joie n'y présida point, quoiqu'ils fussent tous heureux : il est une espèce de bonheur qui se mêle à de douces larmes, & qu'on ne connoîtroit point si on n'avoit point reçu du Ciel cette sensibilité qui fait faire verser des pleurs. Pardonnez-moi de faire l'éloge du don des larmes, dans les Romans où j'en fais si souvent couler de vos beaux yeux, aimables Dames. Juvénal, tout satyrique qu'il étoit, a chanté les pleurs; & c'est peut-être le plus beau de ses Ouvrages : *Est-il un homme de bien, dit-il, digne, au jugement de la Prêtresse de Cérès, de porter une torche pendant les mystères secrets de la Déesse, qui n'ait répandu des*

larmes ? En est-il une , parmi vous , qui n'en ait versé plus de deux fois dans le plus bel âge de la vie ? Ah ! c'est alors sur-tout qu'elles font plus abondantes. Quatre lustres s'étoient passés depuis que Palmerin avoit prononcé un fatal adieu à la désolée Onolorie ; quatre lustres , noircis par les ennuis , avoient promené leurs couronnes flétries sur le front d'Onolorie depuis qu'elle regrettoit Palmerin. Quel moment , que celui qui lui présentoit ce Chevalier désiré ! Avoit-elle , pouvoit-elle avoir d'autre expression que ses larmes ? Où auroit-elle trouvé assez de force pour parler ? A peine elle sentoit : presque inanimée , la tête collée contre la poitrine de Palmerin , les deux bras jetés autour de son col , elle le mouilloit de pleurs , & ne le câressoit que par quelques sanglots ; le Chevalier la regardoit avec deux yeux immobiles , & où l'on voyoit deux grosses larmes qui se détachotent avec effort. Mais la tension de ses muscles & la force de ses étreintes annonçoient l'agitation de son cœur. Les momens s'écouloient ; ils ne s'abandonnoient point à d'autres mouvemens :

ils ne sentoient point le besoin de changer de lieu , ni de changer de caresses. Tous ceux qui les auroient considérés dans cet état d'immobilité , auroient douté s'ils étoient éveillés ou s'ils étoient endormis. Si je voulois être Peintre , je placerois un peu loin d'eux le Damoisel & Geneviève : sur leur front je ferois remarquer leur jeunesse ; on les verroit comme ils étoient , le Damoisel à genoux , Geneviève lui abandonnant une main , & de l'autre lui montrant Onolorie & Palmerin ; on verroit le Damoisel & Geneviève , en extase , considérant avec l'intérêt le plus vif & le plus naturel Onolorie & Palmerin ; j'écrirois au bas de ce tableau , à l'imitation du Poussin : *Et moi aussi, j'aimerai comme eux.* Que ne puis-je terminer ici le Roman ! Eh ! pourquoi faut-il qu'un Roman soit une copie fidelle de la vie ! Toujours des peines ! toujours un nouveau chaînon ! toujours des catastrophes ! Il me reste encore bien des événemens à décrire.

Le lendemain Palmerin s'étoit armé dès le lever du Soleil ; il avoit pris son casque & baissé sa visière ; il se promenoit

sur la place qui environnoit l'obélisque du grand Alfred. Il avoit reçu la veille un défi de la part d'un Chevalier inconnu , qui se disoit un des vengeurs d'Alfred : « = Ai rempli, disoit ce Chevalier dans les tablettes qu'il avoit envoyées à Palmerin, « tous mes de-
 » voirs envers le grand Alfred , de
 » varlet, d'ami, d'écuyer ; ai tenu toutes
 » mes promesses ; ai élevé , nourri son
 » vengeur : va bientôt arriver ce jeune
 » vengeur , à qui rien n'a résisté jusqu'ici ;
 » tremble , Palmerin. Quant à moi , ne
 » me reste plus qu'à mourir en vengeant
 » le plus grand & le meilleur des Che-
 » valiers = ».

C'étoit le bon Griel : il étoit venu embrasser la pierre froide sous laquelle Alfred reposoit. Après les premiers momens de la douleur , ce bon Ecuyer avoit juré de le venger & de mourir. = Manes de mon Maître , avoit-il dit , fais si ai mal répondu à tes ordres : verras ton fils ; est digne de toi : c'est mon ouvrage ; ne pouvois te donner après sa bonne éducation une plus grande marque d'attachement , sinon de mourir pour toi. Ainsi ferai-je =.

Il avoit rencontré son Compagnon , l'autre Ecuyer, qui tous les jours venoit répandre des larmes sur le tombeau d'Alfred , & attendre l'arrivée de son élève , pour lui donner enfin le nom de son père , & mourir. Griel n'avoit pas plutôt appris le retour de Palmerin , que son sang s'étoit soulevé. = Ce félon Chevalier , avoit-il dit , viendrait insulter aux manés de mon Maître ! N'en ferai pas long-temps témoin. Mourrai de sa main , ou bien mourra de la mienne =. Il l'avoit envoyé sommer de se trouver à la sixième heure du jour , sur la place où s'élevoit l'obélisque sépulcrale.

Avant la sixième heure Griel parut ; il embrassa la colonne , en approcha la pointe de son épée , & jura de mourir ou de venger son Maître. Il s'avança à pied vers Palmerin , lui fit signe de descendre de son cheval , de jeter sa lance & de se couvrir de son épée. Il jeta son écu , & invita Palmerin à en faire autant : il auroit voulu , le bon Griel , combattre nud , afin de pouvoir donner & recevoir plus aisément la mort. Il s'élança sur Palmerin , en

criant: *Mort!* Le combat fut terrible : deux vautours se mesurant des yeux , se poursuivant , s'attachant , se déchirant les entrailles , ne font qu'une faible image de la fureur de Griel & de celle de Palmerin. Le bras de Griel sembloit se ranimer & devenir plus pesant par la durée du combat ; il frappoit , portoit des coups de pointe dans le flanc découvert de son Adversaire , dont il paroît toutes les atteintes. Son épée étoit déjà rougie du sang de Palmerin. Il sourit de colère , en voyant sa lame noircie par l'abondance du sang de son odieux ennemi. = *O mon Maître , s'écrioit-il , ô Dieux ! ô Artus ! ô Père de la Chevalerie , viens à mon aide ; punis , frappe par mes mains le Chevalier le plus félon qui fut onc* =. Palmerin chanceloit , son sang teignoit de pourpre la draperie qui couvroit ses cuisses & ses jambes : une trace ensanglantée marquoit tous ses mouvemens ; il sentoît son bras défaillir : son œil troublé , laissoit égarer sa main. Déjà Griel avoit crié : *Mon Maître , tu es vengé !*

Le Damoisel accouroit armé , & sa

visière baissée pour n'être pas reconnu , au secours de Palmerin. Il étoit temps. Griel vit avec douleur sa proie lui échapper. Trop foible pour recommencer un combat , il ne put que dire : — A demain, Chevalier inconnu , vous attends ici. Vous ferai repentir d'avoir donné assistance à un Chevalier déloyal , & d'avoir trahi mon espoir. Voulois venger mon Maître. Si un jour avez un ami, un Maître, un père, sentirez tout ce que me faites souffrir, en me déroband la victime que voulois & que dois sacrifier aux manes de mon Maître. Vous attendrai ici demain. — Y viendrai, dit le Damoisel—. Mais la voix de Griel qu'il n'avoit pas reconnue, avoit jetté dans lui une émotion extraordinaire : il ne s'applaudissoit point d'avoir sauvé Palmerin ; l'aspect de l'obélisque l'avoit glacé d'effroi. La terreur, avec toutes ses angoisses, ses craintes & ses noires ombres, étoit descendue dans son cœur, & le remplissoit d'effroi, d'horreur & d'agitations dévorantes. Ce désordre de mouvemens confus, qui pour la première fois s'emparoit de son ame toujours

pure , & jusques-là si tranquille , lui arracha des larmes. Il abandonna Palmerin à ses Ecuyers , & entra dans la forêt. Là , jetté sur les racines d'un frêne , il pleuroit & étoit désolé , sans en savoir la cause. Le nom d'Alfred se plaçoit dans sa bouche , & y laissoit de l'effroi. Il seroit resté long-temps dans cette attitude , si le souvenir de Geneviève n'étoit venu le tirer de cette stupide langueur. Il sortit de son abattement , reprit son casque & se releva. Il s'achemina vers son logis ; il aperçut encore cet obélisque blanc , & qui , au milieu d'une forêt , présentoit de loin une flèche qui s'élevoit parmi les arbres ; il soupira , le considéra attentivement , & dit : = Viendrai tantôt honorer aussi ce grand Alfred =.

Palmerin avoit demandé bien des fois le Damoisel ; il sentoit ses forces prêtes à l'abandonner pour toujours. Il croyoit avoir tari les sources de la vie. Onolorie pleuroit ; Geneviève versoit aussi des larmes. = Approchez , beau Damoisel , lui dit-il : laissez-nous quelques momens , chères amies. Vous appellerai , dit-il à Onolorie. Beau Damoi-

fel, vous dois trois fois la vie : fais bien comment vous payer de tant de services. Vous donne à époux à Geneviève. Serez le Chevalier le plus digne d'envie, puisque crois que serez le plus heureux, comme est vrai que êtes le plus vaillant=. Il se recueillit un peu. =Ai un grand secret à vous révéler : au préalable besoin est que me juriez de n'en jamais parler. = Vous le jure, dit le Damoisel. = M'avez rassuré ; faut encore que me promettiez obéissance en un autre point. = Vous la promets. = Aimable Damoisel, êtes toute ma consolation ; mourrai adonc bien content : oyez-moi=. Il baissa sa voix davantage. = Ce grand Alfred, la fleur des Chevaliers, le compagnon d'armes, l'ami du Roi Ecbert, ce fut moi qui le combattis à outrance. = L'ai su, dit le Damoisel. = Mais ce que point ne savez, c'est qu'Alfred est vivant. = Lui vivant ! = Oui, Damoisel ; vit, respire, respire & souffre ; souffre & suis vengé. = Par quel miracle, Sire ? = L'ai vaincu ; pouvois l'égorger : maître de lui par le bonheur des armes, pouvois en disposer. Lui laissai

la vie, mais l'enchaînai ; & à celle fin qu'aucun Chevalier n'entreprît de rompre ses liens, fis creuser une prison sous terre, l'y fis descendre : élevai au-dessus l'obélisque qu'avez vu, & répandis la nouvelle de sa mort ; chargeai un de mes Ecuyers de le nourrir dans le souterrain ; commandai qu'on lui mît un baillon sur la bouche, pour empêcher qu'on n'entendît ses cris. Entendoit lui, & pouvoit entendre les regrets que le bruit de sa mort caufoit aux Chevaliers. Le Roi Ecbert vint sur sa tombe pleurer sa perte : les Damoisels y vont invoquer ses manes, & y consacrer, par un attouchement respectueux sur la pierre, leurs lances & leurs épées. Jugez, beau Damoisel, si n'avois pas sujet d'être content de ma barbarie ingénieuse. Tous les ans venois ici, descendois dans la prison, & me montrois à lui ; jouissois de son supplice, que ma présence augmentoit. Ses cheveux sont blanchis ; ses forces l'ont abandonné : pas ne tardera de mourir. Si je meurs avant lui, vous charge, beau Damoisel, de prolonger sa vie ; car ma haine survivra à moi : vous seul

savez ce secret important ; gardez - le , vous en conjure. Voilà les devoirs qu'avez à remplir : secret , & soin du prisonnier. = Les remplirai, dit le Damoisel ; mais m'est d'avis que votre vengeance est bien longue ! = Si jamais trouviez un Chevalier qui vous disputât l'affection entière de la belle Geneviève , alors , beau Damoisel , sentiriez couler dans vos veines les suc venimeux de la haine ; sentiriez l'intarissable soif de la vengeance ; aimeriez le sang , vous en abreuveriez , & ne finiriez de haïr , qu'en finissant de vivre. = Ah ! si Chevalier venoit gagner l'affection de ma Dame, sens bien que serois tourmenté. = Adonc , point ne murmurez contre moi=.

Cet entretien pesoit déjà trop sur le cœur du Damoisel. Ce secret , ce soin cruel , étoient deux dépôts funestes & trop au - dessus de ses forces. Il se sentoit bien capable de tuer un ennemi ; mais le jeter dans une prison éternelle ! cette pensée l'indignoit. Il quitta Palmerin , fut tenté de revenir à l'obélisque , & de le voir de plus près. Qu'alloit - il y faire ? il n'y pouvoit plus

plaindre le grand Alfred, ni le pleurer, ni l'invoquer. Quelle respectable illusion il avoit perdue ! Il aperçut de loin deux Chevaliers, sans armure, tête découverte, & penchés sur la base de la colonne. = Ils sont dans l'erreur, dit-il : ah ! ne les éclairons point ; ils y perdroient trop =. Il s'approchoit, & en s'approchant, il crut reconnoître ses deux Gouverneurs, les Ecuyers de son père, ses Maîtres & ses premiers amis : ses yeux n'étoient pas encore certains ; son cœur ne doutoit plus ; un battement de joie l'avoit averti ; il précipita ses pas. = Mes amis, dit-il ; chiers Gouverneurs = ! Griel & son compagnon tournèrent la tête, reconnurent le Damoisel ; il étoit dans leurs bras, il les couvroit de larmes de joie. = Enfin, vous voilà, dit un des Gouverneurs ; vous voilà tel qu'avions désiré, tel que l'espérons : point n'allez tarder d'avoir un nom, c'il que votre Seigneur & père a rendu tant recommandable =. Griel prit la parole. = Reconnoissez le Chevalier inconnu, le Génie qui par-tout vous a si bien conduit. = Ah ! chier Maître, que m'avez rendu de grands

services ! = Sachez, beau Damoisel, que voyez ici le tombeau de votre père. = Recommencez. = Le tombeau de votre Seigneur & père. = Ne puis vous croire ; me tuez ; n'ai plus de force : mon Maître, qu'avez donc dit?... le grand Alfred ! = Est votre Père ; & désormais pouvez porter son nom. = Ne fais où en suis =. Il tombe dans les bras de son Gouverneur, se roule à terre, pleure, baise la pierre, appelle à haute voix son père..... Les Ecuyers pleuroient aussi. Il les regardoit la bouche ouverte ; sa poitrine s'enflait : il avoit dans son sein des secrets qui vouloient s'échapper. = Apprenez, sachez, saurez, oyez, disoit-il ; Palmerin, le cruel ! mon père ; & se reprenant : Ne puis parler =. Sa colère, sa douleur, ses larmes, ses cris, son silence, ses mains tantôt élevées vers le Ciel, tantôt ferrées contre sa poitrine, ses yeux égarés, ses mouvemens qui tantôt l'éloignoient, & tantôt le colloient contre la colonne ; toutes ces agitations désespérantes sont trop difficiles à rendre. = Ai, dit-il à Griel, promis un cruel secret ; ai juré : est-il puissance aucune

qui puisse me relever d'un serment téméraire? = Le Roi Ecbert le peut, comme Roi & comme Protecteur de la Chevalerie. = Me l'assurez! = Vous l'assure. = Partons incontinent; venez avec moi à Londres; vais me jeter aux pieds d'Ecbert: apprendrez un secret terrible=. Il étoit déjà monté à cheval. = Point ne peux partir, dit Griel; attends un Chevalier que dois combattre, c'il qui m'a enlevé aujourd'hui le cruel Palmerin, qu'étois prêt d'égorger. = Ce Chevalier, dit douloureusement le Damoisel, c'est moi. = Qu'avez donc fait? = Ne savois ce que fais à présent. = Partons, dit Griel=.

Ils partirent. Je n'ai point parlé de Geneviève; il n'étoit pas temps encore de m'occuper des maux qu'elle alloit causer au Damoisel. Il étoit rempli de son père; le chemin se déroboit sous les pas précipités de son destrier: il brûloit d'arriver. Il se fit annoncer à Londres pour le fils du grand Alfréd. Ecbert n'y fut point trompé, & se souvint du Damoisel; il l'embrassa tendrement. Ecbert ne pouvoit le délier de son serment qu'en présence de vingt

Chevaliers ; il donna des ordres pour les rassembler le lendemain ; tous les Chevaliers le relevèrent de sa promesse , & lui ordonnèrent de parler. Tous frémissirent à cette horrible confidence ; tous voulurent aller rompre les liens du grand Alfred. Il alloit s'éloigner : la Princesse Grasilinde arrivoit dans l'appartement du Roi ; le Damoisel ne put que la regarder , porter sa main à sa bouche , s'allonger vers elle & s'incliner. La Princesse lui rendit le même salut , & ajouta : = Ramenez votre Seigneur & père ; voulons le voir , & vous aussi =. Les vents , la foudre , le feu , n'ont pas plus de rapidité que le Damoisel en mit à son retour vers l'obélisque. Il franchissoit l'espace , plutôt qu'il ne couroit sur le chemin ; il ne goûta point de repos qu'il ne fût arrivé. Il se fit ouvrir la porte du souterrain , s'y fit précéder par Griel. Il ne vouloit point voir un affreux bail lon sur la bouche de son père. Le Vieillard ne reconnut point son fidèle Ecuyer dans sa prison ; il le suivit d'un pas bien affoibli. Il y avoit si long-temps qu'il avoit perdu l'usage de ses jambes ! La

lumière offensa d'abord ses yeux ; il les fermoit sur tout ce qui l'entouroit. Le Damoisel étoit à ses genoux qu'il embrassoit. = O mon chier Maître , s'écrioient les deux Gouverneurs , vivez donc ; voyez donc encore le soleil , vos amis ; retrouvez votre fils = ! A ces mots , Alfred tendit la main à son fils , le rapprocha de lui , & couvrit sa tête de son manteau. Il ne pouvoit parler. = O mon père ! ô mon père , disoit le Damoisel , enfin vous ai trouvé = ! Il l'aïda à se relever , lui prêta son épaule , sur laquelle Alfred posa sa main , pour s'essayer à marcher. Il marchoit , cherchant l'air , cet air si pur dont il avoit été privé pendant aussi long-temps. Il mesuroit avec joie l'espace qui s'offroit à sa vue. Ce bien inestimable , la liberté , venoit le consoler de ses maux passés ; toutes les nuances du bonheur se marquoient à grands traits sur son visage. Les caresses du Damoisel achevoient d'aviver son organisation , & portoient dans son cœur ce feu dont il avoit été privé jusques là. Griel , ce bon Ecuyer , sembloit jaloux des caresses du Damoisel :

le Damoisel envioit celles que son père faisoit à son Ecuyer. Le Maître & le Serviteur s'acquittoient tous les deux. Griel honoroit son Maître : Alfred récompensoit Griel. Que de reconnoissance ne lui devoit-il point ! où trouver-t-on un Serviteur qui vive pour élever le fils de son Maître qu'il croit mort, & qui veuille mourir, quand son Elève n'a plus besoin de lui ?

Griel & son ami avoient rassemblé des Serfs des environs pour abattre l'obélisque. Déjà l'urne, qui surmontoit la colonne, étoit tombée, brisée en mille pièces ; les pierres avoient été jettées dans le Séjourn : il ne restoit plus que l'affreux cachot qu'on se hâtoit de remplir avec des fascines & du gazon. Une litière fut amenée, dans laquelle Alfred se coucha : le Damoisel marchoit auprès de lui. En montant à cheval, Griel crut remarquer sur le front du Damoisel de l'inquiétude. = Qu'avez donc, beau Damoisel ? = Ah ! dit-il, l'apprendrez à Londres ; auriez dû l'avoir deviné : meurs de déplaisir =. Quelqu'effort qu'il fît pour dissimuler sa peine en présence d'Alfred, son visage

morne le trahissoit. Il continua tristement la route jusqu'à Londres. Chemin faisant, Alfred, dont la vue s'étoit rassurée, rencontroit des monumens élevés à sa mémoire, passoit sur des lieux témoins de ses hauts faits. = Ici, disoit-il, je terrassai le Géant Livaux, là, je délivrai une belle Princesse =. On accouroit sur son passage, Châtelains, Chevaliers, Damoisels & Serfs; on se pressoit pour le voir. Alfred éprouvoit, à chaque pas, qu'il est glorieux d'être plus vieux que sa renommée, & d'avoir une renommée qui, par les liens de l'admiration, attache l'Univers à un seul homme. Il est bien vrai qu'un grand homme appartient au monde entier, & qu'un Roi ne le dédaigne & ne le persécute pas impunément. Ecbert revit avec joie le grand Alfred: ils étoient aussi vieux l'un que l'autre; & c'est une jouissance pour un vieux Roi d'avoir de vieux amis, de vieux Serveurs: c'est presque le seul bonheur qu'ils sachent bien sentir dans leur vieillesse. Aussi ne voit-on point à la Cour d'un Roi vieilli, de jeunes Officiers, de jeunes Ministres, de jeunes Courtisans; ils ont tous blanchi dans les armes ou dans

les affaires. Alfred avoit repris l'usage de la parole. Il s'en servit d'abord pour l'amitié, & c'étoit l'ennoblir par un si bel usage ; ensuite pour son fils, & puis pour le bon Griel. Admis à la Table-Ronde, il entendit le serment que prononcèrent tous les Chevaliers, de combattre à outrance Palmerin. Il avoit chargé le Damoisel de ce soin terrible, & tous les Chevaliers avoient reçu sa promesse. Le Damoisel ne fit ce serment que d'une voix mal-assurée : son visage étoit rouge, & ses yeux laissoient tomber de grosses larmes ; il trembloit en soulevant son épée. Cette agitation étonna Alfred, qui voulut en savoir la cause. Aussi tôt qu'il fut seul avec Griel & son fils : = Damoisel, lui dit-il, qu'avez donc ? vois couler vos pleurs ; aise point ne seriez donc d'avoir retrouvé votre père & de le venger ? = Chier père, dit le Damoisel, n'ai couru le monde que pour vous venger ; point n'accusez votre fils de félonie =. Il embrassa ses genoux : = Chier père, ce n'est point ma faute, si, en courant le monde, ai trouvé la belle Geneviève. = Quelle est cette Damoiselle ? = Une merveille. = Adonc vous êtes affec-

tionné à elle? point n'y vois de mal.
= Ah! Sire, Geneviève est . . . Ah!
Griel, dites le reste; moi, j'en ose; dites
tout : vais me retirer. Mais, chier père,
rien ne sauroit m'empêcher de vous
venger, comme d'être désormais le plus
à plaindre de tous les Damoisels =. Il
se retira; Griel prit la parole : = Sire,
est en effet bien à plaindre, le Damoi-
sel; cette Damoiselle, cette belle Ge-
neviève, c'est la fille de Palmerin. =
La fille de Palmerin ! l'enfant d'Onolo-
rie ! = Oui, Sire. = Vit-elle encore,
cette Onolorie qu'ai tant affectionnée ? =
Oui, Sire =. Eh bien, Griel, sache que,
malgré tous les maux qu'elle m'a causés
dans ma longue prison, n'ai pu ni l'ou-
blier ni la haïr. Rien n'efface un pre-
mier souvenir. La première Beauté qu'on
honore est toujours celle qui paroît la
plus belle : en vain s'attache-t-on à une
autre; ce n'est que la seconde Beauté
qu'on a vue, & rien ne vaut dans un
tendre attachement la primauté. Le
Damoisel est le Chevalier de Geneviève!
le plains : voudrois que possible fût qu'il
vengeât son père, & servît sa Dame...
Me venger ! moi, point ne le cherche

beaucoup, à vrai dire; qu'il ne me venge point...=Mais, dit Griel, jamais ne pourra servir Geneviève. =Las! le sens bien, & en suis affligé pour le Damoisel: que faire! = Il est bien né, fera son devoir, dit Griel; mais moi, ferai le mien: combattrai Palmerin, au défaut du Damoisel.=Y consens. Onolorie vit, dites-vous? Onolorie! Ah! qu'elle vive. Griel, vous en souvenez; Dieu! qu'elle fut belle! qu'elle étoit belle le premier moment que la vis sur le revêtement des fossés du Château de Grimmer! = Sire, m'en souviens. =Tiens, mon cher Griel, vais te dire vrai: vengeance ne peut trouver place dans mon cœur; est jà tout plein du plaisir de revivre, de voir le Damoisel, de voir mon Roi, de te retrouver. Puisque mon bras ne peut plus soulever une épée, pourquoi conserverai je dans mon sein le desir de m'en servir? Qui ne peut plus se battre, ne doit plus haïr. Plus ne hais; vive mon ennemi, pourvu que tous mes amis vivent. Griel, ne vas point combattre; vas querir mon fils=. Le Damoisel ne différera point de paroître; il étoit si conf-

terné, que c'étoit pitié. = Sens, lui dit Alfred, la chose qui vous poingt, chier Damoisel; ferez ce que bon trouverez: ne vous demande point de vengeance; d'autres Chevaliers s'en chargeront. = Chier père, connois mon devoir; ferai ce que Nature, sang & Chevalerie me commandent. = En parlant ainsi, il sanglottoit. = Sais que ne puis davantage ici rester; vais chercher Palmerin. O chier père! le savez, Palmerin est le père de Geneviève =. Il fondeoit en larmes, & retomboit sur son siège. Il n'étoit Chevalier qui ne le sollicitât: Ecbert lui commandoit la vengeance; toute la Cour le tourmentoit par des instances cruelles. Il ne rencontroit pas un seul visage compatissant; pas une voix qui descendît doucement dans son cœur, qui lui parlât un langage moins héroïque & moins farouche. Je me trompe: la Princesse Grafilinde l'attendoit; elle seule alloit remuer son cœur avec des instrumens doux. La Princesse étoit plus que sensible; elle devina toute la peine du Damoisel; & en la devinant, elle ne s'oublia point. Si l'épreuve du bain lui

avoit fait prendre la résolution de renoncer au Damoisel, l'obstacle qui devoit l'éloigner de Geneviève avoit rallumé son espérance; elle se flattoit de l'amener insensiblement à l'oubli de cet objet, & de tourner vers elle toutes ses affections. Qu'on lui pardonne cette touchante personnalité. Le Damoisel vint à elle : = Consolez-moi, dit-il, Princesse; n'ai plus que des ennuis à espérer dans la vie. = Des ennuis! vous tant jeune, tant beau, & qui, le savez bien, êtes encore si cher à une Dame, que n'est pas nécessaire que vous nomme! = Vous entends, chère Princesse; le savez si point ne vous suis affectionné: après ma Damoiselle, ne vois, pour moi, que vous dans le monde; m'avez comblé de tant d'amitié. = Ah! ce n'est pas tout, vous portez tous les jours dans mon sein; n'avez bougé de-là. = Que êtes bonne! = Quand vous vois triste, jettez dans mon ame un noir affreux. = Que êtes bonne! = Comme vous ai plaint! = Ah! bien à plaindre suis. = Ah! oui, & moi, Damoisel, le suis beaucoup. = Pourquoi, Princesse? = Pouvez-vous me
le

le demander ? vous vois tout entier occupé de Geneviève. Ai beau dire , ai beau vouloir , rien ne me donnez qu'un peu de reconnoissance ; c'est bien chétive portion. = Ah ! Princesse , vous donne cent fois plus. = Ne puis le croire. = Ne doutez de mes paroles. = Grand-merci. Ainsi donc serez moins triste ; si ne pouviez être à Geneviève , ne voudriez pas mourir ? = Ah ! que m'embarrazsez ! = Voudriez donc que meure aussi ! = Non , Princesse ; ah ! non. Ne fais quel parti prendre ; suis bien à plaindre = ! Grasilinde pleurait. = Pleurez , Princesse ! = N'ai plus que des larmes à répandre. = Ah ! bien chagrin en suis. Adieu. Vais partir , vais venger mon très honoré Seigneur & père. Que vais payer bien cher l'honneur de porter son glorieux nom ! N'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui que grande renommée s'acquiert par rudes entreprises ; en mourrai , en mourrai =.

Qu'étoient devenus Palmerin, Onorlorie ? la triste Geneviève , où étoit-elle ? que pensoit-elle ? Elle avoit suivi , en versant des larmes , ceux qui avoient un empire absolu & cruel sur ses des-

tinées : elle avoit pris avec eux le chemin des Gaules. Palmerin n'étoit plus en sûreté dans les Etats de la Grande-Bretagne ; malade , & presque mourant , il étoit fans défense : il feroit mort dans de honteux supplices. Onolorie veilloit sur cette tête chérie ; Geneviève donnoit à son père tous les sentimens que la Nature réclame : mais la Nature ne s'emparoit point de toutes les facultés de son être , pour les donner à Palmerin. Elle l'avoit laissée maîtresse de la plus importante de toutes , de celle qui lui présentoit toujours le souvenir du Damoisel. Elle détournoit en vain ses regards sur les bords du Séjount : elle n'y voyoit point cet objet chéri. Un vuide affreux s'offroit à elle ; où le revoir , où le trouver ! Ne le voir , ne le retrouver que les armes à la main , poursuivant son père ! L'image étoit effrayante ; elle fermoit les yeux , & succomboit. = Chier Damoisel ! disoit-elle ; chier ami ! quelle destinée fatale nous a réunis & nous a séparés ! Las ! de qui suis je la fille ? las ! de qui êtes-vous fils = ? Elle n'étoit déjà plus cette belle Damoiselle , qui ,

par sa beauté , avoit frappé le cœur du Damoisel : les roses de son teint avoient blanchi sous les pleurs qu'elles avoient recueillis ; le chagrin , le désespoir , avec un doigt de fer , avoient imprimé le sceau de la douleur sur ses joues , naguères si fraîches & si rondes. Un voile étoit jetté sur ses yeux ; & , hormis les momens où elle ne pouvoit s'empêcher de nommer le chier Damoisel , elle gardoit un morne silence. Quelquefois elle tournoit la tête , ou étendoit le bras pour le chercher. Hors ces mouvemens involontaires , on eût dit qu'elle avoit tout perdu , vue , sensibilité , ouïe. Elle suivoit comme jadis ces Esclaves Grecques , qui suivoient , sans parler , sans se défendre , les Dames devenues leurs Maîtresses par le sort des combats. Ce fut ainsi qu'elle s'éloigna des limites de la Grande Bretagne , passa la mer , aborda à l'Isle ancienne d'Aaldernay , & de-là descendit dans les Gaules. Le Roi des Gaules tenoit alors Cour plénière dans la quatrième Province Lyonnoise , aux environs du Sénois. Palmerin étoit considéré dans cette Cour par ses hauts faits ; il fut accueilli

avec distinction par Louis, qui remplissoit le Trône de Charlemagne. Louis donnoit des fêtes à la Princesse Alpaïde, femme de Bégon, Comte de Paris. Tous les Chevaliers accouroient de tous les côtés de l'extrémité de la Gaule Narbonnoise & de la Belgique; plusieurs avoient franchi le Pas de Suze, & étoient entrés dans la Gaule par le Briançonnois. Là, on voyoit les Amadis & leur nombreuse famille; là, ces valeureux Comtes du Maine, ces antiques Polignac, qui, pour n'avoir pas une Couronne sur la tête, n'en étoient pas moins glorieux. Là, brilloit la fleur de Chevalerie: là, la Princesse Fastrade, Abbessé un peu trop accorte d'Argenteuil, paroïssoit engager les Chevaliers à galans combats. Palmerin ne put offrir que les restes de sa valeur passée; on le dispensa de se mesurer dans le pas d'armes: il fut nommé un des Juges du camp. Les Chevaliers Gaulois, qui avoient connu la belle Geneviève de Cornouailles dans la Grande-Bretagne, ne désespérèrent point d'éclaircir le nuage épais qui couvroit ses yeux, naguères si beaux. De tous les temps,

l'espoir & l'audace furent le lot des Chevaliers Gaulois. De tous les temps, ils ont su fixer & conserver en Gaule *le je ne sais quoi, le je ne sais qu'est-ce*, qui toujours les a rendus si aimables envers les Dames. Un des fils de Galaor se chargea du soin de charmer les ennuis de Geneviève. On fait que des deux enfans de Perion, dont furent issus Amadis & Galaor, l'aîné transplanta sa postérité en Espagne, dans la Grande-Bretagne, dans la Germanie. Galaor fixa la sienne en Gaule, & y fit cette souche brillante, & surchargée de rameaux, qui ombragèrent toute la Gaule. Il n'est aucun Chevalier Gaulois qui ne descende de cette tige commune, & nos Dames s'en apperçoivent bien. Mais tout en regrettant le fidèle Amadis, elles tirent parti des vifs & fémillans enfans de Galaor. La blonde Geneviève, toujours pleurante, toujours solitaire, auroit découragé des Chevaliers moins présomptueux. Elle ne réussit point à obtenir l'abandon & la solitude qu'elle demandoit; elle ne put se défendre de donner un ruban noir à un Chevalier

qui voulut combattre pour elle. = Vois bien, lui avoit-elle dit, galant Chevalier Gaulois, que faut vous céder. Ici, savez vous faire un mérite d'une importunité qui, en-delà de l'Océan, seroit moult déplaisante. Tout en me tourmentant, ne puis que vous pardonner; n'ai qu'un ruban noir à vous donner: est la couleur que porter veulx. = En éclaircirai la couleur sombre, avoit dit le Chevalier Gaulois; veulx qu'elle devienne du plus bel incarnat. = Ainsi soit comme le dites: mais point n'irai à l'amphithéâtre =. Cette résolution déconcerta le Chevalier, qui avoit bien plus d'amour-propre que d'attachement. = Faut vouloir ce que voulez. Adieu, cruelle Comtesse =. L'apostrophe de *cruelle* étonna un peu Geneviève. Palmerin lui apprit qu'il ne falloit point s'y arrêter; qu'elle n'avoit aucun sens dans les Gaules, à force d'y être commune; qu'on y trouvoit bien encore des hommes cruels, mais qu'on n'y voyoit plus de femmes cruelles; & qu'en conséquence on se permettoit un mot qui n'offroit plus un sens déterminé.

Le Damoisel s'étoit séparé de la Princesse Grafilinde, comme je l'ai dit; il avoit vu couler ses larmes : il en avoit répandu avec elle. Aussi-tôt qu'il fut embarqué : = Ah ! Chapelle, dit-il à son Ecuyer, voudrois qu'une tempête affreuse m'engloutît dans le fond de cet abyme d'eau. = Ai assez peur, Sire, d'y voguer ; pas n'est besoin de m'épouvanter : faut arriver au plus vîte ; & puis verrons ce que faire nous faut. Mais si mourir nous est nécessité, mourons, Sire, sur la terre ; y serons moins tourmentés =. (Le brave Griel l'avoit devancé, & avoit déjà vu les rives des Gaules).

Les vents mutinés parurent favoriser les vœux funestes du Damoisel ; les eaux battues s'élevoient, en grondant, à la hauteur des monts : le frêle navire, lancé sur ces pentes rapides, sembloit se précipiter dans le fond de l'Océan ; & des écueils, cachés sous ces vagues émues, présentoient la mort aux yeux des Bretons consternés. Le Damoisel, immobile, voyoit sans effroi le péril qui le menaçoit : il ne disoit que ces

mots : = Que mort tant affreuse soit-elle, est douce aux malheureux ! la fin la plus cruelle est toujours une fin =. Sur le même navire étoit un Chevalier Gaulois, qui présentoit le même calme à la mer courroucée. Le Damoisel, attiré vers lui par ce rapport d'intrépidité, osa lui demander pourquoi il méprisoit la mort. Le Chevalier Gaulois lui apprit qu'il avoit perdu sa Dame. = Ai perdu la mienne, reprit le Damoisel. = Etes donc, Sire Damoisel, tant à plaindre que moi =. Ce rapport d'infortune rapprocha le Damoisel du Chevalier Gaulois. Ils abordèrent enfin à terre, & quittèrent le navire. Chapelle en fut aise. Il n'y avoit pas deux jours que le Chevalier Gaulois étoit à Wifant, qu'il avoit retrouvé toute sa gaieté. Il suivoit une Dame de renom, s'en étoit fait écouter, & déjà elle le nommoit du nom, du doux nom d'ami. Il avoit oublié ses douleurs & sa Dame perdue. Le Damoisel, étonné de cette métamorphose, la trouvoit justifiée par la beauté de la nouvelle Dame. Au départ, le Chevalier Gaulois retomba

dans sa première tristesse. Le Damoïsel imaginoit que le souvenir de sa première Dame étoit revenu dans sa pensée. Il se trompoit ; le Gaulois n'étoit rempli que de la nouvelle , & s'écrioit : = Suisau désespoir ; mieux vaut mourir=. Arrivés au Melda, le Gaulois rencontra la Comtesse de Boulogne , suivit ses pas , reprit son enjouement , & ne parla plus que de fêtes & de tournois. Il fallut partir , & le voilà encore au désespoir. Le Damoïsel, malgré ses ennuis , ne put s'empêcher de rire aux dépens du Gaulois. = Adonc, si est-ce ainsi qu'on sent dans les Gaules un amoureux désespoir , pas n'êtes à plaindre. Vos Dames ont tort de vous être affectionnées ; & si se consoloient de même , que diriez donc ? = Se consolent , les cruelles ! plus aisément encore=. Au mot de cruelles, le Damoïsel sourit , & reconnut le cachet de la Nation Gauloise ; car il savoit que chaque Peuple a son expression & son attitude. Les Gaulois avoient deux signes caractéristiques , ce mot , & puis *le je ne fais quoi* qui plaît , qu'ils avoient dérobé

comme l'autrefois la Toison d'or aux autres Peuples, & qu'ils se transmettoient de l'un à l'autre comme un héritage de famille. Il étoit curieux de posséder le *je ne sais quoi* ; il avoit presque apperçu le *je ne sais qu'est-ce*. Partout où il passoit, soit dans les plaines Beligiques, soit dans les Villes, il entendoit qu'une Pastourelle disoit à l'autre, en le montrant au doigt : = Domage est qu'il lui manque le *je ne sais quoi* = ! Il les regardoit à son tour, & sans trouver des Beautés, il rencontroit des physionomies, des charmes, un jeu vif ; il étoit ému, attiré par le *je ne sais qu'est-ce*, qu'il ne pouvoit encore définir. Son maintien froid, sa blonde chevelure, sa longue douleur, lui donnoient un caractère qui tranchoit parmi les Gaulois ; on ne l'appelloit que le Damoisel Breton. = Montrez - moi, disoit-il au Gaulois, ce *je ne sais quoi* qu'on appelle par-tout, & ce *je ne sais qu'est-ce* dont tant on parle =. Le Gaulois lui en fit la promesse.

Ils étoient arrivés à Gratepance (ou Granviliers), dont la Comtesse du Bauvais étoit Souveraine. Cette Comtesse,

aimable , vive & enjouée , avoit réuni à sa Cour les Dames Troyennes les plus renommées & les plus piquantes du Vexin. Il s'y tenoit une Cour d'Amour , & s'y donnoient les jeux de l'Ormel. Pour oser se mêler parmi cette Cour , & se présenter aux jeux , il falloit avoir obtenu de cinq Dames le prix du *je ne fais quoi*. Si vous me demandiez quel étoit ce prix , je vous répondrois : *Je ne fais qu'est-ce*. Le Damoisel croyoit que cette faveur étoit la chose impossible : sa curiosité le détermina à tenter l'épreuve. La belle Elizène , Dame de haut parage du Vexin , obtint la pomme. Elizène étoit au nombre de ses Juges : il s'occupa à la gagner. Elizène , extrêmement enjouée , toujours ajustée sous l'éclat des rubis & des franges d'or & d'argent , drapée avec art & tout-à-la-fois avec nonchalance , offroit tantôt les attraits du nud , tantôt les charmes de la draperie ; c'étoit la tête la plus animée , la taille la plus fine , la plus souple , un sein que la Beauté avoit modelé & animé de ses mains divines , une jambe , un pied Elle n'étoit plus dans la fleur de la jeunesse ; elle

n'en valoit que mieux : un peu d'expérience , un peu de sûreté , ne déparent point les charmes de la Beauté. Elizène parut recevoir l'hommage du Damoisfel : le Damoisfel ne sentoît pour elle que des éclairs momentanés ; il cédoit à l'attrait de l'illusion , à la révolte des sens : il n'auroit pas pu jurer un constant servage. Elizène ne lui demandoit point de serment : il étoit à son aise , sans s'en appercevoir (car on lui avoit dit qu'il falloit posséder l'art de plaire , & que ce n'étoit que dans cet art qu'on trouvoit le *je ne sais quoi* qui plaît toujours). Il cherchoit les moyens de plaire , & les trouvoit. Elizène étoit vive ; il étoit aussi vif qu'elle. Elle mettoit une expression attirante au jeu de son œil ; il en donnoit au sien. Elle soupiroit ingénieusement ; il mettoit de l'intention dans ses soupirs. Elle parloit beaucoup ; il parloit aussi. L'esprit étinceloit , la galanterie embellissoit tout ce que disoit Elizène : le Damoisfel essayoit de donner des graces à tous ses discours. Il voyoit les Chevaliers Gaulois feindre le sentiment , & avoir de l'audace ; il feignoit , & osoit à son tour. Enfin ,

on n'e vit jamais une petite guerre plus ingénieuse & plus charmante. Il étoit toujours sur les pas d'Elizène : elle le trouvoit dans tous ses défilés ; il déroutoit toutes ses contre-marches. Il s'aperçut qu'Elizène avoit trouvé dans lui le *je ne sais quoi*, cet art de plaire enfin que possédoient les Gaulois. Elle lui en fit le modeste aveu, à voix basse, dans un salon bien obscur. Un petit ruban, tissu transparent & léger, dont les Graces furent les premières ouvrières, qui sert tout-à-la-fois de lien & de parure ; un de ces petits tissus tomba aux pieds du Damoisel ; & comme Elizène défendoit son ruban, il en regarda la possession comme un joli larcin, & ce larcin prit le nom de *faveur* ; nom qui, depuis, est resté au ruban. Le Damoisel en forma une espèce de rose, qu'il voulut, par galanterie, porter à sa boutonnière. Dame Elizène trouva cette galanterie ingénieuse, & voulut être l'inventrice, à son tour, d'un nouvel ornement dans la parure des Dames. Elle demanda un ruban *faveur* au Damoisel, qui le lui accorda. Elizène, dans la vivacité de

sa joie, s'écria : = Me donnez, beau Damoïsel, *le parfait contentement* =. Elle plaça au milieu de son sein ce ruban noué ; & c'est depuis ce temps que nos Dames Gauloises achèvent leur parure par un *parfait contentement*. C'est ainsi qu'on trouveroit la plupart des plus ingénieuses modes. Il faudroit que l'Antiquaire fût Gaulois, homme sensible, homme rempli de cette aimable expérience, que l'Amour & les Dames ne manquent jamais de nous donner.

Elizène parut devant la Comtesse du Bauvais, avec *son parfait contentement*. Aussi-tôt qu'elle en eut éclairci l'origine, il n'y eut pas une des Dames de la Cour de *Gratepance* qui ne demandât un parfait contentement. On imagine bien qu'il ne devoit y avoir que le Damoïsel assez habile pour en présenter d'accomplis, & noués avec plus de grace. C'est à lui qu'elles s'adrescoient pour obtenir le *parfait contentement*. Il passa ainsi plusieurs journées à obliger, à parer les plus belles Dames de *Gratepance*. Depuis qu'il avoit trouvé le je ne fais quoi des Gaulois, il ne savoit plus rien refuser aux Dames. Il les respectoit ; leur desir étoit un ordre

sacré pour lui. Il avoit senti qu'elles étoient sur la terre pour la parure du monde, comme les fleurs le font d'un parterre. Faut, se disoit-il, une culture plus soignée pour elles ; faut des égards infinis. Il les ménageoit toutes ; & une Dame de la Cour, qui n'étoit plus jeune, lui ayant demandé, avec une obstination encore aimable, un *parfait contentement*, il céda à ses instances sans paroître céder. Toutes les voix se réunirent en sa faveur : toutes les Dames affirmèrent qu'il possédoit le je ne fais quoi, qui seul pouvoit rendre un Damoisel capable de figurer avec avantage à la Cour d'Amour, aux jeux de l'Ormel & dans un cercle de Dames. Aimables Gaulois, prenez le beau Damoisel pour modèle, & ne perdez jamais son souvenir, quand vous serez auprès des Dames. Il les aima, sentit leur empire, le respecta, rendit hommage à toutes, & n'en servit qu'une.

Il attira les regards de toutes les Dames, pendant toute la durée des Jeux. Il n'avoit pas oublié les Hameaux, ni les Pastoureaux ; il y revenoit dans les momens où les fêtes de la Cour

étoient suspendues. Les Hameaux Gaulois présentoient un autre spectacle, différent de celui des Bretons. Ici, Pastoureaux & Pastourelles n'avoient que deux objets : le travail & l'amour. L'amour donnoit du courage pour le travail, & le travail assuroit des ressources à l'amour. Ici, on y sentoit doublement le prix des fleurs. Ici, la rose trouvoit son trône, non point sur sa tige épineuse, mais sur le sein de toutes les Pastourelles. Ici, l'art de plaire multiplioit, sous les doigts des Pastourelles, ces rézeaux clairs & brodés qui cachent tout & ne cachent rien, que la pudeur avoit inventés, que la coquetterie amincit, perça à jour, & transforma par degrés en légers filets. Ici, les métiers des plus fines étoffes étoient employés, de préférence, à la parure des Pastourelles; il sembloit qu'on avoit voulu fixer sur les draperies le moëlleux, la forme & les couleurs de toutes les fleurs. Ici, les ombrages étoient nombreux. Ici, mille petites forêts, mille pelouses, mille ruisseaux; des vignes par-tout : oui, des vignes ! car ce n'est pas dans les pays les plus froids de

l'Irlande & de l'Ecosse que l'Amour à plus de sujettes. Je dirai bientôt la révolution que les vignes opérèrent dans les Gaules. Le Damoisel parcouroit ces Hameaux avec joie. Le travail y paroissoit, non point une peine, mais l'intermède court d'une fête; & la fête commençoit avec le crépuscule, pour ne finir qu'au lever de l'aurore. Les Pastourelles conservoient leur propreté dans les champs, & y paroissoient aussi belles en posant un échalas, que le soir, sur le gazon, en effeuillant des roses. Des chants d'amour se faisoient entendre de tous côtés, & de tous côtés le Damoisel appercevoit ou un Pastoureau aux genoux d'une Pastourelle; ou un autre laissant échapper sa serpette pour soupirer, & pour regarder sa douce Bergère; ou un autre essuyant, avec le mouchoir de son cou, le front baigné de sa rouge amie. On chantoit presque autant qu'on parloit. Les plus vieux, qui ne pouvoient plus chanter, enflaient un syrinx, ou sifflaient. D'autres pênchés sur la terre sembloient inhabiles, & l'étoient par trop d'ivresse. Le Damoisel aperçut le bon Chapelle dans

un de ces Hameaux, qui couroit après une Pastourelle, qui avoit l'air de fuir de toutes ses forces; le Damoisel accourut, & l'arrêta : = Rassurez-vous, lui dit-il; & toi malheureux, tu oses poursuivre de la sorte une si gentille Pastourelle = ! La Bergère se mit à rire, & lui dit : = Ne courois pas, beau Sire, pour le fuir tout-à-fait; voulois arriver dans ce bois : fuyois, est bien vrai, mais voulois être vue. = Le Damoisel rit lui-même de sa bonhommie, & lui dit : = Adonc courez, gentille Pastourelle; mais gardez-vous de cheoir =.

Le Damoisel trouvoit des phénomènes à chaque pas. Les Gaules ne ressembloient point à la grande & froide Bretagne. = Heureux le Roi, disoit-il, qui règne sur ce beau pays ! par-tout l'image du bonheur, par-tout la beauté, par-tout la soumission; jamais tant de Chevaliers, jamais tant de Dames, jamais tant de gaieté ! Quels ennuis, se disoit-il, ce lieu charmant n'éclairciroit-il point ? Un charme universel y suspend le sentiment des peines. Ah ! non, il n'est point dans les Gaules de longues douleurs : tout concourt à les

diffiper. O Geneviève ! ô ma Damoiselle , pardonnez.... point ne vous ai oubliée ! Las ! ai seulement oublié qu'étois condamné à devenir le plus malheureux des Chevaliers. Vous affectionne toujours de la même tendresse. Las ! même guerdon plus ne dois espérer. Mon père , vais vous venger ! Vengeance ! m'allez coûter des larmes bien amères. Consentiroyis , ô Palmerin , à recevoir de vous la mort que vais vous donner ==.

= Qui parle de mort , s'écria une jeune Pastourelle qui sortoit d'un taillis ? C'est vous , beau Damoisel ! de quelle mort voulez-vous donc mourir == ? Le Damoisel se remit de son trouble ; & à la manière des Chevaliers Gaulois , qui ne disent pas toujours ainsi qu'ils pensent aux Dames , il composa son maintien , & choisit ses pensées ; = Mourir , dit-il , est une envie qui fait place à une plus douce , quand se voit minois comme le vôtre : comment vous nommez-vous ? = Rosaliette. = Le joli nom ! = Le crois bien ; Lucas me l'a donné , & Lucas m'a dit que c'étoit un nom parlant , & que quand on m'avoit vue on trouvoit aussi-tôt l'origine de ce

mot : rose & violette, m'a-t-il dit, sont sur ton minois ; faut en composer ton nom. = Vous entend ; vois comment vous nommez Rosaliette. A raison Lucas, & le défie d'en trouver une autre à qui ce nom aille aussi bien qu'à vous. = Etes bien aimable, beau Damoiselle ! = L'êtes bien davantage : avez un bouquet là ; fané est presque ; puis moitié effeuillées en sont les roses. = C'est Lucas qui me l'avoit baillé ; c'est lui qui gâté l'a. = L'avez permis ? = Ah ! beau Damoiselle, Lucas a bien des permissions. = Qui les lui a données ? = Ne fais : un beau jour Lucas s'émancipa ; fâcher me voulus ; n'en tint crainte : ne fais comment s'y prit ; tant y a , que n'ai quoi qui ne soit permis à Lucas. = Où alliez - vous ainsi ? = Pas bien loin de la chaussée que voyez d'ici. = Quoi chercher ? = Dame ! Lucas. = Et là , qu'y faites-vous ? = Rien : y rêve. = A quoi ? = Dame ! à Lucas. = Le soir ! = Reviens. = Sans doute avec. = Ah ! oui, avec Lucas. = N'y a pas long-temps qu'avez connu Lucas ? = N'a guères ; car, Damoiselle, ai quinze ans. = Ah ! Rosaliette, quinze

ans ! = Oui , Sire. = Quinze ans !
Rosaliette , crains votre âge. = Pour-
quoi , Sire ? = Ah ! pourquoi ? venez ,
vous le dirai =. Rosaliette s'approcha ,
le Damoisel avoit déjà pris des licences :
Rosaliette n'étoit point effarouchée ;
il vint en pensée au Damoisel , que Lucas
feroit chagrin. Il s'éloigna , & lui dit :
= Adieu , Rosaliette , crains trop vos
quinze ans ; allez retrouver Lucas.
= Bonsoir , froid Damoisel , bien se
voit que n'avez *mordu à la grappe* =.

Ce reproche le fit remonter à ce
proverbe , qu'il avoit déjà entendu : il
se promit bien de le connoître ; & , dût-il
s'en repentir , de mordre à la grappe
comme les autres. Elizène lui conta
ainsi la révolution que les vignes avoient
faite dans les Gaules. = Bien en ça , lui
dit-elle , que les Gaules jamais vaincues ,
quelquefois morcelées , eussent vu les
Romains dans quelques-unes de leurs
Provinces , elles étoient silencieuses ,
guerrières & froides. Le froment cou-
vroit ses plaines ; des arbuttes , ses cô-
teaux : sur ses rochers , une mousse lé-
gère tapissoit une surface inégale. On
vieillissoit , on s'ennuyoit , on végétoit.

Que font des jours mal employés ! A quoi sert une force qui demeure inactive ? ainsi étions nous dans les Gaules. Qu'il vous souvienne de Réatus. Avoit ce Roi galant passé les Monts ; avoit vu aux Pays ultramontains la vigne couvrir de ses grappes parfumées les campagnes de Rome ; avoit vu dans les festins des raisins sucrés parer les tables des Épulons ; avoit goûté de ce fruit délicieux ; avoit senti au même instant doux sommeil descendre sur ses paupières , membres s'amollir , nerfs s'affouplir , & son cœur devenir plus susceptible. Avoit continué ; ses jours se passoient de festins à l'ivresse , & de l'ivresse au sommeil. Amour l'attendoit là. Amour , un jour , lui présenta une grappe par les mains de la fille du Roi de Thuringe. Réatus mordit à la grappe enchantée. C'en étoit fait : ce n'étoit plus l'ivresse du vin ; c'en étoit une encore plus douce. Désormais Réatus comptoit ses momens par ses ivresses. Il en étoit une qu'il préféroit à l'autre. Il retourna dans les Gaules avec Basine. Les côteaux furent bientôt festonnés de pampres : bientôt les Dames Gauloises & les Che-

valiers Gaulois eurent mordu à la grappe. Les Gaules devinrent un des domaines d'Amour, de Chevalerie & de galanterie : bientôt se distinguèrent des autres, en amabilité, tous ceux & celles qui la grappe avoient mordu. Bien s'en apperçoit-on encore ; car, voyez dans la grande Bretagne, en Germanie, ailleurs où point ne se rencontre douce vigne, ne trouvez là que gens bien froids, trop sages & bien ennuyeux. Dans les Gaules bien se voit la différence de celle qui encore n'a mordu à la grappe. Savez maintenant, beau Damoisel, ce que dire veut ce proverbe Gaulois qui, vous le jure, jamais ne vieillira ; faites - en l'essai vous-même, & verrez si raison ai =. Le Damoisel ne revenoit point de sa surprise : = Le beau pays, disoit-il, où se voient tant de graces, tant d'esprit & tant d'aimables inventions = !

Enfin, le Damoisel prit congé de la Comtesse du Bauvais, s'éloigna de la Cour de Gratepance, & servit d'Ecuyer à Elizène qui retournoit dans le Pays Vexin. Dans sa route, aussi-tôt qu'il eut quitté les limites de Beaumont, il

se trouva dans une vallée ferrée & délicieuse ; le fleuve de la Seine bardoit un de ses côtés ; des côteaux couverts de groseillers & de cerisiers la resserroient au midi. Là, il trouva les vignobles d'Argenteuil, que Probus avoit voulu arracher, & ce Monastère dont une fille de Charlemagne étoit Abbessé.

Dans cette même vallée, mais plus près du coteau sur lequel César avoit placé les tavernes de son armée, étoit un logis modeste, mais entouré des plus belles fleurs & des plus rares. Elizène (1) montra ce domicile au Damoisel : — Là, lui dit-elle, vit & passe ses dernières années parmi les fleurs, auprès des Graces, & suivant de l'œil encore les Pastourelles, un vieux Chevalier, aimable encore, vif, gai, & qui consacre

(1) L'anachronisme est ici très-considérable ; mais le motif ne le rend-il pas excusable ? On fait tant de satyres déplacées ! pourquoi ne donneroit-on pas des louanges ? C'est M. le Comte de Tressan qu'on a en vue, le Comte de Caylus ; avec eux le sieur de Herberay, M. le Marquis de P..., le Chevalier de Florian, M. de Mayer.

les loirs aux fastes des Amadis , & des Chevaliers de cette famille, dont il eût été le compagnon & l'ami ; sa plume va les rendre immortels. Nos arrière-neveux reliront ces archives galantes, qu'une main délicate & fleurie a ornées de portraits charmans, d'allusions fines & senties ; & qui apprendront aux Romanciers à emprunter des Courtisans ces gazes légères dont ils se servent pour tout dire avec agrément, & sans jamais faire rougir. = Pas bien n'est étonnant qu'un Chevalier sache célébrer les prouesses des Chevaliers, dit le Damsel, & sache écrire comme on parle à la Cour : la Cour est son pays natal. = Remarquez, dit la Fée Urgande, qui fortoit dans ce moment du logis du Chevalier Historien, où elle avoit déposé sa baguette enchantée, dont il se servoit souvent au lieu de plume ; Remarquez, dit la Fée, qui les avoit ouïs, que les hauts faits de Charlemagne & de Roland ont été célébrés par l'Archevêque Turpin qui Chevalier étoit. En Espagne, un Chevalier avoit entrepris les fastes des Amadis : en Gaule un autre Chevalier les avoit traduits ; une Damselle avoit voulu

les accourir : un autre Chevalier y avoit employé d'heureux momens. Est enfin venu celui-ci, qui a mené à bien l'Amadis des Gaules. Sais, par divination, que la plume d'un jeune Chevalier consacra les hauts faits de Bliombéris ; un autre plus jeune Chevalier dira, beau Damoisel, à la postérité vos prouesses, vos épreuves, vos amours & vos douleurs ; dira aussi vos amourettes. Point n'en foyez effrayé : saura, ce Chevalier, vous rendre intéressant ; est accoutumé à indulgence ; fait ce que faire se peut auprès des Dames ; n'a passé encore que six lustres & un an ; connoît la gloire & l'amour ; écrira vos fastes, pas bien loin de Damoiselles accortes, qu'auriez affectionnées, si connues les eussiez =. La Fée conduisit le Damoisel au logis du vieux Chevalier ; il retrouva dans ses yeux tout le feu de la jeunesse : le vieillard écrivoit l'épreuve du palais d'Apollidon, entouré de vases garnis d'héliotropes, ayant devant lui sa fille dont le portrait se retrouvoit dans les Amadis, & ses chiens fidèles : son armure étoit appendue non loin de là ; & dans son parterre étoient des fleurs

rares. = Aurez , dit-il au Damoisel , un autre Historien ; le connois , & pas n'aurez sujet d'être mécontent. Aurois voulu vous consacrer une de mes plumes ; mais Roland & Zélie les ont prises (1). Pas bien loin de moi rencontrez dans un Château , & dans la plus aimable compagnie , le Chevalier qui doit faire aimer & honorer votre mémoire : vous conseille de le voir ; trouverez en lui courtoisie , accointance , sensibilité & esprit =.

Le Damoisel baïsa la main du vieux Chevalier , continua sa route avec Elizène , & arriva dans la Capitale du Vexin , dont le pont enferme l'Oïse. Il y fit un séjour de courte durée. Bêgon , Comte de Paris , se dispoisoit à donner des fêtes : le Damoisel ne pouvoit se dispenser d'y paroître. Elizène le pria de soutenir un pas d'armes pour elle ; il s'en défendit avec tout le ménagement possible : il lui fit entendre qu'il avoit donné à d'autres le droit de primauté dans son cœur. Elizène se contenta d'une lance ;

(1) M. de Treffan faisoit un Roman de l'INGÉNUË , comédie charmante de M^{dame} la Comtesse de Genlis.

le Damoïsel promet d'en rompre trois pour elle.

Il prit le chemin de Leucotésie ; en approchant de cette Ville, son étonnement s'accrut encore. Il n'avoit vu nulle part une Ville semblable, & un peuple pareil. Les Dames Gauloises ne ressembloient point à celles des autres Royaumes ; elles différoient avec celles de Gratepance & du Vexin. Elles n'étoient pas plus belles, mais étoient plus aimables ; il falloit bien qu'elles obtinssent ce dernier avantage. A Gratepance & dans le Vexin les Dames étoient belles dès l'aurore, & n'avoient garde de craindre le grand éclat du Soleil ; le Soleil est l'ami de la beauté qui n'a point d'art. A Paris les Dames paroissoient bien plus belles, mais l'étoient plus tard ; & cet emprunt leur coûtoit bien des heures : une glace, une Dariolette lestée & intelligente, un peu de poudre d'or, & la toilette des Dames Troyennes & Vexinoises étoit finie. A Leucotésie c'étoit alors comme aujourd'hui : il y avoit le demi-jour ; c'étoit pour le doux ami : le grand jour étoit pour le reste du monde. Les journées parurent plus courtes au

Damoisel, & quelquefois bien vuides. Il fut cependant un peu dédommagé, si-tôt qu'il fut introduit dans les fallons des Dames de Leucotésie. Qu'elles étoient aimables ! Que de graces ! C'est là qu'il apprit encore ce qu'on a depuis nommé *savoir faire des riens*. Il avoit déjà vu dans la Grande-Bretagne, qu'il étoit possible de ne rien faire ; il vit à Leucotésie qu'on pouvoit *faire des riens*. Déjà formé à la Cour de Gratepance, il entendit qu'on se disoit tout bas, en le considérant : Il a enfin notre *je ne fais quoi*, qui plaît dans tout pays. Il tiroit parti de son éducation ; & il y avoit peu de Chevaliers Gaulois qui pussent l'emporter sur lui. Il ne lui fut point mal aisé de sortir d'une épreuve à laquelle on soumettoit dans Leucotésie tous les Chevaliers étrangers, & sur-tout les Bretons.

Il y avoit, non loin de cette Ville, sur l'une des éminences qui regardoit l'Orient, le Palais national, toujours environné d'un épais brouillard, d'où s'exhaloient des vapeurs salines qui répandoient dans l'air des miasmes de sel qu'on respiroit, qui se méloient à nos organes & imprégnoient de sel tous les

discours , toutes les pensées des Leucotésiens. Ceux-ci se distinguoient entre eux par le plus ou le moins de sel dont ils chargeoient leurs phrases ; de-là étoit né le proverbe : *Il met du sel par-tout* ; & de-là est venu dans la suite l'usage établi chez les Gaulois de mettre du sel avec abondance dans leurs repas , & d'en employer tant , qu'il est devenu une denrée sujette à impôt. Il y avoit plusieurs sortes de sels : l'un se décomposoit dans la tête de ceux qui le respiroient ; il avoit plus de piquant , & celui-là on l'a nommé ensuite sel épigrammatique , qui est réputé le plus piquant : un autre perdoit de sa vivacité , se délayoit ; celui-là se nommoit sel attique , ou gaulois ; & en dégénéralant , il a pris le nom d'urbanité , d'aménité : il étoit le meilleur , mais il étoit bien rare ; cependant on en trouvoit assez dans les Gaules pour contrebalancer l'effet des sels trop nitreux dont j'ai parlé. On y trouvoit encore le sel comique ; celui-là étoit le plus gai , & il paroissoit le plus commun : toutes les têtes Gauloises en avoient avec plus ou moins d'abondance , mais toutes en étoient imprégnées ; & ce sel a formé

de tout temps le sel national & caractéristique. Il y avoit encore tous ces alkalis si volatils, si fluors; ceux-là prirent le nom d'esprit, & l'esprit fut sous-divisé en bel-esprit, en génie & en mille classes qui ne se confondoient point dans un foyer unique, qu'on nomme chez les autres Nations sens commun. Ce dernier sel est bien rare dans les Gaules, & il paroît qu'on s'en passe volontiers. Le laboratoire où tous ces sels étoient travaillés, décomposés, alkalisés, étoit dans le Palais magique; l'Oisiveté en étoit la Fée ouvrière. La Fée Oisiveté prit le Damoisel par la main; & après lui avoir donné un siège, elle lui montra la fabrication de ces sels. Les ouvriers en sous-ordre étoient innombrables. Le Damoisel en vit de toutes les conditions: tous étoient assis; leurs bras étoient inhabiles, mais leurs langues sembloient avoir réuni le jeu de tous leurs organes; les mouvemens précipités d'une aiguille toujours active ne donneroient qu'une idée imparfaite de l'agilité des oscillations des langues Gauloises: de leur bouche s'évaporent sans interruption tous ces sels qui composoient la substance saline de toute

la Nation ; le Palais se nommoit le Palais du Caquet. La tâche du Génie Caquet étoit d'écrire & de répéter tout ce qu'il entendoit. Mais malheureusement , les Dieux lui avoient refusé la faculté de pouvoir répéter sans altération tout ce qu'on disoit. Il retournoit tous les discours , les noircissoit ou les éclaircissoit. Il avoit eu de sanglantes querelles avec la Fée Vérité , qui , n'ayant pu le corriger , avoit juré de ne jamais se trouver dans sa compagnie , & tenoit parole. Le Génie Caquet avoit , aussi-tôt après cette déconvenue , épousé la Fée Oisiveté ; & par cette Fée qui avoit un empire si absolu sur les Dames Gauloises , lesquelles à leur tour règnent si despotiquement sur les Gaulois , il avoit conservé son pouvoir sur ce vaste & charmant Royaume. Par un malheur inconcevable , la Fée Réputation devint follement amoureuse du Génie Caquet , & lui promit de lui confier tous les jugemens que le sort lui avoit ordonné de rendre sur les Gaulois : fidelle à sa promesse , elle s'abandonne au Génie Caquet , & les Gaulois ne se sont point apperçus encore que ce sot Génie , poussé par son épouse l'Oisiveté , prostitue , défi-

gure & gâte la Réputation : de-là tant de Chevaliers mal-jugés dans les Gaules , tant de belles actions dissimulées , tant de découragement & tant d'incertitudes ! Ce sot Génie prend plaisir à répandre l'inquiétude dans les Gaules : il tient dans ses mains les hochets immortels de la Nature humaine , le *blanc* & le *noir* ; les lance au gré de son caprice , & les substitue l'un à l'autre quand il lui plaît : de-là vient que tant de gens qui décident du sort des autres , voient blanc le soir , & noir le matin. Le Damoisel ne put s'empêcher de rire , & se garantit du charme des Caquets : car vous le savez , Mesdames , les Caquets ont aussi leur charme , & il est rare de ne pas être tenté de parler avec ceux qui parlent tant. Le Damoisel se tut : le Génie Caquet épuisa toutes ses ressources ; il s'éloigna confus , & bien fâché de ne pas trouver auprès du Damoisel la Fée Oisiveté : si cette Fée n'eût pas abandonné le Damoisel , c'en étoit fait , le charme opéroit ; car il est mal aisé à celui qui est caressé par la Fée Oisiveté , de ne pas aimer le Génie Caquet. = Je vous plains , dit le Damoisel en sortant du

Palais national, ô Chevaliers Gaulois ! ô bons Guerriers ! car ici , plus que par-tout ailleurs , la foule des Héros est grande ; je vous plains d'être ainsi livrés au Génie Caquet , & suis sur-tout fâché que votre Fée Réputation soit devenue la Maîtresse de ce Génie ! Faut-il que les Etrangers sachent mieux vous apprécier que vos Concitoyens , que vos amis , que vos supérieurs =. Il n'en dit pas davantage ; il sentit qu'il est inutile de déclamer quand la réforme est impossible. L'homme sage se prête du mieux qu'il peut aux abus reçus ; il consentit à écouter les caquets. De retour à Leucotésie , il en entendit d'intarissables : mais il trouva tant d'esprit , tant de graces , qu'il fut forcé de convenir que dans les Gaules , si le caquet est un défaut très-familier , c'est du moins un bien joli défaut. Souvent il fut sur le point de desirer que la Grande-Bretagne s'y livrât avec moins de réserve ; elle pouvoit y gagner de l'agrément , de l'urbanité & plus de vivacité. D'ailleurs l'esprit , devenu plus circulant par le caquet , pouvoit se naturaliser bien vîte ; & on pouvoit , en suivant d'un œil attentif la marche du Génie , l'arrêter

sur les limites où l'abus commence.

Le Damoisel avoit encore une inspection à faire dans Leucotésie, pour connoître parfaitement le génie Leucotésien. Il accourut, invité par toutes les Dames, dans le Temple du Jour. Ce Temple portoit sur une large pierre de marbre noir cette bien courte inscription : *À la mode*. Il demanda l'explication de ce mot, qui de tout temps n'a pas eu une grande signification dans la Grande-Bretagne, & alors bien moins qu'aujourd'hui. = Entrez, lui dit une Dame, & verrez ce que dire veut ce mot qui tant vous inquiète =. Une femme étoit la Divinité du lieu. Le Damoisel la prit pour une Fée folle : elle n'étoit point laide ; rien d'aussi joli que ses doigts, rien d'aussi léger que ses doigts, rien de plus vif que ses doigts. D'un clin-d'œil le Damoisel la vit prendre l'aiguille, broder, peindre, dessiner, découper, ajuster, déchirer, dédaigner, reprendre son ouvrage, le décomposer, le retourner, varier à l'infini. Ce qui étonna davantage le Damoisel, c'étoit la foule qui remplissoit le Temple ; la soumission que les Leucotésiens avoient pour les oracles de la

Fée folle. Il les voyoit se dépouiller, s'habiller, se parer, se déparer, retourner leurs parures, passer de l'hermine aux zibelines, du jonquille au violet; & ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que dans tous ces changemens chacun croyoit avoir trouvé le mieux ou le bien. Le Damoisel rioit à gorge déployée : c'étoit la première fois qu'il avoit ri; car un Breton, comme on fait, ne rit guères. = Dame, dit-il à la Fée Mode, croyez-vous que votre puissance puisse durer encore quelque temps? = Toujours, beau Sire, reprit la Fée. = Toujours! ne le puis croire. = Tout comme il vous plaira; mais vous le prédisez, serai toujours la Fée des Leucotésiens. = Tant pis, dit-il. = Tant mieux, dit-elle; un jour viendra, vous le prédisez encore, que vos Bretons m'invoqueront. Point ne voudrai me naturaliser dans leur froid Pays: viendront prendre & payer cher ces rognures, ces découpures, ces dessins manqués que voyez sous mes tables. Rendrai un jour, puisque vous faut tout conter, rendrai toute l'Europe tributaire par la mode des aimables Leucotésiens; mes gazes, mes rubans & mes

pompons iront plus loin que vos draps , votre plomb & votre étain. Ah ! regardez ces minois ; ce sont mes ouvrières. = Dame ! que jolies sont ! = Et puis allez croire , beau Sire , que des minois aussi gentils ne puissent pas tout accréditer ! = En conviens , Dame =. En effet , c'étoient les plus belles femmes qui s'empressoient auprès de la Mode , & qui prêtoient des graces à tout ce qu'elle faisoit. Le Damoisel fit une seconde question. = Pourquoi , Dame , changez - vous si souvent ? = Suis asservie au caprice , qui me mène , & le mouvement est inhérent à ma puissance. Ne ferois rien , si ne changeois ; & ne suis la Fée Mode que par mes variations infinies =. Jusques-là le Damoisel ne trouvoit rien que de singulier , & il continuoit à rire. Mais avancé dans les cellules qui entouroient les parvis du Temple , il vit avec indignation la Mode donner des loix à l'Alchymiste , au Guérisseur , au Juge ; il vit prôner les nouveautés , déprimer les vieux moyens , déranger l'opinion , renverser les têtes , & fouler dans les tenailles des innovations un Peuple entier. = Dame , dit-il , choses que pen-

fées on aura, que bonnes on aura crues, qui mille biens auront produit ; tout cela à son tour mauvais fera réputé, au gré de la Mode ? ne le puis croire. = Ainsi en va, dit la Fée, ainsi en ira. Ferai raser, alonger la barbe, accourcir ou élargir les chausses, vendre du noir pour du blanc, & livrer à la dispute les Leucotésiens, tout comme il me plaira. Mais rien n'en appréhendez. Sont doués d'une facilité si grande, que passeront sans peine du blanc au noir, & que n'en seront ne moins gais, ne moins heureux. A la lenteur près, beau Sire, les Bretons ressembleront aux Leucotésiens de ce côté-là, changeront comme eux, & pas si bien ne réussiront qu'eux. = Adonc plus ne me dois étonner. Adieu vous dis, Fée charmante =. Il sortit du Temple. Le bon Chapelle l'attendoit avec son destrier. Il monta sur son cheval, & prit le chemin du Sénonois.

Il eut bientôt apperçu les murs du Châtel de Montargis ; il laissa échapper un long soupir, en regardant les tourelles. = Là est donc ma Damoiselle ! malheureux, vais la perdre. La rencontrerai ; las ! plus rien ne puis lui dire.

Plus rien ! ah ! faudroit que fusse sans chaleur & sans vie. O la bien aimée de moi ! ô ma douce amie ! ô mon père == ! Il avancoit , mais bien lentement. Il prit le gîte le moins connu , demanda un lit , & se jetta sur ce lit de douleur tout couvert de son armure. Point ne dormit. = Etes bien défait , lui dit Chapelle le lendemain matin ; avez donc oublié qu'êtes à la Cour de la belle Judith , de la Reine aimable des Leucotésiens ! le Prince Philippe , le Prince Louis , viennent d'y arriver. Souveniez-vous que devez soutenir le grand nom d'Alfred ; qu'êtes ici le représentant des Chevaliers de la Grande-Bretagne. = Le fais , veulx remplir tous mes devoirs , & mourir après. Allez annoncer ma venue à la Reine ; me tiendrai prêt à paroître devant elle ==.

Pendant que le bon Chapelle alloit remplir son message , le Damoisel s'étoit revêtu de son beau manteau de velours bleu , doublé d'hermine , avoit chaussé ses brodequins & mis ses éperons dorés , couvert son feutre des plus belles plumes , & garni sa casaque des diamans dont la Princesse Graslinde lui avoit fait présent. Depuis qu'il avoit

retrouvé son père, il avoit changé sa devise ; c'étoit le nom d'Alfred , sans autre explication. Malgré son abattement , il avoit un maintien noble & une mine fleurie ; & puis , le feu du courage , qui brûloit dans son cœur , donnoit à son attitude un caractère que n'ont pas tous ceux qui ne sont point des Héros.

La Reine Judith reçut le message du Damoisel avec bonté , & le fit mander au même instant. Le Damoisel la trouva environnée des Dames de sa Cour. Cour galante ! Cour charmante ! Le Damoisel n'entendoit que des acclamations : la Reine venoit de donner un Héritier au Trône de Charlemagne , & en étoit devenue plus chère aux Leucotésiens. Qu'elle méritoit bien cet intérêt touchant ! qu'elle avoit de graces & d'amabilité ! Le Damoisel arriva dans le moment qu'un Barde Leucotésien chantoit à la Reine les couplets suivans , & qui étoient applaudis avec vivacité.



Couplets à la belle Reine Judith (1).

Ah ! qu'elle est belle !

Se montre t-elle ,

Tous les Sujets

Sont satisfaits :

On suit ses traces.

Toutes les Graces

Ont pris plaisir ,

Plaisir à l'embellir.

On s'écrie : Ah ! voilà la Reine ,

Qui feroit , sans la Royauté ,

Par sa beauté ,

Bien Souveraine.

Ah ! voilà , la voilà la Reine ,

Bien Souveraine

Par sa beauté.

Son cœur est noble & tendre ;

J'ai vu de ses beaux yeux

Des larmes se répandre :

On lui faisoit entendre

Les cris des malheureux ;

C'est un présent , un présent de la bonté des Dieux.

Le Damoisel applaudit comme les autres ; & mettant un genou en terre :
= Aimable Souveraine , dit-il , ou Breton , ou Leucotésien , sens bien que tout

(1) On doit nous savoir gré d'avoir francisé ces couplets , & de les avoir mis sur cet air connu : *Ah ! dans ces fêtes.*

L'Univers doit être à vos pieds : me comptez au nombre de vos Sujets =. L'aimable & enjoué Prince Philippe sauta au cou du Damoïsel avec cette vivacité qu'n'appartient qu'à lui : = Et vous, beau Damoïsel, me comptez au nombre de vos amis =. Le Prince Louis, plus tranquille, ne fut pas moins affectueux. Une Duchesse, belle comme une Grace, qui nom Jules avoit, tenoit dans ses mains l'Enfant Royal. Cette Duchesse, accorte, bonne, spirituelle, étoit aimée de la Reine. La belle Judith connoissoit aussi le prix de l'amitié; amitié, don du Ciel, bien peu connu des Rois ! = Le choix, dit le Damoïsel, en considérant la Duchesse avec des yeux de plaisir, est voirement bien fait; il appartenoit à une Grace de tenir l'Amour. O vous, si gentille Duchesse, qui aimée serez de tous les Chevaliers, bien juste étoit que tinssiez dans vos jolis bras & sur votre beau giron l'Enfant chéri de tous les Gaulois =. La Duchesse baissa à demi jolis yeux, & remercia, des yeux seulement, le Damoïsel, qui trouva ce compliment très-joli.

Il avoit tout ce qui pouvoit réussir

à la Cour. L'asyle des jeux & de la gloire est la Patrie de tous les Chevaliers. A ce titre, est il une meilleure Patrie que Leucotésie ? Point n'en connois. Hélas ! le Damoisel ne venoit que pour y verser des pleurs. La Reine Judith l'avoit admis dans ses petites-fêtes, d'où la gêne de l'étiquette étoit bannie, où l'agrément présidoit. Eh bien, il y soupiroit. La Reine savoit le motif du voyage du Damoisel. Griel, ce fidèle Ecuyer, étoit arrivé, & l'en avoit instruite. L'infatigable Griel vouloit venger son Maître, & mourir ; il étoit venu reconforter le Damoisel.

La Reine crut qu'en mettant le Damoisel en présence de la belle Geneviève de Cornouailles, son courroux s'adouciroit, & qu'il n'auroit jamais le courage de s'armer contre Palmerin. Elle les invita tous deux à un bal qu'elle donna dans ses petits-appartemens. Le Hasard & l'Amour pouvoient amener de grandes choses ; le Damoisel n'osa refuser la Reine, & puis, le bal étoit encore une de ces jolies inventions dont Leucotésie fourmille. Geneviève fut plus difficile à persuader ; enfin la Reine voulut, il fallut bien se rendre. Vous

dire quelle étoit sa couleur, c'étoit le noir; celle du Chevalier étoit noire aussi. Or fus, violons & cymbales, grelots & tambourins, faites retentir les voûtes festonnées de rubans, & où vingt crystaux suspendus multiplient la clarté des flambeaux. Momus, Dieu des Gaulois, Dieu de la gaieté, conduisez les Leucotésiens; agitez, repliez, allongez, & serpentez cette bande joyeuse: ils ne pensent plus, ils ne voient plus, ils ne songent plus: s'il leur reste une faculté, c'est le *trop sentir*; s'ils ont quelques desirs, c'est de s'amuser. O Momus, protège-les; ils sont si courts, ces gais momens! ils sont si courts, les momens de la folie! Déjà les tourbillons s'étoient formés: un mouvement attractif attiroit l'un vers l'autre; déjà on se groupoit. Plus de solo; le Dieu Caquet agitoit toutes les langues, & toutes se disoient, en faussets argentins, les choses les plus folles ou les plus tendres. Ici, l'Amour mettoit quelques épines aux roses qu'il présentait. Là, il faisoit des méprises charmantes; là, mais un peu loin, ce Dieu... Ah!... il parloit avec cette liberté dont il est si affamé, & qu'il n'a pas toujours. L'A-

mour... Ah ! Mesdames ; il aime bien à se trouver dans le Palais de la Folie...

Le Damoisel y fut tourmenté par toutes les Dames. = Bon Dieu ! s'écrioit-il, où trouvez donc, belles Dames, tant d'esprit, tant de gaieté, tant de coquetterie ? Vrai Dieu ! que de choses savez ! comme savez badiner ! Vive Leucotésie ! vivent les Dames Gauloises ! Rien ne comprends à vos gaies agaceries ; mais que m'amusez ! Ah ! parlez : suis tout oreille ; que voulez-vous de moi ? Est-ce servage ? ôtez ce bandeau qui vous couvre, & me voilà aux pieds de vous toutes ! Qu'êtes charmantes sous ce masque ! Las ! si content étois, verriez, belles Dames, que fais rire aussi. Las ! plus ne rirai = ! Ce lugubre soupir fit envoler la troupe des Dames ; une seule se tint auprès de lui, & ne parloit point : c'étoit Geneviève, qui avoit reconnu le Damoisel. Le Damoisel ne l'avoit point reconnue ; mais tout son être avoit frémi : son sang avoit bouillonné ; son cœur sembloit être plus expansif. C'étoit des impatiences d'effroi ; il ne parloit pas : mais sa tête, tournée vers Geneviève, ne la quittoit point, & n'avoit qu'un mou-

vement perpendiculaire , dont les deux extrémités étoient les pieds , & puis la tête de Geneviève. Le balancement lent d'un pendule n'est pas plus régulier. Quelqu'effort que Geneviève fît pour se taire , elle ne pouvoit se défendre d'élancer en ondulations d'autant plus fortes , qu'elles étoient comprimées , son haleine , dont le Damoisel connoissoit si bien les ponctuations. Il ne l'avoit pas reconnue encore ; mais il ne l'auroit point quittée pour tout un Empire. Là , étoit sa place ; plus rien hors de-là. Dieux ! combien tout étoit noir & confus dans son sein ! Ah ! malheureux Damoisel , est - ce - là vivre ! non , c'est aimer. Un hasard , une presse.... Enfin , il fut poussé sur Geneviève : elle ne s'éloigna point , comme auroit fait une autre ; ses formes parurent obéir avec complaisance sous la main du Damoisel. Cette main ne s'y méprit point ; cette main caressante sentit tout ce qu'elle avoit autrefois senti en se reposant sur sa bien-aimé. = Adonc c'est vous ? dit-il. = Oui , dit-elle. = Belle Damoiselle ! = Beau & chier Damoisel ! ce deuil que porte , le pouvez deviner ; las ! c'étoit le vôtre : vous ai perdu. =

Voyez ma couleur , dit-il ; vous ai perdue. = Las ! s'écrièrent-ils tous deux ensemble ; las ! faut mourir = ! Leurs bras retombèrent languissans le long de leurs corps : le mur les soutenoit l'un & l'autre. Si on vouloit peindre l'abattement, cette douleur muette qui amollit, détend tous nos ressorts , il faudroit peindre le Damoisel & la Damoiselle. Ils ne favoient que dire : = Las ! ce qu'est que de nous ! las ! faut mourir. = Adonc, dit Geneviève, venez, du fond de la Bretagne, attaquer, combattre mon honoré Seigneur & père ? = Las ! disoit le Damoisel, aime mieux mourir. = Aurez donc ce courage, cruel ? un Vieillard va être forcé de se défendre contre vous, jeune & vigoureux Damoisel ? = Ah ! non ; non =. Un Masque, qui les avoit entendus, & qui ne les avoit jamais quittés, à ce *non* du Damoisel, lui frappa rudement sur l'épaule. = Malheureux, indigne Chevalier, l'Amour te fait donc oublier ton père ? Méprisable ! = Moi, méprisable ! moi ! Qui ose me parler cet abominable langage ? = Un bon ami d'Alfred, = Qui ? = Moi. = Qui ? = Rougis, Damoisel : rougis. Est donc vrai qu'as be-

soin d'un Maître; & dans quel chemin ?
 =Mille morts ! s'écria le Damoisel ; te
 connoîtrai, te punirai, te confondrai.
 =Me connoîtras, rougiras & te tairas=
 Il tira son masque : = Tiens, regarde ,
 c'est Griel ; rougissez =. O terre ! s'é-
 cria le Damoisel ; ô mort ! que voulez-
 vous de moi ? = Plus rien ! = La voyez,
 Tenez , arrachez ces entrailles ; donnez-
 moi une ame de fer : ah ! quelle ame
 feroit impénétrable à ses larmes ! Que
 voulez-vous donc de moi ? = Plus rien.
 =Barbare ! = Taisez vos cris ; demain
 le jour va se lever : c'est le jour de la
 vengeance. O Alfred ! ô mon Maître !
 c'est donc moi qu'aurai l'honneur de
 vous venger. = Non, non , tu ne l'au-
 ras pas : non =. A ce cri négatif, Ge-
 neviève jetta un cri ; ce cri parut le
 dernier de ses soupirs. = La voyez ,
 cruel ! la voyez=. Il tomba auprès d'elle
 sans connoissance.

Ainsi finit le bal : il ne pouvoit être
 terminé par une catastrophe plus lugu-
 bre. Il falloit voir Griel auprès du lit
 du Damoisel, pleurant à chaudes lar-
 mes. C'étoit son Elève ; il l'aimoit
 comme on aime son fils. Griel, en
 voulant roidir son ame, lui pardonnoit
 sa

sa foiblesse. Il le reconfortoit sans lui parler du lendemain, sans lui parler de la belle Geneviève. Geneviève étoit dans les bras d'Onolorie : Onolorie s'accusoit d'être la cause de tous ces malheurs.

Cependant Griel avoit demandé une audience à Louis. Le brave Ecuyer du grand Alfred, l'Instituteur du Damoisel, avoit des droits à la considération publique ; Louis lui avoit octroyé sa demande. Il s'étoit présenté, non point revêtu de la blanche hermine des Chevaliers, non point avec des éperons dorés : la vertu n'a ni hermine, ni éperons, ni distinctions ; elle est toute nue, toute par elle, sans parure, sans orgueil. Un manteau gris, des brodequins jaunes, une casaque brune, un casque de fer bruni ; par-tout du fer : tel étoit l'accoutrement du brave Ecuyer. Son bouclier bosselé, ses courroies rapiécetées, ses mailles rompues, ses gantelets percés à jour, annonçoient le courage, & montroient l'honorable caractère de la valeur ; ces débris furent toujours respectés à la Cour de Louis. Louis accueillit Griel : = Que voulez de moi, Ecuyer généreux ? = Viens,

Sire, vous demander le combat à outrance contre Palmerin. = L'aurez, ce combat terrible, puisque le voulez. = Etes juste, Sire; n'ai de titres que dans votre justice. = Sais tout; Renommée m'a tout appris: Palmerin, respectable dans les Gaules, fut coupable dans la Grande-Bretagne; équité veut le combat, le demandez, l'aurez. = A demain donc, Sire. = A demain, généreux Ecuyer =.

Palmerin fut prévenu par le Roi de ce combat; il étoit dévoré d'une maladie de langueur. Son antique valeur n'étoit plus: tant d'ennuis avoient frappé sur sa tête! il n'étoit plus que le sarcophage de lui-même. Il avoit accepté le combat; c'étoit un adoucissement encore pour Geneviève, de savoir que ce n'étoit point le Damoisel qui avoit sollicité cet honneur cruel. Ce n'étoit qu'un demi-mal pour elle. Qu'est-ce donc que l'Amour! Quoi! les jours d'un père! la mort! le sang! tout cela n'est presque rien!.... Quoi! dans le fond de son cœur, la fille vertueuse retrouve un vœu pour son ami, en même temps que son œil verse une larme pour son père!.... Quoi! des

craintes pour l'un & pour l'autre ! Pour l'un & pour l'autre de l'amour !... Point de haine.... Qu'est-ce donc que l'Amour ? qu'est-ce donc qu'un Âmant ? c'est tout, me répond une femme égarée. Qu'est-ce donc qu'un père ? c'est tout, me répond-elle encore... Ah, qui décidera la question ?

On a vu ce qu'avoit osé Griel. Ne me demandez point ce que faisoit le Damoisel ; il pleuroit sur son lit. Il pleuroit.... Les Héros savent donc verser des larmes !

Le jour fatal avoit lui ! non, il ne luisoit point. Il semble quelquefois que le Ciel veut être de moitié dans nos vengeances ; quelquefois il semble prendre la couleur de nos ames. Il étoit noir. Le Soleil ne s'étoit point promené sur l'horison. En vain l'aurore avoit annoncé son approche ; en vain avoit-elle éclairé de sa lueur passagère la voûte des Cieux ; en vain leur avoit-elle demandé le père du jour : des nuages rebelles & rembrunis s'étoient emparés de la céleste voûte, & dans le char des heures avoient roulé sans bruit leurs ombres épaissies. Un orage se préparoit & s'avan-

goit derrière ces tenèbres. Le fluide igné, comprimé dans un globe trop étroit, se mutinoit dans sa prison. Une flèche de feu devoit partir ; un Dieu devoit la lancer : sans doute c'étoit le Dieu qui protège la justice & la valeur.

En vain les Hérauts d'armes avoient proclamé le combat ; en vain les premiers Officiers de la Couronne étoient au nombre des juges du camp. Personne n'osa s'asseoir sur ces draperies noires, qui décoroient l'amphithéâtre ; personne ne voulut recevoir la clarté des flambeaux à travers les crêpes qui les entouroient. La lice étoit un désert, ou plutôt un cimetière ; aux deux bouts une croix, & au pied une fosse, les torches funéraires, & le cercueil. Quelle Dame de la Cour de l'aimable Reine auroit pu soutenir ce trop lamentable attirail ? Louis, Juge, Père, Protecteur de ses Sujets, avoit refusé d'assister à ce spectacle horrible. Il est des châtimens que la Loi commande, & qu'on frémit d'ordonner : on dévoue la victime, & on craint d'être témoin de son supplice. Tel étoit Louis ; telle étoit la Reine, dont l'ame sensible ne vouloit point connoître ce terrible degré de la Toute-puissance.

Ah ! si Virgile a su répandre dans son Poëme immortel un charme religieux , en présentant aux Nations Enée , ami des Dieux , Enée , fils respectueux ; si on ne peut s'empêcher de tressaillir toutes les fois que le Héros Troyen dit avec modestie *Sum pius Aeneas*, croit-on que Griel soit , & puisse être bien moins intéressant ? *Je suis le Valet de mon Maître , & je viens le venger*, disoit-il. On frémissoit , mais on l'admiroit.

Ces crêpes , ces apprêts , ne l'épouvantoient point. Son pied ne craignoit point de fouler ce drap mortuaire , que la vengeance alloit bientôt ensanglanter. Lui-même il avoit couvert son destrier du lugubre caparaçon ; lui-même , dans un âtre rougi , avoit bruni le fer , la lance , l'épée & le cimier dont il alloit se couvrir. Les plumes du Geai ombrageoient sa tête , autrefois surmontée des plumes de l'Autruche : il attendoit à l'un des bouts de la lice son Adversaire. Il avoit pour parrain le grand Référéndaire ; un Evêque avoit reçu l'examen de sa vie passée , & la main du Prélat avoit béni son front & ses armes. Il avoit reçu le baiser de paix ,

Les Hérauts d'armes avoient fait les proclamations usitées.

Le Ciel se noircissoit de moment en moment : des nuages larges & noirs se balançoient dans les airs tranquilles , descendoient en embrassant l'espace , s'arrondissoient , & pesoient sur la lice. Palmerin s'avançoit à l'autre extrémité du camp. Onolorie & la belle Geneviève le suivoient , vêtues de noir , & faisoient entendre des sanglots & des cris. Palmerin avoit pour parrain le frère du Comte Bégon. Il jetta les yeux sur sa fosse qu'il vit ouverte. = Sens bien , dit - il au Comte , que voici le terme : mon âge , ma foiblesse.... Sus... du courage = ! Il piqua son destrier. Au même instant des déchiremens se firent entendre dans les airs : un sifflement prolongé annonçoit la foudre , les éclairs étinceloient , & par la rapidité de leurs oscillations rejettoient dans la nuit les yeux qu'ils avoient éclairés. La foudre , dispersée en carreaux , éclatoit dans le même moment de tous côtés. Les destriers reculoient ; vainement Griel animoit le sien de l'éperon & de la voix.

Le Damoisel arrivoit : les cris des

Hérauts d'armes l'avoient tiré de son abattement. Il avoit rougi de se laisser ravir une vengeance qu'il devoit à son père. Le respect filial avoit, après le plus cruel combat, étouffé le cri de l'amour. = Arrêtez, crioit-il à Griel, arrêtez ; à moi seul appartient l'honneur horrible de venger mon père : arrêtez.... = Il alloit franchir les barrières ; Geneviève s'élance sur son passage , saisit le mors de son destrier : = Ah ! beau Damoisel ; c'est moi, dit-elle : osez-vous passer ? Eh bien ! passez sur mon corps. = O Dieu ! grand Dieu ! s'écrioit le Damoisel, où suis-je ? Que devenir ? Damoiselle , dit-il, en lui jettant son épée, prenez, frappez, veulx mourir : las ! le dois ; malheureux ! malheureux = !

Les deux Combattans se joignoient.... La foudre des Cieux étoit partie : l'éclair avoit brillé sur leurs lances, & avoit serpenté, en rayon de feu, le long de l'épée de Palmerin. Il n'étoit plus. Le bruit qu'il fit en tombant avertit de sa mort. La foudre avoit frappé & consumé son cœur. = Le Dieu des combats, le Dieu des justes, a vengé Alfred, s'écria Griel =. A ces mots Onolorie & Geneviève, saisies d'un froid mortel,

tombèrent dans les bras de leurs Suivantes. Tandis qu'on les emportoit, le Damoisel, dévoré, accablé par toutes les angoisses, suivoit Geneviève qui ne l'entendoit plus. = Ce n'est pas moi, lui disoit-il : n'ai point trempé mes mains dans le sang de votre très-honoré père ; n'est pas moi. Ah ! suis moins malheureux que n'aurois cru =.

La Reine prodigua les plus tendres soins à Onolorie & à Geneviève ; mais que restoit-il à Onolorie ? Rien. L'espérance & le bonheur s'étoient éloignés d'elle. Les maux avoient desséché les sources de la vie. Elle cessa de vivre. = Mourrois moins cruellement, dit-elle à sa fille, en expirant, si pouvois espérer ; ô Geneviève, qu'un jour seras plus contente que onc ne le fut ta triste mère =. Geneviève eut une mort de plus à pleurer.

Le Damoisel pleuroit à son tour. Le grand Alfred n'étoit plus ; il avoit suivi dans le tombeau le Roi Ecbert qui venoit de mourir. Un Ecuyer lui apportoit le testament de ce Héros. Il en baïsa le feing religieusement ; ses larmes véritables honorèrent son cœur & son père. Enfin, il put lire cet acte

sacré. Il étoit court. = N'ai point d'avis à vous donner pour la vaillance ; pour acquérir renommée, avez tout ; ne vous manque que le bonheur, vous le souhaitez : crois vous le procurer, en vous ordonnant de prendre à épouse la Damaïsselle Geneviève. Vous le commande, chier fils : n'ai point de haine contre son sang. Ai prié le Roi Louis & la bonne Reine Judith de vous contraindre à m'obéir après ma mort : leur ai transmis l'autorité qu'ai sur vous. Obéïssiez. Fâché suis de n'avoir point embrassé le bon Griel =.

Le premier soin du Damaïssel fut d'envoyer ce testament à Geneviève, de prendre congé du Roi, & de retourner en Bretagne pour honorer par sa présence les funérailles de son père : elles furent pompeuses & dignes du Héros & du Damaïssel. Geneviève ne fut pas aussi heureuse. Le testament de Palmerin lui défendoit de s'unir jamais au sang d'Alfred ; cette défense s'étendoit jusqu'à la cinquième génération : jusques là les deux familles devoient s'abreuer de sang & se repaître de haine. Il conjuroit Louis & la Reine de garantir ces clauses cruelles. Louis & la

Reine, dont l'ame étoit aimante, trouvèrent cette condition inique. Un Roi, commander les inimitiés, les dissensions intestines ! Il fut indigné de la confiance que Palmerin avoit eue en lui : il rejetta ce dépôt souillé, & rendit un Edit solennel qui annulla ces horribles substitutions. Geneviève ne fut point la dernière à souscrire à cet Edit de paix.

Le Damoisel revenoit ; rien ne l'arrêtoit plus en Bretagne. La Princesse Grafilinde avoit quitté cette Cour depuis la mort du Roi Ecbert. L'exercice de la faveur fait des ennemis ; la Princesse, malgré sa bonté, en avoit trouvé de nombreux : à la Cour il y a tant d'ingrats ! Elle s'étoit éloignée de ce séjour ; & pour être à l'abri des persécutions, elle avoit mis entr'elle & ses ennemis des distances que la haine avoit rapprochées. Le Damoisel accourut vers sa demeure ; il étoit destiné à rencontrer par-tout les manes de ceux qu'il avoit chéris. Grafilinde expiroit, victime de la scélératesse des méchans ; il reçut son dernier soupir & le don de sa Principauté. Je dirai tout, il la regretta plus qu'il n'avoit regretté Alfred : il ne l'oublia jamais. Il avoit aussi-tôt fait mo-

delier en cire son visage, qu'il conserva & honora toute sa vie. Il fit encore une autre perte. Griel lui demanda la permission de se retirer dans le Château d'Alfred, dans ce Château dont le pont-levis étoit toujours resté levé depuis le départ du Damoisel. - Griel étoit haineux. = Au moins, dit-il au Damoisel, si donnez votre main à la fille de Palmerin, épargnez-moi sa vue. Laissez-moi pleurer mon Maître en paix : vous haïrois, si vous voyois heureux avec le sang de son ennemi =.

Le Damoisel ne lui répondit que par des pleurs : = Suis bien à plaindre ! ô quand finira ce long supplice = ! Il arrive à la Cour de Leucotésie. La Reine fut la première à lui rappeler le testament d'Alfred. = Réponds de moi, auguste Reine ; ah ! puissiez-vous répondre ainsi de la belle Geneviève = ! Il avoit rencontré sa Damoiselle. Un enfanton intimidé par sa Bonne, pas n'est si tremblottant que lui ; à peine levait-il sur elle piteusement un œil qui requéroit merci : la Damoiselle ainsi étoit. Epineusement ils se voyoient. Gêne & contrainte étoient au milieu d'eux. Qu'avoient-ils fait ? Las ! n'avoient cessé de

se bien aimer ; las ! avoient répandu bien des larmes l'un pour l'autre. Ces larmes devoient-elles être perdues ? L'Amour qui les fait verser, assure que non ; autrement il en feroit plus sobre. Geneviève & le Damoisel pouvoient-ils opposer de longs refus à la Reine ? Ils auroient menti pendant trop longtemps ; & le cœur de Geneviève n'avoit jamais connu le mensonge. Les flambeaux de l'Hymen s'allumèrent pour eux : Théodulfe, Evêque d'Orléans, scella une union aussi pure qu'elle fut durable.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 2^e Volume du mois de Janvier de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux âmes sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 16 Janvier 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.



209727

LF.C.

B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 121-122.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

